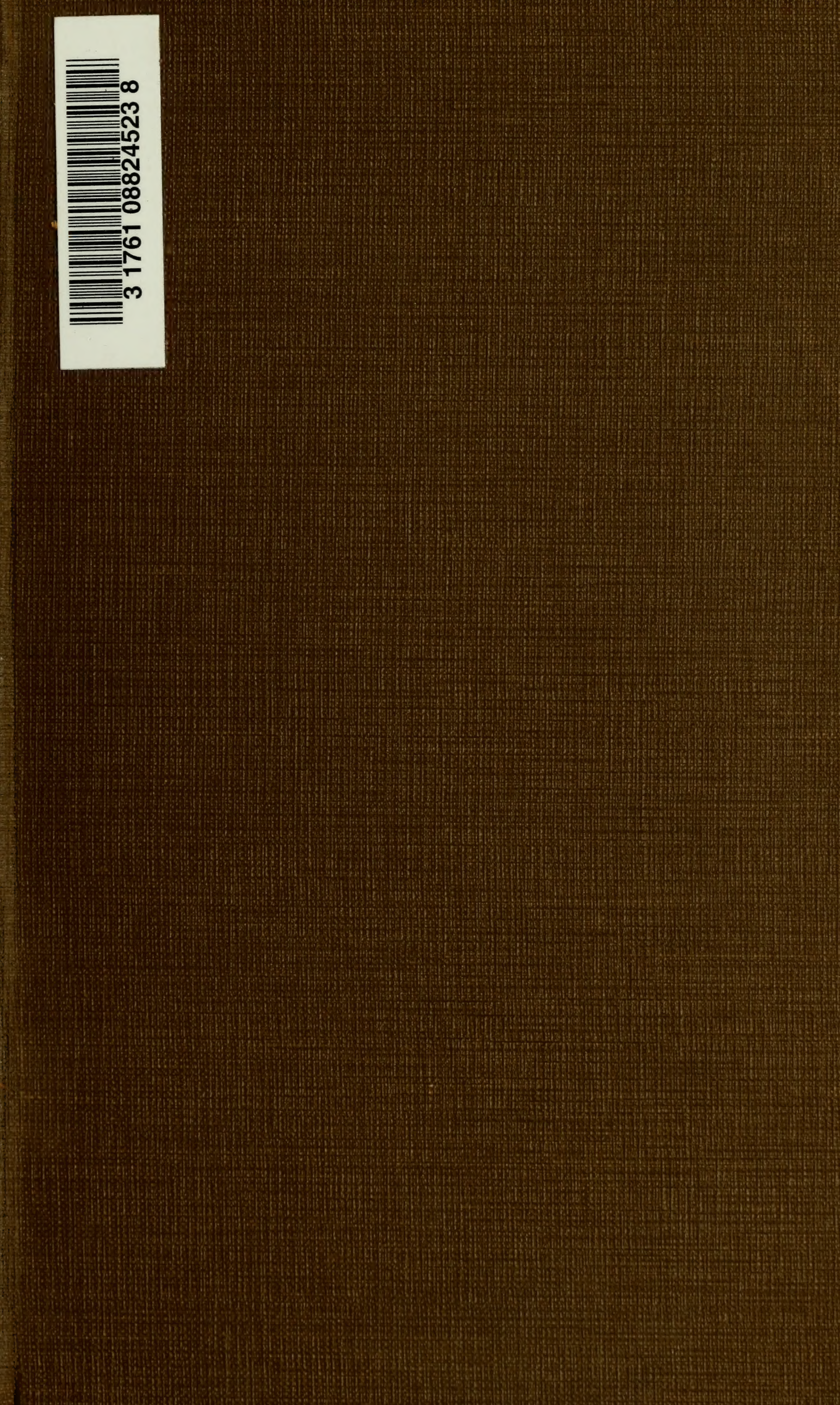

3 1761 08824523 8



DOMINANCE ET RÉSISTANCE

DANS LA

PHONÉTIQUE LATINE

DOMINANCE ET RÉSISTANCE

DANS LA

PHONÉTIQUE LATINE

THÈSE PRINCIPALE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

C. JURET

HEIDELBERG
LIBRAIRIE CARL WINTER

1913

A

Monsieur

A. Meillet

Professeur au Collège de France

Hommage

de

Reconnaissance respectueuse

Avant-propos.

Ce m'est un devoir bien agréable de remercier ici M. A. Meillet, professeur au Collège de France, qui m'a fait le grand honneur d'accepter la dédicace de ma thèse, et M. M. Niedermann, professeur à l'Université de Bâle; tous deux ont eu l'extrême obligeance de lire une partie de mon manuscrit, m'ont aidé de leurs conseils et de leurs renseignements; MM. Meillet et Niedermann ont encore eu l'obligeance de me prêter leur appui pendant l'impression de ce travail.

Table des matières.

2e Partie.

Appendice.

Errata.

page	11	ligne	7	lire: *c* dans *ăctus*
»	22	»	1	» *cŏlere* < _*quŏlere_ < _*k_^{w}_ĕlĕ-_
»	22	»	15	» _rg_^{w}_hŏ-_
»	23	»	9	» *gvŏ-* > *vŏ-*
»	26	»	1	» s'assimile à *-s-* : *-ss-*, d'où *-ʒʒ-*
»	31	»	1	(effacer: > *n, m*)
»	56	»	10	lire: *stăbulum* < _*stă-dhlom_
»	60	»	8	(depuis le bas) lire: _*k_^{wo}_twr̥̄-_
»	69	»	18	lire: _*soidōs_
»	82	»	12	(depuis le bas) lire: inscriptions
»	84	»	13	(depuis le bas) lire: *ms*:
»	85	»	18	lire: se prononçait à peu près
»	89	»	21	(ajouter après *-os*:) *-ŏ* est assez rare
»	96	»	15	au lieu de *robur* lire: *jecur*
»	151	»	5	lire : *lās-ŏvā*
»	158	»	5	lire: (p. 155).

Liste des abréviations.

Walde, *Et. Wb.*[2]: *Lateinisches etymologisches Wörterbuch,* 2e édition.

Brugmann, *Grundriß*: *Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen,* 2e édition.

Brugmann, *K. V. G.: Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen.*

Stolz, *Hdb.*[4]: *Lateinische Grammatik* von Stolz-Schmalz, 2e édition, dans le *Handbuch der klass. Altertumswissenschaft* d'J. Müller.

Sommer, *Hdb.: Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre.*

Niedermann, *Hist. Lautl.: Historische Lautlehre des Lateinischen.*

Meillet, *Introd.*[3]: *Introduction à l'étude comparative des langues indoeuropéennes,* 3e édition.

M. S. L.: Mémoires de la Société de linguistique de Paris.

I. F.: Indogermanische Forschungen.

K. Z.: Kuhn's Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen.

Skutsch, *Forsch.* I: *Forschungen zur lateinischen Grammatik und Metrik,* I. Band.

Solmsen, *Studien: Studien zur lateinischen Lautgeschichte.*

Vendryes, *Intens. init.: Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin.*

Note sur les signes phonétiques. — Dans les phonèmes i.-e. j'emploie **w* **y*, mais dans les formes attribuées par hypothèse au latin préhistorique *v, j,* avec la valeur de sonantes consonnes correspondant aux sonantes voyelles *u, i.* Dans les formes du latin historique je distingue de même entre *v, j,* et *u, i*.

Objet et méthode.

«On ne remarque pas assez à quel point tout se tient dans la structure d'une langue,» dit M. Meillet, p. 167 de l'*Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 3e édition. Rechercher à quel point tout se tient dans le développement des sons latins jusqu'à l'époque classique, telle est l'ambition la plus haute de ce travail.

La phonétique latine semble peu claire et peu systématique. Dans cette phonétique les théories où le défaut de cohésion et de simplicité est le plus sensible, sont celle du traitement des consonnes groupées intérieures comparé à celui des consonnes initiales ou finales, et celle de l'évolution des voyelles brèves.

Pour déterminer plus clairement et plus systématiquement la structure phonétique du latin, nous tâcherons d'étudier dans ces deux ordres de faits la nature et les effets d'un facteur de son évolution, qui est essentiel et dont jusqu'ici on n'a pas marqué toute l'importance. Ce facteur est la valeur respective que les phonèmes doivent à leur position, c-à-d. leur force de dominance et de résistance: plus un phonème par sa position prévaut sur les autres, mieux il résiste aux influences voisines et plus il commande l'évolution des autres phonèmes.

Or, la position d'un phonème peut être considérée soit dans la syllabe soit dans le mot. Dans la syllabe la voyelle occupe toujours le centre: à cet égard il ne peut y avoir de variations de valeur. Mais les autres phonèmes qui sont dans la même syllabe ou dans le même mot exercent une influence dominante sur les destinées de la

voyelle; cette influence se montre dans les faits de syncope ou d'absorption, qui ont été déjà souvent étudiés, mais dont il y a lieu de reprendre l'étude.

La position d'une consonne par rapport aux phonèmes voisins détermine aussi le degré de sa résistance et les influences qu'elle exerce ou subit: d'où les faits d'assimilation, de dissimilation et de métathèse. Mais comme ces faits paraissent assez connus, ils ne seront pas ici l'objet d'un examen spécial.

De plus la consonne peut occuper dans la syllabe des positions diverses. Or, sa valeur de dominance ou de résistance varie essentiellement en raison de ces positions: une consonne initiale de syllabe résiste autrement qu'une consonne finale de syllabe. D'autres ont déjà signalé accidentellement les effets de ces différences de position dans la syllabe; mais il s'agit ici d'en faire un examen systématique. On analysera les diverses positions qu'une consonne peut occuper dans la syllabe, et les diverses valeurs qui en résultent; on montrera que certaines positions sont équivalentes, et que tout changement qui affecte une consonne dans une position donnée, se répète dans les positions équivalentes. Ainsi apparaîtra la structure du consonantisme de la syllabe latine; des faits qui paraissaient sans lien révèleront leur cohérence intime.

Notre étude comprend donc deux parties. Dans la première on recherche comment la position des consonnes dans la syllabe détermine les degrés de résistance et la dominance de ces phonèmes. Dans la deuxième on considère, dans l'histoire des voyelles brèves, les facteurs qui dominent l'absorption ou la syncope de ces voyelles, et les faits qui s'y rattachent. Le titre de cet ouvrage devrait exprimer l'idée générale qui est commune aux idées particulières de dominance et de résistance, et qui fait l'unité de ce travail. Je n'ai pas réussi à trouver un terme qui désigne clairement et avec précision cette idée générale. Le terme de «valeur» que j'ai employé souvent dans le cours de cette étude, m'a paru trop vague et ambigu

pour servir de titre; le terme de «prédominance» me paraît insuffisant. Sur le conseil de M. Vendryes, et faute de mieux, j'ai choisi un titre qui indique du moins exactement les deux aspects de l'idée générale et en laisse facilement deviner l'unité. Ce titre a l'inconvénient de contenir le mot de «dominance», qui n'appartient pas à la langue usuelle et ne sera pas toujours compris du premier coup. Toutefois, à la réflexion, on verra, je crois, qu'il dit avec précision ce que je veux dire: savoir que certains phonèmes, en vertu de leur position, dominent l'évolution des autres.

Le sujet choisi impose la méthode. Pour étudier l'influence que la position dans le mot ou dans la syllabe exerce sur la valeur d'un phonème, il faut prendre comme point de départ les données fournies par l'histoire des sons latins; il faut donc rapporter les mots latins à leur forme primitive et étudier les changements phonétiques depuis cette forme primitive jusqu'à la forme classique. Or, cette forme primitive doit presque toujours être restituée par la comparaison soit avec d'autres formes latines, soit avec des mots des autres langues indo-européennes. C'est dire que l'étymologie est ici le moyen nécessaire de la recherche.

Mais cette restitution est-elle possible? Il faudrait le nier, s'il s'agissait de reconstruire des mots entiers; il est rare qu'on puisse restituer un mot indo-européen avec autant de précision que p. ex. **ĕstĭ*, **bhĕrō*. Mais il s'agit seulement de restituer un son qui a existé autrefois à une date quelconque de la langue indo-européenne dans le dialecte d'où est sortie la langue latine. Ainsi limitée, la restitution atteint une réalité, et tous les linguistes font usage de ce procédé, ainsi que l'a montré E. Hermann *K. Z.* XLI, 1 et suiv.; quand on explique *patĕr* par **patēr*, on veut dire que *-ĕ-* a remplacé **-ē-*, et cet **-ē-* n'est pas seulement un signe quelconque désignant une réalité totalement inconnue, mais il désigne une réalité déterminée au moins approximativement; et cela suffit à notre objet.

L'étymologie par comparaison et restitution est un procédé difficile et dangereux, dont on se passerait, si on pouvait. Il est bon de dire les dangers principaux, desquels on tâche de se garder en l'employant. Il faut d'abord ne fonder une règle phonétique que sur des mots dont la latinité est hors de doute. Or, il y a dans la langue latine un assez grand nombre de mots empruntés, surtout des termes de civilisation. De plus il faut distinguer l'âge des mots et des formes: il serait oiseux de reconstruire une forme i.-e. d'un mot qui trouve son explication à l'intérieur du latin, lors même qu'un développement parallèle aurait produit dans une autre langue congénère un mot correspondant. Enfin il faut s'assurer que la forme primitive reconstruite n'est contredite par aucune circonstance géographique ou historique, par aucune loi phonétique ou sémantique. Et comme la géographie et l'histoire des mots latins ne fournissent guère de données, comme les lois phonétiques et sémantiques reposent elles-mêmes sur des étymologies, il reste que le critère essentiel d'une explication est l'évidence des étymologies qui l'appuient.

Il faut donc tâcher de ne donner comme preuves que des étymologies sûres. «Il est toujours possible, dit M. Meillet, *Les Dialectes i.-e.* p. 60, de multiplier, autour d'une théorie quelconque, une série de rapprochements à peu près plausibles; ces rapprochements deviennent admissibles, si la théorie repose sur quelques faits sûrs; là où tous sont plus ou moins dénués d'évidence, ils ne sauraient, malgré leur apparence de possibilité, rien prouver, et n'ont aucune valeur.»

Mais à quels signes reconnaître qu'une étymologie est sûre et évidente? «On ne peut attribuer de valeur qu'à des identités à peu près totales. On ne peut avoir tout à fait confiance dans une étymologie que là où de petits détails de forme et de sens viennent la corroborer.» Observation que M. Meillet m'a fait l'honneur de m'écrire. Un problème d'étymologie est en effet comparable à un

problème historique; l'étymon cherché et le fait historique à établir ont disparu tous deux; il en subsiste des traces, ici certains mots, là certains monuments; la coïncidence de ces diverses traces, si elles sont indépendantes, établit l'existence du fait unique qui seul peut expliquer cette coïncidence. La preuve d'une étymologie est donc parfaite, si, pour divers détails, des traces indépendantes et non empruntées coïncident. Il faut d'ailleurs accorder aux détails du sens la même attention qu'aux détails de la forme; une diversité de sens infirme une étymologie aussi bien qu'une diversité de forme.

Les étymologies sur lesquelles sont fondées les explications de cette étude sont en grande partie empruntées aux dictionnaires de Bréal, Walde, Prellwitz, Uhlenbeck, Fick, Berneker, Boisacq; et j'ai plaisir à reconnaître que ces étymologies empruntées sont le plus ferme contrôle de mes théories, car elles n'ont pas été trouvées à cet effet. En ce qui concerne les étymologies mentionnées dans le Dict. étymologique de M. Walde, on trouvera la bibliographie dans cet excellent instrument de travail. Quant aux autres, si elles m'appartiennent, je les désigne de mes initiales (C. J.); sinon, je donne les indications bibliographiques nécessaires.

Dans l'étude présente les étymologies ne sont qu'un moyen pour établir les explications ou hypothèses générales. Ces hypothèses ou lois générales, fin de nos recherches, doivent être rigoureuses, c-à-d. ne comporter aucune exception. Ce principe de la rigueur des lois phonétiques est un principe de méthode qui paraît correspondre à la réalité. Comme les faits de prononciation sont inconscients et répétés avec une fréquence extrême, ils se produisent avec une constance et une régularité qui permettent d'en établir les conditions générales, linguistiques, historiques et géographiques.

Il existe sans doute de nombreuses exceptions, telles que formations analogiques, emprunts, croisements de mots, etc.; elles ne ruinent pas la rigueur de la loi, mais

nous conduisent à une idée plus précise du changement phonétique. On observe un changement phonétique d'abord dans un mot particulier, où l'on doit déterminer les conditions multiples et variées de sa réalisation. Puis on compare un second cas, aussi semblable que possible au premier; mais il y a toujours dans le second mot des circonstances qui ne se retrouvent pas dans le premier; on néglige celles-ci comme n'ayant pas d'importance, et l'on ne garde comme importantes que les circonstances présentes dans les deux cas. A chaque exemple nouveau du changement phonétique étudié on procède de même, et l'on aboutit ainsi à une formule générale ou loi, qui contient seulement les conditions communes à tous les exemples examinés. Ainsi l'extension d'une loi phonétique augmente à mesure que diminue le nombre de ses conditions. Il peut donc y avoir deux cas extrêmes: une loi qui s'applique à un seul mot, parce que ses conditions sont réalisées seulement dans ce mot, et une loi qui s'applique sans exception à toute une série de mots. Entre ces deux extrêmes se trouvent les lois qui, quoique portant sur des séries, souffrent des exceptions. Ces exceptions viennent de ce que le changement phonétique exprimé par la loi, n'a pas d'existence en dehors du mot. Or, chaque mot ayant une histoire spéciale, le changement phonétique en question a pu dans certains mots subir des influences particulières qui l'ont fait dévier.[1] Ces déviations constituent les exceptions; mais ainsi expliquées, elles ne prouvent rien contre la formule générale. En réalité il y a sans doute peu de lois phonétiques sans exceptions, et il peut même arriver qu'une loi soit totalement éliminée par les exceptions. Mais en théorie et comme règle de méthode, une loi phonétique doit être sans exception, c'est à dire sans une exception dont la raison ne puisse être donnée.

---

[1] Les considérations précédentes sur l'extension d'une loi phonétique reproduisent librement un passage de H. Schuchardt, *Zeitschr. f. roman. Phil.* 1911, page 90.

Première Partie.

Equivalences et différences de valeur des consonnes latines selon leur position dans la syllabe.

Position du problème.

Le traitement des consonnes latines semble fort compliqué et peu systématique: les règles sont diverses selon que les consonnes sont placées à l'initiale, à l'intérieur ou à la fin d'un mot ou devant une pause; et surtout on ne voit pas en général le lien qui rattache ces diverses formules. De même, pour l'influence des consonnes sur les voyelles des syllabes non initiales, on ne voit pas toujours quel rapport existe entre le traitement en syllabe intérieure et le traitement en syllabe finale de mot.

Pour ramener cette variété de règles à des formules plus simples, nous rechercherons quels rapports existent entre les diverses valeurs de dominance et de résistance que les consonnes doivent à leur position, et quelles équivalences on peut établir entre certaines positions en apparence diverses. Or, dans la phrase il y a deux positions essentiellement différentes: ou bien une consonne est placée soit au commencement soit à la fin d'un ensemble phonétique, et alors elle se groupe seulement avec le mot auquel elle appartient; — ou bien, et c'est le cas de beaucoup le plus ordinaire, elle se trouve à l'intérieur d'un ensemble phonétique, et ici toute consonne finale de mot forme groupe aussi avec les phonèmes suivants, et toute consonne initiale de mot forme groupe aussi avec les phonèmes précédents.

De là la question générale: la position, exceptionnelle, aux deux extrémités d'un ensemble phonétique après ou devant une pause, a-t-elle exercé une influence décisive en certains cas? — ou bien les lois des groupes consonantiques intérieurs suffisent-elles à expliquer toute l'histoire des consonnes latines?

En d'autres termes, les groupes formés à l'intérieur de la phrase par les consonnes initiales de mot avec les consonnes précédentes et par les consonnes finales de mot avec les consonnes suivantes obéissent-ils aux mêmes lois que les groupes similaires placés à l'intérieur du mot? Par exemple **rt* final de mot est-il traité comme **rt* intérieur suivi de la consonne la plus dominante qui puisse commencer un mot? Une consonne est d'autant plus dominante qu'elle détermine plus complètement l'évolution des sons voisins. Or, en latin c'est l'occlusive initiale de syllabe qui domine l'évolution des consonnes précédentes à l'intérieur du mot. C'est l'occlusive initiale de mot qui, vraisemblablement, dominera l'évolution des consonnes finales de mot.

Il faudra de même examiner si le traitement des voyelles des syllabes finales de mot est dominé par l'influence de l'initiale consonantique du mot suivant, c-à-d. est identique au traitement qu'auraient ces voyelles, si elles étaient placées en syllabe intérieure fermée par la même consonne que celle de la syllabe finale + une occlusive: **tibicăn* > *tibicĕn* comme **accăntus* > *accentus.*

Nous rechercherons donc si les lois des consonnes finales et initiales de mot peuvent se ramener à celles des groupes consonantiques intérieurs, si toute loi vérifiée pour les groupes intérieurs s'applique, dans les mêmes conditions, aux consonnes finales et initiales, et aux voyelles finales, et inversement.

Pour résoudre cette question, nous comparerons les consonnes groupées à l'intérieur du mot 1) avec les consonnes initiales, 2) avec les consonnes finales.

Sans doute les groupes de consonnes en latin ont été

souvent étudiés; et les résultats de ces recherches, avec indications bibliographiques, sont exposés dans le *Grundriß* et la *Kurze vergl. Grammatik* de Brugmann, dans l'*Hist. Gramm. der lat. Spr.* et dans la *Lat. Laut- u. Formenlehre* de Stolz; il y a aussi sur cette question des chapitres très instructifs dans F. Sommer *Latein. Laut- und Formenlehre*, et dans Niedermann *Histor. Lautlehre des Lateinischen*[2]. Cependant aucun linguiste, que je sache, n'a pour le latin posé la question générale de la valeur dominante et de la résistance des consonnes; aucun n'a assimilé systématiquement les lois des consonnes initiales et finales à celles des groupes intérieurs. Or, ceci est le point capital de mon étude. Je suis heureux cependant de signaler une certaine ressemblance entre l'idée générale de ce travail et celle d'un ouvrage célèbre: comme M. Niedermann me le fait remarquer, M. Grammont, dans sa thèse sur *La Dissimilation consonantique* (1895), tient déjà compte de la valeur des consonnes, et montre que «toutes les lois de la dissimilation se ramènent à la loi du plus fort»: les consonnes qui ont la position la plus forte dissimilent les autres.

Dans deux passages que j'ai lus après l'achèvement du présent travail, dans l'*Einleitung in die Altertumswissenschaft* de Gerke et Norden I, p. 201 et suiv., et déjà dans *Glotta* I, p. 47 et suiv., M. Kretschmer fait remarquer que le traitement des consonnes dépend en particulier de trois facteurs: de la dissimilation, de l'accent et de la «*Wertabstufung der einzelnen Konsonanten nach ihrer Stellung im Wort*», et qu'en principe on n'a pas encore tenu compte de ce dernier facteur; en quoi M. Kretschmer oublie le travail de M. Grammont, et ne signale pas le lien qui unit la dissimilation à la valeur des consonnes. Après avoir rappelé que surtout dans les langues romanes, prâkrites et néoiraniennes les consonnes sont altérées à l'intérieur, tandis qu'elles subsistent à l'initiale du mot, il distingue quatre valeurs différentes des consonnes: 1) l'initiale de mot, qui est la position la plus

forte ; 2) l'initiale de syllabe, position forte encore, mais déjà inférieure ; 3) la finale de syllabe, position demi-faible ; 4) la finale de mot, position la plus faible. Pour le latin cette échelle des valeurs consonantiques ne me paraît pas tout à fait exacte.

Les romanistes ont depuis longtemps, p. ex. pour l'histoire du français, fait valoir une vue analogue; voir en particulier Meyer-Lübke, *Hist. Gram. der franz. Spr.* 1908, chapitre des consonnes. Ils distinguent, pour les consonnes, a) une position forte, celle de la consonne qui termine un groupe consonantique intérieur ou qui commence un mot; b) une position faible, celle des consonnes qui précèdent la dernière d'un groupe. Meyer-Lübke, *op. laud.* I, p. 119: «Man kann der Kürze halber einfach von Anlautkonsonanten und von Schlußkonsonanten sprechen, denen sich als dritte Gruppe die zwischensilbigen zugesellen.»

A l'exemple des romanistes, nous appellerons:

1. position forte, celle d'une consonne initiale de syllabe, quand celle-ci est soit a) la consonne finale d'un groupe consonantique intérieur (*-t-* dans *captus*), ou d'un groupe initial de mot (*-t-* dans *stare*), soit b) une consonne unique initiale de mot: *t* dans *tu*. En général, dans *p, b, f, c, g* + *r* ou *l* et dans *tr*, *dr*, *nr*, *mr, sr*, la consonne initiale de la syllabe est non pas *r* ou *l*, mais la consonne précédente, du moins dans sa détente; soit *apro:* la deuxième syllabe commence avec l'explosion du *p*. C'est pour cette raison que ces groupes ne produisent pas nécessairement l'allongement de la syllabe précédente par position. Cet allongement se produit seulement si l'on prolonge l'occlusion de l'occlusive; c'est ce que semblent indiquer les graphies *frattre, aggro* et analogues que présentent parfois les inscriptions.

2. position faible, celle de la consonne pénultième des autres groupes. Ceux-ci sont soit a) placés à l'initiale de mot: *ps-*, *ks-, pt-, ct-,* etc.; — soit b) précédés d'une autre consonne à l'intérieur du mot: *-x* + *tk-*, *-x*

+ *dg-*, *-x* + *pt-*, *-x* + *kt-*, etc. (*-x-* = consonne intérieure quelconque), ou à la fin du mot: *-rt.*

3. position demi-forte, celle d'une consonne qui est intervocalique: *t* dans *lata.*

4. position demi-faible, celle d'une consonne postvocalique qui précède une autre consonne initiale de syllabe *c* dans *ăctus.*

J'ai naturellement pris comme point de départ pour la comparaison des diverses positions les règles que d'autres ont établies pour les consonnes latines dans les différents cas; puis je les ai généralisées conformément à mon hypothèse générale de l'identité du traitement des consonnes à l'intérieur et aux autres positions. C'est cette généralisation qui est l'objet essentiel de cette étude. Parfois il m'a paru nécessaire de changer les formules particulières proposées par d'autres, et j'ai noté, le cas échéant, la part qui me revient dans la formule admise, et pour laquelle je suis seul responsable.

Première Section.

La valeur des consonnes initiales de mot comparée à celle des consonnes intérieures groupées.

Soit A la position au commencement d'un mot, et B la position à l'intérieur. Il y a au moins deux cas d'équivalence à distinguer:

1. une consonne en A = en B cette même consonne précédée d'une autre consonne;
2. deux consonnes en A = en B ces deux mêmes consonnes précédées d'une autre consonne.

P. ex. dans *apta* et *tempus* le *t*, initial de syllabe dans les deux mots, est traité de la même manière dans les deux cas et se trouve en position dominante. Quelle est la raison de ces équivalences?

M. Kretschmer, dans *Einleitung in die Altertumswiss.* I, p. 201—202, en donne une explication psychologique: «Der Grund hierfür ist wohl ein rein psychischer: der Anlaut eines Wortes (ou d'une syllabe) bildet gewissermaßen dessen äußere Marke, und drängt sich relativ stärker vor in der Wortvorstellung als die übrigen Laute des Wortes.» De même, selon lui, la consonne finale de mot ou de syllabe est en position faible, parce que c'est la partie du mot qui se détache le moins nettement dans la «Wortvorstellung».

Cette explication est peu instructive. Si la consonne initiale est la limite qui sépare de la syllabe précédente, la finale est la limite qui sépare de la syllabe suivante; ces deux limites sont aussi importantes l'une que l'autre; on ne voit pas pourquoi l'attention se concentrerait toujours seulement sur la consonne initiale. De plus, si l'on compare *apta* avec *lata,* ou voit que le *t* dans ces deux exemples commence la syllabe; l'attention devrait donc dans *lata* lui donner la même force que dans *apta;* or, seul le *t* de *apta* est en position forte.

Considérons maintenant les théories phonétiques de la syllabe. En général les grammairiens grecs et latins admettaient qu'une syllabe peut commencer par toute consonne ou groupe de consonnes qui peut commencer un mot grec, et M. Sommer, *Glotta* I, 145—240, dans un article sur la *prosodie d'Homère*, adopte cette théorie. Sans doute un mot grec ou latin ne peut commencer par un groupe de consonnes que si ce groupe persiste à l'intérieur du mot après une consonne; mais ce groupe ne commence pas toujours la syllabe. Il faut distinguer la graphie et la prononciation.

On écrivait ὁ κτείς et non *ὁκ τείς. Par suite il était logique d'écrire ἄρ-κτος, du moins si l'on ne considère que l'orthographe. Cette règle, facile à comprendre en grec, est moins intelligible en latin: cette dernière langue n'a plus de mots commençant par *ps*, *kt*, *pt*, et cependant la plupart des grammairiens latins ont en

général, dans les écrits qui nous restent, appliqué l'usage grec au latin et coupé p. ex.: *fer-ctum*, *scri-psi*, *scri-ptum*, etc.

Mais la coupe phonétique de la syllabe latine ne cadre pas avec cette graphie. La position la plus forte pour une consonne est l'initiale de syllabe, car c'est là que la consonne a la plus grande stabilité. Or, en latin **sparg-si* devient *sparsi*, *ferctum* > *fertum*, **quinctos* > *quintus*, etc. Dans ces mots la consonne pénultième de chaque groupe disparaît; il est donc clair qu'elle n'occupe pas la position la plus forte, mais la plus faible; dans *āctus*, où la pénultième reste, quoique placée devant *t* comme dans *ferctum*, cette pénultième est dans une position plus forte que dans **spargsi* et *ferctum*. Les faits condamnent donc toute théorie qui fait de la pénultième groupée *c* dans un mot tel que *ferctum* une initiale de syllabe; les vraies initiales de syllabe ont un tout autre traitement.

Si, dans un mot tel que *făxit*, *x* appartenait entièrement à la deuxième syllabe, pourquoi la première syllabe deviendrait-elle longue par position? et pourquoi les langues romanes traiteraient-elles une brève entravée autrement qu'une brève de syllabe ouverte? Le fait de «position» est non seulement métrique, mais encore phonétique, comme le prouvent les langues romanes: si l'on avait prononcé *că-psa*, *sĕ-ptem*, *ă* et *ĕ* ne seraient pas plus restés en vieux français que dans *chef* < **căpŭ* et dans *pie* < *pĕde*.

En dehors de la théorie antique, les phonéticiens modernes ont tenté de constituer une théorie de la syllabe fondée surtout sur les conditions de l'expiration et de la perception. Sans entrer dans le détail des théories que M. Roudet résume p. 181 de ses *Eléments de phonétique générale*, nous montrerons seulement que ces théories laissent indéterminée la limite entre deux syllabes consécutives, et donc ne peuvent rendre compte des équivalences révélées par les faits. On admet qu'une syllabe est délimitée par α) la «Schallgrenze» ou minimum de son vocal; mais dans un mot tel que *căsa* ce minimum

dure aussi longtemps que *-s-*, et pourtant une partie de *s* appartient à la première syllabe, car la prolongation de la tenue de *s* dans *păssa* allonge la première syllabe. C'est donc une partie seulement de *s* qui constitue la limite, et la «Schallgrenze» indique seulement la région contenant cette limite.

Ou β) par la «Druckgrenze», ou minimum d'air expiré, soit qu'on réduise l'émission d'air hors des poumons, soit que les organes supérieurs s'opposent davantage au courant de l'expiration. En vertu de cette théorie, on admet une syllabation telle que all. *Rä-tsel*, *A-chsel*, *Habsucht*, *Gär-tchen*, etc. En effet c'est l'occlusion de l'explosive qui dans ces groupes constitue le minimum d'expiration ou la «Druckgrenze». D'après ce modèle il faudrait donc en latin couper: *fă-xit*, **spar-gsit*. Mais cette syllabation a tous les inconvénients de la théorie antique; de plus le minimum d'expiration dans *-ks-* dure un certain temps et par suite est une limite assez vague. Enfin si l'on considère des mots tels que *făxit,* la *Schallgrenze* et la *Druckgrenze* tombent toutes deux en *k;* il faudrait donc prononcer *fă-xit*, sans allongement par position, comme *ă-gro.*

Pour ces diverses raisons les définitions précédentes de la syllabe me paraissent imparfaites. Toutefois l'objection tirée de l'indétermination dans laquelle elles laissent la limite de la syllabe, pourrait sembler sans valeur. En effet M. Rousselot dit: «La syllabe est comme le chaînon qui ne compte dans la chaîne totale que pour ce qu'il lui ajoute, la jointure devant être partagée un peu arbitrairement entre les deux chaînons voisins», citation de M. Roudet, *Elém. de phon. gén.*, p. 190, et celui-ci ajoute que, selon M. Jespersen, il est oiseux de rechercher la limite exacte entre deux syllabes.

Si une exactitude absolue est en pareille matière une utopie, on peut cependant essayer de réduire l'indétermination. M. Roudet, *ibid,* p. 187, donne une définition remarquable: «Toutes les fois que l'on passe d'une

syllabe à une autre, il y a une variation brusque qui affecte à la fois le régime de l'expiration, le mouvement articulatoire et la perceptibilité auditive.» Et p. 186: «Toute cause qui rompra la continuité de la sensation auditive détermine le commencement d'une nouvelle syllabe.» Cette définition rend facilement compte des syllabes où les voyelles sont séparées par une consonne unique: *ago*, *alo;* et des syllabes où les deux voyelles sont en hiatus: *ait*, *creat.* Le même acte expiratoire suffit à la prononciation de la détente de $g + o$ et de $l + o$ dans *ago* et *alo*, et fait l'unité de ces syllabes aux points de vue de l'expiration et de la perceptibilité.

Dans des formes plus compliquées telles que *factus*, les deux voyelles sont séparées par deux consonnes. Comme dans *ago*, il est clair que, dans *factus*, l'explosion ou détente de *t* s'unit à la voyelle suivante. Mais l'avant-dernière consonne *c* appartient-elle à la première ou à la seconde syllabe? Cette consonne est prononcée de diverses manières: ou bien elle est seulement implosive ou bien elle comporte une faible explosion, voir Roudet, *ibid.* p. 175—176. Dans les deux cas elle est dominée par la variation brusque produite, dans l'expiration et la perceptibilité, par la détente de la consonne suivante. Cette détente, par son énergie spéciale, rompt la continuité de la sensation auditive plus nettement que la prononciation de la consonne précédente; elle détache donc cette consonne précédente de la seconde voyelle et s'unit seule à celle-ci: *făc-tus*, non *fă-ctus.* A plus forte raison cette syllabation est nécessaire, si la seconde consonne commence un mot nouveau: *fac tuam*; dans les deux cas la première consonne appartient à la première syllabe et l'allonge par position, la seconde par son explosion commence la deuxième syllabe.

Si deux voyelles sont séparées par une occlusive géminée, l'explosion est la variation prédominante qui commence la deuxième syllabe; l'implosion, quoique perceptible, est une variation moins sensible, séparée de la

seconde voyelle par l'explosion suivante; elle se rattache donc à la première syllabe qu'elle allonge par position.

Puisque l'explosion de la seconde consonne groupée dans *factus* et de la consonne géminée dans *atta* est l'élément le plus énergique aux points de vue de l'expiration, du mouvement articulatoire et de la perceptibilité auditive dans la prononciation des consonnes, il est naturel que la consonne, dont cet élément fait partie, soit dominante et plus stable que toutes les autres. La stabilité de cette consonne résulte aussi de la position: si elle est précédée d'une occlusive, l'occlusion de celle-ci préserve l'explosion suivante de toute altération; si elle est précédée d'une constrictive, le resserrement de celle-ci appuie aussi la consonne explosive; après *s* une spirante telle que *đ* tend à devenir occlusive; à plus forte raison une occlusive est-elle stable en ce cas: *sp*, *sc*, *st*.

Lorsque la consonne initiale d'un mot est précédée d'une consonne finale de mot, elle est dans les mêmes conditions que le *t* de *factus*, donc en position forte. Et la prononciation normale en cette position est employée aussi par analogie après une voyelle finale de mot: *a te* comme *abs te*. D'où l'équivalence entre A et B.

Si deux voyelles sont séparées par *ps*, *ks*, *ts*, la détente ou explosion de l'occlusive est perceptible, mais bien plus faible que celle de la consonne finale des groupes cités plus haut; la variation la plus sensible est produite par la constrictive *s*, dont la détente commence donc la deuxième syllabe: *făc-sit* avec allongement par position.

Si les groupes cités plus haut: occlusive + occlusive ou sifflante, sont précédés d'une sonante *r*, *l*, *m*, *n*, p. ex. *rct*, *rcs*, l'occlusive penultième *(c)* est encore plus faible que dans les mots où elle est précédée d'une voyelle; elle est d'abord réduite à l'implosion, puis disparaît le plus souvent en latin; d'où **sparg-si* > *sparsi*, *ferc-tum* > *fertum*. La deuxième syllabe commence donc avec la détente de la dernière consonne de ces groupes.

Si deux voyelles sont séparées par une consonne

unique: occlusive, sifflante ou sonante, la deuxième syllabe ne commence qu'avec la détente de cette consonne, mais la tenue appartient à la première syllabe; car si l'on allonge la tenue de cette consonne, on allonge la première syllabe. Sauf dans le cas de la géminée, la tenue est si faible que l'oreille ne la discerne pas, tandis que la détente est plus énergique. Comme c'est ce mouvement final qui dans la consonne est l'élément le plus caractéristique, la consonne elle-même est dans l'écriture traitée comme appartenant tout entière à la syllabe qu'elle commence: _a-ra_, _ca-sa_, _ca-put_.

Lorsque cette consonne unique est prononcée de telle sorte que la tenue est prolongée et plus énergique, l'oreille discerne la tenue et la détente. Mais la tenue n'appartient pas à la syllabe suivante; c'est pourquoi nul mot latin ne commence par une géminée, et de même en syllabe intérieure une géminée placée après consonne devient consonne simple: _arsi_ < *_arssi_ < *_ard-si_. Cela est tout naturel, si l'on coupe *_ars-si_, car dans _carp-tus_ la tenue de _p_ est très faible. Au contraire si l'on coupe: *_ar-ssi_ et _pă-ssus_, on ne voit plus pourquoi _ss_ devient _s_ dans *_arssi_ et non dans _passus_.

Lorsque deux voyelles sont séparées par occlusive ou sifflante + _l_ ou _r_, la seconde syllabe ne commence qu'avec la détente de la première consonne, et la tenue appartient à la première syllabe, car si l'on prolonge la tenue de cette consonne, on allonge la première et non la seconde syllabe. Devant _r_ ou _l_ la détente de l'occlusive ou de la sifflante est énergique et domine l'articulation de _r_, _l_; c'est donc par cette détente que commence toujours la seconde syllabe; et l'on prononce soit _ap-pro_ soit _a-pro_, selon que la tenue de la première consonne est longue ou brève; une prononciation _ap-ro_ ne serait possible en latin que si _ro_ commençait un deuxième mot. En latin l'allongement par position dans les groupes précédents était exceptionnel; «il n'existe pas dans la versification de Plaute, de Térence et des anciens poètes dramatiques en

général,» dit M. Havet, *MSL.* IV, 21, et suiv. On prononce *ca-pri*, *fa-bri*, *sae-cli*, etc., et de même *tem-plum*, *can-cri*, etc.

Nous résumons: la syllabe a pour centre la voyelle, pour limite initiale la variation dominante qui la sépare de la voyelle précédente. Dans les groupes consonantiques terminés par *s* ou occlusive, c'est la détente de celles-ci qui est la variation dominante, et qui par suite constitue l'initiale de la syllabe, et l'énergie de cette détente reste dominante dans les groupes où l'occlusive (ou *s*) pénultième est suivie de *l*, *r*, *m*, *n*.

Parce que l'effort qui produit cette détente est le plus énergique, il est naturel que cette détente énergique donne plus de stabilité à la consonne ainsi articulée. Une consonne intervocalique commence par sa détente la syllabe suivante; mais sa position, forte du côté de la détente, est faible du côté de la tension; l'influence de la voyelle précédente peut altérer une occlusive en constrictive, et élargir outre mesure le resserrement d'une constrictive. Mais une consonne précédée d'une autre consonne est en position forte des deux côtés, car sa tension est soutenue par celle de la consonne précédente.

En somme il y a donc trois degrés dans la stabilité d'une consonne: la consonne la plus stable est l'initiale de syllabe précédée d'une consonne: *t* dans *ăctus*; la plus faible est celle qui précède immédiatement celle-ci et est précédée elle-même d'une autre consonne: *c* dans *ferctum*. Moins faible est la consonne postvocalique qui précède l'initiale de syllabe: *c* dans *ăctus*; et encore la consonne postvocalique qui commence une syllabe: *p* dans *caput*, *duplus*, *libri*.

La théorie de la syllabation, que je viens d'exposer, est confirmée par la pratique des inscriptions. J'avais établi cette théorie, lorsque j'eus le plaisir de lire le compte-rendu que M. Haug a donné, dans la *Berlin. philolog. Wochenschrift*, 1907, 374—375, du travail de M. W. Dennison sur la *Syllabification in latin inscriptions*. M. Denni-

son s'est proposé de comparer les règles des grammairiens latins à la pratique des inscriptions. Il montre que, d'après la ponctuation syllabique à l'intérieur d'un mot et la manière de couper un mot réparti sur deux lignes *fac-tus*, *vic-tor*, *scrip-tus*, *op-timus*, *mag-nus, sig-num* et analogues sont environ trois fois plus fréquents que *fa-ctus*, *scri-ptus*, *ma-gnus*, etc.; — *pos-teri*, *Cris-pinus*, *pris-cus*, *cas-tra*, *nos-tri* sont encore plus favorisés: 85 % *s-c*, *s-p*, *s-t;* 95 % *s-tr*. De même Quintilien, *Instit. orat.* IX, 4, 86: «*agrestem* . . . . *a* brevis, *gres* longa,» considère *gres*, non *gre* comme la seconde syllabe d'*agrestem* (cité par M. Niedermann, *Hist. Lautl. des Lat.*[2], p. 102). Au contraire on trouve dans les inscriptions à peu près aussi souvent *alumnus* qu'*alum-nus*, *em-ptus* qu'*emp-tus*, *san-ctus* que *sanc-tus;* ces deux derniers sans doute parce qu'après la nasale la première occlusive avait une explosion peu sensible, ce qui rendait la syllabation moins claire.

Chapitre I.

Equivalence entre une consonne unique et initiale de mot (A) et la même consonne, si après une consonne elle commence une syllabe intérieure (B).

Si une consonne unique commence un mot, elle est traitée comme lorsqu'après une consonne elle commence une syllabe intérieure. Elle se modifie ou reste selon que, placée après consonne intérieure, elle se modifie ou reste.

Tandis qu'en grec **w* tombe à l'initiale comme après consonne à l'intérieur d'un mot, en latin **w* reste dans ces deux positions; *vīgintī* comme *parvī*. A l'époque historique *vŏlgus, vŏlnus*, sont devenus *vŭlgus*, *vŭlnus*; de même *parvŏs* est devenu *parvŭs*.

Sans doute, si **wŏ* en syllabe initiale est précédé d'une consonne initiale de mot, le **w* disparaît: **swŏsōr* > *soror*. Mais ce traitement ne prouve rien pour **wŏ* placé après consonne en syllabe intérieure: en effet, d'après notre théorie, la formule consonne + **wŏ* en syllabe initiale équivaut au même groupe seulement s'il est placé en syllabe intérieure après consonne, non s'il est placé après voyelle: **swŏ-* = consonne intérieure + *swŏ-*.

Mais il n'y a pas équivalence exacte entre **w-* et (**-k-* +) **w* + voyelle: **w-* est initial de syllabe et donc dans la position la plus forte; or, dans un mot tel qu'*equinus*, la syllabe commence avec *q*, et **w* est dans une position moins forte. De cette différence de position peuvent résulter des traitements différents: on écrit parfois *ecus* au lieu d'*equus*, mais jamais **ulgus* au lieu de *vulgus*. De même et pour la même raison *v* latin initial de mot ne se vocalise jamais, tandis que *-v-* après consonne intérieure se vocalise parfois: *silua* < *silva*, etc.

Il n'y a pas non plus équivalence exacte entre i.-e. **y-* et ce phonème après consonne en syllabe intérieure. Au commencement d'un mot **y* est toujours initial de syllabe comme **w-*, tandis qu'après consonne, dans un mot tel que **mŏd-yos* > *modius*, la syllabe commence avec la consonne précédente. Cette différence de position explique les différences de traitement. A l'initiale de mot **y-* est en position forte et persiste: *jactus*, *juvenis*; au contraire après consonne, **y* se vocalise généralement: *alius*, *medius*, *facio*, etc., sauf dans les groupes **gy* et **dy*, qui deviennent *-jj-* écrit *-j-*: *major*, *ajo*, *pejor*. Lorsque dans un mot composé un **y* initial de mot se trouve placé aprés consonne, il conserve ordinairement la valeur qu'il avait comme initial de mot: *jamjam*, *necjam* toujours dissyllabes; *quonĭam* a vocalisé *j* sans doute par l'effet de la formule **-ny-* >- *nĭ-* : *venĭo*.

Une autre différence entre le traitement de lat. *j-* et celui de *-j-* après consonne consiste en ce que *-j-* peut venir de *-i-* devant voyelle: un poète peut scander *abjete*

au lieu de _abĭĕte._ Mais à l'initiale ce changement n'a jamais lieu: _iens_ ne devient jamais _*jens._

Une spirante latine est toujours sourde à l'initiale de mot: _s-_, jamais _ʒ-_; _f-_, jamais _ƀ-_; _h-_, jamais une spirante gutturale sonore _(g-)_. La règle de l'équivalence entre l'initiale et l'intérieur du mot exige donc qu'une fricative placée à l'intérieur après occlusive soit sourde aussi. C'est en effet le cas de _-s-_ : _-ds-_, _-bs-_, _-gs-_ ont une spirante sourde comme _-ps-_, _-ts-_, _-ks-_; le parfait de _scribo_ par exemple est _*scrib-si_ > _scripsi_ et non _*scribʒi._ — Quant aux autres fricatives, on ne les rencontre jamais en latin après occlusive, mais seulement après sonante consonne. Après sonante _ʒ_ devient sonore: _*-rʒ-_ > _-rr-_; _*-lʒ-_ > _-ll-_, etc. De même les autres spirantes deviennent sonores après une sonante: _*-rdh-_ > _-rb-_, mais _*dh-_ > _f-_: _verbum_, mais _fumus._

La même spirante latine est donc sourde à l'initiale et sonore à l'intérieur après une sonante. D'après cette règle on attend qu'une aspirée i.-e. donne une spirante sourde à l'initiale, mais qu'à l'intérieur après sonante elle donne la spirante sonore correspondante. Toutefois le développement d'une spirante intérieure peut encore être influencé par la nature de la sonante précédente.

_*g_^{w}_h_ > _f-_ et _-ƀ-_: _formus_ < _*g_^{w}_hŏrmŏs_, et en syllabe intérieure:

lumbrīcus < _*lŏng_^{w}_hr-_ (?), cf. gallois _llyngyr_ «lumbrici», bret. _lencquernen_ «même sens».

On pourrait objecter que _*-g_^{w}_h-_ donne _-gu-_ après nasale: _ninguit,_ comme _*-ng_^{w}_-_ dans _inguen, unguo_; mais il se peut que dans _lumbricus_ l'influence de _n_ gutturale ait été contrebalancée par celle de _r._

Tergum ou _tergus_ = τέρφος < _*tĕrg_^{w}_hŏ-_ est une difficulté plus grave. Il semble nécessaire d'admettre que, si _*terg_^{w}_hŏm_ n'est pas devenu _*terbum,_ c'est parce que l'élément labial de _*g_^{w}_h_ est tombé devant _ŏ._ Mais comment concilier cette hypothèse avec le traitement de _torvus_ < _*torg_^{w}_ŏs_ (cf. τάρβος), _vŏrare_ < _*g_^{w}_orā-_ (cf. βορά), _fŏrmus,_ où l'élément labial est resté devant _ŏ_? Sans doute _cŏlus_ <

*_k^wŏlos_ (πόλος) et *_cŏlere_ < *_k^wĕlĕ-_ > *_k^wuŏlĕ-_ prouvent que l'élément labial de cette labio-vélaire disparaît à l'initiale devant _ŏ_, et par suite aussi à l'intérieur après consonne: donc *_arquŏs_ > _arcŭs_ en même temps que *_quŏlŏs_ > *_cŏlŏs._ Mais cette chute est certainement postérieure à la formule *_g^whŏ-_ > _fŏ-_, car si l'élément labial était tombé ici devant _ŏ_, *_g^whŏrmŏs_ donnerait *χ^w_ŏrmos_ > *χ_ŏrmŏs_ > *_hŏrmŏs._ De même elle est postérieure à *_g^wŏ-_ > _vŏ-,_ car *_g^wŏrā-_ a donné _vŏrare_ non *_gŏrare_; par suite *_-rg^wŏ-_ donne _-rvŏ-_ et _torvus_ est le résultat régulier de *_tŏrg^wŏs_; et il n'y a pas lieu de faire appel à l'influence analogique de _torvī torvō,_ etc., dont Brugmann, _Grundriss_ I² p. 601 et Meillet _MSL._ XIII 216 n'ont pas cru pouvoir se passer.

Mais lorsque *_g^whŏ-_, d'où *χ^w_ŏ-_, passait à _fŏ-_, quel était le traitement de *_-rg^whō-_? Notre hypothèse de l'équivalence des positions A et B ne nous force-t-elle pas de poser *_-rg^whŏ-_ > *_-rg^wŏ-_ > *_-rbŏ-_ d'où _-rbŏ-_? Lorsqu'à l'initiale *χ^w_ŏ-_ prenait la direction de _fŏ-_, l'élément labial de *χ^w était devenu sourd, puisque le résultat a été une fricative sourde. Or dès que ^{w} s'était assourdi, il était moins exposé à l'action de _ŏ_ subséquent; c'est pourquoi χ^w_ŏ-_ pouvait donner _fŏ-_. Mais à l'intérieur *_-g^wh-_ donnait *_-g^w-_ gutturale sonore, et par suite l'élément labial ne pouvait pas perdre sa sonorité, et se trouvait plus exposé à subir l'action de l'_ŏ_ suivant et à disparaître: ainsi *_terg^w-hŏm_ > _tergom_ ne contredit pas nécessairement _formus, voro, torvus._

Si l'on avait eu encore *_g^wŏrā-_ et *_torg^wŏs_ alors que *_terg^whom_ devenait _tergom,_ l'élément labial des deux premiers mots aurait à la même époque disparu devant _-ŏ-_; *_g^wŏ_ donne donc _vŏ-_ et _-vŏ-_ avant cette époque. Je propose ainsi la suite chronologique: 1°) *_g^wŏ_ > _vŏ-_ et _-vŏ-_, *_g^whŏ-_ > _fŏ-_; 2°) *_-rg^whŏ-_ > _-rgŏ-_. La formule *_k^wŏ-_ > _cŏ-_ peut être plus récente.

Toutefois cela est bien hypothétique et bien compliqué. Et j'ai éprouvé un véritable soulagement, lorsque j'ai reçu la communication suivante de M. Niedermann:

«je ne m'explique pas du tout *tergus*, mais il me paraît certain qu'il ne saurait être le continuateur phonétique d'un ancien *tĕrg^{w}hŏs; στέρφος est d'ailleurs un mot tardif, et qui a plusieurs variantes: στρέφος, τέρφος, ἔρφος, sans qu'il soit possible de déterminer, laquelle est la forme primitive. Il paraît prudent, dès lors, de n'en pas faire état.»

Si l'on écarte pour *tergus* l'étymologie *tĕrg^{w}hŏs, rien ne contredit plus la formule: *-rg^{w}h- > -rb-, ni les formules *g^{w}hŏ- > fŏ-, *gwŏ- > vŏ-, où l'élément labial persiste devant ŏ.

*gh devient h à l'initiale: *hiems*. — A l'intérieur après sonante on attend donc une spirante gutturale sonore *g, d'où -g-: *longus* (v. Walde, *Et. Wb.*^{2}), *mingo*.

*bh > f- et *-ƀ-, d'où -b- : *fio*, *albus*.

*dh > f- et *-ƀ-, d'où -b-: *fumus*; *verbum*, *barba*, *combretum*.

Après nasale dentale *dh a donné đ spirante dentale sonore, d'où -d- : *offendimentum:* all. mod. *binden*, πεῖσμα «lien»; *fundus:* skr. *budhnáḥ* «fundus».

Lorsque les spirantes latines sont placées entre voyelles, les résultats sont (sauf pour *bh) autres que dans les positions A et B qu'on vient de considérer: *medius*, *amabo*, *mihi*, *nivem*. Et ceci montre qu'il y a équivalence non pas entre une consonne initiale et cette même consonne entre voyelles, mais seulement entre A et B.

Tandis que les spirantes latines sont toutes devenues sourdes à l'initiale, les explosives sonores i.-e. conservent leur sonorité à l'initiale comme à l'intérieur du mot après consonne: *-pd- donne -bd- et non -pt- : abdūco < *ăp-dĕukō.

A l'initiale *g^{w} devient v devant voyelle: *vŏrare*: βορά. De même en B: torvos < *torgwŏs: τάρβος «effroi», skr. *tárjati* «il menace, effraie».

A l'intérieur après consonne *k^{w} donne qu, d'où -quŏ- > -cŏ- : *torqueo*, *quinque*, *arcus*, *lincunt*, etc. Notre hypothèse sur l'équivalence de A et de B serait réfutée, s'il fallait accepter la formule *q^{w} > v-; mais cette formule est a priori très invraisemblable: sonorisation d'une oc-

clusive sourde à l'initiale! Et elle ne s'appuie sur aucune étymologie sûre: *vapor, invītus, vitrum.* Voir Niedermann *I. F.* XXVI 46.

Chapitre II.

Equivalence entre deux ou trois consonnes commençant un mot (A), et les mêmes consonnes placées après consonne à l'intérieur d'un mot.

De l'hypothèse de l'équivalence de A et B dérivent en ce cas les formules suivantes:

Règle I. — Les deux dernières consonnes d'un groupe de trois ou quatre consonnes à l'intérieur (B), quelle que soit l'antépénultième, — et ces mêmes consonnes, placées à l'initiale d'un mot (A), ont un traitement identique.

Par exemple, si i.-e. **sn* à l'initiale donne *n-* : *nix,* le même résultat est atteint après n'importe quelle consonne en syllabe intérieure: **-lsn-* > *-ln-;* **-rsn-* > *-rn-;* etc.: *alnus, perna,* etc.

Une spirante initiale est traitée comme en syllabe intérieure après occlusive; elle est toujours sourde: i.-e. **sr-* > *fr-* : *frigus,* mais **-msr-* > *-mbr-* : *septembris,* de même que **bh-* > *f-* : *fio,* mais **-lbh-* > *-lb-* : *albus.*

La règle I montre que, si une langue admet à l'intérieur d'un mot (B) un groupe tel que consonne + *kt,* elle admet aussi *kt* à l'initiale de mot (A); et inversement, si *kt* est réduit en A, il doit être réduit également en B. C'est la constatation de cette correspondance qui a pu induire les grammairiens grecs à considérer comme initiale de syllabe toute consonne ou tout groupe de consonnes qui peut commencer un mot. On écrivait ὁ κτείς et non: ὁκ τείς; il semblait donc légitime de couper ἄρ-κτος.

Une autre conséquence de la règle I est la suivante. Aucun mot latin ne commence par une consonne double; de même toute consonne géminée à l'intérieur (B) après consonne est simplifiée, p. ex. **tl-* > **ll-* > *l-* : *latus* < **tlātos*, comme en B: *arsi* < **arssi*. Par suite le latin ne conserve de consonne longue qu'à l'intérieur après voyelle. Cette loi du consonantisme latin est la continuation de la même loi en indo-européen, voir Brugmann *K. V. G.* § 323. Cette simplification de consonnes géminées s'accorde avec le rythme de la syllabe latine: une syllabe longue latine vaut deux temps de brève, une syllabe brève vaut un temps. Or, ce rapport serait troublé par une syllabe du type *arss*, car celle-ci vaudrait deux temps + un temps représentant l'allongement de *s*. Le même rythme produit l'abrègement d'une consonne longue devant une autre consonne ou bien après une voyelle longue ou une diphtongue: dans tous ces cas on aurait en effet une syllabe de trois temps. Quelques exceptions sont amenées par un type de dérivation: *ăctus*, mais *ultus* < **ulctos*. Un mot du type **clăudo* doit également abréger la voyelle longue suivie de sonante + consonne: **clāvĭdō* > *clăudo*, cf. *inclūdo*.

Rem. — Sur *āctus* à côté de *făctus* et analogues, v. Niedermann, *Hist. Lautl. d. Lat.*[2] § 27.

Règle II. — Consonne antépénultième d'un groupe initial ou intérieur.

a) Si les deux dernières consonnes d'un groupe initial ou intérieur ont produit une consonne unique, l'antépénultième forme avec cette consonne résultante un groupe nouveau traité suivant les mêmes règles que si ce groupe était primitif. Ex.: **stl* > **sl* en A et B, comme **sl* primitif.

b) Si les deux consonnes sont restées, l'antépénultième forme avec la pénultième un groupe traité comme s'il était devant voyelle: dans *templum* *-m-* est traitée comme dans *tempus*; — cependant, placée devant *s* pénultième, une antépénultième disparaît régulièrement:

α) occlusive + *s* + *l* (ou *m*, *n*, *g*, *d*, *b*). L'occlusive

s'assimile à _-s-_ sonore, d'où _*-zz-_ qui est simplifié, puis disparaît devant la consonne sonore suivante, comme dans les groupes primitifs analogues: p. ex.: _*-ksn-_ > _*-ssn-_ > _*-zzn-_ > _*-zn-_, qui donne _-n-_ avec allongement d'une brève précédente, comme _*-sn-_ primitif: _lūna_ < _*louzna_ < _*louzznā_ < _*loussnā_ < _*leuksnā_.

Si l'antépénultième de ces groupes α) est une nasale, elle tombe également: _trāmes_ < _*trans-mĭt-_.

β) occlusive + _sk_, _st_, _sp_. — L'antépénultième s'assimile à _-s-_ sourde, d'où _*-ssc-_, _*-sst-_, _*-ssp_, qui se simplifient en _-sc-_, _-st-_, _-sp-_: _susque_ < _*sussque_ < _*subs-que_, _suēsco_ < _*suēsskō_ < _*swēdh-skō_.

Si l'antépénultième de ces groupes β) appartient à la même région d'articulation que la dernière consonne, l'antépénultième tombe sans doute dès l'âge indo-européen par dissimilation: _*-ksg-_, _*-gzg-_ > _*-zg-_ > _-g-_.

Si l'antépénultième de ces groupes β) est _-r-_, elle disparaît sans allonger la voyelle précédente: _tostus_ < _*tors-tos_. — Au contraire _-r-_ devant _-s-_ + sonore (groupes α) reste, tandis que l'_-s-_ tombe: _*-rzd-_ > _-rd-_ : _hordeum_.

Rem. — Dans les groupes récents _xt_ reste: _sextus_, _mixtus_, _juxta_.

La règle II s'applique naturellement surtout aux groupes intérieurs, mais elle vaut aussi pour les cas relativement rares où un mot i.-e. commençait par trois consonnes: _splendeo_. — Elle s'applique de même aux consonnes finales de mot, comme nous le verrons plus tard; celles-ci se trouvent en effet dans les mêmes conditions qu'une consonne antépénultième initiale ou intérieure.

Rem. — _quadrāns_ remonte à _*k^{wo}twrant-_; celui-ci est devenu sans doute d'abord _*quadwrant-_, et ceci impliquerait que _*t_ et peut-être toute sourde antépénultième, de même que devant _-s-_ sonore pénultième, se sonorise devant _*-w-_ pénultième, mais je ne vois pas de cas analogue pour contrôler cette hypothèse. De même que _*wr-_ > _r-_, _*quadwrant-_ donne _quadrant-_.

Règle III. — Si une consonne précède l'antépénultième en B, cette consonne est traitée comme l'antépénultième. Ex.: _scāla_ < _*scasla_ < _*scanslā_ < _*skand-sla._ — Lorsque la syllabe commence seulement avec la pénultième du groupe, ce cas ne diffère qu'en apparence du cas de la règle II; p. ex. dans _constringere_ _t_ commence la syllabe, et il n'y a que deux consonnes précédant le _t._

En somme les trois règles se réduisent à deux. Ces deux règles président au développement de tout le consonantisme latin à l'initiale, à l'intérieur et à la fin des mots. Ainsi tout se tient dans le système consonantique latin, et ce système paraît simple et clair.

Vérification des trois règles.

Jusqu'à maintenant les trois règles qu'on vient de proposer, sont seulement hypothétiques; elles dérivent de l'hypothèse générale sur les conditions de l'équivalence entre la position à l'initiale et la position à l'intérieur du mot. Il s'agit de confronter ces règles avec les faits.

Dans les développements qui suivent nous appelons:

A la position de deux consonnes à l'initiale de mot;

B la position de ces deux mêmes consonnes à l'intérieur après une consonne;

C la position de ces deux mêmes consonnes isolées à l'intérieur entre voyelles.

Les faits qui présentent des transformations semblables, seront groupés ensemble en diverses séries:

la première série comprendra les groupes où la consonne pénultième est dans la position la plus faible et disparaît en A B C;

la seconde série comprendra ceux dont la pénultième ne disparaît qu'en A B, mais non en C;

dans la troisième série seront compris les groupes dont la pénultième est une sonante qui se vocalise en A et B;

dans la quatrième les groupes où l'initiale de syllabe est la pénultième;

dans la cinquième les groupes _sc, st, sp_, dont la der-

nière consonne est initiale de syllabe, et qui pourtant restent intacts dans les trois positions ABC.

Ces cinq séries forment ainsi une gradation, depuis la première, qui a le moins de stabilité, jusqu'à la cinquième, où la dernière et l'avant-dernière consonnes du groupe restent toutes deux absolument stables. On peut voir dès maintenant qu'un groupe de deux syllabes est rarement traité à l'intérieur entre voyelles comme dans les deux autres positions A et B. Il y a équivalence de traitement en ABC seulement dans les deux séries extrêmes formées d'un petit nombre de groupes. On a donc rarement le droit de supposer pour la pénultième en A et B le même traitement qu'en C; on peut supposer seulement en général que, si la pénultième en C disparaît ou s'assimile, elle disparaîtra ou s'assimilera a fortiori en A et B dans le même groupe.

Dans la démonstration qui suit, on montrera d'abord le traitement du groupe en C, puis en B, enfin en A, c-à-d. à l'intérieur entre voyelles, puis à l'intérieur après consonne, enfin à l'initiale de mot. Ainsi il sera facile de constater les différences et les équivalences. — Quant aux étymologies proposées, il semble inutile de reproduire les démonstrations faites par d'autres et résumées dans l'*Et. Wb.* de Walde; on se contentera donc pour celles-ci d'indiquer l'étymon adopté en y ajoutant parfois l'indication de la preuve principale. Les autres étymologies demanderont naturellement plus de développements.

Les exemples donnés en B, c-à-d. à l'intérieur après consonne, et quelquefois les exemples en A serviront à vérifier en même temps la règle de l'antépénultième. C'est pourquoi il sera superflu de passer en revue encore une fois ces exemples au point de vue spécial de l'antépénultième d'un groupe consonantique.

1e Série.

L'avant-dernière consonne d'un groupe disparaît en A B et C.

Ce cas se présente seulement dans les groupes suivants:

α) *s* + *l*, *m*, *n*, et *ʒ* + *b*, *g*, *d*;

β) **wy*, **gy*, **dy*.

1°. — *s* + *l*, *m*, *n*, et *ʒ* + *b*, *g*, *d*.

C. *s* ou *ʒ* + cons. sonore à l'intérieur entre voyelles: En général *s* ou *ʒ* disparaît en allongeant la voyelle précédente: *nīdus*, *prīmus*, etc.

On attend donc pour *sg* le même résultat, et on le trouve en effet dans *dīgero* et autres composés. Mais comme ces composés sont assez récents, leur témoignage vaut seulement pour cette époque récente. Et l'on a fondé la formule i.-e. **-ʒg-* > *-rg-* sur les étymologies de *virga* < **wiʒ-gā*, v. h. a. *wisk*, — et de *mergo* < **mesgo*, cf. skr. *májjati* «plonge» et lit. *mazgóti* «rincer, laver». Sur *turgeo* v. l'art. de Walde dans la seconde édition de son *Et. Wb.*

La difficulté présentée par le groupe *sg* est sans importance pour nous, car notre thèse se rapporte seulement à l'équivalence de la position A et de la position B, quel que soit le résultat de la position C.

B: *s* + cons. sonore après consonne intérieure.

L'occlusive antépénultième de ces groupes s'assimile à *s*, puis *ss* se simplifie: **ksd* > **ssd* > **ʒʒd* > **ʒd*; et *ʒ* tombe en allongeant la voyelle précédente. Ces deux faits: allongement de la voyelle et chute de *s*, montrent que *s* devant sonore est sonore, car *s* sourde se maintient en latin dans des groupes tels que **ksp*. Rappelons que, dans *r* + *s* + occl. sonore, l'antépénultième *r* se maintient devant *ʒ* qui tombe: *hordeum* < **horʒd-*.

a) *ʒ* + occlusive sonore.

sēdecim. — *ēgero*, *ēgredior*, *ēgregius*. — *ēbibo*. — *hordeum*: all. mod. *Gerste*. — *turdus*: mha. *drostel*, lit. *strãzdas*.

b) *s* + nasale.

Les suffixes *-smŏ-, -snŏ-* sont. indo-européens, voir Brugmann, *Grundriss* II 1 [2].

α) après dentale:

frēnum < **frĕnd-snŏm.* — *ducēni* < **ducent-snoi* avec le suffixe *-snŏ-* tiré des prototypes de *bīni terni.*

Ces deux exemples paraissent sûrs. Sans doute on pose parfois *frēnum* < **frend-nom, fēnum* < **fend-nom,* avec **-ndn-* > *-n-*, mais **-ndn-* donne nécessairement *-nn-*, qui se simplifie seulement après voyelle longue ou diphtongue; de même *-mbn-* > *-mn-* sans allonger la voyelle précédente. Il est donc impossible d'expliquer *penna* par **pet-snā, pinna* par **pit-snā* à côté de *frēnum* < **frend-snom.*

D'ailleurs une occlusive gutturale et une labiale disparaissent devant *s* + consonne sonore, et finalement il ne reste plus du groupe que la consonne sonore avec l'allongement de la voyelle précédente. Or, si une gutturale et une labiale s'assimilent ou tombent devant *s* + sonore, le même traitement doit affecter à plus forte raison une dentale dans la même position, car une dentale s'assimile plus facilement à *s*. Si donc **gsn*, **bsn*, ne donnent jamais *gn*, *mn*, comment **dsn tsn* donneraient-ils **dn *tn* > *nn*?

En faveur de **tsn*, **dsn* > *n* on cite encore quelques mots, mais moins probants:

rēmus < **rēmos* ou **ret-smos*? La *columna rostrata* donne *triresmos*, et le grec a ἐρετμός, et ces deux formes sont favorables à **ret-smos.* Mais M. Niedermann *ĕ und ĭ im Latein.*, 56 n. 1, fait remarquer que l'autorité de la *columna rostrata* est problématique, et que seul le grec fournit **erĕt-*, tandis que les autres langues présentent **ĕrə-*, **rē-*; il est donc possible que le *-t-* de ἐρετμός vienne de ἐρέτης.

pīnus < **pit-snos* ou **pic-snos* ou **pīnos*? v. Walde *Et. Wb.*[2] Il est possible aussi qu'un italique **pītus* = πίτυς ait été altéré en *pinus* d'après *alnus*, *fraxinus* (communication de M. Niedermann).

En faveur de _*tsn_, _*dsm_ > _nn_, _mm_ > _n_, _m_, on cite quelques étymologies:

Cămēnae < _casmēnae_ (Varron et Festus) < _*kad-smēnai._ Mais cette étymologie est fausse: l'allongement compensatoire manque.

Pour _penna_ Festus donne aussi _pesnas_ comme forme plus ancienne; mais rien ne garantit cette indication. En tout cas v. irl. _ēn_, v. gall. _etn_ «oiseau» < _*pet-nŏ-_, vha. _fethdhahha_ «alae» _(þþ < þn)_ exigent comme forme primitive de _penna_ _*pĕt-nā._ Et _-ĕsn-_ donne _-ēn-_ dans _aēnus_, etc.

Les formules _*tsn_ > _*sn_ > _nn_, _*dsm_ > _*sm_ > _mm_ supposeraient pour _*sn_ et _*sm_ secondaires un autre traitement que pour _*sn_ _*sm_ primitifs; et pourtant rien n'indique que ces groupes primitifs aient été altérés avant les autres: _dūmus_ < _dusmus_, cf. _dusmo in loco_ dans Festus, _cōmis_ < _cosmis._ La forme _dummētum_ à côté de _dūmētum_ ne prouve pas que _*sm_ primitif ait d'abord donné _mm_, car on n'a ni _*commis_ ni _*vennālis_; _dummetum_ peut être dû à une incertitude orthographique: après une voyelle longue une consonne géminée s'est simplifiée; à l'époque de cette simplification la géminée traditionelle dans certains mots a pu s'insinuer dans quelques mots où elle n'avait pas de raison étymologique.

En tout cas, que le résultat soit une nasale simple ou une nasale double, notre règle de l'équivalence de A et B subsiste: à l'initiale _*nn-_ devient _n-_, aussi bien que _*sn-_ > _n-_. La discussion précédente a donc seulement pour but de rechercher si des raisons solides nous forcent d'admettre, pour les groupes considérés, une évolution compliquée et peu en harmonie avec celle des groupes analogues.

β) après gutturale:

lūna, prénestin _Losna:_ v. pruss. _lauxnos_ «astres».
sēni < _*sex-ni_; _sēmestris._
jūmentum < v. lat. _jouxmentum._
subtēmen < _*-texmen._

Ces exemples, qui sont sûrs, montrent la possibilité

des suivants: *exāmen* < **-ăg-smen*; *līmus* < **leiq^w-smos*, cf. *oblīquos*; *vōmer* > **wog^{w}hsm-*; *arānea* < **ărăksn-* qu'on retrouve dans gr. ἀράχνη; *pānis*, traduit par «Türfüllung, Tafel», s'explique mieux par **păg-snis* (C. J.) «assemblage de planches» (cf. *compāges*), que par **pand-snis* «ouverture ou objet étendu».

γ) après labiale:

Il est difficile de trouver des exemples n'admettant qu'une seule explication, mais le parallélisme avec les groupes étudiés rend la formule sûre:

āmittere, *āmovere*, *āmens* remontent sans doute à **abs* + *m-*; supposer que *ā-* est analogique de cas tels que *ā-gnatus* serait invraisemblable, car *abs* est rarement employé en composition devant d'autres consonnes que *m*.

sūmō est souvent expliqué par **sŭbs* + *ĕmo*, d'ou **susmo* par syncope; mais nous verrons que la syncope dans ces conditions est fort suspecte, v. 2e Partie, 2e Section, Chap. II. Si l'on considère que *subs* et *dē* sont des contraires (cf. *susque dēque fero*), l'on voit que *sūmo* a pu être formé sur *dēmo*; *dēmo* est évidemment *dē* + *ĕmo*; mais, si l'on ne fait pas d'étymologie historique, on peut analyser *dēmo* en *dē-mo*, d'où **subs-mo* > *sūmo* (C. J.).

cūnae est rapproché de κοίτη et tiré de **koi-nā*. Mais le radical **kei-* n'existe pas en latin au sens de «coucher»; au contraire *cubile* est le mot ordinaire pour désigner le lieu où un homme ou un animal se couche; c'est aussi le sens que donne **cub-s-na* (C. J.).

δ) après *l*:

alnus < **alsnŏs*: lit. *el̃ksnis*, v. Brugmann, *Grundriss* I^2, 766; le germanique **alisa* semble continuer un thème **alĕs-*, dont **als-nos* peut être la forme à vocalisme *zéro*.

volnus < **wŏls-nŏs*: οὐλή < **ϝολσ-ᾰ*; **wŏls-* peut être un thème *wol-s-* avec le suffixe *-ĕs-* au degré zéro. L'étymon **wŏlĕnŏs* suppose une syncope impossible, v. 2e Partie, 1e Section, Chap. III.

Comme *-*ln*- primitif aboutit à -*ll*- : *pellis* < **pel-nis*, la formule -*ln*- < **lsn* doit être postérieure à cette évolution. Dans ce groupe **lsn*, -*ls*- s'est assimilé en -*ll*-; ou bien *s* est tombée en même temps que dans *-*sn*- intervocalique, car un amuissement qui se produit dans un groupe de deux syllabes intervocaliques se répète en général après une consonne.

ε) après *r*:

perna: skr. *pā́rṣṇiḥ*, πτέρνα, got. *faírzna.*

farnus < **farʒnŏs* < **farxnŏs*, cf. *fraxinus.*

Le traitement *-*rʒn*- > -*rn*-, représenté par *farnus* ne s'oppose pas à celui que présente *cēna* < **kĕrssnā*, car dans *-*rssn*- l'*s* est sourde, v. Solmsen, *Beiträge z. griech. Wortf.* I p. 10. De **kĕrssnā* est venu **kĕssnā*, où *r* est tombée devant *s* sourde; de là **kesna* > *cēna.*

mantēle «essuie-main» est ordinairement expliqué par *-*tergslĭ*, cf. *tergeo.* Ici encore Solmsen, au lieu cité, suppose que -*s*- est sourde. En effet entre voyelles le groupe *-*gs*- donne -*ks*-: *tēxī* (*tegō*).

ζ) après *n*:

tēmo < **tend-smō* ou **teng-smō.*

īmus < **in-smos* ou **ins-mos*?

c) *s* + *l*:

α) après gutturale:

pālus < **pag-slos.* — *tēla* (*texere*). — *vīlla* < **vīc-slā* conserve *ll* après voyelle longue pour indiquer que *l* n'est pas vélaire; *vīlicus* simplifie *l*, parce que *l* devant *i* est toujours palatale; cf. *mīlle*, *mīlia.*

β) après dentale:

scāla < **scand-slā.* — *tēlum* < **tend-slom.*

γ) après nasale:

tōles «goître», cf. *tonsillae.* — *prēlum* < **prem-slom* ou **pres-lom.*

δ) après *r* :

Puisque **-rzd-* > *-rd-*, **-rsn-* > *-rn-*, etc., le groupe **-rsl-* donnerait sans doute, d'après la règle de *r* antépénultième: **-rl-*; puis **-rl-* donnerait *-ll-*, qui se simplifierait devant *i*. De ce groupe je ne puis donner un seul exemple clair; la recherche est d'autant plus difficile que le résultat de ce groupe se confond avec celui de plusieurs autres.

Les exemples qui précèdent montrent que *pullus* ne peut continuer **put-slŏs*, ni *pollēre *pot-slē-*, ni *rullus* «grossier» **rud-slos*. En effet, outre le témoignage de *scāla*, l'assimilation de la gutturale dans le groupe: gutturale + *sl* est moins facile que celle de la dentale dans le groupe *tsl*.

A. *s* ou *z* + consonne sonore à l'initiale:

a) *z* + occlusive sonore.

Je ne connais pas d'exemple de **zb-*, **zg-*, **zd-*.

b) *s* + nasale:

mittere: all. mod. *schmeissen.* — *nix:* all. mod. *Schnee.* — *nurus:* all. *Schnur*, skr. *snuṣā́*.

c) *s* + *l*:

līmax «escargot»: russe *slimakъ*. — *lūbricus:* anglos. *slupan*, all. mod. *schliefen*.

Conclusion. — Aucun mot latin ne commence par *s* ou *z* + consonne sonore, de même qu'aucun mot latin ne présente ce groupe après consonne à l'intérieur. L'équivalence entre les positions A et B est complète. La chute de **-s-* dans **s* + occlusive sonore (ou sonante sauf *r*) est en B et C ancienne, puisqu'elle est antérieure au rhotacisme; de même la chute de **s-* initiale devant sonore est si ancienne qu'aucun exemple de ce groupe n'est attesté. On peut encore préciser: *paxillus* vient de **pacslŏlos*; par conséquent le groupe *-csl-* subsistait encore intact, lorsque

s'est produit le changement de *-cslŏ-* en *-xil-* en syllabe non finale.

2°. **-y-* après *g*, *d*, *w*.

Ces groupes donnent *j* en AB et *jj* en C.

C: **gy*, **dy*, **wy* entre voyelles.

Comme ici le résultat est admis, je cite seulement quelques étymologies vraisemblables. Comme, à cause de *pessimus*, on explique *pĕjor* = *pĕjjor* par **pĕd-yōs*, je rapproche *pejor* de πεδά préposition «derrière, en arrière»: ce qui est en arrière par comparaison à autre chose est en retard, en désavantage et moins bon; *pejor* peut donc être tiré d'une préposition comme beaucoup d'autres comparatifs, p. ex. *deterior*. Cette prép. πεδά se retrouve encore peut-être dans:

pĕjĕro «faire un faux serment» < **pĕd* + *jĕsō* ou *-jĕrō* qui signifie étymologiquement «rejeter [la vérité] en arrière par un serment»; en composition μετά, synonyme de πεδά, signifie aussi «changer, renverser»: μετατίθημι, μεταβαίνω, etc. On prend d'habitude *pejero* pour une variante de *perjero*; mais **-ry-* ne devient jamais *-j-*: *părio* < **păryō*. Une dissimilation aurait été sans doute impossible dans *per-*, où l'on aurait trop bien reconnu le préverbe *per-* de *perire, perdere*. — La valeur du second élément de *pejero* est obscure.

Le groupe **-wy-* donne *-jj-*: *dīus* < **dijjos* < **dĭw-yŏs*. — *Gājus* prononcé *Gājjus* < **gāv(ĭ)-yos*. — Etc.

Après *-ŭ-* on a le même résultat: *-ŭvjŭs* donne *-ujus* prononcé *-ujjus*. Solmsen, *Stud. zur lat. Lautgesch.* 159, croit que dans ce cas le *-v-* disparaît à cause de *-u-* précédent; les exemples cités plus haut montrent que la condition déterminante est **-wy-*. La prononciation ordinaire était *-ŭvĭŭs*; mais aussi par exception on prononçait *-uvjus*, de là *-ujus*: *flujus*[1] = *fluvius*, *flujō* = *fluvio*,

---

[1] M. Niedermann me rapelle que *fluius* dans la *Sententia Minuciorum* est comme *flovius*, un simple artifice graphique de-

pluja = *pluvia* (les langues romanes continuent souvent *pluja*), *Clujus* = *Cluvius*, *Pacujus* = *Pacuvius*; *Igujum* = *Iguvium*, etc.; de même après *-ă-* Ὀκτάιος = *Octavius*, *Flajus* = *Flavius*; v. Solmsen *ibid.* p. 200.

La formule *-vj-* > *-jj-* peut aider à résoudre une difficulté que présentent certains noms de lieux gallo-romans. M. Meyer-Lübke, *Betonung im Gallischen* p. 18—19, extrait des *Sitzungsber. d. Akademie* Wien, *Phil. hist. Kl.* vol. CXLIII, cite pour *Luxovius* «Luxeuil» aussi la forme *Lussojus* CIL XIII 5425, et il attribue la chute de *-v-* à *-ŏ-* qui précède; il voit dans ce fait une «gallische, nicht lateinische Eigentümlichkeit», parce que *quadruvium* donne *Carouge*. Mais il faut remarquer que *Luxovius* n'est pas comparable à *quadruvium*, car ce dernier contient manifestement *via*, qui n'a jamais été prononcé **vja* par les Latins. Au contraire *Lussojus* peut, d'après les exemples précédents, venir de *-ovjus* dès l'époque latine. *Luxeuil* se prononce *luxeu* dans le pays, et cette prononciation ne peut remonter à *Luxovĭŭs*, mais bien à *Lussojus*. — De *Lisieux*, M. Meyer-Lübke, *ibid.*, dit encore: «Ich kann mich aber mit *Lexòvios* nicht einverstanden erklären, da *-vjos* zu *-ges* hätte werden sollen; . . . *-ieu* ist der richtige Vertreter von *ǫ* + *j* in dieser Gegend». Si *Lexovĭŏs* avait été la prononciation la plus usuelle jusqu'à l'époque romane, on aurait eu *-ges*, mais dès l'époque gallo-romaine *Lexovĭŏs* pouvait être prononcé *Lexovjos*, d'où *Lexojos* qui donne phonétiquement *Lisieux*.

A ces deux noms de villes j'ajoute *Noyon* qui continue **Nojodunum*, sorti de *Novjodunum*, prononciation latine possible de *Novĭŏdunum*.

B. **gy*, **dy*, **wy* à l'intérieur après consonne:

Il n'y a aucun exemple clair et sûr.

suāvior, *brevior* ne continuent pas **swādw-yōs* etc., mais sont refaits sur *suāvis*, *brevis*.

---

stiné à éviter la notation FLVVIVS; cependant la prononciation *pluja* est garantie par les langues romanes, et *Flajus* ne peut être une simple graphie.

A. _*gy_, _*dy_, _*wy_ à l'initiale:

Il n'y a pas d'exemple de _*wy-_ ni de _*gy-_.

Jūpiter > _*dyēu-pater._

jūbar > _*dyū-bhas._

D'après ce qui précède, _hĕrĕ_ ne peut continuer _*ghyĕsĭ_ (cf. Sommer _Hdb._ p. 222), qui donnerait _*jĕrĕ_, mais bien _*ghesĭ._

2e Série.

Dans les groupes suivants la pénultième s'assimile ou ne s'assimile pas en C, mais (s'assimile et) tombe en A et B:

_*ml_, _*nl_, _*tl_, _*dl_;

_*dr_; et peut-être occlusive + nasale;

tous ces groupes commencent la syllabe; la première consonne s'y trouve donc en position forte.

Dans les groupes suivants la syllabe commence avec la dernière consonne; la pénultième y est donc en position faible:

occlusive + nasale (?);

occlusive + _s_;

occlusive + occlusive.

1°. _*ml_, _*nl_.

C. _*ml_, _*nl_ entre voyelles:

Dans _exemplum_ _*ml_ donne _-mpl-_; mais ce résultat n'est pas phonétique: _exem-tum_ est devenu non _*exentum_ mais _exemptum_, parce que _m_ a été maintenue par _eximo exemi._ Pour la même raison _*exem-lom_ a maintenu _*-ml-_, puis _*-ml-_ y est devenu _-mpl-_ d'après _exemptum._ Si une occlusive buccale s'était insérée phonétiquement entre _m_ et _l_ par suite du relèvement prématuré du voile du palais, il serait surprenant que cette occlusive buccale, simple tranche de _m_, ne fût pas accompagnée de vibrations vocales; cf. en français _comble_, en grec ἀμβλύς < _*ăm-lŭs_, en espagnol _mn_ > _nd_, _mm_ > _mb_, _ll_ > _ld_, Meillet _MSL._ XIII, 26.

Ampla «anse» et l'adjectif *amplus* sont trop obscurs pour servir à une démonstration. Le rapprochement avec *ansa*, expliqué par **amsa*, est hypothétique.

Quant à *templum*, le rapprochement avec τέμενος paraît d'abord séduisant. Mais si la forme primitive était **tem-lŏm*, le *p* serait seulement une consonne de glissement: **tem-lom* donnerait d'abord **tem-mlom* (*m* longue), et l'initiale de syllabe *ml*, insolite en latin, se serait changée en *pl*; mais cette hypothèse expliquerait difficilement la forme *extempulo* (Plaute), où *u* s'intercale comme entre *pl* primitif. Rien n'empêche donc de poser **temp-lŏm* «espace étendu»: lit. *tempiù* «je tends en tirant», etc. Il est d'ailleurs possible que *templum*, mot de la science augurale, soit emprunté.

Simpulum ou *simplum* n'existe pas, voir Brinkmann *Archiv f. lat. Lexik.* XV 139 et suiv.

Il n'y a donc aucune étymologie claire qui établisse la formule **-ml-* > *-mpl-*. Si elle était exacte, on s'attendrait à rencontrer quelques exemples de ce résultat en composition; or jamais un mot tel que *conloco* ne paraît sous la forme **comploco*.

Lorsque dans un composé *com* est placé devant *l*, il devient *con-* ou *còl-*: *conloco* ou *colloco*, même *colliquiae*, dont l'étymologie n'est pas immédiatement claire. Il semble donc que le traitement phonétique de **-ml-* est *-nl-* > *-ll-*.

Un exemple à peu près sûr est *sēlībra* < **sēmĭ-lībra* d'où *sēm-lībra* > **sēllībra*. Il a été contesté. M. Brugmann, *Grundriss* I^2 859, explique *sēlībra* comme une formation analogique calquée sur *sēmodius* < **sēmi-modius*. Mais *sē-* de *sēmodius* avait trop peu d'importance pour être transporté hors de son domaine, et aucun lien spécial ne rattache *sēlibra* à *sēmodius*; *sē-* se trouve encore dans *sesqui-* et *sestertius*, mais le sens ne les rapproche pas de *sēlibra*. Selon M. Brugmann encore, v. Walde *Et. Wb.*^{2}, *sēlībra* s'explique par **sēmĭs-lībra* > **sēmslībra* > **sēslībra*. Mais **sēmĭs-lībra* est contredit par *sembella* < **sēmĭ-lībella*, où

**sēmis-* est évidemment impossible; or, *sembella* est le diminutif de *sēlībra.*

ellum < **em-'llum* présente aussi un résultat qui s'accorde bien avec le précédent; *em-illum* porte l'accent sur *em*; la voyelle pénultième tombe de manière à éviter l'accentuation ⏑́ — ⏓.

Quant à **-nl-* primitif, il donne *-ll-*: *ūllus* < **oinŏlos* > **oinlos.* — *corōlla* < **corōnla* < **corōnŏla.*

B. **ml*, **nl* à l'intérieur après consonne:

Je ne connais pas d'exemple de **nl* primitif après consonne. L'*Et. Wb.* de M. Walde explique *vallus* par **vannlos* < **vannŏlos* diminutif de *vannus.* Mais cette explication suppose que l'on a fait ou refait un diminutif à *vannus*, alors que cette dernière forme avait déjà remplacé **vatnos*, et que le groupe *nl* n'y est pas ancien.

Le groupe **ml* se trouve dans:

armilla < **arm-lŏla*, cf. *armus*; et dans *mămilla* < **mamm-lŏla*; en ce dernier mot, qu'on ait prononcé *m* longue ou brève, la coupe syllabique se montre également bien. Ces deux exemples s'accordent à montrer avec évidence qu'en latin **-ml-* après consonne etait initiale de syllabe, cf. en allemand moderne *harmlos* prononcé de telle sorte que la détente de *m* commence la dernière syllabe. Dans *armilla* et *mămilla*, la détente de *m* commence la syllabe; il en était de même dans **armlŏla* et **mammlŏla*, car *-lŏla* ne devient *-illa* qu'après une consonne initiale de syllabe.

Les deux mots cités ont une forme qui ne peut être indo-européenne, mais qui s'explique par les lois de la langue latine concernant la chute d'une brève en certains cas devant *-lŏlŏ-*. Cependant il est vraisemblable d'admettre que la syllabation d'**armlŏla* eût été aussi de règle dans un mot indo-européen contenant deux sonantes après consonne.

Dans l'*Introduction à l'ét. comp. des l. i.-e.* 3[e] éd p. 114, M. Meillet examine le cas général: (brève +) cons. + sonante + sonante + voyelle, dont **armlŏlā* serait

un cas, puisque *-r-* y est nécessairement consonne, et il pose la règle générale: la première sonante devient voyelle et la seconde devient consonne. Comme exemples il donne: α) en syllabe intérieure après brève: skr. (accus.) *catúraḥ* «quatre», lit. (nomin.) *keturì*, et il considère comme altéré skr. *pítriyaḥ*, gr. πάτριος, car d'après la règle on attendrait **pətr̥yŏs*; — β) en syllabe initiale: κυνός, ΔιϜός, -χιμος et leurs correspondants dans les langues congénères. Ces exemples montrent que, selon M. Meillet, la position à l'initiale et celle après voyelle intérieure sont équivalentes pour le groupe: cons. + deux sonantes + voyelle, quelles que soient les sonantes. Les difficultés viennent, je pense, de ce que le groupe (cons. + deux sonantes + voyelle) placé à l'initiale de mot ne correspond pas à ce même groupe à l'intérieur après voyelle. Le traitement de κυνός, selon notre théorie, ne prouve donc rien pour celui du prototype de πάτριος en indoeuropéen.

De plus à skr. *catúraḥ*, lit. *keturì* s'opposent τετρώκοντα, *quadrans*, où après consonne intérieure **wr* devient *r* sans vocalisation de **w*; et ce résultat est confirmé par ῥίζα et *radix*, où à l'initiale **wr* donne *r-* devant voyelle. On peut encore comparer i.-e. **ml *mr*, qui à l'initiale de mot ne donnent pas lieu non plus à une vocalisation de la première sonante: βροτός, βλώσκω, *fremo*. Il est vrai qu'entre **wr-* et consonne intérieure + **wr* il n'y a pas équivalence parfaite: **w* est initiale de syllabe seulement dans **wr-* et non dans l'autre position.

Il semble donc légitime de considérer *quadrans* et τετρώκοντα comme de bons exemples montrant le traitement phonétique indoeuropéen de: cons. intérieure + deux sonantes + voyelle.

Il n'y a sans doute en B, c.-à-d. en syllabe intérieure après consonne, aucun exemple i.-e. de **ml*, **mr* en grec ni en latin, de sorte que la comparaison, facile pour **wr*, est ici impossible. Le traitement de lat. *armilla* < **armlŏla* prouve sans doute que le groupe *ml* commence la syllabe, mais ne prouve pas que *mlŏ* placé

à l'initiale de mot donnerait aussi *mil*, car le traitement *lŏ* > *il* est particulier aux syllabes intérieures. Si **mlŏ* était resté après consonne intérieure, il aurait donné probablement le même résultat que **mlŏ* après voyelle intérieure c-à-d. **-llŏ-* > *-lŏ-*.

A: **ml*, **nl* à l'initiale de mot.

Ce qui précède nous a conduit à poser comme probable *ml* > *ll* > *l* en B, et selon notre théorie le même résultat doit être attendu en A. Mais je ne connais aucune étymologie sûre qui puisse établir ce traitement.

En tout cas il n'est pas possible de démontrer les formules ordinairement admises: **ml-* > *fl-* ou *pl-*.

En faveur de **ml-* > *fl-* on cite: *flaccus* «mou, flasque», que l'on rapproche de dorien βλᾱ́ξ, gén. βλᾱκός «mou, indolent, paresseux, lâche, sot», en posant **mlā-kŏs* avec le radical de skr. *mlāyati* «se relâcher, se flétrir, devenir mou». Ce rapprochement ne s'impose pas: le sens n'est que vaguement semblable, et *flaccus* n'est pas formé comme βλᾱ́ξ.

A priori la formule **ml-* > *fl-* est invraisemblable. Sans doute **mr-* donne *fr-*; mais **-mr-* donne *-br-* < **br*, et ainsi **mr-* > *fr-* en est le correspondant naturel. Or on n'a jamais prétendu que **-ml-* entre voyelles donne **-bl-*. On ne peut conclure du traitement d'un groupe terminé en *r* à celui d'un groupe terminé en *l*: **sr-* donne *fr-*, *-br-*, mais **sl-* > *l-*, *-l-*.

M. Sommer, *Hdb.* 234, considère comme plus probable la formule **ml-* > *pl-*. Et il cite:

plumbum < **mlumb-* à cause de gr. μόλυβδος. Mais *plumbum* est emprunté à une langue et sous une forme inconnues.

plēctere < **mlĕkt-* parent de *mulcare* < **ml̥k-*. Mais il est plus conforme au sens de rapprocher lit. *plė́kiu plė́kti* «frapper, battre». De *plēctere* je rapproche *supplĭcium* qui désigne tout châtiment corporel et surtout la peine capitale, mais non une peine pécuniaire comme *multa*.

Ce _supplicium_ < _*-plək-_ (degré zéro de _*plēk-_) serait différent de _supplicium_ «supplication». Cette solution me paraît bien plus simple que les combinaisons sémantiques de M. Heinze, _Arch. f. lat. Lexik._ XV p. 89—105: «Gebet; die einem Verletzten freiwillig mit der Bitte um Versöhnung angetragene Buße; Zwangsbuße, Strafe; Todesstrafe».

Sur _plācare_, voir Walde _Et. Wb._[2]

2°. _*tl_, _*dl_.

Par assimilation ces groupes deviennent _*ll_, puis _l_ en A et B.

C: _*tl_, _*dl_ entre voyelles à l'intérieur.

La formule _*-dl-_ > _-ll-_ est clairement établie: _rāllum_ < _*rād-lom_. — _sella_ < _*sed-lā_. — _caelum_ «ciseau du graveur», cf. _caedere_. — _pelluviae_ «bassin pour laver les pieds» < _*pĕd-lŏv-_. — Etc.

La formule _*-tl-_ > _-cl-_ est évidente dans des cas tels que _pōclum_ = skr. _pātram_. Cette évolution paraît très ancienne, car à lat. _piaclum_ correspond ombr. _pihaclu_.

B) _*tl_, _*dl_ après consonne à l'intérieur.

L'assimilation _*dl_ > _ll_, étant de règle entre voyelles, doit se produire à plus forte raison après consonne intérieure. Mais je n'en connais aucun exemple.

mālus pourrait continuer _*mazd-lŏs_ «mât», mais on ne voit pas quel sens aurait le suffixe.

Le groupe _*tl_ se présente en B seulement après _s_. Comme il commence ici la syllabe après consonne, il est dans une position plus forte qu'entre voyelles: cf. en français _vieil_ < _vĕclum_, mais _cercle_ < _cĭrculum_ et _clair_ < _clarum_. Par assimilation le groupe _*tl_ devient _*ll_ > _l_, formule attestée par les mots suivants:

bīlis doit être rapproché de corn. _bistel_, gall. _bustl_, bret. _bestl_ «_bilis_»; il est donc naturel de poser non _*bislis_, mais _*bistlis_. M. Pedersen, _Vergl. Gramm. d. kelt. Spr._ I 84, pose aussi pour le celtique un groupe ancien _*-stl-_ (référence que m'a communiquée M. Vendryes).

pīlum «pilon de mortier» est évidemment le primitif dont _pistillum_ «petit mortier» est un diminutif; séparer _pīlum_ de _pistillum_ ne serait légitime que si des raisons très fortes l'exigeaient. M. Niedermann admet _*-stl_ > _*-scl-_, et, _I.F._ XV, 113, séparant _pistillum_ de _pīlum_, pose _pistillum_ < _*pĭnstrŏ-lom_ diminutif d'un _*pistrum_ < _*pinstrom_ qui serait à _*pinslom_ > _pīlum_ dans le même rapport que _rāstrum_ < _*rād-trom_ est à _rāllum_ < _*rād-lom_; mais d'abord _*pistrum_ n'est pas attesté, tandis que _rāstrum_ l'est; puis et surtout il est impossible d'expliquer _pistillum_ par _*pinstrŏlom_, car celui-ci donnerait _*pistellum_, cf. _castellum_, etc.; _transtillum_, diminutif de _transtrum_, ne prouve pas le contraire, car _*transtrŏ-lom_ était très exposé à être dissimilé en _*transtlŏlom_, parce que, si le groupe _-lŏlŏ-_ était fréquent, _tr-tr-_ ne l'était pas. En tout cas je ne connais aucun exemple qui autorise à poser _-trŏlŏm_ > _-tillum_ au lieu de _-tellum_. Si donc rien n'appuie l'étymon _*pinstrŏlŏm_, il reste que _pistillum_ continue _*pinstlŏlŏm_ et que _pīlum_ continue _*pins-tlŏm_.

Pistillum, transtillum montrent que _-stlŏ-_ a un traitement spécial en syllabe non finale.

A: _*tl_, _*dl_ à l'initiale de mot.

lātus «large» < _*stlātos_, cf. v. sl. _stelją_ «étendre».

lātus, participe de _tollo_ < _*tlātos_, τλατός.

lŏcus < vieux latin _stlocus_.

līs < vieux latin _stlīs_.

Ces quatre exemples me paraissent sûrs. Il serait arbitraire d'admettre que les deux premiers sont le produit d'une dissimilation, alors que _trītus tractus_ ne sont pas dissimilés; aussi longtemps que le participe de _tollo_ était prononcé _*tlātos_, sa parenté avec _tollo_ était aussi évidente que celle de _trītus_ avec _tĕro_.

Mais si _*tlātos_ est devenu _*llātos_ > _lātus_, je ne vois pas comment on pourrait admettre un autre traitement pour _*stl-_. A cause de la graphie _sclitibus_[1]

[1] _Sclitibus_ peut être une déformation récente de la forme archaïsante _stlitibus_. Communication de M. Vendryes.

qu'on trouve parfois dans les inscriptions, certains pensent que _stlīs_ est devenu _*sclīs_ phonétiquement, mais qu'en même temps _stlītis_ a donné par dissimilation _slītis_, d'où _lītis_ qui a servi à forger un nominatif _līs_, de telle sorte qu'on aurait non deux graphies, mais deux paradigmes: _*sclīs *sclītis_ . . . d'où _sclītibus_, et _līs lītis_; de même _stlocus_ serait devenu _*sclŏcus_ d'où _*slocus_ par dissimilation. Mais sans appuyer sur la complication de cette hypothèse, il faut remarquer que la dissimilation _*scl-c-_ > _*sl-c-_ n'est pas vraisemblable, car dans _scl-_ le _c_ est initial de syllabe et appuyé; cf. _cloaca_, un mot isolé; la même difficulté se retrouve dans _*stl-t_ > _sl-t_, car dans _*stl-_ le groupe _*tl_ est aussi initial de syllabe et appuyé, par conséquent en position plus forte que le second _t_. On ne peut objecter des exemples de dissimilation tels que σρατός < στρατός, _obsetrix_ < _obstetrix_, car dans ces mots (sauf au nomin. sg. d'_obstetrix_) le second _t_ commence la syllabe accentuée, ce qui lui donne une valeur spéciale.

Notre théorie exige _stl-_ > _*sll-_ > _sl-_ > _l-_. Or cette série s'accorde avec les formes attestées: _slīs_ est attesté deux fois dans la _lex repetundarum_ (seconde moitié du deuxième siècle avant J. Ch.); sans doute à cette date _slīs_ était déjà prononcé _līs_, mais les textes officiels ont souvent des formes un peu archaïques; la forme la plus ancienne s'est conservée dans le titre _decemviri stlitibus judicandis_; mais il n'y a pas d'exemple ancien de _stl-_ > _scl-_. Le mot _scloppus_ à côté de _stloppus_ est une onomatopée et donc ne prouve rien; _stlembus_ chez Lucilius paraît emprunté, à cause de _e_ devant _mb_ (Walde, _Et. Wb._[2]); quant à _stlatta_, s'il est identique à _lātus_ «large», pourquoi _stl-_ est-il conservé dans l'un et non dans l'autre? Faut-il voir dans _stlatta_ une graphie archaïque, qui aurait donné lieu à une prononciation calquée sur l'écriture? ou _stlatta_ est-il emprunté à un dialecte inconnu, comme tant de mots techniques? Les données positives me semblent trop insuffisantes pour autoriser une affirmation. Enfin _anclare_ < _antlare_ a été emprunté du gr. ἀντλέω à un mo-

ment où le groupe *tl* était déjà éliminé des mots proprement latins; le groupe étranger *tl* y a été remplacé par *cl,* qui est ordinaire.

Du groupe **dl-* il n'y a pas d'exemple clair.

En somme la vraisemblance reste en faveur de notre théorie: la position A = la position B.

3⁰. **dr.*

Dans ce groupe **d,* initiale de syllabe, est en position forte. Il semble qu'il s'assimile à *r*, et qu'on ait **dr* > *-rr-* en C, *r* en A et B: aucun mot d'origine latine ne commence par **dr-*; aucun ne présente **-dr-* après consonne intérieure. En effet *draucus* est emprunté; *drino*, *drensare*, *Drusus* sont considérés comme des mots celtiques; *drungus* est emprunté au germanique; *drindrare* et *didintrire* (leçon peu assurée) sont des onomatopées et peuvent être empruntés comme *drensare*, v. Walde, *Et. Wb.*[2].

C. **dr* entre voyelles:

arrectus, *arridere,* etc., prouvent seulement pour l'époque où ces composés sont devenus stables.

Le groupe *-dr-* reste quand il continue **-tw-*: *quadrāginta* < **quătwrā-*; mais ici *dr* < **tw* n'est peut-être pas très ancien. On n'en peut rien conclure relativement à i.-e. **dr.*

B. **-dr-* à l'intérieur après consonne:

Si **-dr-* donne *-rr-* entre voyelles, il doit donner *-rr-* > *-r-* en B, car, selon notre théorie, une assimilation en C se produit régulièrement en A et B dans le même groupe. Mais je ne connais aucun mot qui présente en B le groupe *dr.*

A. **dr* à l'initiale de mot:

Le traitement **dr-* > *r-* a déjà été admis par Corssen, *Über Aussprache, Vokal. u. Betonung der lat. Spr.* 1[2], 210, et *Beitr. z. ital. Sprachkunde* 142, et fondé sur *racemus*, *rorarius*, *ruere*, *ruina.* Cependant aucune de ces étymologies ne peut servir de preuve, et je n'en vois pas d'autre qui soit évidente.

S'il n'y a pas d'étymologie sûre en faveur de *_dr_ > _rr_, on peut faire valoir en sa faveur l'analogie des groupes *_gr_, *_br_: dans ces groupes *_r_ n'a jamais assourdi l'occlusive précédente; il est donc probable que _d_ de *_dr_ est resté ou s'est assimilé à _r_. Seules les aspirées sonores donnent des spirantes sourdes devant _r_ à l'initiale de mot, comme d'ailleurs devant n'importe quelle voyelle. De plus *_-twr-_ devient _-dr-_ dans _quadraginta_, _quadrans_; ce traitement serait étrange, si *_dr_ devenait _tr_.

Cependant M. Thurneysen, _K. Z._ XXXII, p. 562, a proposé cette dernière formule *_dr_ > _tr_ en C et en B. En sa faveur on a présenté les hypothèses étymologiques suivantes:

pătrāre, dérivé d'un *_pădrŏ-_ «fassend», et parent de l'all. mod. _fassen_ (Walde, _Et. Wb._^{2}). Mais _impĕtrare_ signifie surtout «obtenir par prières»; le sens est loin de coïncider.

taeter «repoussant, affreux» < *_taid-rŏs_, parent de _taedet_ «cela me répugne». Mais la ressemblance du sens reste un peu vague.

ŭtris < *_ŭdris_, parent de gr. ὑδρία «cruche à eau». Mais ce rapprochement n'a pas l'évidence nécessaire à une preuve; il est possible qu'_utris_ soit un mot emprunté; en grec ἀσκός est aussi un mot obscur, de même en latin _lūra_ «ouverture de l'outre».

rĕtrō < *_rĕd-ĕrō_ > *_rĕdrō_. Mais _retro_ est formé comme _ul-trō_, _ci-trō_, _in-trō_, etc.; le radical est donc _rĕ-_, plutôt que _red-_, et peu importe que _re-_ soit primitif ou sorti de _red-_. Un *_red-trō_ primitif donnerait *_restrō_; mais, moins ancien, *_red-trō_ donnerait *_rettrō_.

mintrio, selon M. Niedermann, _Mélanges de Saussure_ p. 52, note 2, serait un doublet de _minurire_, devenu par syncope *_minrīre_, puis *_mindrīre_ > _mintrīre_. Mais ce mot, étant une onomatopée, peut avoir deux formes indépendantes; la syncope _minŭ-_ > _min-_ serait possible seulement si _mi-_ était long; enfin la formule _-nr-_ < _-ndr-_, quoique vraisemblable, n'est pas établie en latin.

amptruò «sauter en dansant» (chant des Saliens) est parfois expliqué par *andruo.* Mais l'origine et l'orthographe de ce mot sont obscures. M. Walde, *Et. Wb.*², propose de le rapprocher de *truant* «moventur» et de *trua.*

trĭquĕtrus «qui a trois angles» < **tri-quădros*, parent de vha. *hwaz* «coupant, scharf». Il n'y a qu'une vague ressemblance de sens, et la racine **kʷĕd-* ne paraît pas se rencontrer en latin.

Casentera «Cassandra», *Alixentrom* «Alexandrum», à Préneste sont des formes influencées par l'étrusque.

citrus et κέδρος peuvent tous deux être empruntés directement à une langue inconnue. *citrus* n'a pas le vocalisme de κέδρος. Et quand même *citrus* serait emprunté de κέδρος, il pourrait avoir passé par une langue intermédiaire; ou encore on aurait pu remplacer -δρ- par *-tr-* pour éviter le groupe inusité *-dr-*.

Ainsi aucune de ces étymologies n'est certaine. Ce sont seulement de ces «rapprochements plus ou moins plausibles», qui ne sauraient rien prouver. En somme le traitement de *dr* en A B C demeure incertain.

4⁰. Explosive + nasale.

L'explosive s'assimile en C; elle s'assimile, puis disparaît en A et B en vertu de la loi de la simplification d'une consonne double après une consonne: ce qui montre encore que l'initiale est traitée comme si elle était à l'intérieur précédée d'une consonne.

α) Dentale + *m*, *n* > *mm*, *nn* en C, *m*, *n* en A B.

C. Le groupe est entre voyelles à l'intérieur:

caementum < **caed-mentum* (*-mm-* > *-m-* après diphtongue), qui peut aussi continuer **caed-smentom.*

mamma < **madmā* est de même incertain.

pinna < **pĭt-na:* lit. *spitnà* «Dorn der Schnalle».

penna < **pĕt-na:* v. gall. *etn* «oiseau»; la forme *pesnas*, que Festus attribue au vieux latin, est mal attestée, cf. Brugmann *Grundriss* II 1², p. 261.

annus < **ătnos:* got. *aþn.*

B: Le groupe est à l'intérieur après consonne:

pōmerium < **post-moiriom.*

ornare < **ordnāsī*: *ordo*, gén. **ordn-ĕs*; cf. *caro, carnis.*

ēn «est-ce ainsi?», particule qui introduit des propositions interrogatives, < **est-ne.*

pōne «derrière» <* *post-ne.*

Dans ceux des exemples précédents qui contiennent -*s*- + dentale + nasale, la dentale s'assimile d'abord à la nasale; puis -*s*- devant la nasale tombe, en allongeant, selon la règle, la voyelle précédente.

A. Le groupe est à l'initiale de mot:

nux continue **dnuk-*, s'il correspond par métathèse à ags. *hnuta*, vha. *(h)nuz* «noix», moyen-irl. *cnū*, v. Walde, *Et. Wb.*[2].

β) Labiale + nasale.

Labiale + *m, n* donne *mm, mn* en C, et *m (n?)* en B (et A?).

C. Le groupe est entre voyelles à l'intérieur:

summus < **sup-mos*, cf. *superior.*

somnus < **swĕp-nos* ou **swop-nos*, cf. arm. *khun.* — *scamnum*, cf. *scabellum.*

B. Le groupe est après consonne à l'intérieur:

sarmentum, cf. *sarpere.* — *dēcermina*, cf. *carpere.* — *pulmentum*, cf. *pulpa.*

A. Le groupe labiale + nasale est à l'initiale de mot:

Il n'y a pas d'exemple latin où l'on puisse discerner la continuation de i.-e. **pm-*, **pn-*, etc.; et le latin historique ne présente aucun mot qui commence par **pm-*, **pn-*, etc.

Le résultat est donc ici que la règle de l'équivalence entre A et B n'est ni confirmée ni infirmée.

γ) Gutturale + nasale.

Dans ce groupe la gutturale devient gutturale nasale en C; en A et B le groupe entier donne *m (n)*: la gutturale, complètement assimilée, disparaît.

C: Gutturale + nasale entre voyelles à l'intérieur:

Plusieurs mots indiquent pour *-*gm*-, *-*km*- le résultat -*gm-,* prononcé -*ŋm-,* et ce résultat semble confirmé par la formule *-*gn*-, *-*kn*- > -*gn*-, prononcé -*ŋŋ*-, laquelle est sûre.

agmen < **ag-men.* Il est arbitraire de poser **agĭmen*, car dans cet étymon la syncope n'aurait pas plus lieu que dans *rĕgĭmen*, *mŏnĭmentum*, etc.; et le radical d'*ago*, *ăctus* est **ag*-.

De même on a: *pigmentum, tegmen*, *segmentum*, cf. *secare.*

Cependant la formule: gutturale + *m* > -*gm*- est contestée à cause de *flamma.* On ne voit pas comment ce mot pourrait être séparé de *flagrare*, φλέγω, φλογμός. Il se peut que ce seul mot ait plus de poids dans la question que les autres mots cités plus haut, car tous les autres sont suspects d'avoir subi l'influence du radical des mots apparentés, tandis qu'on ne voit pas facilement quelle analogie aurait pu agir sur *flamma.*

Stĭmulus et *cumulus* n'ont pas *-*gm*-, v. Walde, *Et. Wb.*[2].

La formule *-*gn*-, *-*kn*- > -*gn*- repose sur plusieurs étymologies claires:

dignus < **dĕk-nŏs*, cf. *dĕcet.*

salignus < *-*ĭc-nos*, cf. *sălix sălicĭs* «saule» avec radical **sălĭk*-.

īlignus continue **īlĕc-nŏs,* cf. *īlex.*

pignus contient sans doute le suffixe -*nĕs*-, qui est assez fréquent dans des mots désignant «une chose possédée» (v. Meillet, *M. S. L.* XV, p. 256 et suiv.). Le radical serait donc *pig*-, qui peut représenter **pĭk*- de la racine **pĕik*- «faire des marques» au moyen d'incisions ou de piqûres, selon M. Meillet *Introd.*[3], p. 373. On marquait d'un signe l'objet donné en gage; et *pignus* s'emploie aussi pour désigner un signe en général:

Aetna 459 : *Certaque venturae praemittit pignora flammae.*

Ovide, *Ars am.* 2,378: *Ardet, et in vultu pignora mentis habet.*

Phaedr. 5,5: *Turpemque aperto pignore errorem probans.*

B. Le groupe est à l'intérieur après consonne:

quernus, cf. *quercus.* — *urna*, cf. *urceus.*

fulmen, cf. *fulgur*. — *fulmentum*, cf. *fulcīre*. — *tormentum*, cf. *torquēre*.

A. Le groupe est à l'initiale de mot:

nātus, cf. *cognātus*. — *nōsco*, cf. *cognōsco*. — *nictare*: got. *hneiwan*.

5⁰. Explosive + *s*.

Dans ce groupe *s* commence la syllabe. L'explosive précédente est donc en position faible; elle reste en C, sauf que dentale + *s* > *ss*; en A et B elle se réduit à son élément implosif, puis tombe. Une explosive sonore devient partout sourde devant *s* sourde, qui est en position forte.

C. Explosive + *s* entre voyelles à l'intérieur:

paxillus. — *capsa*. — *assurgo*. — Etc.

B. Explosive + *s* à l'intérieur après consonne:

arsī, pf. d'*ardēre*.

indulsī, pf. d'*indulgeo*. — *mersī*, pf. de *mergo*. — *alsitāre*, cf. *algeo*. — *ursus*: ἄρκτος. — Etc.

amsegetes < **amb-segetes*, peu probant, car *am-* peut être dû à l'analogie de mots tels qu'*amputo*.

ipse continue *is-pse* par dissimilation, selon la loi XII de M. Grammont: «de deux consonnes séparées par une occlusive, l'explosive dissimile l'implosive». Ex.: fr. *mercredi* > *mèkredi*. Dans *ipse* *i* est bref: ital. *esso*.

Les consonnes antépénultièmes de ces groupes ne résistent pas avec le même succès à la restitution analogique de la consonne pénultième: on dit régulièrement *carpsi carptum*, non **carsi* **cartum*, et d'autre part *sparsi*, non **sparxi*. M. Niedermann, qui m'a rendu attentif à cette différence de traitement, estime que *carpsi carptum* peuvent être phonétiques. Mais lors même qu'on écarterait l'exemple donné ci-dessus de *-*bs*- > -*s*- après consonne, la formule parallèle *-*ks*- > -*s*- après consonne rendrait cette dernière très vraisemblable. Si -*ps*-, -*pt*- sont plus stables que -*ks*-, -*kt*- après -*r*-, c'est sans doute que -*r*-*s*-, -*r*-*t*-, groupes formés de dentales, s'accommodaient mieux d'une labiale que d'une gutturale. Comme il

y a une nasale gutturale et une nasale labiale, on conçoit que *-ps-* et *-ks-* soient également restitués après une nasale, quand l'analogie l'exige. Quant à *-l-*, *indulsi* s'oppose à *sculpsi: -l-* devant consonne est vélaire et donc ne gêne en rien l'articulation de la labiale *-p-*, mais gêne l'articulation de la gutturale qui doit se faire par l'occlusion de la bouche au moyen de l'application de la langue à un autre point du palais.

A. Explosive + *s* à l'initiale de mot:

α) De labiale + *s* je ne vois aucun exemple sûr. On cite d'habitude *sabulum* < **psăbh-lŏm,* cf. ψῆφος et ψάμμος < **psăbh-mŏs*; mais il est possible, comme M. Niedermann me l'indique, que ψάμμος soit un abrègement «hypocoristique» de ψάμαθος et non la continuation de *ψαφμος; de plus ἄμαθος montre que le grec a connu aussi une forme avec **s-*.

β) Probablement *serēnus,* cf. gr. ξηρός.

γ) Il n'y a pas d'exemple de *ts-*.

6⁰. Explosive + explosive.

La pénultième est ici toujours en position faible, puisqu'elle termine la syllabe. En C elle reste, sauf qu'une dentale s'assimile toujours, et qu'une labiale s'assimile à une gutturale. En A et B elle se réduit à son élément implosif, puis tombe. Partout une explosive devient sourde devant une explosive sourde en position forte, et sonore devant une sonore.

C. Explosive + explosive entre voyelles à l'intérieur: *scrīptus.* — *pectus.* — *quicquam.* — *succumbo.* — Etc.

B. Explosive + explosive à l'intérieur après consonne:

α) Explosive + gutturale: *anculus* < **amb-kʷŏlŏs.* — *anceps.* — *ancile.* — *ancaesa.* — *corculum*, cf. *cor*, *cordis.*

β) Explosive + dentale: 1⁰. *fartim*, cf. *farcio.* — *fertum* < *ferctum.* — *mertāre*, cf. *mergere.* — *fultum*, cf. *fulcīre.* — *quīntus*, cf. *quīnque.* — Etc.

2⁰. Le groupe *-pt-* après *r*, *l*, *m* se rencontre dans des participes: *carptus*, *sculptus*, où l'analogie a pu jouer

un rôle; *-mpt-* se rencontre en outre dans les mots suivants:

amterminī < *amp-terminī,* Paul. Fest. Thewrewk 13.

lanterna, formé de λαμπτήρ avec le suffixe *-na* de *lucerna.*

temptāre, à côté de *tentāre*, a été conservé sans doute sous l'influence d'un **tempere* qui a pu disparaître après l'action de la loi **mpt* > *nt,* v. Sommer, *Hdb.* p. 267. Après *m* le groupe *pt* se trouve dans la position la plus favorable à son maintien: un *p* s'intercale entre *m* et *t* dès que le voile du palais se relève trop tôt pendant la prononciation de *m*: *exemptum* < *ex-em-tom.*

Si *temptare* ne prouve pas définitivement que la conservation de *-p-* dans *-mpt-* soit phonétique, *amtermini* et *lanterna* ne démontrent pas le contraire: *amtermini* peut être influencé par des mots tels qu'*amputo; lanterna* est un mot emprunté, et il n'est pas sûr qu'on ait prononcé d'abord **lampterna.*

γ) Explosive + labiale: *amputo* < **amb* + *puto.* On ne peut citer ici *hospes* < **host-pŏt-*, car *hospes* continue **hospotis* < **hostĭpotis* par dissimilation syllabique à distance.

δ) Deux dentales après consonne donnent, comme ailleurs, *-ss-,* d'où *-s-*: *versus,* cf. *verto.*

Rem. — Parfois au lieu de *sculptus*, *cunctus,* etc., des inscriptions donnent les formes phonétiques: *scultor*, *cuntus,* etc.

A. Explosive + explosive à l'initiale de mot:

α) Explosive + gutturale: *centum* < **dkm̥tŏm.* Seul exemple, où d'ailleurs la réduction de **dk-* est sans doute préitalique.

β) Explosive + labiale. Pas d'exemple.

γ) Explosive + dentale. Pas d'exemple décisif.

3e Série.

Groupes dont la pénultième est une sonante qui se vocalise en A et B.

Comme le résultat est ici reconnu de tous, de brèves indications suffiront. Ce résultat se présente chaque fois qu'une sonante est placée en A et B devant une consonne non sonante, parce qu'une syllabe indo-européenne ne commence jamais par sonante consonne + consonne non sonante. Quand une sonante précède en A et B une sonante, le cas est plus compliqué.

1⁰. Sonante devant consonne (occlusive ou *s*). En C la sonante ne change pas, en B et A elle se vocalise.

C. *verto*, *ferre* < **fer-se*, etc.

B. Sonante + consonne à l'intérieur après consonne:

Cette formule s'est réalisée sans doute parfois en syllabe non initiale. Mais en ce cas les altérations des voyelles latines ne permettent pas de distinguer entre les résultats de **r̥*, **l̥*, **m̥*, **n̥*, et ceux de ces sonantes précédées d'une voyelle brève.

Après consonne initiale: *mulcare*: βλάπτειν; *mors*: skr. *mr̥tiḥ*; *centum*: ἑκατόν.

A. Sonante + consonne à l'initiale de mot:

ensis: skr. *asíḥ* «épée». — *inguen*: ἀδήν. — *ĭter*. — Etc.

2⁰. Deux sonantes devant voyelle.

En C la première sonante ne change pas, et devient second élément de diphtongue: *aureus*, *arvum*, etc.

En A et B le problème posé plus haut (p. 39 et suiv.) se représente sous un aspect nouveau: il s'agissait d'étudier des groupes où les deux sonantes restent consonnes; il s'agit maintenant des groupes de deux sonantes dont l'une devient voyelle dès la période indo-européenne.

Les conditions d'équivalence paraissent ici plus compliquées qu'ailleurs. Lorsque le groupe: deux sonantes + voyelle, est en B précédé d'une seule consonne, cette consonne précédente est par son premier élément finale de syllabe, et par le second initiale de syllabe, soit le *t* de *patria*. Lorsque le même groupe est en B précédé de deux consonnes, la seconde consonne est non seulement

initiale de syllabe, mais encore appuyée; et ce fait peut expliquer que le traitement diffère dans les deux cas: πάτριος et ἐχθαίρω continuent tous les deux *ry + voyelle, mais dans πάτριος ce groupe est précédé d'une seule consonne.

Lorsque le mot commence par les deux sonantes, la première de celles-ci est initiale de syllabe sans être placée après voyelle. Mais à l'intérieur d'un mot elle est initiale de syllabe seulement après voyelle et non après une occlusive ou fricative.

Dans tous ces cas les conditions ne sont donc jamais rigoureusement les mêmes. Il y a équivalence seulement entre les deux cas suivants: α) les deux sonantes + voyelle sont à l'initiale de mot après consonne, ou bien β) à l'intérieur de mot après deux consonnes: dans ces deux cas la première sonante se vocalise:

A. *cornus* : κράνος, *morior* < *mr̥yŏ- : skr. *mriyáte* «il meurt»; et de même en grec.: ΔιϜός, κυνός, σπαίρω < *spr̥-yo, θύρα (mais θαιρός < *dhwr̥-yŏs où les deux sonantes se trouvent devant une sonante consonne).

B: ἐχθαίρω < *ἐχθ + r̥yō. Dans *dhwr̥-yŏs le groupe *-ry- se trouve dans des conditions équivalentes; d'où θαιρός.

De cette règle il suit qu'une forme telle que *cluo* «purgo», où la seconde sonante semble vocalisée devant voyelle, ne saurait continuer phonétiquement i.-e. *klwō, qui donnerait *klw̥ō, mais bien i.-e. *klŭ-yō-. De même en grec βρύω βρύον, χλίω, χρίω et les formes analogues ont eu un *y après le groupe des deux sonantes: *βρυyω, etc. De même *cruor* continue *krūos ou *krŭwos, non *krwōs, qui donnerait *corvōs; *prior* < *pri-yōs, *fīo* continue *bhwī-yō, non *bhwyō > *bhūyō > φυίω, *inciens* < *-kwĭ-y-.

Mais le traitement du groupe: consonne + deux sonantes + voyelle, quand il est placé à l'initiale du mot, ne prouve rien pour le cas où il est à l'intérieur après voyelle: à côté de *morior* on trouve en effet *patrius* (auquel correspondent πάτριος, skr. *pítriyaḥ*), *ampliare*

etc., ἄγριος, etc. En grec ὁμό-γνιος représente donc le traitement de *-gnyŏ- après une voyelle intérieure, son correspondant gotique *sama-kunjis* le traitement à l'initiale de mot.

En latin il est difficile de trouver des exemples pour les autres sonantes que *ry + voyelle placées après une seule consonne intérieure: *wr, *mr, *wl ne se vocalisent pas, et il semble qu'il n'y a pas d'exemples pour les autres groupes: *fermentum* renfermerait *wm, s'il continuait *fervmentom, mais on peut supposer avec plus de vraisemblance: *fer-men-, cf. bas-all. *barme* «Bierhefe».

De *patrius* on peut rapprocher: *somnium* < i.-e. *swepniyom < *swĕp-n-yŏm; cf. encore en grec: ποίμνιον, ἀρνίον, πότνια, et avec *wy ἵππιος < *ekwyos. Dans aucun de ces mots la première sonante ne se vocalise.

La condition du résultat étudié est que, dans le groupe: consonne + deux sonantes, la première sonante puisse rester consonne devant la seconde. Le résultat serait différent, si la première sonante se vocalisait nécessairement à l'initiale de mot comme dans: *yr + voy. > *ir-* + voyelle, etc.

4e Série.

Dans les groupes suivants la pénultième, explosive ou *s* ou sonante, placée devant *r*, *l* ou *w*, commence la syllabe en A et B, et par suite se trouve en position forte. Les groupes *tl, *dl, *dr, auraient pu trouver place ici, car la pénultième y est aussi en position forte; ils ont été étudiés dans une autre série, parce que la pénultième y subit une assimilation. La quatrième série comprend seulement les groupes où en A et B la pénultième ne disparaît pas par assimilation.

1°. Explosive non aspirée + *r*, *l*.

Sauf dans *dr, *dl, *tl, il n'y a aucun changement en ABC: *trans, plenus*, etc. — *intrare*, *amplus*, etc.

Comme ces groupes commencent la syllabe en B, une antépénultième est traitée comme devant consonne +

voyelle: *spectrum* comme *factus*; *ad* + *plicat* > *applicat* comme *ad* + *pello* > *appello*. — *Proprius* ne peut donc continuer **pro* + **pətrios* > **proptrios*: la syncope après occlusive n'existe pas, *-ptr-* équivaut à *-pt-* + voyelle, et par conséquent *-t-* devrait rester.

2⁰. Explosive aspirée + *r*, *l*.

C. Explosive aspirée + *r*, *l* entre voyelles.

Dans ce groupe l'explosive aspirée devient une spirante sourde, puis une spirante sonore, enfin une occlusive sonore: *crībrŭm* < **krī-dhrom*. — *stābŭlŭm* < **stā-dhlom*. — *trāgla* < **tragh-lā*. — *nebrundines* (à Lanuvium) < **-g^w^hr-*; *muger* et *mufrius* sont trop obscurs pour qu'on puisse en invoquer le témoignage contre **-g^w^hr-* > *-br-*. — *fĕbris* probablement < **dhĕg^w^hris*.

B. Explosive aspirée + *r*, *l* à l'intérieur après consonne.

Les groupes terminés en *-l-* ne sont représentés, je crois, par aucun exemple.

**bhr*: *imber* : ἀφρός? *imber* peut aussi continuer **ĕmbrŏs* et correspondre à ὄμβρος.

**dhr*: *combrētum* «plante aromatique», non «jonc»; malgré la différence du sens, M. Walde, *Et. Wb.*², considère le rapprochement avec lit. *szveñdrai* «sorte de jonc» comme possible.

**ghr*: *ingruere*, ἔχραον. Je ne vois pas d'exemple de **ghr* après d'autres consonnes; dans le composé *ingruere* **ghr* est d'ailleurs semi-initiale de mot.

**g^w^hr*: *lumbrīcus* : gall. *llyngyr* «lumbrici». Ce résultat *-br-* fait attendre **g^w^hr-* > *fr-* à l'initiale.

A. Explosive aspirée + *r*, *l* à l'initiale de mot:

α) groupes en *r*.

**bhr-* : *frater*.

**dhr-*: *frētus*, skr. *dhāráyati* «soutient».

**ghr-*: *ruere* : ἔχραον, lit. *griúti* «tomber en ruines». —

On a déjà expliqué *rēfert* de bien des manières. L'explication qui présente le moins de difficultés est

celle de Skutsch, *Arch. lat. Lexikog.* XV, 47 et suiv., par *rēs fert* «die Sache bringt es mit sich». Cependant ce sens n'est pas immédiatement identique à celui de *refert*; de plus **rēsfert* donnerait d'abord **rĕffert*, dont on attendrait des exemples comme on en a de *cāssus* > *cāsus*. On pourrait satisfaire également au sens et à la forme en posant *rēfert* < **ghrē* + *fert* (C. J.): **ghrē* identique à χρή «nécessité, utilité», cf. χρῆσθαι «utiliser, employer», χρῆμα «une chose utile, importante». Donc **hrē fert-* > *rēfert* «l'utilité comporte», d'où *meā rēfert*, soit que l'ancienne quantité de *meā* nominatif ait été conservée ici, parce qu'elle faisait l'impression d'un ablatif, soit qu'on ait considéré *rēfert* comme contenant l'ablatif de *rēs*. — Le génitif, p. ex. *Caesaris rēfert*, se comprend immédiatement. — Le mot **rē* «utilité» n'existant plus dans d'autres locutions, il est naturel qu'il ait formé un composé avec *fert*, cf. χρῆναι composé de χρή + εἶναι.

On a parfois proposé **ghr-* > *gr-* à cause de *gradior*. Mais M. Walde explique le *g-* par désaspiration de **ghrĕdh-*, v. *Et. Wb.*².

Rem. — *Infrā* < **endhrā* et *inferus* présentent *-f-* au lieu de *-b-* attendu, parce qu'on a considéré ces mots comme des composés de *in*, quoique le second élément n'ait jamais existé à part.

β) groupes en *-l-*.

**bhl-*: *flōs*, *flōrere*: néerlandais *blōsen* «fleurir».

**dhl-*: ?

**ghl-*: *laena* < χλαῖνα, étant emprunté, ne peut servir de preuve.

lābī «glisser» ne peut guère être rapproché de lett. *lābōtës* «schleichen» à cause du sens, ni de ὀλιβρός «glissant», vha. *slīfan* «lābi» à cause du vocalisme. Il y a une racine **ghel-* «glisser» représentée avec divers élargissements p. ex. par anglais *glade* «glisser» < **ghlădh-*, bas-all. *gladern* «glisser», — v. norr. *glepia* < **glăpjan* «faire glisser, séduire», et avec *-ā-*: *glœpr* < **ghlāb-* «mauvaise

action», _glœpa_ «séduire». C'est à cette dernière forme *_ghlăb-_ que se rattachent peut-être _lābi_ et _lăbare_ «chanceler, glisser».

glăber < *_ghladhrŏs_, désaspiration?

*_g_^{w}_hl-_ > _fl-_, comme *_g_^{w}_h-_ > _f-_:

flaccus < *_g_^{w}_hl̥k-ŏs_ (C. J.) «flasque, fané»; _flaccēre flaccescere_ se disent d'une végétation qui se fane, v. le _Dict._ de Forcellini. Le radical *_g_^{w}_hl̥k-_ est identique, sauf le degré du vocalisme, à celui de vha. _welc_ «humide, fané, faible», moyen bas-all. _welen_ «welken». En latin *_g_^{w}_hl̥kŏs_ donne _flācus_, d'où _flaccus_, cf. _bacca_ à côté de _bāca_.

3°. *_sr_, *_mr_, *_nr_.

Ces groupes donnent _-ƀr-_, d'où _-br-_ en C et B, _fr-_ en A: la spirante _f_ est sourde, comme toute spirante, à l'initiale de mot.

C. Le groupe est à l'intérieur entre voyelles:

mŭlĭēbrĭs < *_mulies-ris_, cf. gén. _mulieris_ < *_mulies-es_. — _cōnsŏbrīnŭs_ < -*_swesrīnos_, cf. _soror_ < *_swesōr_ : skr. _svásā_.

hībĕrnŭs < *_heimrīnŏs_ < *_heimerinos_ : χειμερινός.

Il est remarquable que (comme *_-sr-_) *_-mr-_ donne _-ƀr-_, tandis que dans d'autres langues *_sr_ > _str_ : fr. _être_ < v. fr. _estre_ < _ess(e)re_, et *_mr_ > _mbr_: ἄμβροτος. M. Grammont, _Dissimilation conson._ p. 47, s'appuie sur le fait que _-mr-_ donne _-mbr-_ et non _-br-_ dans les autres langues indo-europénnes, pour contester l'explication de _hibernus_ par *_heimrīnos._ Mais la formule *_-mr-_ > _-ƀr-_ n'est pas plus étrange que *_mr-_ > _fr-_, qui est incontestable. On peut les interpréter ainsi: si, quand on prononce _-m-_, la pression articulatoire diminue en même temps que l'émission d'air est plus abondante, il se produit une fricative bilabiale, dès que les deux lèvres, d'abord pressées, s'entrouvrent au milieu. Si elles ne s'entrouvrent pas dès le début, on entend _mƀ_; si elles s'entrouvrent dès le début, on entend seulement _ƀ_. Il est possible qu'on ait eu d'abord en latin _mƀr_ avec _m_ très faible et que cette _m_ ait disparu peu à peu par assimilation. Dans le cas de *_mr_ > _mbr_,

les lèvres ne s'ouvrent pas pendant la tenue de *m*, mais le voile du palais se relève trop tôt, d'où la formation de l'occlusive *b*. — Quant à **-sr-* > *-ƀr-*, on a prononcé sans doute d'abord **-þr-*, puis **-đr-* par sonorisation de la spirante. Le passage de *s* à *þ* se fait en avançant la pointe de la langue contre le bord inférieur des dents et en donnant à l'ouverture buccale la forme non plus d'un canal cylindrique de très petit diamètre, mais celle d'une fente allongée, v. Roudet, *Elém. de phonét. générale*, p. 128. La différence entre *đr* et *ƀr* est peu considérable; le passage de *đ* à *ƀ* est un fait connu, cf. p. ex. le passage de *þl-* à *fl-* en germanique.

Quant à **-nr-*, je n'en connais pas d'exemple, sauf en composition: *irritare*, où son traitement ne prouve rien pour un groupe vraiment intérieur.

Les considérations précédentes montrent seulement par quelle voie il est vraisemblable que **mr*, **sr* ont abouti en latin à *br*. On peut toujours demander pourquoi cette possibilité s'est réalisée plutôt qu'une autre, pourquoi **mr*, **sr* ne sont pas restés intacts. La raison en est, je pense, dans la coupe syllabique latine. Dans les deux groupes intervocaliques **mr*, **sr*, la syllabe latine commence non avec *r*, mais avec *m*, *s*. Or en A et en B toute initiale syllabique **mr*, **sr* est devenue **ƀr* en latin. Il est donc naturel que, entre voyelles, la dissimilation transforme ces groupes pour les accommoder au système phonétique latin. Comme le grec n'a pas de spirantes devant *r*, on comprend que **mr* y donne μβρ avec β occlusif. Mais le latin préhistorique avait beaucoup d'initiales syllabiques composées de spirante + *r*; ainsi l'élément continu de **m* a pu être conservé dans **mƀr*, et cet élément continu qui constitue une ressemblance entre *m* et *ƀ*, a favorisé l'assimilation: **-mƀr-* > *-ƀƀr-*, cf. *infans* > *ĩfās*, *disfero* > *differo*. En latin préhistorique les groupes intervocaliques: occlusive ou continue + *r* ou *l*, étaient peut-être, comme en grec ancien, prononcés avec premier élément long; mais à l'époque historique on a prononcé le premier

élément bref: *muliĕbris* non *muliĕbbris*, sauf par exception, v. L. Havet *MSL.* IV p. 21 et suiv.

B. *sr, *mr, *nr à l'intérieur après consonne:

membrum < **memsrom* : skr. *mą̄sam* «chair», v. sl. *męsdra* «membrana». — *septembris* < **septem-mens-ris* devenu **septemsris* par haplologie.

Pas d'exemples de **mr*, **nr*.

A. *sr, *mr, *nr à l'initiale de mot:

frīgus < **srīgos* : ῥῖγος. — *fremere* < **mrem-*, cf. *murmur.* — *fracēre* < **mrac-*, cf. *marcēre.*

Le groupe **mr̥-* devant consonne donne non **fŏr-*, mais *mŏr-* : *mors* < **mr̥-tis* : skr. *mr̥tiḥ*, etc. *Formica* et *formido* continuent **mr̥m-* non directement, mais par l'effet d'une dissimilation, selon l'explication plausible de M. Meillet chez Grammont, *Dissimilation consonantique*, p. 47.

4⁰. **wr*, **wl*.

Ces groupes restent en C sans changement, mais donnent *r*, *l* en A et B devant voyelle et, dès l'époque indo-européenne, *-rŭ-*, *-lŭ-* devant consonne.

Si **w* disparaît en A et B, ce n'est pas l'effet d'une position faible, puisque **wr* et **wl* devant voyelle commencent la syllabe en A et B; c'est sans doute l'effet d'une assimilation à *r*, *l*, comme en grec où **wr-* devient ρρ- > ρ- : hom. ἄρρηκτος < *ἄϝρηκτος : all. *Wrack.*

C. **wr*, **wl* à l'intérieur entre voyelles:

aurum; *caulis*, etc.

B. **wr*, **wl* à l'intérieur après consonne:

quadrāginta < **quatwrā-* < **kʷotwr̥-* présente *r*, résultat de **wr* devant voyelle.

Suivi d'une consonne, **-wr-* donne *-rŭ-* (Meillet, *Introduction à l'étude comp. l. i.-e.* 3ᵉ éd. p. 114):

quadrupes: la sonorisation de *-t-*, conservé dans *quattuor*, est due probablement à l'influence de *quadrans*, *quadraginta.*

Je ne connais pas d'exemple de **-wl-* + consonne.

A. *wr, *wl à l'initiale de mot:

lāna < **wlānā* : dor. λᾶνος, all. mod. *Wolle.* — *rādix* < **wrād-* : got. *waúrts* «racine».

Suivis de consonne, **wr-* > *rŭ-*, **wl-* > *lŭ-*:

lŭpus > **wl̥k^{w}ōs* : skr. *vṛ̥kaḥ* «loup», lit. *vìlkas.*

lŭctari < **wl̥k-tŏ-* (C. J.), dérivé de **wl̥g-,* que je suppose identique au radical de moyen bas-allemand *walgen* «kämpfen, ringen, eigentlich sich wälzen», vha. *walagōn* «sich wälzen, sich rollen» (Fick, *Wb.*^{4} 403). Les étymologies résumées par Walde sont moins satisfaisantes pour le sens.

Rŭbus a été identifié avec anglosax. *word* par M. W. Schulze, *Sitzungsberichte der Berl. Akad.* XXXVI p. 807, 1er juillet 1910 (v. *Berl. phil. Wochenschr.* 1911, 283—284). Tous deux sont, selon ce linguiste, la continuation d'un mot i.-e. signifiant «ronce». Il faut donc poser **wr̥dhŏs* > lat. *rŭbus.*

Même traitement, si le groupe est précédé d'une consonne initiale:

trŭa < **trŭjā* < **twr̥-yā* dérivé du radical de v. isl. *þwara* «moulinet pour remuer», vha. *dwiril.*

trŭx < **trŭk-* < **twr̥k-,* cf. got. *þwaírhs* «en colère», anglosax. *þweorh* «quer, widrig, zornig».

5^{0}. Groupes dont la dernière consonne est **w.*

En A et B, sauf exceptions à déterminer, **w* disparaît; mais auparavant il exerce en A sur *-ĕ-* de syllabe initiale la même influence que **w* initial. Soit la formule: cons. initiale + *wĕ* + cons.: *-*wĕ-* y devient *-ŏ-*: *socer* < **swek-* : grec ἑκυρός, etc., sauf devant *r, t, n, s* sourde, *l* palatale (voir les exemples plus loin). De même **wĕ-* devient *vŏ-* devant consonne: *vŏmo* < **wĕmō,* gr. ἐμέω, mais *vĕrto, vĕto, vĕnus, vĕllus* ont *vĕ-* devant *r, t, n, ll.*

Cependant *-*w-* étant tombé assez tôt, le parallélisme n'est pas complet: tandis qu'après consonne initiale *-wĕi-* donne *ŏj-* > *-ū-*: *sūdor* < **sŏidōs* < **swĕid-,* — le même groupe **wĕi-,* quand il commence le mot, conserve **w-,* et **wĕi-,* comme **wŏi-,* donne *vī-*: pf. *vīcī* et *vīcus.* La raison

de cette différence est la position différente de _*w_. Dans _*wei-_ le _*w_ est initial de syllabe; dans _*swĕi-_ la syllabe commence déjà avec _*s_.

I. Occlusive sonore non aspirée + _*w_.

C. A l'intérieur entre voyelles:

_*-dw-_ > _-v-_ : _svāvīs_ < _*swādw-_ : skr. _svādúḥ_. — _rebellis_ doit le _b_ à _bellum_, et ce _b_ est une semi-initiale de mot.

Pour les autres groupes il n'y a pas d'exemples directs connus. On peut y suppléer par les représentants des aspirées sonores:

lĕvis < _*lĕghw-īs_ : skr. _laghúḥ_ «léger»; _*lĕghwīs_ est devenu _lĕvis_ en passant par _*lĕgvīs_.

B. Occlusive sonore non aspirée + _*w_ à l'intérieur après consonne. Ce groupe existe seulement comme résultat du groupe: aspirée sonore + _w_:

_*-bw-_ > _-b-_: _superbus_ : ὑπερφίαλος; _*-bhwŏs_ est devenu sans doute d'abord _*-bvŏs_.

_*-dw-_ > _-b-_: _lumbus_ < _*londvŏs_ < _*londhwŏs_ : anglosax. _lenden_, v. sl. _lędvija_.

Ce résultat n'exclut pas _mollis_ < _*moldwīs_, car l'assimilation _*-ld-_ > _-ll-_ est plus ancienne que _*-dv-_ > _-b-_. A priori il semble que _*-dv-_ doive donner _-b-_ après _-r-_. Cependant M. Niedermann, _I. F._ XV, p. 119, pose _*-rdw-_ > _-rdŭ-_ à cause d'_ardŭŏs_ < _*ardwŏs_, et de _perduellis_. Mais l'étymologie d'_ardŭŏs_ n'est pas claire: le v. isl. _ǫrđugr_ «escarpé» ferait supposer un _*-dh-_ i.-e., qui après _-r-_ donnerait nécessairement _-b-_; de plus la finale a pu être _*-ŏwŏs_, d'où _-ŭŏs_. Quant à _perdŭĕllis_ à côté d'_imbellis_, il n'était pas un mot de l'usage courant; comme terme juridique, il a pu conserver une forme archaïque. Il ne semble donc pas qu'aucun exemple soit assez clair pour trancher le débat.

De _*-gw-_ et de _*-g^{w}w-_ il n'y a aucun exemple connu. Si _lumbrīcus_ continue _*lŏngwhrī-_, a-t-il dû passer par _*lŏngwrī-_? en ce cas il ferait attendre _*gw-_ > _b-_.

A. Occlusive sonore non aspirée + *w à l'initiale de mot:

*dw > b- : bis < *dwis : gr. δίς, moyen haut all. zwis; bīnī < *dwis-noi; bonus < duonos < *dwenos.

Il existe sans doute des formes telles que duidens à côté de bidens, diennium à côté de biennium. Mais quelle qu'en soit l'explication, la formule *dw- > b- est sûre. Cf. Walde Et. Wb.[2] art. biennium.

Au contraire je ne vois aucune étymologie qui établisse le traitement de *gw- et de *gʷw-.

En faveur de *gw- > v- on cite vŏla «le creux de la main, ou de la plante du pied»: on le rapproche de γύαλον «courbure, cavité, vallon», zend gav- «main». Mais au point de vue sémantique ce rapprochement est très vague, et il est peu satisfaisant pour la forme: *g w-ĕl-ā.

II. Occlusive aspirée sonore + *w.

Il n'y a d'exemples ni de *ghw, *gʷhw en B, ni de *gʷhw en A. Les autres formules donnent f- en A et -ƀ- en B selon la règle des spirantes.

B. lumbus, superbus, cités ci-dessus I B.

A. fŏrum, fŏrēs, θύρα, v. sl. dvorŭ «cour». — ferus < *ghwĕrŏs, lit. žvėrìs «bête sauvage». —

fŏre ne peut continuer *bhŭsĭ, mais *bhwĕsĭ (Niedermann, I. F. XXVI 22): *-wĕ- > -ŏ- est antérieur au rhotacisme (cf. sŏror < *swĕsōr), car *ghwĕros donne fĕrus, non *fŏrus.

III. *gh à l'initiale dans le voisinage de *w.

A cause de fundo : got. giutan, gr. χέ(ϝ)ω, qui tous remontent à une racine *ghŭ-, *ghĕw-, on admet généralement que *gh- donne f- devant la voyelle -u-. M. Ernout, Elém. dial. voc. lat. p. 173, rejette cette formule comme dépourvue de preuves, et admet que fundo est un terme rituel emprunté au sabin; mais cette hypothèse ne repose sur aucun fait et elle est, à cause du sens, invraisemblable: les divers emplois de fundere et des autres mots qui lui sont apparentés ne conservent aucune preuve claire d'une pareille

origine. M. Ernout admet-il son hypothèse seulement parce que la formule **gh-* > *f-* devant *-ŭ-* lui paraît ne s'appliquer qu'à *fundo*? Mais je ne crois pas que *fundo* soit un cas isolé.

On peut d'abord comparer *lupus* < **lŭk^w ŏs*, où *-k^w-* a produit une labiale peut-être sous l'influence de *-u-* précédent. Cette influence dispenserait, ce semble, de recourir au dialecte sabin pour expliquer le nom d'un animal si connu, et qui occupe même la première place dans les légendes nationales. — Un *u* précédent labialise aussi **-dh-*, qui devient alors *-b-*: *ubi* : v. sl. *kъde*, *nūbes* : gall. *nudd* «brouillard». — Le voisinage de *u* n'a pas d'influence sur *g*, qui est une gutturale pure sans commencement de labialisation : *grūs*, *gustare*.

Il y a encore d'autres mots où la labialisation du résultat de *gh* par *u* paraît devoir être admise, et cela non seulement quand la gutturale se trouve en contact avec *u*, mais encore quand elle en est séparée par une voyelle brève.

fūdi < **ghĕwdai*, parf. de *fundo*.

fovea peut être identique à hom. χειή; tous deux peuvent continuer **ghew-*.

faux «gorge» a le même sens que vha. *gouma* < **ghəw-mō*, anglosax. *gōma* < **ghō(w)-mĕn-*, lit. *gomurỹs*. Or *faux* ne peut remonter à une forme i.-e. **ghəwk-*, car une racine qui commence par une occlusive sonore aspirée ne peut finir par une sourde, v. Meillet, *Introd.*[3], p. 154; *faux* < **ghəwk-* s'est donc enrichi de *-k-* après l'époque i.-e., de sorte qu'il suppose une forme i.-e. **ghəw-* identique à celle que supposent les mots correspondants.

Fel à côté de χολή, vha. *galla*, etc., a-t-il subi l'influence de *flavus*? ou continue-t-il **g^w hĕl-*? ou est-il une forme dialectale? Cette dernière opinion (Ernout, ***Elém.*** *dial. du voc. lat.* 163) est la plus plausible.

A la formule proposée pour la labialisation de **gh-* je ne vois aucun mot qui fasse opposition.

hūc, *hunc*, *hūmanus*, *humus* ont **ghŏ* + *i*, *n*, *m*.

haud peut continuer *ŏu-dĕ* cf. gr. οὐδέ ou **hāwĭdom*; son étymologie reste obscure. — *hūmeo, humerus* doivent s'écrire *ūmeo, umerus.* — *haurio* peut-il être rapproché de αὔω «haurio», quoiqu'il commence toujours par *h-,* et malgré le composé *dehōrire*? A-t-il un *a* long ou bref? v. Walde, *Et. Wb.*[2].

IV. Occlusive sourde + **w.*

Le groupe perd le **w* en A et B, mais le conserve en C après *k* et *t.*

C. Occlusive sourde + **w* entre voyelles:

**-kw-*: *equos*, *equī* : skr. *áçvaḥ.*

**-tw-*: *quattuor* < **-twōr* : skr. *catvā́raḥ.*

**-pw-*: *ŏpĕrio*, *ăpĕrio* < **op*, *ap* + *wĕr-yō.* M. Niedermann, *I. F.* XXVI, 50—52, admet **ŏp-vĕrio,* et explique, comme M. Thurneysen, *Arch. lat. Lex.* 13,31, *obvenio*, *obvolvo* comme des recompositions secondaires. Cependant il rejette **ap-verio* > *aperio*, parce que la préposition **apo*, devant un verbe commençant par *v-*, prend la forme *abs* > *ā*: *āverto, āvoco*, etc. Sans doute *āverto* peut continuer **abs-verto,* comme *sursum* continue **subs-vorsom,* mais il peut aussi devoir son *ā-* aux verbes *āmitto, āmolior*, *āgnosco*, etc.; il peut être une recomposition secondaire comme *obvenio*; *aperio* et *operio* n'ont pas subi de recomposition, parce que le verbe simple n'y était plus reconnaissable. Enfin M. Niedermann, *ibid.*, identifie *aperio* à lit. *àtveriu*; mais la formule **-tw-* > *-p-* est inconciliable avec *quattuor.* Les langues romanes supposent qu'en latin populaire *pītuīta* était devenu **pīpīta* **pippīta*, mais ce changement ne prouve rien en faveur de *-tw-* > *-p-,* car **pipīta* peut être une dissimilation de *t-t-*, provoquée par le groupe *tw* qui est insolite en latin.

oportet continue probablement **op-vortē-*.

M. Stolz maintient dans la 4[e] édit. du *Hdb.* p. 143, la formule **-pw-* > *-pp-*; il cite comme preuves seulement **apperio (< *apverio)*, qui n'est pas assuré, et *lippus* < **lĭpwŏs*, pour lequel on peut poser avec plus de vraisem-

blance *lippŏs < *lipos, avec redoublement de la consonne comme dans *cuppes, flaccus*, etc.

B. Occlusive sourde + *w à l'intérieur après consonne: *dulcīs* < **dŭlkwīs* : γλυκύς.

inciens < **in + kwiyent-s* : ἐγκυέω, non **inkwyents*, où *w* devrait se vocaliser, d'où **incŭjens* > **incŭens*.

A. Occlusive sourde + *w à l'initiale de mot.

α) **pw- > p-*.

La chute de *-w- après une labiale initiale de mot est-elle de date indo-européenne? Elle est du moins généralement attestée dans i.-e. **bhw-*: φῖτυ, *fīō*, v. irl. *biu* «je suis», vha. *bis*, lit. 3. sg. *biti bìt* «il était», etc., cf. v. irl. *bā*, *ba*; v. sl. *bě*, *bą*, etc.; v. Brugmann *Grundriss* I^2 § 319. Cependant l'assimilation de *w à une labiale précédente est tellement naturelle que la chute de *w dans **bhw-* peut aussi bien être un développement parallèle dans toutes les langues i.-e.; et, comme le remarque M. Brugmann, *ib.* § 361: «Verlust des *w erst in der Sonderentwickelung des Lat. wäre anzunehmen, wenn *forem* aus **fvĕsem* entstanden war.»

pīŭs < **pw-ī-yŏs*, cf. *fīō* < **bhw-ī-yō*, et pour le sens *piare* «purifier», qui rappelle *pūrŭs*.

perna correspond à πτέρνα «talon, jambon»; mais rien n'autorise à poser avec M. Walde, *Et. Wb.*^{2}, un i-e. **ptērsnā*, car les autres correspondants n'ont pas trace de *-t-: skr. *pā́rṣṇiḥ*, got. *faírzna*, etc.; tous peuvent continuer **pwērsnā*. Sur l'évolution de i.-e. **pw-* > πτ- en grec, v. l'hypothèse de M. H. Jacobsohn, *K. Z.* 42, 264, et suiv.

β) **tw*.

M. F. Sommer, *Lat. Laut- u. Formenlehre* p. 226, suppose, avec doute, que **tw-* donne *p-*, parce que **dw-* donne *b-*. Mais ce motif ne donne qu'une vague vraisemblance, et des étymologies sur lesquelles la formule est appuyée, aucune n'a d'évidence.

pānus «enflure, clou au cou etc., touffe du mil» < **twank-nŏ-*, lit. *twiñkti* «enfler». Mais M. Jarl Charpentier,

K. Z. 43, 163, compare *pānīcum* «plante munie d'une touffe» et pose comme étymon **pan-s-nō-* avec le thème en *-s-* du skr. *panasī* «pustules autour des oreilles et sur le cou», lit. *pèns* «bout de l'oreille», lett. *pēnesis* «crête de coq» plante.

postis < **twostis* : got. *ga-þwast-jan* «fortifier», mais **por-stis*: παστάς, proposé par Osthoff, est plus naturel.

pulvinus, comparé par M. Sommer à τύλη «bourrelet», peut être rapproché de lett. *spilwens* «coussin de lit».

paries < **twăriet-*, lit. *tveriù* «ich fasse ein»; mais cette étymologie donne un sens trop vague pour être sûre.

Il y a quelques mots qui favorisent **tw-* > *t-*, mais aucun n'est décisif.

Comme le fait remarquer M. Walde, *Et. Wb.*², le sens de *texere* est bien différent de celui de τέκτων, τέχνη; de même *tēla, subtēmen* se rapportent seulement à l'idée de «tisser». Il est donc préférable de rapprocher v. sl. *tŭkati* «tisser», skr. *tvákṣati* «mettre en œuvre»; ce dernier sens est général, mais en allemand *wirken* ce dit d'une œuvre en général et du tissage en particulier; dans mon patois (Pierrecourt, Hte Saône, arr. de Gray) *œuvre* désigne l'étoupe à filer.

D'autres étymologies ont moins de vraisemblance. Pour expliquer *timēre* M. Walde, *Et. Wb.*², propose, mais sans preuves, un adjectif **twi-mos*, dérivé de **twi-*, doublet de **dwi-* dû à l'influence de *terror*. On pourrait expliquer *tĭmēre* par **ti-mŏ-* subst. dérivé de **ti-* qui se trouve dans τετίημαι «je suis inquiet»; sans doute M. de Saussure *MSL.* VII 86, et Schulze, *K. Z.* 27, 425 ont proposé pour τετίημαι **kʷī-*, mais il semble que **kʷī-* donnerait πι- et non τι-.

tesqua est trop obscur et isolé. De même *tībia* pour lequel M. Walde, *Et. Wb.*², propose **twī-bhiā*.

tēd peut continuer **tē-* aussi bien que **twē-*.

γ) **kw*- > *k*-.

cănis < **kw*^{0}*n*- : skr. *çvá*.

combrētum < **kwĕndhr*- est incertain, v. Walde, *Et. Wb.*^{2}.

δ) **qw*- ou *k*^{w}*w*-.

En faveur de **qw*- (**q* = vélaire non labialisée) > *v*- on fait valoir *invītus*, *vīs*, *invītare*, *vannus* et *văpor*. Sur les étymologies de ces mots voir Walde, *Et. Wb.*^{2} et M. Niedermann, *I. F.* XXVI, 46: *vannus* ne continue pas **quannos*, et les autres étymologies sont incertaines; le rapprochement de *vapor* avec καπνός est le plus vraisemblable, mais en grec κα- < **qwă*- fait difficulté.

La formule **qw*- > *v*- contredirait la loi selon laquelle une occlusive sourde initiale ne devient jamais sonore, elle formerait une exception incompréhensible. D'ailleurs il y a au moins une étymologie très vraisemblable qui la contredit: *quătio* ne peut guère être séparé de vha. *scutten* «secouer», lit. *kutéti*, avec le degré zéro.

V. — **sw*.

En A et B **sw* reste sans changement devant voyelle longue, devant voyelle brève **sw* donne *s*, et **w* disparaît après avoir influencé le timbre de cette voyelle dans le groupe -*we*- sauf devant *r*, *n*.

A. **sw* à l'initiale de mot:

α) **swĕ*- > *sĕ*- devant *r*.

sermo, osque sverruneí: v. sax. *antswor* «réponse».

sèra < **swĕra* : skr. *sváruḥ* «grand morceau de bois».

servāre «conserver et observer» < **swer-wŏ*-; **swer*- est le radical de ὁράω < **swŏr*-, cf. chypr. θυραϝορός «qui garde la porte», et Plaute, *Mil. Gl.* 342, *servare fores*. — *Servus* signifie donc «gardien» et correspond au grec οὖρος «gardien». — M. Nazari a déjà soutenu que *servare* et ὁράω commencent par **sw*-, v. Walde, *Et. Wb.*^{2}; je ne crois pas nécessaire de supposer à côté de **swĕr*- une forme **ser*-, puisque *v* tombe en latin devant *ĕr*, cf.

fĕrus < _*ghwĕros_ et _pĕrna_ < _*pwērsnā,_ cités plus haut. Il est cependant impossible de considérer les mots précédents: _sermo, sera, servare,_ comme des preuves certaines, parce qu'en indo-européen _*s-_ alterne parfois avec _*sw-,_ v. Meillet, _Introd._[3], p. 150.

β) _*swĕ-_ > _sŏ-._

sŏror : all. mod. _Schwester,_ montre que _wĕ_ > _ŏ_ est antérieur au rhotacisme; cf. _fŏre_ > _*fvĕsī._

sŏcer : ἑκυρός. — _sŏdalis_ : ἔθος.

sonus < _*swĕnŏ-s_ ne prouve pas que _wĕ_ devienne _ŏ_ devant _n,_ mais on a _sonus_ et non _*sĕnus_ par assimilation à la deuxième voyelle, cf. _bonus_ à côté de _bene._

En posant _sors_ < _*swr̥tis_ (C. J.), on peut, sauf pour _s_ initiale qui peut en i.-e. alterner avec _*sw-_, l'identifier à german. _vurþi_ «destin, déesse du destin», vha. _wurt_ (fém.) «fatum, fortuna, eventus». Le rapprochement avec _sero_ donne au contraire un sens vague.

sūdor < _*sŏidos_ < _*sweidōs,_ vha. _sweiz. sīdus_ ne peut donc continuer i.-e. _*swĕid-ŏs_ qui donnerait _*sŏidŏs_ > _*sūdŭs,_ — _sūdus_ se dit d'un beau temps clair et sec, et peut donc continuer i.-e. _*swĕid-ŏs_ (C. J.): lit. _svidùs_ «brillant», lett. _swīdu, swīst,_ qui se dit de la lumière du jour qui commence à briller.

γ) _*swă-_ > _să-?_

saltus < _*swăltu-_ «forêt» peut être, sauf _s_ initiale, identifié à germ. _*valþu,_ all. mod. _Wald_ (C. J.)?

δ) _*swĭ-_ > _sĭ-._

sinister «gauche» < _*sw^{0}nistrŏ-,_ identique, sauf _s_ initiale, à vha. _winistar_ «à gauche» (C. J.).

ε) devant une voyelle longue _*sw-_ reste.

svāvis, svādere : dor. ἁδύς — _svāsum,_ all. mod. _schwarz._ — _svēsco,_ ἦθος.

sērius semble bien correspondre à vha. _swāri,_ mais avec i.-e. _*s-_ alternant avec _*sw-_. — Il n'est pas prouvé

que *sībilare* ait jamais commencé par **swī-*; en latin vulgaire on trouve *sūbilo sūfilo* qu'on pourrait expliquer par **swei-* > **soi-* > *sū-*; mais il est possible aussi que les initiales *sī-* et *sū-* soient dues toutes deux à une harmonie imitative.

Les exemples qui précèdent ne sont pas favorables à l'étymologie *sinciput* > **swīnŏ-caput*, où **w* disparaîtrait devant une voyelle longue. Comme *suīnus* existe à côté de *sinciput*, une initiale **swī-* eût été difficilement altérée dans **swīnocaput*, car il eût été facile de reconnaître dans ce mot un composé de *suīnus*.

B. **sw* en syllabe intérieure après consonne.

Je ne vois pas d'exemple de *-*sw-* devant voyelle longue.

On explique v. lat. *suād* «sic» comme une forme du thème **swŏ-* au lieu de **sŏwŏ-*; il me semble qu'on pourrait expliquer aussi la forme archaïque *sīs* «suis» par **swōis* d'où **seis*: en effet ce mot est souvent atone et enclitique; en ce cas **swōis* n'était pas initial de mot, mais le plus souvent s'appuyait à un datif précédent, et **sw-* se trouvait à l'intérieur d'un groupe phonétique après consonne; en ce cas donc il pouvait devenir **seis*.

Une étymologie naturelle d'*insolens* est **in* + *swĕl-* (cf. all. mod. *schwellen*). Et comme le verbe **swĕl-* a disparu en latin, il est vraisemblable que *-wĕ-* est devenu *-ŏ-* seulement après la fixation de ce composé. Cependant M. Döhring, *Glotta* II 255, propose de rapprocher *insolens* de *insultans*, ce qui est séduisant au point de vue sémantique.

Si *mālo* continue **maxvŏlo*, le sentiment de l'étymologie a modifié la coupe syllabique normale: au lieu de **macsvŏlo* on a prononcé **max-volo* d'où **mas-volo*, c.-à-d. que *s* est devenue non initiale, mais finale de syllabe. — Même influence de l'étymologie dans *sursum* < **subs-vorsum* > **sus-vorsum*, et peut-être aussi dans *āvolare*, où cependant *ā-* peut être dû à l'influence d'*āmitto*, etc.; — dans *sēviri* < *sex-viri*.

On a le groupe *-*lsw-*, d'où *-*llw-* (cf. *-*ls-* > *-ll-* entre

voyelles), d'où *-lv-*, dans *fulvus*, s'il doit être rapproché de lit. *dùlsvas* «grisâtre»; — dans *gilvos*, s'il continue **gelswŏs*, lit. *gel̃swas* «jaunâtre», mais *gilvos* est plutôt un mot d'emprunt, v. Walde, *Et. Wb.*[2]; — dans *silva*, s'il continue **selswā*, cf. M. Niedermann, *I. F. A.* XXIX p. 36.

ūvidus < **ukswŏdos* est sans vraisemblance.

C. **sw* à l'intérieur entre voyelles:

dīvello continue sans doute **dis-vello*, mais ici l'étymologie a produit la coupe syllabique **dis-vello*, cet exemple ne prouve donc rien pour les cas où **-sw-* appartient à un seul et même mot non composé. Je ne connais pas, il est vrai, d'exemple absolument sûr remplissant cette condition.

L'étymologie *pruīna* < **pruswīna* suppose que **-sw-* devient *-v-*, et que **pruvīna* devient *pruīna* par chute de *-v-* après *u* devant une voyelle longue; mais ces deux hypothèses sont très problématiques. De plus *-īna* est souvent ajouté à une racine verbale: *ruīna*, *labīna*, *coquīna*, etc.; on peut donc construire **prus-īna*, dérivé de la racine **preus-*, **prus-*, cf. p. ex. vha. *friosan*; de là on obtient **prurīna*, qui peut devenir *pruīna* par dissimilation. Pour la dissimilation cf. *viande* < *vivenda*.

Si l'on compare *furvus* «noir sombre» à *fuscus* «brun sombre, noirâtre», il est naturel de poser *fuscus* < **fus-kŏs* et par suite *furvus* < **fus-wŏs*, avec **-sw-* > *-rw-*.

Rien n'empêche non plus de poser *larva* < **lās-wā*; la forme *larŭa* peut être plus récente que *larva*, quoiqu'elle puisse aussi procéder de **lās-ovā*.

Ainsi la formule **-sw-* > *-v-* est moins vraisemblable que **-sw-* > *-rv-*.

VI. Sonante + **w*.

C. Sonante + **w* à l'intérieur après voyelle:

Le groupe ne subit pas de changement, sauf qu'après *n* le **w* est le plus souvent vocalisé.

tenŭis < **tenw-is*, cf. *dulcis* < **dulcw-is*. — *alvus*, *nervus*. — Etc.

M. Sommer, *Hdb.* p. 226, fait valoir en faveur de **-lw- > -ll-*: *sollus*, *pollen*, *palleo*. Mais il est plus vraisemblable de poser **-ln-*, voir l'*Et. Wb.* de Walde à ces trois mots.

A et B: Sonante + **w* à l'initiale et après consonne intérieure.

Ni en A ni en B il ne semble qu'il y ait d'exemples: un cas tel qu'*obrendarius* ne prouve rien, car *obrendarius* est d'une basse époque où l'on disait p. ex. **cusīre* pour *consuere*. S'il n'y a pas d'exemples en B, c'est sans doute l'effet de la loi que M. Meillet, *Introd.*[3] 136, énonce ainsi: un même élément morphologique ne peut pas renfermer après l'*e* (c'est-à-dire après la voyelle de la syllabe) deux sonantes consécutives.

Note générale sur **-wĕ- > -ĕ-* et **-wĕ- > -ŏ-*.

a) **-wĕ- > -ĕ-*:

α) devant *r*: *fĕrus*, *sĕrmo*, *pĕrna*, *sĕra*, *sĕrvare*.

β) devant *s* sourde (?): *sĕx* < **sweks?* cf. *voster* > *vester*.

γ) devant *n*: *bĕnĕ* < **dwĕnē*; *bŏnus* et *sŏnus* doivent *ŏ* à l'influence de l'*o* de la seconde syllabe.

δ) devant *ll*: *bĕllum*.

ε) devant *t*: il n'y a pas d'exemple, mais *vŏto* > *vĕto* montre que *-wĕt-* ne pouvait devenir *-ŏt-*.

b) **-wĕ- > -ŏ-* devant les autres consonnes:

sŏdalis, *sŏcer*, *sŏpor*, *sūdor*, *insŏlens* (?). Devant *s* sonore **wĕ* donne *ŏ* avant le rhotacisme: *sŏror*, *fŏre* à côté de *fĕrus*.

c) **-wŏ- > -ŏ-*:

α) devant *r*: *fŏres*, *sŏrs*, cf. *vŏrare*.

β) devant *l* palatale: *fŏlium*.

Il n'y a pas d'exemple devant les autres consonnes.

En somme, autant que les faits permettent une comparaison, *-wĕ-* devient *ĕ* ou *ŏ* dans les mêmes conditions que celles où **wĕ-* devient *vĕ-* ou *vŏ-*: *vĕnus*, *vĕto*, *vĕllus*, *vĕnter*, *vester*, *verto*, mais *vŏmere*; *vĕxāre* con-

serve _ĕ_ devant _s_ sourde, comme _sex_. De même là où _*wŏ-_ donne _vŏ-_, on trouve aussi _-wŏ-_ > _-ŏ-_: _vorare_ et _fores_.

5e Série.

Groupes formés de _s_ + occlusive sourde.

Ces groupes sont invariables en A B C; l'antépénultième disparaît par assimilation ou dissimilation.

1. _*sk._

C: _cascus._

A: _scandere, squāma, scindere, scrūtāri._ Etc.

B: α) après gutturale: _sescenti, posco_ < _*pork-skō, misceò_ < _*mig-sk-._

β) après labiale: _susque, suscitāre_ < _*subs-c-._

γ) après dentale: _esca_, cf. _edere._ — _suēscò_, cf. ἦθος.

δ) après _r_: _Tuscus,_ ombr. Turskom, τυρσηνός. — _poscò_, cf. _procus._ — _compesco_ < _*comperscō_ < _*comparc-scō_, cf. v. lat. _comperce._

Les exemples précédents montrent qu'on ne peut expliquer _inquit_ par _*in-squit,_ qui donnerait _*īsquit,_ ni _coinquo_ par _*co-insquo,_ ni _tranquillus_ par _*trans-quil-._

2. _*sp._

C: _asper._

A: _spīca._ — _spectāre._ — _splendēre._

B: α) après labiale: _aspernere._ — _suspicāri._ — _vespa_ est sans doute une métathèse de _*wepsa_, cf. vha. _wefsa_, lit. _vapsà_ «taon», comme _viscus_ de _*wiksos_ : ἰξός.

β) après _r: Maspiter_, cf. _Mars._

3. _*st._

C: _gestus._

A: _stāre._ — _strīdēre._

B: α) après gutturale: _illūstris (lux)_, formé comme _terrestris._

β) après labiale: _ostendere_ < _obstendere_, _sustinēre_ < _*subs-tinēre._

γ) après dentale: _astāre_ < _adstāre._

δ) après *r*: *tostus* < **torstos*, cf. *torreō*. — *testis* < **terstis* < **trĭ-stis* «qui tertius adstat».

ε) après *s*: *praestāre* = *praes-stāre*.

Note sur *s*- mobile.

Tandis que *s* initiale ne disparaît jamais en latin devant une occlusive sourde, à l'époque indo-européenne «une initiale **s* plus consonne (ou sonante) alterne souvent avec une consonne (ou sonante)» cf. Meillet, *Introd.*[3] p. 143. Le latin ne semble pas avoir conservé de doublet aussi clair que τέγος στέγος; cependant *s*- mobile peut expliquer plusieurs mots.

Deuxième Section.

Les consonnes finales de mot comparées aux consonnes groupées à l'intérieur du mot, et leur influence sur les voyelles des syllabes finales.

Chapitre I.

Equivalence entre les consonne finales de mot et les consonnes finales de syllabe intérieure.

Les consonnes finales de mot forment groupe dans une phrase avec celles qui commencent le mot suivant, et ne sont isolées que devant une pause. Sauf devant une voyelle elles terminent la syllabe. Or, dans ce qui précède, nous avons vu quelles sont les lois des consonnes finales de syllabes intérieures. Il s'agit de rechercher maintenant si certaines formes des consonnes finales de mot s'expliquent seulement par l'influence de la pause ou de lois spéciales, ou si l'on peut réduire entièrement les lois des consonnes finales de mot aux lois des consonnes finales de syllabes intérieures, c'est-à-dire si l'on peut montrer

que les consonnes finales de mot en latin tendent à prendre la forme qui correspond le mieux aux règles des groupes intérieurs. Et comme dans un groupe intérieur latin, c'est l'occlusive initiale de syllabe qui détermine le plus complètement la destinée des consonnes précédentes, il s'agira d'examiner si les consonnes finales de mot sont traitées comme placées devant une occlusive initiale de syllabe.

Soit un groupe intérieur tel que celui de **fulcta* > *fulta*, c.-à-d. consonne non initiale + deux occlusives + voyelle: la première occlusive *(c)*, finale de syllabe, tombe, et la première consonne du groupe *(l)* forme ensuite avec l'occlusive initiale de syllabe *(t)* un groupe nouveau *(lt)*. Il s'agit de rechercher si un mot latin, qui finit par consonne + occlusive, perd de même cette occlusive: **cord* > *cor*. — Si un mot latin est terminé par une consonne unique, celle-ci est, devant une consonne occlusive qui commence le mot suivant, dans la même position que devant une occlusive intérieure, et il s'agit de voir si le résultat est le même dans les deux cas.

En grec, si à l'intérieur d'un mot deux occlusives sont précédées d'une consonne, les deux occlusives restent, même la pénultième: πέμπτος, ἄρκτος, etc. Ce résultat s'accorde parfaitement avec ce fait qu'en grec un mot peut commencer par deux occlusives: πταίρω, κτείνω, etc. Par suite aucun mot grec ne peut se terminer par une occlusive: une suite de trois occlusives serait impossible à prononcer. Des mots tels que πέμπτος montrent qu'à l'intérieur d'un mot grec une sonante subsiste devant deux occlusives; de même un mot grec peut finir par une sonante: σωτήρ, ποιμήν, δῶρον, etc.

Ainsi le traitement différent des occlusives finales, p. ex. γάλα mais *lac*, en grec et en latin, paraît résulter des lois qui dans chaque langue régissent les groupes intérieurs de consonnes.

L'influence des consonnes finales de mot en latin sur les voyelles des syllabes finales donne lieu à un pro-

blème analogue. A l'intérieur d'un mot les consonnes latines, tant par leur position que par leur nature, exercent une influence considérable sur le sort des voyelles. En est-il de même dans la syllable finale? On recherchera si la consonne finale de mot exerce une influence comparable à celle d'une consonne intérieure non intervocalique, mais suivie d'une occlusive; cf. *tibicen* comme *accentus*: dans les deux mots *ăn* devient *ĕn*.

Lorsque nous comparons les lois des consonnes finales de mot à celles des groupes intérieurs, et examinons si l'on peut réduire celles-là à celles-ci, nous ne nous mettons pas en contradiction avec l'opinion de ceux qui prétendent que les consonnes finales de mot ont un traitement spécial, voir p. ex. Meillet, *Introd.*[3], p. 117 et suiv. Il est évident que la consonne finale de mot se trouve dans les positions les plus diverses. Tantôt elle est placée devant une consonne, sourde ou sonore, occlusive ou autre. Tantôt devant voyelle elle devient initiale de syllabe, comme p. ex. dans l'expression française: *perd-il*? Tantôt enfin elle est à la pause. Par suite il peut arriver que la consonne finale de mot affecte diverses formes selon les phonèmes qui la suivent dans la phrase: ainsi en français la liaison fait entendre des finales qui ailleurs sont muettes; ainsi en sanscrit les règles relatives à la forme des finales de mot sont compliquées. Il est donc clair qu'il faut examiner le problème en chaque langue, et qu'il n'y a pas de formule générale.

Mais il est légitime de rechercher en latin, si les formes des consonnes finales sont déterminées par l'influence compliquée des positions différentes, ou par une seule position à l'exclusion des autres. Il est légitime de rechercher quel est le rapport entre les lois des finales de mot et celles des groupes intérieurs.

De même que la consonne finale de mot, la consonne initiale de mot se trouve dans des conditions diverses. Sans doute elle ne peut pas devenir finale de syllabe; mais elle est placée tantôt après voyelle, tantôt

après diverses consonnes. Or nous avons vu qu'en latin une seule de ces positions, celle où la consonne initiale est précédée d'occlusive sourde, a une influence sur la forme régulière de la consonne initiale de mot. De même en français, seule la position après occlusive est déterminante; à l'époque où en v. français on prononçait *espede* < *spata*, on ne disait pas: *li dems* < *tempus*; mais l'initiale de *tempus* était traitée comme après consonne: *temps* comme *porte* < *portam*. Dans d'autres langues la consonne initiale de mot pourrait subir d'autres influences et présenter une autre forme. On peut donc dire que les consonnes initiales et finales de mot ont des lois spéciales. Mais rien n'empêche de rechercher ce qui en chaque cas détermine les formes spéciales ou lois de ces phonèmes. Il se peut d'ailleurs que les influences qui déterminent la forme des phonèmes à la fin des mots ne soient pas les mêmes pour les occlusives que pour les constrictives, pour les consonnes que pour les voyelles, etc. Ce sont autant de questions indépendantes à examiner.

I. Les occlusives.

1. Une occlusive isolée finale de mot.

Si une syllabe intérieure a une consonne unique pour finale: *ap-ta, fac-ta*, cette consonne finale de syllabe reste. L'occlusive isolée finale de mot, étant dans les mêmes conditions que cette finale de syllabe, est traitée comme si elle était en syllabe intérieure placée devant une consonne unique. Comme dans cette position intérieure, elle reste: *volup, lac, caput* comme *aptus, factus*. Une dentale intérieure s'assimile à une occlusive ou à *s* suivante: l'explosion de la dentale est réduite, puis, à cause de l'influence persistante de la consonne suivante, cette explosion réduite finit par disparaître, et la dentale n'est plus qu'une implosion qui renforce l'implosion ou tension de la consonne suivante: d'où l'assimilation totale en syllabe intérieure. Or quand la dentale isolée termine le mot, son élément explosif subit sans doute une réduction;

mais comme les consonnes qui la suivent dans le cours de la phrase, sont très variées, l'assimilation est contrariée par ces influences divergentes, et la dentale reste à la finale comme les autres occlusives. Pour expliquer ce maintien de la dentale finale, il me semble donc inutile de faire appel à l'influence des pauses et de la position antévocalique. Si ces deux dernières positions avaient exercé quelque influence sur le maintien de la dentale finale isolée, elles auraient sans doute aussi maintenu la dentale finale de **cord, *lact.*

La réduction est plus énergique, lorsque la consonne finale est précédée d'une voyelle longue. En effet en syllabe intérieure, si après voyelle longue ou diphtongue un groupe de deux consonnes donne une géminée, cette géminée se simplifie: *cāsus* > *cāssus* > **cad-tos*. En syllabe finale après une voyelle longue on ne trouve pas d'autre occlusive que la dentale; or, cette dentale s'assimile totalement, ou mieux elle se réduit à une implosion qui disparaît ensuite: *suprād pontem* > (**suprāp pontem?*) > *suprā pontem*, comme en syllabe intérieure: *sēd* + *pōno* > **sēppōno* > *sēpono*. Les consonnes géminées qui suivent une autre consonne sont traitées de même: *corculum* < **corc-cŭlŭm* < **cord-cŏlŏm*.

Le vieux latin présente un *-t* final dans *vehĭt* et de même dans *laudāt* c-à-d. après voyelle longue comme après voyelle brève. D'après ce qui vient d'être dit, *vehĭt* peut avoir un *-t* final primitif, tandis que *laudāt* paraît faire difficulté. Or M. Meillet, *Introd.*[3] p. 208, enseigne que *-t* final, et non *-ti*, peut être la désinence primaire i.-e. supposée par φέρει, lit. *vẽža*, v. irl. *do-beir*, dans la conjugaison thématique. Je ne vois donc rien qui s'oppose à ce qu'on considère le *-t* final de *vehĭt* comme indo-européen. Dans les autres conjugaisons, des désinences primitives **-āt*, *-ēt*, *-īt* seraient-elles devenues *-ā*, *-ē*, *-ī*? Cette question sera examinée, lorsque nous étudierons l'abrègement des finales *-āt* > *-ăt*, etc. — Si l'on suppose que la désinence de *laudāt*, *monēt*, etc., continue i.-e. **-ti*,

la difficulté est la même, car *laudāt, monēt, audīt* sont très anciens en latin.

En indo-européen, la désinence secondaire de troisième pers. sg. est aussi **-t.* On admet qu'en latin ce **-t* est devenu *-d*, attesté par les graphies anciennes *sied* et *feced*, et employé régulièrement en osque comme désinence secondaire: deded, kúmbened, «dedit, convenit»; plus tard *-d* aurait été en latin éliminé par la désinence primaire *-t* de *vehit.* Cela est possible; mais si l'on compare la flexion de *dedī, -isti, -istis, -ĕrunt* à celle de *veho,* on ne voit pas que l'action analogique de *vehĭt* ait beaucoup de points d'appui.

On peut se demander si *-ed* est une désinence vraiment romaine. Elle est attestée dans l'inscription de Manios à Préneste: *fhefhaked*; dans une inscription de Corchiano, territoire de Falerii: *med Loucilios feced* (*Glotta* III 45); dans CIL., 54: *Dindia Macolnia fileai dedit | Novios Plautios med Romai fecid*: dans cette inscription de la cista Ficoronica de Préneste il faut remarquer *dedit* non *deded* et la forme dialectale *fileai* au lieu de *filiai.* Aucun de ces documents n'appartient à Rome. Il est vrai que l'inscription de Duenos, trouvée à Rome, contient *feced* et *sied* à côté de *mitat*; mais ce témoignage isolé est-il pur de toute altération dialectale?

On pourrait objecter que, si *-ed* n'est pas parfaitement sûr à Rome, il est hors de doute dans les autres dialectes italiques. Il est vrai; et je ne vois pas comment en ces dialectes *-ed* pourrait résulter de **-et* i.-e. En général à la fin d'un mot les occlusives tendent à devenir sourdes et non à se sonoriser. Le *-d* de *feced* ne s'explique donc pas en italique. J'en conclus qu'il doit remonter à l'âge préitalique. Cette conclusion s'accorde avec la doctrine de M. Meillet (v. *Introd.*[3] p. 117 et suiv.), qui enseigne que *-t* et *-d* alternaient en indo-européen comme en sanscrit. De cette double forme le *-d* a été généralisé en osque, le *-t* en latin.

Quelquefois la troisième pers. sg. du parfait manque de *-t* ou *-d* final: *Amor med Fláca dede* (*-ĕ-* ou *-ē-*?) *CIL.* I²,

477 ; mais il s'agit peut-être d'une abréviation graphique, non d'une forme phonétique continuant une désinence i.-e. sans dentale ou ayant perdu la dentale finale.

C'est seulement à la fin des proclitiques qu'une occlusive finale tend à se sonoriser: *ad*, *apud* se terminent par une dentale, qui finissait sans doute le mot déjà en préitalique: **ad*, **ăpwŏt*? D'autres proclitiques sont terminés par une occlusive qui était d'abord suivie de voyelle: *ab*, *sub*, cf. ἀπό, ὑπό, etc. Pourquoi l'occlusive sonore est-elle devenue normale à la finale de ces particules, même de celles qui avaient d'abord une occlusive sourde? On ne peut attribuer cet effet à la position devant voyelle: **ap(o) oculeis*, car une sourde intervocalique ne se sonorise pas en latin; **ap* restait sans changement devant consonne sourde, mais se sonorisait devant consonne sonore: **ap capite*, mais *ab duce*. Cette dernière forme à finale sonore convenait mieux que l'autre aux mots commençant par voyelle, car les vibrations glottales sont communes à la voyelle et à l'occlusive sonore. C'est peut-être pour cette raison que *ab* est devenu la forme normale non seulement devant consonne sonore, mais encore devant voyelle: *ab oculis* comme *ab duce*. Le même raisonnement s'applique aux autres prépositions.

Les mots non accentués, qui ne sont pas proclitiques, gardent la sourde finale comme les mots accentués: *et*, *at*, *nec*, etc., comme *caput*. Les particules *et*, *nec* ont perdu une voyelle finale, mais *at* se termine primitivement par une consonne, cf. got. *aþ-þan* «mais», ἀτ-άρ, et témoigne contre l'hypothèse **-t* > *-d*.

Il arrive parfois que les prépositions examinées ci-dessus sont écrites avec *-t* final: *at* = *ad*, *aput* = *apud*, même devant voyelles; mais ces formes exceptionnelles s'expliquent facilement par l'influence de la forme que revêtaient ces prépositions devant consonne sourde. Elles témoignent d'une incertitude dans l'écriture et peut-être aussi dans la prononciation, mais cette incertitude ou ce trouble s'explique suffisamment par la cause indiquée et

il n'est pas nécessaire d'y voir un signe d'affaiblissement spécial dans l'articulation de ces consonnes finales de proclitiques.

2. Une occlusive groupée finale de mot.

Lorsqu'un mot est terminé par deux consonnes, soit: une sonante consonne + occlusive, l'occlusive groupée finale de mot est dans les mêmes conditions que l'occlusive pénultième du groupe intervocalique suivant: sonante + deux occlusives, car l'initiale du mot suivant a la valeur d'une occlusive. La consonne pénultième du groupe intérieur défini, soit p. ex. le *c* de **ulctos*, se réduit d'abord à son élément implosif; puis ou bien elle forme avec la consonne suivante par assimilation une géminée, qui se simplifie ensuite; ou bien, sans s'assimiler, elle perd peu à peu l'élément implosif qui lui restait, et c'est probablement le cas dans **ulctos* > *ultus*, car *-ct-* entre voyelles ne s'assimile pas. Une occlusive groupée finale de mot se trouve dans la phrase en contact avec les phonèmes les plus divers; mais ce contact, étant accidentel, ne produit pas d'assimilation, du moins définitive. Il reste donc que l'occlusive groupée finale de mot, soit p. ex. *-t* de **lact* > *lac*, se réduit d'abord à son élément implosif, qui disparaît peu à peu.

A l'intérieur d'un mot il n'y a pas d'exceptions à cette règle de la chute de la pénultième, sauf celles qu'exige l'analogie, comme *sanctus* au lieu de **santus*. En fin de mot l'analogie ne peut troubler l'action de la phonétique; il faut donc s'attendre à ce que la règle soit sans exception pour les occlusives qui sont primitivement finales de mot. Des faits tels que *hunc hanc* ne font pas difficulté, puisqu'ils continuent *huncĕ*, *hancĕ*.

Dans la désinence **-nt* des 3e pers. du pluriel notre règle exige la chute de *-t* final. Mais il n'y a pas d'exemple décisif. Les formes du v. lat. *danunt*, *explenunt*, *prodinunt* peuvent résulter de **dan* + *ŏnt*, etc., **dan-* étant le résultat phonétique de *dant* (Johansson, *Akadem. afhand-*

liger til prof. Dr. S. Bugge, p. 19 et suiv.); mais elles peuvent s'expliquer encore autrement. De même certaines inscriptions en langue populaire donnent des formes telles que *posuerun*, *sun*, etc.; mais il serait aventureux d'expliquer ces formes par des finales préitaliques *-*nt*; elles sont probablement la notation d'une prononciation que pouvait recevoir la finale historique -*unt*. D'autre part il n'y a rien qui garantisse que les formes historiques en -*nt* continuent i.-e. *-*nt*; elles peuvent remonter à i.-e. *-*nti*, et la comparaison avec les autres langues i.-e. suggère cette forme pour la désinence primaire. La désinence secondaire i.-e. *-*nt* serait, je pense, devenue -*n* en latin comme en grec; mais elle a pu se modeler sur la désinence primaire. Il est vrai qu'en posant -*nt* < *-*nti*, on pose de nouveau le problème de la chute de -*ĭ* dans les formes verbales.

Il est donc très vraisemblable que *quotiens* ne vient pas de **quotient*, ni le neutre *ferens* de **ferent*. Les formes du type de neutre *ferens* s'expliquent bien par l'emploi du masc.-fém. *ferens* pour le genre neutre d'après l'analogie de *vetus*, *par*, *audax*, etc.; v. Meillet, *Innovations déclin. latine* p. 17 et suiv.

On trouve -*st* dans *ast* et *post*. Dans tous deux -*st* remonte sans doute à *-*sti*; pour *post* la forme *poste* est attestée chez Plaute, *Asin.* 915, *Merc.* 370. Cette finale -*st* est donc récente; cependant elle tendait à passer à -*s*: dans les insriptions vulgaires et les Glosses on trouve *pos obitum*, *pos annum*, *pos me*, etc. (cf. Diehl, *Vulgärlat. Inschr.*, p. 159), *pos consulem*, *pos tergum*, *pos modum*, *posquam*, *pospridie* (Stolz, *Hdb.*^{4} p. 158, n. 6). La langue parlée devait présenter souvent des prononciations analogues.

On voit par *jecur* < *yek^{w}r̥t* que *-*rt* devient -*r*, comme *-*rd* devient -*r*: *cor*, cf. gén. *cord-is*. Par suite *fert* ne peut continuer i.-e. **bhert*, mais bien **bhertĭ*. La prononciation *fert*, une fois atteinte, ne pouvait plus passer à **fer* comme parfois *post* à *pos*, parce que le -*t* avait ici une valeur morphologique.

L'occlusive pénultième d'un groupe final de mot, p. ex. *-c-* de **lact* est dans les mêmes conditions que l'antépénultième intérieure devant une occlusive finale de syllabe. Or cette antépénultième intérieure, après la chute de la pénultième, est traitée comme la première consonne d'un groupe de deux occlusives intérieures; de même en fin de mot: *lac* conserve le *c* final de syllabe comme *factus.* Dans le cas où l'avant-dernière occlusive finale de mot se trouverait après une voyelle longue, elle serait traitée comme l'occlusive finale isolée. Mais ce cas ne semble pas exister.

Devant *-s* finale de mot une occlusive s'assimile comme l'antépénultième intérieure devant *s* sourde: *miles* < **milet-s*; *cocles* < κύκλωψ (?); *conjus* forme attestée dans des inscriptions; etc.

Les formes telles que *princeps, conjux, rex*, sont analogiques, comme à l'intérieur *sanctus,* etc.

Une consonne géminée se simplifie en fin de mot, comme à l'intérieur devant consonne: *miles* < *miless* < **milĕts,* comme *asto* < *assto* < *adsto.* Plaute mesure encore *miles* avec finale longue; de même *es* comme syllabe longue. Virgile emploie plusieurs fois *hoc* en tête d'un hexamètre, ce qui suppose la prononciation *hocc*; mais *hocc* vient de **hod-ce,* où la chute de *-ĕ* final est assez récente; *hocc* ne prouve donc rien pour les géminées finales plus anciennes. D'ailleurs Virgile affecte les archaïsmes.

II. Les sonantes consonnes finales de mot.

Si une nasale est placée devant une consonne finale de mot, elle a le même sort que devant une consonne de syllabe intérieure: *causās* < -**ans,* où *-n-* disparaît devant *-s* comme dans *protēlum* < **-tenslŏm*; mais *dant*, *hunc,* etc. — Même règle pour les autres consonnes sonantes: *cor* conserve *-r* comme *tortus* < **torctos,* etc.

Si la consonne sonante termine le mot, elle est traitée comme en syllabe intérieure devant une ou deux occlusives: *rēn*, *pater, sōl,* comme *ante*, *certus, altus*, etc.

Cependant *-m* finale semble avoir un traitement qui cadre mal avec cette règle des autres consonnes sonantes. Elle disparaît souvent dans l'écriture des inscriptions en latin archaïque ou vulgaire. Priscien distingue des autres *m* la prononciation de *-m* finale: ***m** obscurum in extremitate dictionum sonat, ut templum*; *apertum in principio, ut magnus*; *mediocre in mediis, ut umbra.* (II p. 29, 15 K.) — La métrique et les langues romanes s'accordent à montrer que *-m* finale était autrement traitée qu'à l'intèrieur devant occlusive. Voir p. ex. M. Niedermann, *Hist. Lautl. des Lat.*[2] p. 62 et suiv.; et pour les inscriptions E. Diehl *de -m finali epigraphica.* — En syllabe intèrieure *-m-* placée devant occlusive est parfois confondue avec *-n-* ou omise: *decenber CIL.* II, 4587, *menbra* VI, 28695, *incoparabili* X, 1974, etc. Mais ici ces altérations sont accidentelles et très rares, et les langues romanes montrent que les nasales étaient nettement articulées devant une occlusive en syllabe intérieure.

Le traitement spécial de *-m* finale n'est pas dû à l'influence d'une voyelle suivante, car à l'intérieur *-m-* intervocalique a sa valeur complète. Il faut, ici comme ailleurs, chercher l'explication dans les faits des groupes consonantiques intérieurs. Pour les cas où le mot se termine par une occlusive, il a suffi de montrer que celle-ci est traitée comme devant une occlusive intérieure, car ce sont les occlusives qui exercent l'influence la plus forte sur les autres occlusives. Au contraire l'influence d'une occlusive suivante sur une nasale consiste uniquement à déterminer le point d'articulation de la nasale: celle-ci est gutturale devant une occlusive gutturale, labiale devant une occlusive labiale, etc. L'influence la plus forte qui puisse s'exercer sur une nasale est en latin celle des spirantes. En latin toute nasale suivie de *s* isolée ou groupée s'écrit *n* à l'intérieur du mot: *altrīnsecus*, sauf quand l'analogie maintient *ms*; *hiems.* En fin de mot *-m* peut être suivie de *s-* sourde seule ou groupée, et de *f-*; cf. *com-fero* > *confero.*

Mais quelle était la prononciation de *-n-* devant *s* sourde à l'intérieur du mot? Les langues romanes traitent autrement une voyelle placée devant ce groupe que devant *m* (ou *n*) + occlusive: *constare* devient en ital. *costare,* fr. *coûter*, prov. esp. *costar*, port. *custar*, roumain *cúst* (v. Puşcariu, *Et. Wb. der rum. Spr.*); *sponsus* > ital. *sposo*, esp. *esposo,* fr. *époux*; *mensem* > fr. *mois,* ital. *mese*, esp. *mes*; — au contraire: *prendit* > fr. *prend*, ital. *prende*, etc. Cette différence de traitement montre que *-n-* devant *s* sourde avait une prononciation réduite, puis a disparu, de même exactement que *-m* finale. — Les inscriptions[1] omettent d'ailleurs *-n-* devant *s* sourde aussi communément que *-m* finale, ou l'ajoutent là où il n'avait pas sa raison d'être; voir Niedermann, *Hist. Lautl. des Lat.*², p. 95. — Le roman *spōso* montre que la voyelle a été allongée par *-n-*; or, les voyelles finales sont toujours longues quand elles sont suivies de *-m* devant une initiale consonantique suivante, parce qu'alors *-im* p. ex. se prononçait *ī̃, -em* *ē̃*, etc. Mais si *-m* finale équivaut à *-n-* devant *s* sourde à l'intérieur, pourquoi les inscriptions n'écrivent-elles presque jamais *-n* au lieu de *-m* en fin de mot? C'est sans doute parce que cette valeur de *-n-*, étant liée à une position assez rare à l'intérieur, ne semblait pas caractéristique de *n*, et parce qu'on voulait éviter une confusion avec les cas où *-n* doit se prononcer.

Cette réduction de *-n-* avait lieu aussi à l'intérieur devant *-f-*, mais ce groupe intérieur était fort rare aussi; au contraire *-m* se trouvait souvent devant des initiales *f-*, *s-*; la prononciation réduite de la nasale semblait donc plus caractéristique de *-m* que de *-n-*. Il est d'ailleurs difficile de dire en quoi consistait cette prononciation réduite de la nasale: des indications des grammairiens on ne peut rien tirer de clair; la métrique semble prouver que cette nasale réduite ne consistait plus à la finale en une articulation consonantique, car *-em* est traité comme *-ē*, v. Niedermann, *Hist. Lautl. des Lat.*² p. 64 et suiv.

[1] Sauf les inscriptions officielles de l'époque classique.

Les observations qu'on vient de présenter pour *-m*, valent aussi pour *-n*, et pourtant *-n* ne disparaît pas comme *-m*. C'est que, si les conditions phonétiques sont les mêmes, la signification morphologique est tout autre: *-n* est un élément prédésinentiel qui se trouve à tous les cas; le type de dérivation a donc pu empêcher la généralisation de la forme réduite de *-n*, et faire disparaître celle-ci: *lien*, *lienis*, *lienī*, etc.; *levāmen*, *-mĭnis*, etc. Les langues romanes, sauf dans quelques monosyllabes, n'ont pas plus de trace de *-n* que de *-m*.

Ainsi le traitement des nasales finales confirme le principe: la finale prend la forme qui est exigée par les règles des groupes qu'elle peut former, et c'est l'influence la plus forte qui domine et détermine cette forme.

III. *s* finale de mot.

L'histoire de *s* finale présente un problème qui a déjà exercé la sagacité de bien des linguistes. Les sources de nos renseignements sont naturellement les usages de la versification préclassique et les inscriptions. Les faits que fournit la métrique sont exposés dans deux études de maîtres: L. Havet, *L' s latin caduc*, dans les *Mélanges G. Paris* p. 303—329; et F. Leo, *Plautinische Forschungen* p. 224—301. Les renseignements fournis par les inscriptions sont exposés avec précision par C. Proskauer, *Das auslautende -s* (1909).

M. Havet, étudiant *-s* précédée de brève et suivie de consonne, montre que la versification ïambotrochaïque établit α) la chute de *-s* devant consonne avec certitude surtout dans le demi-pied faible qui forme la syllabe pénultième d'un vers: *qualĭ sit*; — β) la conservation de *-s* devant consonne dans les demi-pieds forts suivis d'un demi-pied faible formé d'une syllable unique, brève ou longue: *habetis qui* (˘ ˘ ´ ¯). La versification dactylique montre également que, jusqu'à Lucrèce et aux *Phaenomena* de Cicéron, *-s* final pouvait devant consonne être compté dans la mesure ou négligé. Dans les demi-pieds faibles Ennius et ses suc-

cesseurs supprimaient généralement l'*s* devant consonne, mais M. Leo, *Plaut. Forsch.* p. 301 note, fait remarquer que cette règle a des exceptions.

M. Leo[1] a étudié *-s* finale précédée de brève et suivie d'une voyelle. Sa conclusion peut être ainsi résumée: vers le milieu du 6e siècle de Rome *-s* finale était bien plus instable après voyelle brève qu'on ne l'admet d'habitude: «für Livius, Naevius, Plautus wird man sich entschließen müssen, die Grenzen des Gebrauchs über die Abstoßung vor Konsonanten auszudehnen», p. 284. Il considère Ennius comme le créateur de la règle qui restreint la chute de *-s* à la position devant consonne. Quant à la position après une voyelle longue, la chute de *-s* en ce cas, selon M. Leo, n'existe pas chez Plaute ni ailleurs.

M. Havet, *ibid.* p. 328, a donné des faits décrits une explication ingénieuse. Selon lui, la cause qui a décidé le mouvement (de rétablissement de *-s*) est un détail métrique: l'hexamètre admet facilement une coupe après le quatrième pied, rarement après le trochée quatrième; donc: *volvendus litore vagit* plutôt que: *volvendu(s) per aethera vagit.* De là viendrait la tentation de conserver *-s* dans le quatrième demi-pied faible, puis au commencement du vers par analogie, et ailleurs par amour de la difficulté vaincue et esprit de discipline. Puis la mode qui règnait en versification aurait, selon M. Havet, gagné les gens cultivés et enfin les autres. Lucilius, *ibid.* p. 324, entendait écrire systématiquement *tempus*, même quand la prononciation était *tempu*, et aurait contribué ainsi au rétablissement de *-s*.

Cette explication se heurte aux faits établis par C. Proskauer dans sa dissertation *Das auslautende -s auf den lateinischen Inschriften.* Lucilius a commencé à écrire ses satires en 131 av. J. Ch., et le 9e livre, où il s'occupe de grammaire, n'est pas antérieur à 116. Il est venu trop tard pour exercer l'influence dont parle M. Havet. En

[1] Dans la 2e édition (1912) des *Plautin. Forsch.* la même doctrine est reproduite sans changement important.

effet dans les inscriptions *-s* finale est rétablie régulièrement vers 200 av. J. Ch. Il semble donc qu'il faut retourner la théorie de M. Havet: c'est la langue populaire qui a influencé l'usage des poètes anciens, et non l'inverse. Avec cette vue s'accorde bien le passage, où Cicéron, *Orator* 48, 161, parle du rétablissement de *-s*: pour la chute de *-s* Cicéron cite seulement des exemples empruntés à des poètes, d'où résulte seulement l'existence d'une licence poétique, et il ne dit rien qui prouve la chute de *-s* dans la langue ordinairement[1] parlée. Il est donc naturel de voir dans la chute de *-s* un archaïsme encore admis par certains poètes, mais rejeté par les *poetae novi.*

Telle est l'argumentation de C. Proskauer. Elle repose sur les faits suivants (*Das auslaut. -s* p. 10 et suiv.), que présentent les inscriptions antérieures à 200 av. J. Ch.

A Rome on trouve:

α) plusieurs fois *-(i)ŏ* au lieu de *-(i)os,* tandis que *-s* est écrite dans le même document après une autre voyelle: *CIL.* I 188, 190, 311; VI 30845, 168.

β) *-s* après *o* est plus souvent omise qu'écrite, sauf dans les inscriptions les plus anciennes.

γ) *-ius* existe dans des inscriptions très anciennes: *CIL.* I 531, 530; VI 30842, 30843, 30858, 30986; vers 200 av. J. Chr. *-ius* et *-us* règnent partout.

δ) *-s* ne tombe après aucune autre voyelle brève que *-ŏ*, une fois cependant après *-ĕ*, jamais après voyelle longue, ni après *-ŭ.*

Les inscriptions du Latium à cette époque donnent le même résultat: 10 fois *-io* = *-ius*, contre 2 fois *-ius* et 1 fois *-ios*; *-u* pour *-us* paraît 1 fois *CIL.* XIV 2863 *nationu cratia*; *-s* tombe après une autre voyelle brève que *ŏ* seulement après *ĕ* < *ĭ* trois fois dans des titres: *militare* (nom. sg.) *CIL.* I^{2} 48 et 49 (Tusculum); *aidile*, *Notizie d.*

---

[1] Cependant Cicéron dit que la prononciation sans *s* finale paraît un peu rustique; cela, semble-t-il, implique que cette prononciation se maintenait encore dans certains milieux.

scavi 1907, 659 (Lavinium), et deux ou trois fois après une voyelle longue dans des titres et devant *-que* enclitique.

A Préneste les inscriptions sur miroirs et cistes ne fournissent aucun exemple sûr de la chute de *-s*; elles sont l'œuvre d'ouvriers étrangers. Mais les inscriptions sépulcrales du 6e siècle fournissent 65 exemples de *-io* contre 3 ex. de *-ios* et 27 *-ius*; après consonne 1 fois *-os* et deux fois *-us*.

Les inscriptions des provinces italiques s'accordent avec celles de Rome et du Latium: *-u* = *-us* seulement IX 3864 *P. Harviu. S. f.* (devant *s*); on trouve régulièrement *-io* et *-o* et des formes en *-us* et *-os* après consonne ou une autre voyelle que *i*. Plusieurs inscriptions présentent *-io* à côté de *-os* ou *-us*: *P. Curtio . . . Rufus*, *Eph. epigr.* VIII 542. Il n' y a qu'un exemple certain de la chute de *-s* après longue.

Le trait dominant dans cet ensemble est, comme le remarque C. Proskauer, le contraste entre *-os* après *i* et après une consonne: *-ios* est très rare, *ius* relativement peu fréquent, *-io* très fréquent; au contraire après consonne *-us* est plus fréquent que *-os*, et *-u* est très rare (*-iu* n'existe peut-être pas). La consonne initiale de mot qui suit est indifférente. Comme *-s* finale se maintient régulièrement après voyelle longue et après voyelle brève autre que *ŏ*, tandis qu'elle tombe si souvent après *ŏ*, il faut admettre que la chute de *-s* dépend de *ŏ*.

Cette dépendance, selon C. Proskauer p. 31—33, peut s'expliquer de deux manières. On peut supposer qu'après *-ŏ-*, surtout après *-io-*, *-s* avait une prononciation réduite, indiquée par l'omission graphique; puis que cette *-s* réduite s'est raffermie lorsque *-ŏs* est devenu *-us*. Mais cette solution, l'auteur le fait remarquer, est peu probable: *-ŏs* et *-ĕs* deviennent *-us* et *-is* sous l'influence de *-s*; cette influence ne se comprendrait guère dans le cas où *-s* eût été faiblement prononcée. De plus comme les poètes négligent *-s* devant consonne, la réduction de *-s* paraît insuffisante pour expliquer cet usage. Enfin cette hypothèse ne me

semble pas expliquer pourquoi *-ius*, attesté dans des inscriptions aussi anciennes que *-io*, est cependant moins répandu. On ne peut guère dire que *-ŏs* est devenu *-us* plus tard après *-i-* qu'après une consonne, car *-ius* paraît attesté aussi anciennement que *-us* après consonne.

La deuxième possibilité, selon C. Proskauer, est la suivante: *-ŏs* a pu devenir *-ŏ* après voyelle seulement; après consonne *-ŏs* est resté, puis est devenu *-us*, qui a peu à peu évincé *-ŏ*; les formes en *-ios* et en *-u* seraient dues à l'influence mutuelle des deux types réguliers *-iŏ* et *-ŭs*.

Dans les deux hypothèses *-i-* joue le rôle essentiel: on admet qu'à cause de cet *-i-*, l'*ŏ* de *-io-* avait une prononciation plus ouverte qu'après consonne, et élargissait l'articulation de *s*. A l'appui l'on cite *alveolus*, *filiolus*, où *ŏ* est maintenu après une voyelle; mais je ne crois pas ce parallèle bien concluant: la voyelle n'a pas empêché *-ŏs* de devenir *-us* dans *alveus* et *filius*, et en général *-iŏl-* n'équivaut pas à *-iŏs*. De plus la désinence *-ius* serait due à l'influence de *-us* après consonne; or, rien ne prouve que *-ius* soit moins ancien que les autres désinences en *-us*. Enfin, si la prononciation ouverte de *iŏ* est la vraie cause de la chute de *-s*, pourquoi *-s* ne tombe-t-elle pas après *ā*, *ē*? Je ne vois pas comment la quantité de *ā* pourrait empêcher la chute de *-s*, car nous avons vu qu'une dentale finale se maintient après une brève, mais tombe après une longue.

Aucune des deux hypothèses proposées ne me paraît fournir une solution vraisemblable du problème. D'autre part aucun fait des groupes consonantiques intérieurs ne présente de ressemblance avec la chute de *-s*. A la fin d'un mot les consonnes sont traitées comme suivies d'une occlusive sourde; or, devant une occlusive sourde intérieure, *-s-* ne change pas; devant une occlusive sonore *-s-* disparaît sans doute, mais il en résulte un allongement de la voyelle précédente, ce qui n'a jamais lieu lorsque *-s* disparaît.

Je ne vois donc pas de solution possible au moyen de la phonétique. L'influence de la pause doit être aussi écartée. Sans doute M. Havet admet comme possible une prononciation réduite de *-s* devant une pause. Mais il montre lui-même que *-s* peut garder toute sa valeur devant une pause chez Plaute et chez Ennius (*L' s latin caduc* p. 314 et 309). D'ailleurs l'influence de la pause ne peut rendre compte de la différence entre *-io* et *-us*.

La morphologie suggère l'hypothèse suivante. V. Henry, *M. S. L.* 6, 204 et suiv., a expliqué l'abrègement de **-ā* au nomin. sg. de la première déclinaison par l'influence du type de la déclinaison en *-ŏ-*: *mensă*, *mensăm*, d'après **hortŏs*, **hortŏm*; et cette explication est bien préférable à celle qui repose sur la loi des groupes ïambiques: les effets de cette loi ont été éliminés généralement là où l'analogie leur était défavorable, tandis que *mensă* est resté. Il y avait donc association étroite entre les déclinaisons en **-ā* et en **-ŏ-*, comme on le voit encore par le génitif pluriel *hortōrum* d'après *mensārum*, par *mensae* d'après **hortī*, etc.; cette association était sans doute encore favorisée par la déclinaison en **-ŏ-* et en **-ā* de beaucoup de noms, surtout adjectifs.

S'il est permis d'expliquer *mensae* par **hortoi*, serait-il impossible d'expliquer *tribunŏ* (au lieu de *tribunŏs*) à côté de *tribunŏm* par l'influence du type asigmatique *mensă* à côté de *mensam*? L'influence de l'analogie ne me paraît pas plus étonnante dans un cas que dans l'autre. Voyons si les faits particuliers, si bien établis par M. Havet et par M[elle] C. Proskauer, s'accordent avec notre hypothèse.

Pourquoi l'*-s* disparaît-elle plus souvent après *-i-* qu'après une consonne? Les noms en *-io* sont en général des noms propres ayant une forme en *-ia* à côté de la forme masculine: *Fourio Fouria*. Dans ces noms l'association entre la déclinaison en **-ŏ-* et celle en **-ā* était donc favorisée par cette circonstance.

En ancien latin il existe des formes telles que *parīcīdas* et *hosticapas* au nom. sg. Elles étaient plus que

toute autre exposées à l'influence du type *mensă,* et en effet le nominatif sg. y est devenu partout *-ă*: *paricīda.* Et il est possible que les mots tels qu'*agricola* aient eu autrefois généralement au nom. sg. la désinence *-as*, cf. skr. *paçu-rakṣiḥ* (hypothèse de M. de Saussure, *Mél. Havet* p. 459 et suiv.).

Les nominatifs en *-ius* ou *-io* avaient encore souvent la forme *-is*: *Cornelis* au lieu de *Cornelius*; *Cornelis* a naturellement subi l'action de *Cornelio* et perdu parfois *-s*: *Corneli* (*CIL* I 35). Ce nominatif en *-i* pouvait-il donner la désinence *-ĕ*: *militare* < **militari* < *militaris*? C. Proskauer, *Das auslautende -s* p. 34, pense que *-is* > *-ĭ* > *-ĕ* n'existe pas. Cette question en tout cas n'appartient pas nécessairement à notre sujet.

Les types *-is*, *-ĭ* et *-ŏs*, *-ŏ* ont entraîné la possibilité de retrancher parfois *-s* du gén. sg. de la 3e déclin.: *nationu* au lieu de *nationus*, — et au dat. abl. pl. en *-bus.*

Dans ces derniers cas la forme sans *-s* est restée très exceptionelle dans les inscriptions, parce qu'elle n'était amenée que par une analogie lointaine. En général la forme sans *-s* est d'autant moins fréquente que la déclinaison primitive d'un mot est moins directement associée à la déclinaison de *mensa.*

Dans notre hypothèse on comprend aussi pourquoi en général *-s* ne disparaît pas après une voyelle longue. C'est qu'aucun paradigme n'invitait à cette suppression. On comprend aussi pourquoi les poètes ne négligent *-s*, ce semble, que devant consonne. S'ils l'avaient négligée aussi devant une voyelle, il en serait résulté une synalèphe qui aurait trop altéré la prononciation ordinaire du mot. Vers l'an 200 av. J. Ch. les formes dépourvues d'*s* finale étaient déjà hors d'usage: une synalèphe eût donc été choquante. Tout au contraire la synalèphe après *mensam hortum* est usuelle, parce que *-m* en ce cas n'était plus articulée comme consonne.

On voit maintenant aussi pourquoi *-ius* est attesté à la même date très ancienne que *-us* après consonne.

Selon notre supposition *-ios*, sous l'influence de *-ia*, se divise en deux formes contemporaines: *-io* et *-ios*. Puis tandis que *-io* ne change plus, *-ios* devient *-ius* en même temps que *-os* devient *-us* après une consonne: *Fourius* en même temps que *bonus*.

Le nomin. *-(i)o* a pu influencer la désinence *-(i)us* et lui faire perdre quelquefois *-s* finale: *Harviu*. A l'inverse, soit par archaïsme soit par influence de *-ius*, *-us*, on a écrit parfois *Placentios* (à côté de *Placentius* dans la même inscription *CIL* I² 47), *tribunos* à la même époque où *tribunus* était la prononciation et la graphie ordinaires. Mais ces formes en *-ios* et *-os*, étant en contradiction avec la loi phonétique *-ŏs* > *-ŭs*, sont rares et ont disparu bientôt.

Dans notre hypothèse il n'y a pas de raison pour que, avant 200 av. J. Ch. ou mieux aussi longtemps que *-iŏ* et *-ŏ* faisaient partie de la langue courante, on ait évité les désinences *-iŏ* et *-ŏ* devant voyelle. Et en effet les inscriptions présentent *-io*, *-o* aussi bien devant voyelle que devant consonne: CIL. I² 545 p. 428 *C. Ouio Ouf. fec(i)t*; 559 p. 430 *Setio atos* (Préneste), 56 p. 390 *Q. Fourio A. f.*, etc. — L'usage contraire des poètes montre sans doute qu'à leur époque les finales en *-o -u* ne faisaient plus partie de la langue courante.

Les autres traits qui caractérisent l'histoire de *-s* après 200 av. J. Chr. s'accordent également avec notre hypothèse.[1] A partir de cette époque les inscriptions montrent que *-s* était rétablie complètement dans la prononciation normale: même les *tabellae defixionum* conservent *-s* bien plus fidèlement que *-m*, et en général il n'y a pas de cas où *-s*, comme *-m* si souvent, soit ajoutée sans cause étymologique en fin de mot. Voir C. Proskauer p. 81 et suiv. Puisque *-s*, croyons-nous, n'a jamais subi de réduction ou d'amu-

[1] M. Marouzeau, *MSL.* XVII, p. 280, se demande si *-s* finale se serait maintenue intacte à Rome, puis de la capitale aurait gagné la province. Mais cette hypothèse ne rend pas compte, semble-t-il, des faits établis par les inscriptions.

ïssement phonétiques, il est naturel qu'une fois la forme analogique *-iŏ*, *-ŏ*, éliminée, on ait écrit *-s*, comme on la prononçait. La langue poétique affecte souvent des archaïsmes; il n'est donc pas étonnant qu'elle ait conservé les anciennes formes plus longtemps. Lorsque le latin s'est transformé en les diverses langues romanes, quelques dialectes, le roumain et l'italien, ont éliminé *-s*, tandis que les autres la conservaient. On ne voit aucun lien entre cette chute de *-s* en roman et les désinences *-iŏ* et *-ŏ* de l'ancien latin.

Il n'y a aucune difficulté non plus à concilier notre supposition avec les faits que présente le cas où une finale en *-s* est suivie de la copule *est* ou *es*. Ces faits ont été décrits par M. Leo, *Plautin. Forschungen* p. 253 et suiv., et par M. O. Brinkmann dans sa dissertation *De copulae est aphaeresi* (Marburg 1910). Les inscriptions et les manuscrits donnent un très grand nombre d'exemples de graphies telles que *vocitatust* = *vocitatus est, situst*, *satiust*. M. Leo, p. 254 et suiv., avait expliqué ces formes par la chute de *-s* et par une synalèphe combinée avec une enclise, cette enclise amenant la perte d'un temps de brève et expliquant pourquoi *solitas* = *solita es* vaut trois brèves et non ⏑ ⏑ –. Mais M. Maurenbrecher, *Berl. phil. Woch.* 1911, 309, maintient, contre M. Leo, les formes *virtūst*, *Teleboīst*, *verbīst, rēst* = *virtūs est*, etc., qui montrent que ce fait se produit non seulement après voyelle brève, mais aussi après longue; or après voyelle longue *-s* ne tombe pas. De plus, selon M. Maurenbrecher, les formes telles que *similest* = *similis est* ne supposent pas nécessairement **simili* > *simile,* mais peuvent continuer *similĭst*, où *-ĭ-* devient *-ĕ-* en syllabe fermée finale de mot comme dans *comes* < **comĭt-s.* Cependant cette explication n'est pas sûre: comme M. Niedermann me le fait remarquer, dans *comes* l'*ĕ* pour *ĭ* peut être analogique et dû au modèle de mots tels que *eques equitis, auspex auspicis*, etc.

La formule *factust* < *factu-est* supposerait aussi une désinence en *-u*, qui, nous l'avons vu, n'existe pour ainsi

dire pas. La formule *factust* < *facto-est* ne s'accorderait qu'en apparence avec notre thèse sur *-s*. En effet **facto-est* pouvait bien donner **factost* > *factust* avant l'époque où *factus* a éliminé **facto*; mais depuis cette époque *factust* ne serait plus qu'un archaïsme, qui disparaîtrait sans doute assez vite. Or *factust* continue à faire partie de la langue vivante. Il me paraît donc plus conforme à ma thèse et plus vraisemblable en soi de considérer *factust* comme sorti de *factus est* par apocope ou aphérèse de *(e)st,* ainsi que le veulent MM. Brinkmann et Maurenbrecher. Cette apocope dans *factus'st* ne paraît d'ailleurs pas phonétique, mais due au modèle fourni par *facta st, factum st, bona st, bonī st, bonō st.* Je me demande si le même résultat n'est pas explicable aussi par une tendance à l'haplologie: *factus est, virtus est, similis est* forment des groupes phonétiques à un seul accent; la formule est donc à peu près la même que dans *dixisse* > *dixe* et analogues.

En somme nous aboutissons à ce résultat. Rien ne prouve que phonétiquement *-s* après voyelle longue ou brève ait subi une réduction ou soit tombée en latin ancien. Le contraire paraît très vraisemblable. De même *-s* précédée de consonne reste: *rex, princeps,* de même que dans la formule: consonne non initiale + *s* + occlusive sourde + voyelle.

L'histoire de *-s* confirme donc notre théorie sur le traitement d'une consonne finale: en fin de mot une consonne est traitée comme dans un groupe intérieur consonantique où elle est suivie d'une occlusive sourde.

Chapitre II.

Influence des consonnes finales de syllabe sur les voyelles.

I. Les voyelles suivies d'une consonne finale de mot.

1. Les voyelles brèves.

Dans les monosyllabes les changements propres aux voyelles intérieures n'ont naturellement pas lieu: *mĕl, fĕl.*

Ailleurs les voyelles en syllabes finales ont le même traitement qu'en syllabe intérieure devant consonne: *nomĕn, princĕps* conservent *-ĕ-* malgré *nominis, principis*, comme *retĕntus, incĕptus.*

α) *-ŏl* > *-ŭl*, *-ŏr* > *-ŭr*, *-ŏm* > *-ŭm*, *-ŏs* > *-ŭs*, *-ŏnt* > *-ŭnt*: *consul, robur, bonum, bonus, legunt.* De même en syllabe intérieure: *consŭltus, amŭrca, alŭmnus, onŭstus, promŭnturium.* On écrit *servom* aussi longtemps que *sequontur.*

β) *-ĕs* > *-ĭs*, mais *-ĕss*, résultat de *-ĕts -ĭts*, donne *-es*: *generis, agis*, mais *eques, miles, comes.* Cette différence de traitement indique qu'en fin de mot *-s* simple, mais non *-ss*, tendait vers une prononciation palatalisée. Or il semble qu'à l'intérieur d'un mot la même différence existe entre *-ĕ-* suivi de *-st-* et *-ĕ-* suivi de *-sc-*; *-ĕst-* ne change pas, mais *-ĕsc-* paraît devenir *-ĭsc-*:

-ĕst- reste sans changement: adjectifs en *-estris*: *terrestris, campestris, silvestris*, etc., *equestris, pedestris*; — en *-estus*: *scelestus, modestus, honestus*; — *intestinus, tempestas*, etc. — Quelques mots présentent bien *-ĭst-*, mais ne sont pas concluants: *canistrum* < κάναστρον, mais on peut admettre une influence des mots en *-istrum*: *capistrum* «bâillon», *calamistrum*, qui ont un *ĭ* primitif, et où l'on voit des formes grécisantes (Brugmann, *Grundriss* II² 1 p. 346), cf. ἄγκιστρον. — *Rapister* «brigand» chez Lucilius, 66, Marx, est douteux, et pourrait être forgé sur *magister,*

minister. — *Răpistrum* «rave sauvage» est un terme rural: *ĭ* au lieu de *ĕ* peut y être dialectal. — *antisto* continue *anti* (non *ante*) + *sto.* — *lepista* (< λεπαστή?) peut être dialectal (v. Walde *Et. Wb.*²), et est moins bien attesté que *lepesta.*

-ĕsc- > *-isc-*: *praefiscinī* < **prai-fĕscino-* < **prai* + *făscinŏ-*; cet exemple paraît sûr. — On pourrait expliquer *disco* par **dĭ-dək-skō* > **didăscō* > **didĕscō* > **didisco* qui deviendrait *disco* par haplologie; si l'on pose **dĭ-dk-skō*, **-dk-* étant le degré zéro de la racine de *dŏceo*, il faut séparer *disco* de διδάσκω, ce qui est invraisemblable. Il est vrai que le rapport de διδάσκω à *doceo* n'est pas clair.

Le groupe primitif *-is* reste sans changement; *ovĭs*, comme en syllabe intérieure *minĭster, magĭster, vidĭsti, cinĭsculus.*

γ) *-ĕt* > *-ĭt.* Ce résultat surprenant n'existe qu'à la 3ᵉ pers. sg.: *agĕt* > *agĭt.* Il n'est pas phonétique. En effet on ne peut l'expliquer ni par **agĕtĭ* ni par *agĕt.* Il n'est pas sûr qu'**agĕtĭ* ait existé, car il n'est pas sûr que la désinence **-ti* appartienne à la conjugaison thématique latine. Et si l'on pose **agĕtĭ*, il en résultait **agiti* bien avant l'époque de la formule *-ĕt* > *-it*, et alors *aget* est inexplicable. — Il est au contraire naturel de considérer *agit* comme une forme analogique causée par les formes voisines: *agĭs, agĭmus, agĭtis* et par l'influence du type représenté par *capĭs, capĭt, capĭmus, capĭtis*, où *-ĭt* est ancien. La chronologie s'accorde avec cette vue: *agit* remplace *aget* lorsque *agēs* est devenu *agĭs.* Une contre-épreuve est fournie par le maintien de *-ĕ-* dans l'enclitique *-mĕt : tūtimet.*

δ) *-ĭm* > *-ĕm*? Cette formule proposée par M. Meillet, *De qques innovations de la déclin. lat.* p. 30 et suiv., expliquerait directement *ovem, ignem*, etc., comme *quem* < **quĭm.* Mais comme il n'y a en latin aucun mot présentant i.-e. *-ĭm-* + consonne labiale en syllabe intérieure, il est impossible de vérifier notre hypothèse sur les finales en ce cas si intéressant.

ε) *-ăn* > *-ĕn*: *oscĕn, tubicĕn* comme *accĕntus.*

ζ) *-ăr* > *-ĕr*: probablement *anser* < **ansar* cf. Ernout, *Elém. dial. lat.* 109—110. — De même en syllabe intérieure: *impertior*, cf. *părtior*.

Jubar, *jubaris* vient sans doute de **jubăs*.

2⁰. Les diphtongues.

De même qu'en syllabe intérieure devant consonne, une brève qui forme diphtongue avec **-y-* et **-w-* devant consonne finale de mot s'assimile à la sonante: *excīdo* < *ex* + **caido, anquīna* emprunté de gr. ἀγκοίνᾱ, comme *mensīs* < **mensais*, *lupīs* < **lupois*; *condūco* comme *manūs*.

En fin de mot le groupe: brève + **y (*w)* donne le même résultat que devant une consonne finale ou qu'en syllabe intérieure devant une consonne: *tutudī* < **tutudai* (cf. skr. *tutude), domī* < **domoi* cf. οἶκοι, *noctū* < **noctĕu.*

Au datif sg. des 1ᵉ et 2ᵉ déclinaisons on trouve les désinences *-ā* et *-ae*, *-ō* et *-oi*: *fortunā*, *mensae*, *Numasioi*, *bonō*. On explique d'ordinaire les désinences *-ā*, *-ō* comme le résultat de *-ōi*, *-āi* devant une pause, v. p. ex. Stolz *Hdb.*⁴ p. 206. M. Ch. Bartholomae a ruiné cette théorie dans son étude: *Der Dat. Sg.-Ausgang der* **o**-*Deklination im Lateinischen* (*Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissensch.*, 1910, *5. Abhandlung*). Si **-āi* donne *-ā* devant une pause, pourquoi le locatif, identique au datif même quant à l'accent, ne présente-t-il jamais de formes telles que *Romā,* mais toujours[1] *Romae* (p. 5)? Si le latin dès le début avait eu les doublets *-ōi* et *-ō*, *-āi* et *-ā*, comment se fait-il que le latin classique n'ait conservé que *-ae* et *-ō,* et non soit *-ai* et *-oi,* soit *-ā* et *-ō*, quoique les deux déclinaisons en *-ā-* et en *-ŏ-* tendent à uniformiser leurs désinences (p. 4)? A la page 6, M. Bartholomae fait valoir un argument qui me paraît insuf-

[1] La critique que F. Solmsen, *Z. vergl. Spr.* 44, p. 197 et suiv., a faite des arguments de M. Bartholomae ne me semble pas ébranler la certitude du résultat. Cependant Solmsen observe avec raison que le locatif est trop rare dans les inscriptions populaires anciennes pour qu'on puisse rien conclure.

fisant: *-*āis* *-*ōis* donnent -*ĕis* > -*īs*, tandis que -*āi* donne -*ae*, c.-à-d. conserve plus longtemps -*ā*- que le dat. abl. pl. en -*āis*; or M. Bartholomae prétend que -*āi* n'a pu conserver -*ā*- que devant une pause. Mais rien ne nous autorise à penser que *āi* serait traité en syllabe intérieure devant consonne + voyelle comme -*āis*, ni surtout que -*āi* et en général une diphtongue longue latine, finale de mot et non suivie d'une consonne finale, soit traitée comme si elle était suivie d'une consonne finale: la sonante d'une diphtongue est plus proche d'une voyelle que d'une consonne, et par suite son influence sur la voyelle précédente n'est pas nécessairement identique à l'influence d'une consonne finale; nous verrons que les voyelles finales n'obéissent pas à la même loi que les consonnes finales. Donc -*āi* a pu être traité autrement que -*āis*.

Avec M. Bartholomae, j'admets que les dialectes italiques avaient d'abord au datif sing. de la 1e déclinaison seulement -*āi*, et que -*ā* vient de l'influence de la déclinaison en -*ŏ*-, où le datif sg. avait dès l'italique commun deux désinences -*ōi* et -*ō*, cette dernière désinence -*ō* continuant i.-e. *-*ōya*^{x} (*a*^{x} représente l'une des trois voyelles *ĕ*, *ă*, *ŏ*), cf. skr. *ásurāya* (p. 3). Plus tard le latin a perdu la désinence analogique -*ā*, sans doute parce que le locatif -*āi* > -*ae* s'était fondu avec le datif, cf. au pluriel -*īs* < -*āis* pour le datif et le locatif (p. 14); il semble aussi qu'-*ā* n'était pas très usuel en latin, et par conséquent était exposé à être éliminé au profit de la forme ordinaire -*ae*. Mais pourquoi -*ō* a-t-il en latin évincé -*ōi*? On peut supposer qu'il a été de bonne heure très usuel en latin, puisqu'il a exercé assez d'influence pour produire la désinence analogique -*ā*, tandis que dans les dialectes osco-ombriens -*oi* a évincé -*ō*. M. Bartholomae attribue (p. 12—13) la victoire de -*ō* en latin à l'influence que la déclinaison en -*ĭ*- aurait exercée, surtout dans des groupes tels que *ceivē romanō*, où -*ō* correspondait mieux que -*ōi* à la désinence -*ē* de *ceivē*. Cette influence me paraît faiblement motivée. Il me semble plus naturel de supposer que -*ō* est

seul resté, parce qu'il était identique à *-ō* désinence d'ablatif-instrumental, de même qu'au pluriel *-eis* était la désinence commune au datif, à l'instrumental et à l'ablatif. Sans doute la désinence primitive de l'abl. sg. est *-ōd*, mais le *-d* y est tombé assez tôt pour expliquer l'influence supposée; en outre l'instrumental se terminait primitivement en *-ō*, il est même possible, bien que peu vraisemblable, que cette désinence soit restée dans l'usage en même temps et aussi longtemps que celle de l'abl. en *-ōd*.

En somme on voit qu'il n'y a pas de raison suffisante pour expliquer les datifs en *-ā*, *-ō* par *-āi*, *-ōi* sous l'influence de la position devant une pause, dont l'effet naturel serait plutôt de conserver la sonante de ces désinences.

3°. Les voyelles longues.

De même qu'en syllabe intérieure devant sonante + consonne, une voyelle longue devient brève devant *-r*, *-l*, *-m*, *-n*, **-y*, **-w*; comme *conclūdo* < **-clāudō* < **-klāwĭdō*, *laudăntis* < **laudāntis*, on a: *amŏr*, *animăl*, *laudābăm*, *neptĭm*, *hominŭm*, *audĭn*, *vidĕn*, *equăe* < **equāi*, etc.

La voyelle cependant reste longue dans les monosyllabes: *nōn*, *rēn*, *cūr*, *fūr*, *sōl*, *sāl*. Cette exception est due sans doute à une prononciation particulière de ces mots.

Dans les mots de plus d'une syllabe l'abrègement a été longtemps combattu par l'analogie; mais là où l'analogie ne pouvait agir, la forme à voyelle abrégée est seule usuelle: on a dit toujours *patĕr*, *matĕr*, *fratĕr*, parce que les autres cas n'ont pas *-ēr-*, mais *sorŏr* est attesté avec les deux quantités à cause de *sorōris*, etc. Skutsch, *Glotta* II 156—157, voit dans *patĕr*, *matĕr*, *fratĕr* des vocatifs à voyelle brève employés comme nominatifs, cf. *Juppitĕr*; mais cette explication ne s'impose pas. D'autres font appel à la loi des mots ïambiques: **pătēr* > *pătĕr*, d'où **mātēr* > *mātĕr*; mais on attendrait plutôt l'inverse, car l'analogie a été partout plus forte que la loi des mots ïambiques.

Il est d'ailleurs probable que cette loi d'abrègement a agi depuis les temps préhistoriques: *patĕr, mātĕr,* jusqu'à l'époque classique: *vidēn* < *vidēs-n(e).*

M. Meillet, dans une note insérée dans la thèse de M. Vendryes sur l'*Intensité initiale* p. 83, enseigne que toute longue finale suivie de consonne s'abrège en latin: comme on a *cantābăm*, *cantābăt*, on devrait donc avoir **cantābăs*, **meritŏd*; mais *cantābās*, *meritōd* restent, parce que *-s* et *-d* en fin de mot sont à peine prononcés. Mais rien ne prouve que *-s* ait subi une réduction après une voyelle longue. Dans les inscriptions anciennes on observe la chute de *-s* après une brève dans une masse d'exemples, mais presque jamais après une longue, sauf dans quelques titres ou noms propres. De plus comme les finales en *-r*, *-l*, *-m*, *-n*, réalisent des conditions spéciales, dans lesquelles l'abrègement est conforme à notre théorie, et comme aucune autre occlusive que *d, t* ne termine un mot latin (*illūc* et analogues ont subi une apocope récente), la difficulté se borne à *-d*, *-t*. Or, dans un mot tel que *meritōd*, le *-d* tombe et *ō* reste long; on attendrait donc que de même un mot tel que *laudāt* aboutisse à **laudā.* Au contraire *laudāt* aboutit à *laudăt*, *laudēt* à *laudĕt,* etc. *Meritō* et *laudăt* sont tous deux manifestement phonétiques: on ne voit pas quelle action analogique pourrait les expliquer. Cependant ils semblent se contredire, car dans *meritōd* la dentale finale tombe en conservant la voyelle longue précédente, tandis que dans *laudāt* elle reste en abrégeant la longue précédente. On peut sans doute concilier ces deux résultats de la manière suivante. A *meritōd* > *meritō* on peut comparer **sēd-parō* > *sēparō.* Une dentale intérieure s'assimile totalement à une occlusive suivante; d'où une géminée, qui après consonne se simplifie: **sēd-parō* > **sēpparō* > *sēparō.* De même dans *meritōd* le *-d,* traité comme devant une occlusive sourde, tend à s'assimiler et à prendre la prononciation qu'il aurait dans une géminée; c'est pourquoi il tombe après longue: *meritō*, mais *illŭd.* A *laudāt* on ne peut rien comparer en

syllabe intérieure, car il n'y a pas d'exemple où une dentale sourde soit placée après longue et devant occlusive. Dans tous les cas tels que *sēparō*, la dentale était primitivement sonore. Or une sonore tend à conserver, non à abréger une voyelle longue : **ăg-tos* même devient *āctus*. Donc *sēparō* ne prouve rien pour le *-t* de *laudāt*. En syllabe intérieure le seul cas où une occlusive géminée sourde suive une longue, est celui des doublets *lītera lĭttera*, *bāca băcca*, *cūpa cŭppa*, où l'occlusive géminée sourde abrège en effet la longue précédente. D'ailleurs la ressemblance n'est que partielle. Dans *laudāt* le *t* est final de syllabe, dans *lītera* il est initial de syllabe.

II. Voyelles finales de mot.

Comme les polysyllabes commençant par un groupe ïambique peuvent en vieux latin abréger la longue de ce groupe en syllabe intérieure, de même les mots ïambiques abrègent la finale: *-ū* n'est abrégé que chez Plaute; *-ī*, *-ē*, *-ā* ne sont abrégés à l'époque classique que dans des mots ïambiques soustraits à toute influence analogique: *pŭtă*; *nĭsĭ*, *quăsĭ*, *ĭbĭ*, *ŭbĭ*, etc.; *bĕnĕ*, *mălĕ*.

Au contraire même dans des mots non ïambiques *-ō* peut être abrégé depuis le début de l'époque impériale au nom. sg. *mentiŏ* (Hor. *serm.* 1,4,93), *Nāsŏ* (Ovide), et à la 1[ère] pers. du sing. des verbes: *findŏ* Properce III, 9,35 ; à l'ablatif-datif on ne cite qu'un exemple d'abrègement dans un mot non ïambique: *vigilandŏ* Juvénal, *Sat.* 3,232. Ce traitement spécial de *-ō* ne peut être attribué à un abrègement de la longue finale en général, puisque les autres voyelles n'y participent pas; il n'est sans doute pas une extension analogique des abrègements dûs à la loi des mots ïambiques. Mais *laudŏ* s'est réglé sur *laudŏr*, et *mentiŏ*, *-ōnis*, sur *honŏr*, *-ōris*, etc.[1] M. Vendryes, *Intens. init.* p. 85, fait remarquer que la longueur d'une finale n'empêche pas une accentuation telle que *córporī*; mais ce fait prouve seulement que la quantité de la finale ne joue pas le même rôle en latin

[1] Comparer *terrŭ*, *-ăm* d'après *dominŭs*, *-ŭm*.

qu'en grec; on ne peut y voir un signe d'un affaiblissement de la quantité de la finale: la pénultième longue d'un mot grec n'a de même en certains cas pas plus d'influence sur l'accent: ἄνθρωπος ἄνθρωποι, et cela ne prouve pas que -οι ne forme pas une vraie longue.

En dehors du cas des mots ïambiques: *pŭtă*, et des actions analogiques, une voyelle longue finale, de même qu'une longue en syllabe intérieure devant occlusive, ne change ni de timbre ni de quantité: *laudā*, *suādē*, *audī*, etc., comme *affēcī*, *redāctus*, etc.

Les voyelles longues qui terminent un mot semblent donc obéir à la même loi que les consonnes finales: elles sont traitées comme si en syllabe intérieure elles étaient suivies d'une occlusive.

Il n'en est pas de même des voyelles brèves. En fin de mot *-ĭ donne -ĕ: *marĕ* (cf. *mari-a*); ce traitement ne correspond ni à celui de ĭ devant occlusive intérieure: *relĭctus*, ni à celui de ĭ devant voyelle: *marĭa*.

De même il est sûr, ou à peu près, que i.-e. *-*ă* ou *-*ə* donne -*ă*: *generă*, *mariă*, *templă*, *ită* = skr. *iti*. M. F. de Saussure, *Mélanges Havet* p. 459 et suiv., explique par *-*ə* l'-*ă* des composés en -*genă*, -*colă*, etc. — Si l'on suppose que cet -*ă* latin continue *-*ā*, il faut expliquer l'abrègement de -*ā* soit au moyen de l'influence des mots ïambiques, soit (Brugmann, *K. V. G.* 393) par la position devant voyelle; or dans aucun autre cas la position devant voyelle n'a abrégé définitivement la durée d'une longue finale; et les effets de la loi des mots ïambiques non seulement ne se sont pas propagés par analogie, mais l'analogie les a effacés partout où elle a pu s'exercer. — Ce maintien de -*ă* primitif n'a d'analogie ni en syllabe finale fermée: *cornicen* < *-*căn*, ni en syllabe intérieure devant une ou plusieurs occlusives: *recĭpio, recĕptus* < *re-căpio*, -*căptus*.

Il n'est pas facile de déterminer le traitement de -*ŏ*. On explique *sequere*[1] par *ἕπεσο, à l'impératif présent; il

[1] M. Meillet m'écrit: «Il a pu exister une désinence *-*se* en i.-e., cf. osco-omb. -*te-r* en face de lat. -*tu-r*.»

est au moins aussi probable de poser **sequesĭ* correspondant de l'infinitif *legere* (Hirt, *I. F.* 17,64); ce **sequesĭ* serait un infinitif employé comme impératif, cf. *sequiminī.* Sommer, *Hdb.* 619, et Brugmann, *K. V. G.* 588, expliquent *-rĕ* de la 3e pers. pl. du parf. par i.-e. **-ro,* mais cette explication n'est pas évidente. — A l'intérieur d'un mot il semble que *-ŏ-* reste devant occlusive, lorsque cette occlusive termine la syllabe: *innŏxius*, *binŏctium*, *indŏctus*, *recŏctus*, *exŏssis*, *transfŏssus*; de même en syllabe finale: *praecŏx*, *compŏs.* Il est vrai que tous ces exemples sont suspects d'avoir subi une action analogique. De *equĕs* et *hospĕs* < **-ŏts* on a cru pouvoir conclure en faveur de **-ŏ-* > *-ĕ-* au moins devant consonne finale. Mais la désinence *-es* de ces mots peut être due à l'analogie de *comĕs*, etc.

En fin de mot *-ŭ* reste, comme à l'intérieur: *pecŭ.*

Ainsi les voyelles brèves finales ont un traitement spécial. Ce résultat n'est pas surprenant. Les voyelles longues ne changeant jamais en fin de mot, la correspondance entre ce fait et leur traitement à l'intérieur devant consonne n'avait qu'une valeur négative ou de hasard. La règle que nous avons proposée pour les voyelles finales concerne seulement celles qui sont sous l'influence d'une consonne. Or les voyelles qui terminent un mot ne subissent l'influence permanente d'aucune consonne spéciale.

Conclusion.

Pour vérifier notre hypothèse générale concernant l'influence qu'exerce la position des consonnes dans la syllabe sur leur valeur, il a fallu comparer les lois que l'on avait proposées pour les divers groupes consonantiques dans les positions différentes qu'ils peuvent occuper. L'étude de ces lois spéciales nous a conduit à des discussions étymologiques. Parmi nos étymologies nouvelles, les unes n'ont pas d'autre but que d'expliquer certains mots obscurs au moyen de formules établies par ailleurs; les autres tendent à établir les formules proposées; celles-ci n'ont donc de

valeur que si elles sont certaines: j'ai pu m'abuser sur leur valeur; j'ai du moins tenté de les critiquer avant de les admettre.

En étudiant les lois spéciales, j'ai souvent adopté les formules proposées par autrui; plusieurs fois j'ai proposé des formules plus précises ou originales.

Même lorsque les formules d'autrui ont été reproduites, le point de vue auquel je les ai considérées a conservé un caractère personnel à mon étude. Je les ai étudiées en effet en vue de déterminer à quelles conditions il est permis de les généraliser, c.-à-d. de vérifier à l'initiale ou à la finale de mot une formule qui se trouve réalisée dans un groupe consonantique intérieur.

La fin essentielle que je me proposais était de rechercher les rapports des lois qui régissent les groupes consonantiques intérieurs avec les lois qui régissent les consonnes initiales ou finales de mot, les rapports de l'influence des consonnes intérieures sur les voyelles avec l'influence des consonnes finales sur les voyelles des syllabes finales, et de ramener ainsi les diverses valeurs des consonnes à des formules générales.

Presque sur tous les points les faits ont permis d'instituer une comparaison; et la conclusion générale qui s'en dégage est la suivante: les consonnes initiales ou finales de mot sont conservées, modifiées ou supprimées exactement comme dans les groupes intérieurs correspondants; les voyelles des syllabes finales, sauf celles qui terminent le mot, sont influencées par les consonnes finales de la même manière que les voyelles intérieures par les consonnes intérieures correspondantes.

Il n'y a donc pas de lois spéciales à l'initiale ou à la finale de mot. Tout s'explique sans qu'aucun changement particulier doive être attribué à la position devant ou après une pause (*Pausastellung* et *absoluter Anlaut* des linguistes allemands). Quant à l'influence des littérateurs et des grammairiens latins, nous n'en avons rencontré aucune trace appréciable. Même l'histoire de la prononciation de

-s et de *-m* s'explique, ce nous semble, sans qu'une influence extérieure de ce genre soit venue troubler les lois phonétiques.

D'une manière plus précise la comparaison des consonnes dans les diverses positions a montré que, abstraction faite de la consonne isolée intervocalique, il y a pour les consonnes latines seulement trois traitements à distinguer:

1. Même traitement pour la consonne groupée qui commence une syllabe intérieure, et pour la consonne, groupée ou non, qui commence la syllabe initiale: dans *captus* le *-t-* est traité comme le *t-* de *tollo* et de *stare.*

A la finale de mot rien ne correspond à ce traitement, car une consonne de syllabe finale est toujours traitée comme finale de syllabe.

2. Même traitement pour la consonne qui précède l'initiale de syllabe, soit α) après une consonne intérieure, soit β) au commencement du mot, et γ) pour la consonne postconsonantique en fin de mot; p. ex. *t* disparaît également dans *jecur(-t), centum* < **tkm̥tom* < **dkm̥tom, *cortcolom* < **cord-colom,* d'où *corculum.*

Il n'y a donc rien qui en latin historique ressemble à la «liaison», qui en français conserve devant voyelle des consonnes finales amuïes devant une initiale consonantique. M. Niedermann, *Hist. Lautl. des Latein.*[2] p. 57, considère la conservation de *-s* comme un fait comparable à la prononciation française: *mauvais esprit.* Mais ce fait serait isolé en latin, du moins pour les mots accentués.

3. Même traitement α) pour la consonne antépénultième d'un groupe consonantique intérieur (sauf l'antépénultième qui précède *s* + consonne initiale de syllabe); β) pour la pénultième d'un groupe de deux consonnes intérieures ou finales: *r* dans *sparsī, partus, jecur.*

A l'initiale de mot rien ne correspond à ce traitement, car la consonne qui commence la première syllabe d'un mot n'est jamais précédée de deux consonnes.

La position d'une consonne isolée intervocalique ne peut être assimilée à aucune autre position.

De plus la comparaison des consonnes dans les diverses positions aboutit à une échelle des valeurs de résistance et de dominance:

α) La position la plus résistante est celle de l'initiale de syllabe après consonne: cette initiale reste toujours, sauf les cas très rares où elle s'assimile à une consonne précédente. Même les initiales de mot qui commencent la syllabe, subissent parfois l'influence assimilatrice d'une consonne précédente: l'assourdissement des spirantes latines initiales semble dû en effet à l'influence d'une occlusive sourde précédente. Une consonne qui commence la première syllabe du mot n'a donc pas une position plus forte que l'initiale de syllabe intérieure après consonne.

β) La position la plus faible est celle des consonnes qui subissent le traitement n° 2, c.-à-d. celle des finales de syllabe, si ces finales sont précédées d'une consonne, ou sont placées à l'initiale de mot; ce qui revient au même, car la position à l'initiale de mot est une position après consonne.

γ) La position intermédiaire est caractérisée par le traitement n° 3; c'est celle des consonnes postvocaliques qui terminent la syllabe. Elles subissent tout au plus l'assimilation à la consonne qui commence la syllabe suivante.

A ces degrés de résistance correspondent les rapports de dominance. Tous les groupes intérieurs ou extérieurs ont révélé la dominance ou influence décisive de la consonne en position forte, c'est-à-dire de la consonne groupée qui commence une syllabe. Devant cette consonne toutes les autres consonnes du groupe deviennent sonores ou sourdes, selon qu'elle est elle-même sonore ou sourde. Le traitement des autres consonnes du groupe est déterminé par la place que celles-ci occupent relativement à l'initiale de syllabe. Même les consonnes finales de mot obéissent

à cette loi: elles sont toujours traitées selon leur rapport à une occlusive commençant le mot suivant, jamais comme placées devant une initiale vocalique.

On voit que ces résultats s'accordent avec la théorie de la syllabe que nous avons esquissée au début de cette étude. Si une occlusive postconsonantique finale de syllabe n'exerce aucune influence, mais subit l'action des autres consonnes groupées, c'est qu'elle est gênée en son occlusion et en son explosion. Si une consonne postvocalique finale de syllabe résiste mieux et peut exercer une certaine influence, c'est que du moins l'occlusion en est libre de tout obstacle. Enfin la consonne dominante exerce sa pleine influence et résiste le mieux aux actions des phonèmes voisins, parce que l'explosion n'en est pas contrariée et que l'occlusion en est protégée par la consonne précédente; des deux côtés elle est en position forte.

Notre théorie relative à la valeur des consonnes aide à mieux comprendre toute l'évolution du consonantisme latin. En effet elle explique d'abord pourquoi l'assimilation des consonnes est presque toujours régressive: la dernière consonne d'un groupe détermine le sens de l'assimilation, parce qu'elle est en position dominante. Pour s'en convaincre, il suffit de passer en revue les divers faits d'assimilation en latin, tels qu'ils sont exposés par exemple par M. Niedermann dans son *Hist. Lautlehre des Latein.*[2] § 63 et suiv. Dans des cas très rares c'est la consonne initiale de syllabe qui a été assimilée par la finale de la syllabe précédente: **-rz-* > *-rr-*, **-lz-* > *-ll-*; dans ces groupes la consonne initiale de syllabe **-z-* était de nature si faible, que, malgré sa position forte, elle a été dominée par *-r-* précédente. Pendant la période romane l'assimilation a poursuivi l'œuvre commencée en latin, mais elle a continué à agir régulièrement dans le sens de la consonne dominante.

Dans la dissimilation consonantique, c'est l'élément le plus fort qui produit le changement. Or, parmi les facteurs de la force d'une consonne, un des plus importants

est la valeur qu'une consonne doit à sa position: deux consonnes semblables en position équivalente peuvent se dissimiler l'une l'autre; mais, pour qu'une consonne en position moins forte dissimile une consonne semblable en position plus forte, il faut que des circonstances spéciales (accent, sentiment de la parenté étymologique, etc.) donnent à la consonne moins forte une valeur qu'elle n'a pas de par sa position. Voir sur ce point le beau travail de M. Grammont sur la *Dissimilation consonantique.*

Dans la différenciation, telle que l'a définie M. Meillet *MSL.* XII p. 14 et suiv., la nature des phonèmes joue le rôle principal; cependant la position détermine le sens de la différenciation dans des cas tels *anima* > _*anma_ > v. fr. *alme, animalia* > _*anmalia_ > v. fr. *almaille,* où les deux phonèmes semblables sont de même nature.

Dans l'haplologie la valeur des consonnes joue un rôle décisif. La forme ordinaire de l'haplologie consiste en ce que deux syllabes commençant par la même consonne se réduisent à la deuxième syllabe: *Restūtus* < *restitūtus.* La condition de ce fait est non seulement l'identité des deux consonnes, mais aussi l'équivalence de leurs positions. Même si deux syllabes différentes contiennent chacune la même consonne, elles ne se réduisent jamais à une seule syllabe, si cette consonne n'est pas initiale de chacune des deux syllabes: *arātrum* ne peut donner _*arum,_ car une telle haplologie aurait pour effet de supprimer une initiale de syllabe (-*t*-) au profit d'une post-initiale (-*r*-).

Enfin la métathèse n'a jamais pour effet d'échanger des positions de valeur très différente: jamais par exemple une finale de syllabe ne devient initiale de syllabe.

Ainsi la valeur spéciale que les consonnes doivent à leur position a une importance capitale presque dans toutes les parties de l'histoire des consonnes. La théorie que nous avons essayé d'en faire a donc une portée générale et s'applique à tout le consonantisme.

En outre cette théorie montre que l'histoire des consonnes latines présente une évolution, qui, après quel-

ques hésitations, aboutit à un système d'une cohésion très forte, résultant de lois simples: tout changement à l'intérieur se reproduit dans les mêmes conditions au commencement et en fin de mot, et viceversa.

La méthode appliquée dans cette étude est sans doute susceptible d'être appliquée ailleurs. La comparaison entre les diverses positions des consonnes doit dans chaque langue se fonder sur une étude attentive des faits propres à cette langue. Il est clair qu'on ne peut transporter à une autre phonétique les résultats obtenus en phonétique latine; en dehors de l'échelle des valeurs consonantiques, bien d'autres causes peuvent influencer le traitement des consonnes. Mais il est toujours instructif de rechercher, dans une langue donnée, quels sont les rapports existant entre les groupes consonantiques intérieurs et les consonnes initiales et finales de mot. C'est cette recherche qui montre peut-être le mieux la sympathie qui règne entre les diverses parties des mots, l'unité qui domine la diversité de la prononciation. C'est elle qui révèle le mieux les diverses valeurs des consonnes et par suite l'un des facteurs les plus importants de l'évolution d'une langue.

Deuxième Partie.

Dominance et résistance dans l'histoire des voyelles brèves latines.

Le problème que présente l'influence de la position des consonnes dans la syllabe sur leur valeur respective, est, à certains égards, un problème neuf. Au contraire on a déjà souvent étudié l'influence que la position des voyelles brèves en latin exerce sur leurs destinées. Ainsi l'on a montré que la brève placée en syllabe initiale est autrement traitée que la brève en syllabe intérieure ou finale, qu'une brève en syllabe intérieure ouverte se comporte autrement qu'en syllabe intérieure fermée, etc. En particulier on a remarqué que souvent une voyelle brève latine en syllabe non initiale disparaît ou semble disparaître, et qu'en général ce fait dépend, dans une mesure qu'on n'a pu préciser, de la position que la brève occupe relativement aux consonnes voisines.

Dans les études qui suivent, nous considérons les divers cas où une voyelle brève latine a disparu et ceux où l'on a supposé à tort qu'elle disparaissait. Et nous recherchons en quelle mesure les faits peuvent être expliqués par la position des voyelles brèves, quelle valeur une brève tire de sa position, en quelle position une brève résiste et persiste, quelles consonnes, en une position définie, déterminent et dominent la disparition d'une brève.

Première Section.
Absorption ou syncope d'une voyelle brève précédée de consonne en syllabe intérieure.

Ce problème ayant été déjà plusieurs fois traité, nous examinons d'abord les solutions qui ont été proposées, puis nous exposons notre explication personnelle.

Chapitre I.
Discussion des théories antérieures.

On trouve la bibliographie des travaux importants relatifs à la syncope des voyelles latines dans Stolz-Schmalz, *Latein. Gramm.*[4] p. 170, note 2. Deux hypothèses ont été présentées par des linguistes très considérables.

Osthoff, *Archiv für lat. Lex. u. Gramm.* IV p. 464 et suiv., attribue la chute des voyelles au mouvement du langage: si l'on prononce lentement (Lentoform), on fait entendre toutes les voyelles; si l'on prononce vite (Allegroform), certaines voyelles disparaissent. Il résulte de là que pour chaque mot susceptible de syncope, il y a deux formes légitimes et non artificielles. Les œuvres littéraires étant faites en général pour une diction soignée, elles présentent surtout les formes non syncopées, mais la langue de la conversation devait présenter surtout les formes les plus brèves; entre ces deux extrêmes il y avait place pour bien des usages divers.

Cette hypothèse se heurte aux difficultés suivantes. L'orthographe des inscriptions et celle des œuvres où l'on s'attend à trouver des traces de la langue populaire, est à peu près la même que celle des œuvres littéraires. Cette première difficulté n'est pas décisive: elle pourrait être écartée en supposant l'existence d'une orthographe plus ou moins connue et acceptée de chacun.

En outre l'hypothèse d'Osthoff postule des doublets pour tous les mots où une voyelle brève était susceptible de tomber. Or on admet souvent des syncopes après n'importe quelle consonne dans des conditions qui devaient se trouver très souvent remplies. Il y aurait donc eu en latin un très grand nombre de doublets. Mais les grammairiens, qui nous signalent quelques doublets réellement en usage, ne disent rien qui donne lieu d'admettre l'existence de formes doubles pour des catégories de mots tout entières; les inscriptions en latin vulgaire de l'Empire et l'*appendix Probi* fournissent bien un certain nombre d'exemples, mais il s'agit d'une prononciation appartenant à une époque postérieure.

Enfin cette hypothèse ne peut expliquer pourquoi, en certains cas déterminés, qui sont fort nombreux, c'est la forme syncopée, soi-disant caractéristique d'une diction rapide et peu soignée, qui est seule en usage dans tous les textes littéraires. Pourquoi p. ex. toujours *pĕnĕtrāre*, *vĕnĕrārī*, *ămĭta*, etc., mais toujours *vernus*, *purgāre*, *nundinae*, etc.?

Ainsi le principe du mouvement du débit n'explique rien du problème posé. Ce n'est pas à dire qu'il soit en général inutilisable. Avant de connaître l'usage qu'en avait fait Osthoff en phonétique latine, je l'ai appliqué à la phonétique de mon patois dans mon «*Etude phonétique et géographique sur la prononciation du patois de Pierrecourt*» (*Revue de philologie française* 1908—1909), et j'ai pu me convaincre de l'existence de formes doubles ou même triples pour les mêmes voyelles ou diphtongues d'un seul et même patois sous l'influence du mouvement du débit et de l'accent; mais les faits prouvent aussi que le choix entre les formes possibles n'a rien d'arbitraire, que ce choix ne dépend pas des mots employés, mais seulement du rythme de la phrase. Or en latin c'est l'inverse: tel mot a toujours la forme pleine, tel autre toujours la forme syncopée.

Pour expliquer ce choix entre les deux formes pos-

sibles, M. Barbelenet (*Bulletin de la Soc. de Ling.* n⁰ 38, 1893 p. 89) a proposé la règle suivante, admise par beaucoup de linguistes: «Toute voyelle brève placée entre consonnes, en seconde syllabe, est syncopée à condition que la durée de la ou des syllabes suivantes soit égale au moins à deux temps de brève». Cette «loi des deux mores» doit être étendue et complétée. La syncope a lieu parfois ailleurs qu'en seconde syllabe: *ūsurpāre* < **ūsū* + *răp-*; la formule doit donc englober ces cas. Elle doit être complétée: elle semble indiquer des conditions qui accompagnent le fait et non sa cause. Toutefois elle a le grand avantage de tenir compte d'un élément essentiel: la quantité.

M. Vendryes, p. 185 de l'*Intensité initiale*, la complète ainsi: «Une syllabe initiale, brève ou longue, était intense dans le latin prélittéraire; une longue avait le temps fort du rythme quantitatif; par suite la brève, placée entre ces deux éléments privilégiés, tendait à subir la syncope ou l'absorption». La débilité de la voyelle brève intérieure relativement à la syllabe initiale intense et à la syllabe suivante longue, est donc, selon lui, la cause qui détermine la chute de la brève. Comme toute syllabe non initiale est privée d'intensité, sont faibles toutes les syllabes intérieures, même la troisième ou la quatrième, etc., si elles ne sont pas longues, et elles peuvent ainsi subir la syncope.

Cette théorie est l'effort le plus considérable que je connaisse pour résoudre le problème; et M. Vendryes a traité celui-ci dans son ensemble. Il est donc nécessaire de donner à son hypothèse la plus grande attention et de la discuter avec détails.

A un point de vue général on peut lui faire l'objection suivante. La quantité de la syllabe ou des syllabes qui suivent la brève est variable, p. ex. selon les cas de la déclinaison; c'est ainsi que la théorie postule comme phonétiques *valdī valdō* à côté de *vălĭdŭs vălĭdŭm*, etc. Cette théorie rend bien compte de *valdē* à côté de *vălĭdŭs*, de *suprā* à côté de *sŭpĕrŭs*, et de quelques cas

semblables. Mais elle ne peut expliquer pourquoi on dit *vălĭdī*, *vălĭdō*, *sŭpĕrī*, *sŭpĕrō*, et *valdŭs*, *soldŭs*, *soldŭm*. Pour expliquer ces dernières formes il faut faire appel à l'analogie.

En effet la loi phonétique exigerait pour chacun des mots semblables un paradigme unique, mais composé de formes intactes et de formes syncopées: *vălĭdŭs*, *valdī*, etc.; l'analogie produit deux séries de formes pour chaque mot: *validus validī*, etc., et *valdus*, *valdī*, etc. Ainsi l'hypothèse conduit à supposer des doublets pour tous les mots où la brève est suivie tantôt d'un, tantôt de plus d'un temps de brève. Mais de ces doublets hypothétiques il n'existe que de fort rares échantillons; et l'on ne peut dire pourquoi c'est tantôt la forme la plus brève, tantôt la forme la plus longue, qui seule est attestée. Le latin paraît, sur ce point, être très arbitraire, et cet aspect n'est rien moins que rassurant pour l'hypothèse. Or nous essaierons de montrer que cet arbitraire n'existe pas, qu'il y a des raisons précises qui ont déterminé l'existence de certains doublets, et qui en d'autres cas ont déterminé l'existence soit de la forme syncopée seule, soit de la forme intacte seule.

Si nous passons au détail des faits, nous remarquons que M. Vendryes les divise en deux catégories: il nomme syncope la chute d'une brève après une consonne non sonante, et absorption la chute d'une brève après une consonne sonante; et il se propose d'établir que dans ces deux cas une brève tombe régulièrement, si elle est suivie d'au moins deux temps de brève dans le même mot.

Dans la discussion suivante nous rechercherons

1. si la syncope existe, c.-à-d. si une brève intérieure tombe *après une consonne non sonante*;

2. si une brève intérieure est absorbée par une *sonante suivante*;

3. si une brève intérieure est absorbée par une *consonne sonante précédente et précédée elle-même immédiatement de brève*, type: brève + consonne sonante + brève: p. ex. *tŏlĕrāre*.

Quant aux faits, nous examinerons non seulement ceux que M. Vendryes a fait valoir, mais tous ceux qui nous semblent présenter quelque difficulté. Ainsi la critique des résultats de M. Vendryes nous sera une occasion de traiter pour eux-mêmes les points énumérés.

Chapitre II.

Pas de syncope après une consonne non sonante.

«Il n'y a pas de syncope ailleurs que dans la deuxième syllabe du mot», dit M. Vendryes p. 188. Selon lui, il n'y en a, même en ce cas, aucun exemple sûr ou vraisemblable dans les mots du type ⏑ ⏑ ⏑ ⏓, ni dans ceux où la deuxième syllabe est longue de position. Dans les mots du type ⏑ ⏑ ⏓ «la syncope est rare et peu «sûre», sauf dans *postus* < *posĭtus*. Dans le type qui commence par une syllabe longue, il cite: *fastīgium*, *fastīdium*, *Restūtus*, *dexter*, *Marpor*, *cunctor*, *frīgdāria*, *praestō*.

Tous les exemples qu'on a allégués en faveur de la syncope doivent ou peuvent s'expliquer autrement.

1. Haplologie.

stipendium < **stipĭ-pendium*. — *Restūtus* < *restĭtūtus*. — *arcubii* < **arcĭcubiī*.

ŏpĭter, avec *-ŏ-* chez Silius Italicus X 32, ne s'accorde pas avec l'étymon **ăvĭ* + *păter* qui donnerait **aupiter* ou bien **ōpiter*. On peut supposer **opi* + *păter* > **ŏpĭpĭter*, d'où *ŏpiter* par superposition syllabique; il contiendrait la préposition **opi*, et le sens primitif serait «qui a un père suppléant», ou mieux «né après [la mort] du père», cf. ἐπίγονος «né après»; c'est à peu près ce que dit Festus, 207 ThdP.: cujus pater avo vivo mortuus est, ducto vocabulo, aut quod *obĭtu patris* genitus sit, aut quod avum *ob patrem* habeat id est pro patre.»

Dans les exemples d'haplologie qui précèdent l'élément qui se répète commence chacune des deux syllabes consécu-

tives. Dans ce cas la première des deux consonnes initiales de syllabe va se confondre avec la seconde, et par suite la voyelle intermédiaire, quelle qu'elle soit, disparaît, tandis que la voyelle de la deuxième syllabe persiste: *restitūtus* > *Restūtus* et non **Restitus*. Ce qui détermine la fusion des deux consonnes en une seule, ce n'est donc pas la superposition des syllabes, car les voyelles de ces syllabes peuvent être très différentes, mais c'est le fait que les consonnes initiales des deux syllabes consécutives ont même nature et même position; comme elles ne sont séparées par aucune autre consonne, elles se confondent très facilement, dans la représentation du sujet parlant, en un seul phonème.

Mais cette forme ordinaire de l'haplologie n'est pas la seule. En effet l'haplologie consiste à ne prononcer qu'une fois un phonème qui se répète dans un seul et même mot. Or, ce phonème peut être répété dans une seule et même syllabe. En ce cas, si la première consonne est initiale de syllabe, elle est en position forte et domine la seconde consonne, qui est nécessairement en position inférieure; par suite la première va recouvrir la seconde et la voyelle intermédiaire disparaît; on a donc régulièrement: *accēssistis* > *accēstis* et non **accistis*, *exclūsistī* > *exclūstī* et non **exclistī*, de même que *misistī* > *mistī; dīxistī* > *dīxtī* est aussi une haplologie régulière, car dans -*x*- *s* est initiale de syllabe. *Dīxisse* > *dīxe*, *dīxissem* > *dīxem* sont aussi des haplologies régulières. De même que ces formes verbales, s'explique *dextans*; je pose **de-sestans* > **destans*, qui est devenu *dextans*, lorsque **sestans* est devenu *sextans* par influence de *sex*.

Si *quīndecim* continue phonétiquement *quīnque* + *decim*, le résultat est probablement dû à une haplologie à distance: -*que-ci* (*m* finale n'a pas la valeur d'une consonne), de même que *sansugia* > *sanguisugia* (-*gui-gi*-).

hospes < **hostĭ-pŏtĭs* présente la même haplologie à distance que *lapicīda* < *lapidi-cīda*, bas-latin *sansugia* < *sangui-sugia* (C. J.).

menceps a pu être d'abord **mente-captos* et devenir **men-capto-* par haplologie à distance; puis **mencapto-* a pu se modeler sur *manceps*, *prīnceps*, *auceps*.

2. Effets de l'analogie.

Sūmo ne continue pas nécessairement **subs-ĕmō*. Il forme groupe avec *dēmo*, *prōmo* et *cōmo*. Or pour le sentiment vulgaire, en dehors de toute étymologie historique, *dēmo*, *prōmo* et *cōmo* paraissent s'analyser en *dē-mō*, *prō-mo*, *cō-mo*. Il était donc naturel de créer d'après ces modèles **subs-mō* (C. J.), d'où **susmō* > *sūmō*.

Mixtus a peut-être remplacé un ancien **mictŏs*. Comme le parfait de *misceo* est *miscuī*, on a eu l'impression d'un thème **misc-* pour toutes les formes de verbe. D'où la formation d'un adjectif verbal **misc-tŏs*, où *sc* a pu être maintenu par les autres formes de ce verbe. Plus tard le groupe *-sct-*, étant par ailleurs inconnu en latin, a pu devenir *-cst-*, et **misc-tos* a pu se changer en **mics-tos*. On pourrait aussi supposer que *misceo* a donné **mistŏs* > *mistus*, conservé en latin vulgaire (cf. *pastus* de *pasco*), qui par contamination avec **mictŏs* serait devenu *mixtus*.[1] En tout cas **mixĭtos* est une hypothèse que rien en latin ne garantit.

Dexter continue-t-il **deksĭtĕrŏs*? Il semble que la forme **dext-* est italique: ombrien *destrame* «in dextram», osque *destrst* «dextra est». De plus il semble qu'on a pu avoir **dexteros* à côté ou plutôt au lieu de **dexĭteros*; de même qu'on a *alius alter* (non **alĭter*), on pouvait avoir **dexiŏs *dextrŏs* ou **dextĕros*; *-ios* équivaut à un suffixe de comparaison entre plusieurs: l'*ĭ* de **dexios* n'appartient donc pas[2] au thème, cf. got. *taíhswō* «la droite».

---

[1] M. Niedermann pense aussi que *mistus* est la forme originaire, et qu'on a probablement substitué *mixtus* à *mistus* au moment où l'analogie a remplacé la forme phonétique *sestus* par *sextus*. Communication par lettre.

[2] M. Meillet pense aussi que pour le latin la forme **deksiteros* est arbitrairement posée et il rapproche v. sl. *desna* «droite» (sans *ĭ*, quoi qu'on en dise). Communication par lettre.

Sans doute on attendrait _*dextrŏs_ > _*dester_ en latin comme en osco-ombrien, mais _*dexios_ ou _*dexiteros_ ont pu subsister assez longtemps pour rétablir ou maintenir _x_ de _dexter._

Frīgdus, à côté de _frīgidus,_ peut être dû à l'influence de son contraire: _caldus calidus,_ ou à une prononciation très palatalisée de _-g-_ entre les deux voyelles _i,_ cf. _vīgintī_ > roman _*vinti._

Dans certains cas la syncope apparente est produite par le type de composition: _officiperda, municipium, liticen, tibicen_ p. ex. ont un _ĭ_ qui ne résulte pas d'une syncope telle que _*officjiperda_ > _officiperda,_ mais qui est la voyelle habituelle entre les parties d'un mot composé.

3. Difficultés morphologiques.

Quotus peut être une haplologie de _*quotitos_ ou plutôt continuer _*quot-os,_ dérivé de _*quŏtĭ_ qui était à l'origine le nom. acc. sg. d'un substantif neutre (Brugmann, _Grundriss_ II^2 1,438) et qui était devenu _quot_ par apocope.

Cottīdiē ne peut continuer _*quotitei diē_ ni par haplologie: on aurait _cotīdiē,_ ni par syncope: on aurait bien d'abord _cottīdiē,_ mais celui-ci deviendrait ensuite _cotīdiē_ comme _*currūlis_ est devenu _curūlis._ C'est pourquoi je pose: _*quot-tī diē_ d'après _quartī, quīntī, sextī diē._ Plus tard on a pu former le doublet _cotīdiē_ d'après _quotus._

Tegmen est la continuation régulière de _*teg-men,_ et _agmen_ de _*ag-men,_ cf. _termen, augmen. Tegimen_ peut devoir son _ĭ_ à des formes telles que _monimen_ à côté de _moneō monitus,_ cf. _documentum_ à côté de _doceo,_ malgré δόγμα.

Dans les participes pf. passifs le suffixe _*-tŏ-_ s'ajoutait d'abord directement à la racine: _genĭ-tus, fac-tus, auctus,_ etc.; _(ē)-nectus,_ à côté de _necāre,_ est identique à skr. _naṣṭáḥ,_ cf. _nex_ < _*nec-s_; _sectus_ < _*sec-tos_ comme _segmen_ < _*sec-men_; _doctus_ < _*doc-tos_ à côté de _doceo_ comme en grec δόξω, δόγμα à côté de δοκέω; _tostus_ est identique à skr. _tr̥ṣṭáḥ_ «sec» et remonte donc à _*torstos_; _*torsĭ-tŏs_ eût donné sans doute _*torrĭtos_ > _*tortus,_ comme, selon Walde, _Et. Wb._, _*hirsŏtos_ a pu donner _*hirrĭtos_ > _hirtus_; en effet la brève _ĭ_

de **torsĭtos* est absorbée seulement après le rhotacisme, v. 2e Partie, 1e Section, Chap. II, III.

Dans quelques mots la syncope apparente après occlusive est due à un phénomène qui dépend de la nature de *l*. Si l'on compare *discipulus* à *disciplīna*, *tabula* à *tablīnum*, *fĭgulus* à *fĭglīnus*, *pŏpŭlŭs* à *poplĭcus* ou *Poplĭcola*, *singulus* à *singillātim* < **singlĭlo-* < **sĕnglŏlo-*, cf. got. *aina-kls* «singulus», *furcula* et *furcilla* (non **furcŭlŏla* ou **furcella*) < **furclĭla* < **furclŏla*, *pōculum* à *pōcillum* < **poclĭlom* < *pōclŏlŏm*, *perīculum* à *perīclĭtari*, on voit que *l* vélaire placée après consonne développe un *u*, tandis que *l* palatale reste sans changement. Dans aucun des mots précédents *ul* n'est primitif: *discipulus* correspond à *praeceptor*; tous deux contiennent **căp-* plus un suffixe de nom d'agent **-lŏ-* et **-tor-*, et rien n'autorise à poser comme primitif **dĭs-căpŏ-lŏs*. *Figulus* continue de même **fig-los*, cf. *fingere fictum*. *Tabla* est plus ancien que *tabula*, comme le suggère l'ombrien tafle «in tabula». *Populus* est sans doute né de *poplus* attesté dans le *Carmen saliare*, chez Plaute et en ombrien: *poplus* se décompose en (redoublement) **pŏ* + **plə* + *-ŏ-*, où **plə* est le degré zéro des deux syllabes de la racine **pĕlə-*, cf. γίγνομαι < **gĭ-gnə-ŏ-mai*, racine **gĕnə-*; le germanique **fulka*, vha. *folc*, présente aussi le degré zéro.

Si l'on admet que *l* devient *ŭl* seulement devant voyelle vélaire et non devant *ĭ*, on peut expliquer pourquoi certains mots latins présentent deux formes. Quoique l'histoire de l'alternance *pōclo-* et *pōcŭlo-* ne soit pas établie dans les détails, il n'est sans doute pas trop téméraire de considérer comme phonétiques: *pōcŭlŭm pōcŭlō*, *pōcŭlōrum*, *pōcŭlă*, mais *pōclī*, et *pōcŭlēis* ou *pōclīs* (?).

Templum ne devait pas donner ordinairement **tempŭlŭm*, parce que *-mpl-* est un groupe facile et naturel, cf. *exemplum* < **exem-lŏm*; *extempŭlō*, forme exceptionelle de *extemplō*, ne peut guère qu'être analogique d'après *pōcŭlō*, etc.

Là où *l* est suivie de *ī* à tous les cas, on n'a jamais *ŭl*: *figlīnus*, *disciplīna*.

Dans quelques autres mots, existe une alternance analogue *ĕr/r*: *supĕrus*, *extĕrus*, *intĕrior*, mais *suprā*, *extrā*, *intrā*. Faut-il admettre que *suprā, extrā, intrā* continuent *supĕrā*, *extĕrā, intĕrā*? Le suffixe de comparatif **-tĕrŏ-* peut avoir la forme **-trŏ-*: skr. *antár* «inter» à côté de *antrám* «ἔντερον», v. sl. *jętro* «foie»; lit. *katràs* «uter»; grec ἀλλό-τρ-ιος; got. *wiþra* «wider», *hidrē* «hierher», *jáindrē* «dorthin», *jáinþrō* «dorther», *aljaþrō* «anderswoher», *dalaþrō* «von unten». En osque et en ombrien le suffixe de comparatif est régulièrement **-(t)ro-*: osque *contrud*: lat. *contrā*, supruis «*superis*», pustru «retro»; ombr. subra «supra», *nertru* abl. «sinistro», etc. Le latin semble présenter tantôt **-(t)ero-*, tantôt **-(t)ro-*. La forme sans *-e-* y est régulièrement suivie de voyelle longue: *altrīnsecus*, *postrīdiē*, *suprā*, *suprēmus*, *ultrā*, *dextrōrsum*, *magistrātus*, etc. Il y a bien quelques doublets: *superā C.I.L.* I^2 1221, *macisterātus ibid.* I^2 401; mais ils peuvent être dûs à l'influence de *superus*, *magister*. Parmi les noms où le suffixe de comparatif est décliné, les uns présentent **-(t)ero-* alternant avec **-(t)ro*: *alter*, *altera* (Plaute a des formes *altr-*), *dexter*, *dextera*; d'autres ont *-e-* seulement au nominatif masc. sing.: *voster*, *nôster*, *uter*, *sinister*; d'autres enfin ont *-e-* partout: *infĕrus*, *postĕrus*, *supĕrus*, *extĕrus*, *intĕrus*.

Cette alternance latine *-er-/-r-* peut s'expliquer par l'anaptyxe, qui a servi ci-dessus à expliquer *figŭlus* à côté de *figlīnus*. Supposons en effet que le suffixe ait été ordinairement **-(t)ro-* en latin comme en osco-ombrien. Les formes telles que *infrā*, *extrā*, *postrīdiē*, *magistrātus*, et autres où le suffixe est suivi d'une voyelle longue, s'expliquent immédiatement: il n'y a pas d'anaptyxe en effet dans le groupe: consonne + *r* devant une voyelle longue: *pulcrī* à côté de *pulcer*. De même *voster* < **vostros*, *uter* < **utros*, etc., sont réguliers, cf. *pulcer* < **pulcros*. *vostra*, *vostrum*, *utra*, *utrum* n'ont pas plus l'anaptyxe que *pulcra*, *pulcrum*; la raison en est sans doute que dans *pulcrum* la voyelle *u* + *m* finale équivaut à une voyelle longue, et

que *pulcra* a subi l'influence de *pulcram*, ou qu'à l'époque de l'anaptyxe *-a* était encore long. Les exceptions peuvent s'expliquer: on a ordinairement, après Plaute, *alter*, *altera*, *alterum*, et toujours *cēterī*, où *-ĕ-* peut être préitalique; ce peut être un reste de l'alternance indoeuropéenne **-tro-* : **-tero-*, dont la répartition, comme me l'écrit M. Meillet, dépendait sans doute du rythme quantitatif. La même explication suffirait peut-être pour les cas examinés ci-dessous. Les formes *alter-*, *dexter-*, *cēterī* sembleraient indiquer que *-ĕr-* était normal après une syllabe initiale longue. Cependant je crois intéressant de présenter les remarques suivantes. *Dextera, dexterum*, à côté de *dextra*, *dextrum*, peuvent être dûs à *dexterĭor*. Les comparatifs *inferior*, *superior*, *posterior*, *interior*, *ulterior* présentent une anaptyxe régulière, car *-er-* y est suivi de brève. Ces comparatifs ne sont pas nécessairement dérivés de *infer(us)*, *super(us)*, *poster(us)*, *inter(us)*, *ulter(us)*; ils peuvent tout aussi bien être dérivés d'**infros* attesté par *infrā*, **postros* attesté par *postrīdiē*, **supros* attesté par *suprā*, **intros* attesté par *intrā*, etc. Quant aux formes *inferus, superus, posterus, ulterus*, à cause de la désinence *-us* elles ne peuvent être anciennes; elles peuvent être tirées d'*inferior*, *superior*, *posterior*, *ulterior* par dérivation rétrograde, d'après le type ordinaire: *clārior*, *clārus*. Une objection se présente d'elle-même: si *inferior* est dérivé d'**infros*, pourquoi **pulcros* fait-il *pulcrior* et non **pulcerior* au comparatif? La raison de cette différence est sans doute la suivante: *inferior* était beaucoup plus employé qu'**infros*, tandis que *pulcrior* avait moins d'importance que *pulcer*.

Des comparatifs précédents il y a lieu de rapprocher *aprīlis* que M. Cuny, *M.S.L.* XIV, 286 et suiv., explique par **apĕr-ī-lis*, avec *-īlis* comme dans *Quintīlis*, *Sextīlis*; **aper-*, comparatif dérivé de i.-e. **apo*, attesté par skr. *áparaḥ* «qui vient après, deuxième», got. *afar* «après»; cette étymologie est de tous points satisfaisante, sauf que je propose **apr-īlis* avec le degré zéro du suffixe *-ero-*.

Une autre difficulté morphologique se présente dans

les parfaits *repperī, rettulī, reccidī, rettudī.* La particule *red-*, qui entre dans ces composés, avait très probablement d'abord la forme *re-,* v. Günther, *I. F.* XXVI, p. 94 et suiv., et Thurneysen, *K. Z.* XLIV, p. 111 et suiv.; la forme *red-* peut être due à l'influence d'un autre mot, p. ex. de son contraire *prōd*: comme on disait *prōdīre* on a pu dire *redīre*; *prōdīre* est à *prŏ̄-* ce que *redīre* est à *re-*, d'où *red-* à côté de *re-* comme *prōd-* à côté de *prŏ̄-*. Le latin possédait ainsi, dès une époque ancienne, les doublets *re-* et *red-*. Mais *re-* était mal commode dans toutes les formes où il était suivi de deux syllabes brèves précédant la syllabe finale, soit dans des formes telles que **rĕtŭlĭmus*, *rĕtŭlĕrunt*, *rĕtŭlĕram, rĕtŭlĕro*, *rĕtŭlĕrim.* Cette suite de trois brèves[1] précédant la syllabe finale d'un mot est évitée en latin, toutes les fois que cela est possible; elle paraît contraire au rythme d'un mot latin: à côté de *sĭmĭlis* on a *simultās* et *simulter*; à côté de *făcĭlĭs* on a *facultās, faculter, difficulter*; de même le diminutif de *tĕnĕr* est *tenellus* et non **tĕnĕrŏlus*, celui de *mĭsĕr* est *misellus* et non **mĭsĕrŏlus,* celui de *gĕmĭnus* est *gemellī* et non **gĕmĭnŏlī,* etc.; *mĭsĕrĭtum* est remplacé par *misertum, pŭĕrĭpera* par *puerpera*, etc. Il y a sans doute un assez grand nombre de mots latins qui commencent par trois syllabes brèves précédant la finale, mais cette série de brèves y semble toujours due à une cause spéciale: *ăgĭlĭtas, ăvĭdĭtas, călămĭtas, tĕmĕrĭtas*, *mărĭtĭmus* ont une forme exigée par le type de dérivation; dans des composés tels que *pĕdĭsĕquus, rĕcĭprŏcus, vĭtŭpĕro* la forme résulte des éléments composants; dans *pĕpŭlĭmus*, *pĕpĕrĭmus*, *pĕpĕrĕrat* et analogues, elle est exigée par le type de conjugaison. Enfin des mots tels que *ăcŭlĕus*, *fămĭlĭa*, *ĭnĭtĭum*, *mĕmŏrĭa*, *rĕpŭdĭum, rĕpĕrĭō*, *rĕpĕrĭam*, ne sont pas de véritables exceptions: la troisième brève y est placée devant voyelle et

---

[1] M. Meillet m'écrit: «Le fait que le latin évite ⏑ ⏑ ⏑ est sans doute la suite d'un fait indo-européen. On sait en effet que le sanscrit et le grec évitent ⏑ ⏑ ⏑.»

pouvait, sans doute surtout dans la prononciation vulgaire, être prononcée comme consonne.

S'il est légitime d'admettre que le latin a une tendance à éviter des formes commençant par trois syllabes brèves avant la finale, la forme des parfaits du type *rettulī* s'explique aisément. Devant une syllabe longue *re-* était sans inconvénient: *recurrī*, *refellī*, *remordī*, *rependī*, *retendī*, non **reccurrī*, etc. On ne peut pas objecter que **reccurrī* serait devenu phonétiquement *recurrī* d'après la loi de *curūlis* < **currūlis*, car cette loi n'agit pas ou agit peu dans les composés: *affectus*, *diffīdō*, *dissīdō*, etc. Dans *rĕpĕriō*, *rĕpĕrīs*, *rĕcīdō*, *rĕcīdis*, *rĕtundō*, *rĕfĕrō*, il n'y avait non plus aucune raison d'employer *red-* au lieu de *re-*. Au contraire, de toutes les formes du parfait de *referō* et des verbes analogues, seules étaient conformes au rythme latin *retulī*, *retulistī*, *retulit*, *retulistis*, *retulērunt* et *retulissem*, tandis que *rĕtŭlĭmus*, *rĕtŭlĕrunt*, *rĕtŭleram* etc., *rĕtŭlĕrō* etc., *rĕtŭlĕrim* etc. offraient trois syllabes brèves avant la finale. Il est donc naturel qu'on ait remplacé ces formes par *rettulimus*, *rettulĕrunt*, *rettuleram*, *rettulerō*, *rettulerim*. Mais il eût été contraire à toute analogie de conjuger *retulī*, *retulistī*, *rettulimus*, *rettuleram*, etc. Par suite la forme qui s'adaptait le mieux au rythme latin et qui était d'ailleurs la plus fréquente a évincé l'autre: ainsi l'on a dit *rettulī*, *rettulistī*, *rettulistis*, etc., d'après *rettulimus*, etc.; les formes *rettulī*, *rettulistī* et analogues n'offrent d'ailleurs rien qui s'oppose au rythme de la langue latine. Le rythme dont il est ici question n'est pas celui de l'hexamètre dactylique; celui-ci pourrait tout au plus expliquer l'emploi de formes exceptionnelles telles que *relligio*, *relliquiae*; mais il ne saurait imposer à la langue un type morphologique nouveau. Il en est autrement d'une loi rythmique, qui s'impose à la langue partout, sauf là où d'autres lois amènent un résultat divergent.

L'explication qui précède est confirmée par les formes exceptionnelles *reccīdere* Lucrèce I 857, 1063, V 280, *reccīdimus* (présent) Ovide, *Métam.* X 18. Sans doute le

type ordinaire du présent de *rĕcīdō* imposait *rĕcīdĕre, rĕcīdĭmus*; mais comme ces formes présentaient un rythme insolite, les poètes ne faisaient pas violence à la langue en employant *reccidere, reccidimus.*

Une confirmation plus importante est fournie par *reddidī.* Ceux qui admettent la syncope *repperī* < **re-peperī,* supposent que dans *reddidī* elle n'a pas eu lieu, parce que le parfait de *reddō* ne peut guère être que *reddidī* et non **reddī,* cf. *dō*: *dedī.* Mais pour expliquer *reddō* ils ne peuvent poser *red* + *dō,* puisque les présents de *rettulī, repperī,* etc., sont *referō, reperiō* et non **refferō, *repperiō,* etc.; ils sont obligés de poser **re-didō,* d'où *reddō* par syncope. Mais le présent **did-* est attesté seulement en osco-ombrien et non en latin. C'est là un inconvénient que notre explication supprime. En effet le rythme latin exige *reddidī* à cause de *reddidimus,* etc., de même que *repperī, rettulī.* Or *reddō* résulte de la proportion suivante: *dedī* : *reddidī* = *dō* : x; x = *reddō,* tandis que l'on a: *peperī* : *repperī* = *pariō* : x; x = *reperiō*; ainsi *reddō* est exigé par *reddidī,* de même que *reperiō* par *repperī.*

Le problème que présentent les parfaits tels que *repperī* à côté de *reperiō* a déjà été souvent examiné. M. Meillet, *Mélanges L. Havet* p. 273 et suiv. a tenté de les expliquer en posant **red* + *peperī* > **reppeperī,* d'où *repperī* par haplologie. Mais il ne semble pas avoir réussi à expliquer pourquoi **red-periō,* qu'on attendrait en cette hypothèse, serait devenu *reperiō,* v. Niedermann, *Berlin. philol. Wochenschrift* 1909, 1087 et suiv.

Postus à côté de *positus* n'est pas nécessairement le résultat d'une syncope; il peut être dû au modèle fourni par *aluī* : *altus* et *alitus, ēlicuī* : *ēlectus* et *ēlicitus,* auquel correspond *posuī* : *postus* et *positus.* De plus, *rĕpŏsĭtus* ayant trois brèves avant la finale, on devait tendre à préférer *repostus.*

Si *ornāre* se rattache à *ordo,* il n'est pas nécessaire de poser **ordĕn-āsī*; on peut aussi partir de **ord-n-āsi* (C. J.), car les masc. et fém. en *-ĕn- -ŏn-* avaient primi-

tivement le degré zéro du suffixe à la plupart des cas obliques: *caro carnis carnĭfex,* l'accusatif de *legio* est en osque *leginum* «legionem». Or **ordnāsi* donne régulièrement *ornāre*; *ordināre* est un dérivé récent d'*ordo*, ce qu'indique d'ailleurs la correspondance exacte du sens. En ombrien urnasier «ordinarii» (*Glotta* IV p. 199) peut aussi continuer **ordnā-* sans syncope.

maximus ne contient pas une forme syncopée de *magis*, mais, selon Brugmann, *Grundriss* II 1^2 228, **max-* qui est, avec le degré zéro du suffixe, identique à skr. *máhaḥ* «grandeur». M. Brugmann compare à cette formation: v. ital. *Auximum* (dans le Picenum), v. celt. *Uxama*, gall. *uchaf* «très haut» avec le thème *aux-* de αὐξάνω. Il en est de même de *ōxĭme*, *proxĭmus*, *pessĭmus*, pour lesquels il est superflu d'admettre une syncope telle que **pĕdĭssŏmŏs* > **pĕdsŏmŏs.*

On a expliqué *īlignus* par **īlec-īnos*, dérivé de *īlex*, et *salignus* par **salic-īnos*, dérivé de *salix.* Mais on peut poser le même suffixe sous la forme *-nos*, d'où **īlec-nos*, **salic-nos*, cf. *alnus* < **als-nos*, *cornus* : grec κράνος, *acernus* : ἄκαρνα, vha. *ahorn* (un **ăcĕrĭnos*, comme **sălĭcĭnos*, serait contraire au rythme d'un mot latin), *farnus, quernus*; certains noms, où **-ĭnos* suit une consonne non sonante, ont conservé l'*-ĭ-*: *fraxĭnus*, *fāgĭnus* : φήγινος; si la syncope de *-ĭ-* était ici phonétique, on ne voit pas pourquoi *-ĭ-* serait resté dans *fraxĭnus.*

māvolō < **magsvolō* < **magisvolō*? — Cette étymologie ne s'impose pas. On peut aussi bien poser **mag-volō* (Sommer, *Hdb.* p. 229 et Brugmann, *K.V.G.* p. 226), d'où **mavvolō* écrit *mavolo.* La formule **-gv-* > **-vv-* n'est pas garantie directement, mais on peut la comparer à **-dv-* > **-vv-* : **svād-vis* > *suāvis.* La forme *mage* est un doublet bien connu de *magis*; devant la voyelle initiale d'un mot uni intimement à *mage* par le sens, elle pouvait devenir *mag-* (cf. *satis sat, potis pote pot-*), p. ex. dans *mage amo* (Plaute). Le latin devait préférer **mag-volō* à **măgĕ-vŏlō*, parce que ce dernier présentait un rythme insolite.

Officium a été soumis à une enquête sémantique approfondie par Skutsch, *Glotta* II p. 161 et suiv. Ce linguiste a montré que le sens primitif est non «devoir, obligation», mais «un acte qui caractérise l'activité de quelqu'un, peu importe en quel sens». De ce premier sens il est facile de dériver celui de «devoir»: comme les stoïciens entendaient par devoir non une obligation morale, mais la fonction propre de chaque être, *officium* est devenu le terme technique que nous traduisons d'habitude, un peu librement, par devoir. Selon Skutsch, l'étymon proposé par Brugmann **op-făcĭŏm*, formé à l'aide du même préverbe que ἐπι-τιθέναι «imposer», convient seulement au sens secondaire de devoir, et il faut poser **ŏpĭ-făcĭŏm* = *opus facere*. On a en effet en latin *opificium* «ouvrage d'un *opifex*». — Mais comme *opificium* reste dans l'usage, il faut supposer qu'il est un mot récent, refait depuis que **opĭfacium* «fonction propre» avait pris un sens trop spécial. Outre cette petite difficulté, **opifăciom* n'explique pas immédiatement le sens primitif d'*officium*; entre «fonction propre et caractéristique», et «une œuvre faite ou à faire», il y a une nuance appréciable. Il me semble qu'au regard de la phonétique et de la sémantique **ŏp* + *făciom* de M. Brugmann est plus satisfaisant: on peut donner à cet étymon un autre sens que celui de «devoir imposé»; **opfăcĭŏm*[1] peut signifier «une action faite en vue d'une fin», donc «un acte délibéré et dont on peut rendre raison», or un acte délibéré est caractéristique et porte l'empreinte de la personnalité; **opfaciom* serait donc le terme naturel pour désigner une activité propre et caractéristique. Selon Cicéron *De fin.* 3, 27 *officium* désigne *quod ita factum est ut ejus probabilis ratio reddi possit,* et un peu plus loin: *quod*

[1] Si *oportet* continue **op-vortet* (v. Walde, *Et. Wb.*[2]), il contient la préposition **op* avec le même sens. On a **op faciom* et non **ŏpĭ-făcĭom* pour éviter ⏑ ⏑ ⏑ ⏑. Pour la même raison l'étymon proposé par Skutsch pourrait avoir la forme **op-făcĭom* au lieu d'*ŏpĭ-făcĭom,* car, comme M. Meillet me le fait remarquer, **op-* «œuvre» est un thème consonantique.

autem ratione actum sit, id officium appellamus. Ce qu'on fait en vue d'une fin, est utile; c'est pourquoi *officia praestare alicui* signifie «rendre service à quelqu'un».

Employé en parlant d'ouvriers, *officium* ne pouvait guère désigner autre chose que le travail technique d'un artisan; c'est le sens que présente *officiabantur*, qui dans la Prévulgate de la Bible traduit ὕφαινον (Vulgate: *texebant*, v. *Glotta* III 377). C'est aussi le sens qu'on retrouve dans *officīna*; et par suite le sens ne s'oppose pas à ce qu'on dérive *officīna* du thème d'*officium.* Sans doute on pourrait songer à considérer *officīna* comme une forme syncopée d'*opificīna*, attesté seulement chez Plaute, *Miles* 880 et chez Julius Valerius (IVe siècle). Mais la syncope, si elle a eu lieu, serait bien plus ancienne que Plaute; la coexistence d'*officīna* et d'*opificīna*, comme celle d'*officium* et d'*opificium*, demande donc une explication. Comme *opifex* désigne un artisan, il est naturel qu'on en ait dérivé *opificium* «œuvre d'un artisan», qui est d'ailleurs assez rare et n'a pas le sens caractéristique d'*officium.* Quant à *opificīna*, il n'a peut-être pas appartenu à la langue courante. Dans le *Miles* de Plaute on lit (v. 878—880): Stultitia . . . . sit

Me ire in opus alienum aut tibi meam operam pollicitari,

Si ea in opificina nesciam aut mala esse aut fraudulenta.

Il semble qu'ici *opificīna* soit occasionné par *opus* qui précède, et qu'il soit une contamination d'*officīna* + *opifex* par étymologie populaire ou jeu de mot. Ce serait ainsi *officīna* qui expliquerait *opificīna*, et non l'inverse.

Juxtā < **jŭg-istā*: telle est l'explication ordinaire de cet adverbe, dont *juxtim* serait un dérivé analogique. Mais le sens de *juxtā* est «joignant, attenant à» et par conséquent ne trahit rien de la nuance spéciale à un superlatif. De plus à côté de ce superlatif il n'y a ni positif ni comparatif; et, difficulté grave, *-isto-* comme

suffixe de superlatif n'existe pas autrement en latin: **jugistā* est donc peu vraisemblable.

Rien ne prouve que *-pte*, enclitique, soit syncopé de **pŏtĕ*, positif de *potius* (v. Walde, *Et. Wb.*[2]), qui n'est pas enclitique. Il est naturel d'y voir le correspondant du grec -πτε, p. ex. dans τίπτε, enclitique qui met en relief le mot précédent. L'enclitique *-pte* de *mihipte* serait avee *-pote* d'*utpote* dans le même rapport que -πτε de τίπτε avec ποτε de τίποτε.

anculus, amplector, amputo ne présentent pas une syncope latine de **ambi* > *amb-*; mais *amb-* ou *am-* est de l'époque italique, cf. osque *ampt* «circum», voir Buck, *Elementarb. der osk.-umbr. Dialekte*, p. 65.

Si **audācĭter* avait été l'adverbe primitif de *audāx*, il serait resté comme *ferōcĭter* à côté de *ferōx*, *fēlīcĭter fēlīx*. *Audācter* peut être **audāc-trŏs* formé analogiquement d'après le modèle de *diligenter*, etc.

Propter est un comparatif de *prope*; il est avec celui-ci dans le même rapport que *propior*; le thème étant **prop-* (cf. *proximus*), *-tros* s'y ajoute directement, de même que **-yōs* dans *prop-ior*. Les adverbes analogues à *propter* ont comme suffixe *-ter* et non *-iter*: *inter*, *subter*, cf. *intrā*, *extrā*, etc.

Les prépositions qui se terminaient par une voyelle brève ont perdu cette voyelle: *ab*, *sub*, *amb-*, à côté de ἀπὸ, ὑπὸ, ἀμφὶ. La chute de la brève date de l'italique commun. Elle n'est pas un cas de syncope, mais d'apocope: la brève finale de la préposition disparaît devant l'initiale vocalique du mot accentué dont la particule fait partie, puis cette forme raccourcie est employée aussi devant consonne. *Subter* et *subtus* dérivent de *sub* et non de **sŭpŏ-*.

La brève finale est tombée également dans des particules qui, sans être proclitiques comme les prépositions, sont cependant dépourvues d'accent: *et*, *at*, *nec*, *ac*, *seu*. La raison est la même que dans le cas précédent.

4. — Je signale encore quelques difficultés relatives

à des mots dont l'étymologie n'est pas claire, et qui pour ce motif sont moins importants que les autres.

cunctus serait le résultat d'une syncope après *c*, si l'on posait **concĭtos* avec *cĭtus* de *cieo* ou **cōnquĭtŏs* < **cŏ-ĕnquŏ-*. Mais le premier étymon convient peu au sens, car *ciēre* signifie «mettre en mouvement», or *cunctus* n'a pas trace de cette nuance caractéristique; le second aurait une formation isolée en latin: M. Brugmann admet que **cōnquĭtos* aurait été d'abord un adverbe formé comme *prīmĭtus*. Donc aucune de ces hypothèses ne s'impose. Le plus vraisemblable est encore de poser, avec le *Dict. étym. latin* de Bréal-Bailly, *cunctī* < **cŏ-junctī* d'où **counctī* (*conctos* du *Carmen arvale* est trop problématique pour prouver quelque chose); cette hypothèse a du moins le mérite de la simplicité, et elle correspond au sentiment des Latins: selon Festus, *cuncti* significat quidem omnes, sed conjuncti et congregati. De même Servius, *ad Verg. Aen.* I 522: omnes non statim sunt cuncti, nisi iidem simul sint juncti.[1] **Cojuncti* est un ancien composé où *j* est tombé entre voyelles, cf. *bīgae* < **dwi-jŭgai* > **dvĭ-jĭgai* > **dvĭĭgai*.

Optimus «très bon» a un sens qui le rapproche de la préposition **opi* > **op-* dont il peut être le superlatif, cf. *intimus*, *extimus*, etc. Moins vraisemblable me paraît l'étymologie ordinaire *optĭmus*<*opĭtumus*, dérivé d'*ops*[2] au moyen du suffixe *-tŏmŏs* comme *fīnĭtimus lēgĭtimus*». A l'égard de la phonétique on ne voit pas pourquoi *lēgĭtimus* n'aurait pas subi la même syncope que **opĭtimŏs*. La forme *opĭtumus* est sans doute attestée plusieurs fois, p. ex. CIL. I 1016: *fuit Atistia uxor mihei, femina opituma veixit*; cette forme exceptionelle est sans doute ou un cas d'anaptyxe ou une altération d'*optimus* d'après *fīnitimus*, *lēgitimus*, *aeditumus*.

---

[1] Salluste oppose *cuncti* à *divorsi, De bello Jug.* 55, 7: cuncti aderant, . . . divorsi agebant.

[2] Si *optimus* est dérivé d'*ops*, il faut d'ailleurs poser **optomos*, car le thème d'*ops* est **op-* et non **opi-*.

Si *fastīgium* continue **farstĭ-stīgium* (Bréal-Bailly), il résulte d'une haplologie et non de la syncope de la brève après *t*; de même *fastīdium* pourrait par haplologie résulter de **fastĭ-tīdium*. Mais ces deux étymologies sont incertaines.

praeco s'explique aussi bien par **prai-vocō* que par **prai-dicō*, voir ci-dessous, Section IV, Chap. II.

praestō < **prae-sitō* (Bréal *MSL.* II 44 et suiv.) est invraisemblable. Skutsch a proposé **praes-stō* (*Glotta* II 389 et suiv.), Solmsen **prae-stō* (*Glotta* III 245 et suiv.), M. Kretschmer **prai istōd* (*Glotta* III 252—253).

exta < **ex-secta* est peu vraisemblable.

Cupressus ne continue pas *cuparissus* < κυπάρισσος; mais le mot latin et le mot grec sont des emprunts indépendants, v. Meillet *MSL.* XV, 162.

Sur *aprīcus* v. Walde, *Etym. Wb.*[2]; sur *sūdus* voir ci-dessus p. 69.

On a cru trouver aussi des syncopes de brèves dans Ennius *Ann.* 490 *căpĭtĭbŭs* = – ⏑ ⏑, et CIL. I[2] 632 *făcĭlĭă* = – ⏑ ⏑. Dans le dernier exemple on pourrait supposer une prononciation archaïque **faclia*, cf. *facul* < **facle* < **faclĭ*. Mais il est plus simple de voir dans les deux cas une équivalence métrique (⏑ ⏑ ⏑ ⏑ = – ⏑ ⏑) analogue à celles qu'on trouve dans les mètres iambiques ou trochaïques; v. Vendryes, *Int. init.* p. 139.

cedo «donne» vient probablement de *ce-dō* où *-dō* est la particule qui se retrouve dans *endō*; *cette* ne continue pas en ce cas **ce-dăte*, mais est une forme analogique, qui s'est produite lorsque l'adverbe *cedo* est devenu pour les Latins un impératif, cf. en grec δεῦτε pluriel de δεῦρο (Niedermann, *I. A.* XVIII, 75 et suiv.).

Conclusion.

La discussion précédente paraît une vraie débauche d'étymologie. Mon excuse consiste en ce que les prétendues syncopes de brèves après consonnes muettes viennent des étymologies proposées par d'autres. Le

but essentiel de la discussion était de montrer qu'aucune de ces étymologies n'est nécessaire. Il se peut que mes essais d'explication ne soient pas meilleurs; ils ont du moins, j'espère, pour résultat de montrer que des hypothèses autres que les étymologies combattues sont possibles, et cela suffit pour le résultat qu'il fallait établir.

L'examen attentif des faits n'a révélé aucun exemple clair et certain de la chute d'une brève après une consonne non sonante. Par conséquent les très nombreuses exceptions à la prétendue règle de la syncope reprennent toute leur force.

Laissons de côté les exemples où le maintien de la brève peut s'expliquer par une influence quelconque, même invraisemblable, p. ex.: *nĕgŭmāre*, *autŭmāre*, *rĕcĭprŏcŭs*, *Lĭbĭtīna*, *serpĕrastra*, *Mercŭrĭŭs*, *măcĕrāre*, *aestĭmāre*, *cōpŭlāre*, *pŏpŭlārī*, *pĕtŭlans*, *mĕdĭtārī*, *mŏdĕrāre*, *vĭtŭlārī*, *suppĕdĭtāre*, *tempĕrāre*, *sībĭlāre*, *vĭtŭpĕrāre*, etc.

Les exceptions suivantes ne peuvent guère recevoir d'explication: *bŭbĭnāre*, *lucŭbrāre*, *supĕrāre* malgré *suprā* (cf. *intrāre* à côté d'*intrā* et *inter*), *sĕpĕlīre*, *vĕtĕrīnae* «bêtes de somme», *vĕhĕmens* qui aurait dû donner **vegmens*, *umbĭlīcus*, *consīdĕrāre*, *dēsīdĕrāre*, *lancĭnāre*, *cartĭlāgo*, *mācĕrĭa*, *pāpĭlĭō*, *cētĕrī*, *mātĕria*.

En outre il y a beaucoup de mots du type *lĭtĕra lĭtĕrae*, qui à certains cas devraient, selon la règle des deux mores, avoir des formes syncopées; or elles-ci ne sont jamais attestées, sans qu'on puisse en donner la raison.

Ainsi nous n'avons trouvé aucun cas indiscutable de syncope de brève après consonne muette, et il y a de nombreux cas où cette syncope ne se produit certainement pas, sans qu'on puisse expliquer pourquoi. Il en faut donc conclure que la syncope d'une brève intérieure après consonne non sonante n'est pas latine, et que cette position donne à une brève la plus grande force de résistance.

Chapitre III.

Voyelle brève + sonante (sauf *v*) + brève + consonne quelconque.

Une brève ne tombe pas après une consonne non sonante, quelle que soit la quantité de la syllabe précédente ou suivante: tel est le résultat du chapitre précédent. Il s'agit maintenant d'une voyelle brève précédée de consonne sonante précédée elle-même immédiatement d'une voyelle brève, soit le type: *lĕmŭrēs*: deux voyelles brèves séparées par une sonante consonne. M. Vendryes admet que la seconde brève dans ce type tombe chaque fois qu'elle est suivie de deux temps de brève dans le même mot. Mais aucun des exemples qu'on en peut alléguer ne semble décisif, sauf pour le cas où la sonante est *-v-*. Comme ce dernier cas est différent des autres, nous l'étudierons à part. Pour le reste nous suivons l'ordre adopté par M. Vendryes, c'est-à-dire que nous rangeons les mots d'après la quantité qu'aurait leur forme primitive dans l'hypothèse de la syncope.

1. — Mots du type: ⏑ ⏑ ⏑ ⏓.

malluviae, mansues, manceps ont le radical **man-* (non **manŭ-*), cf. Duvau, *M. S. L.* VI 226; de même *mantēle, mandāre*, et *mancus,* s'il se rapporte à *manus*, v. Walde, *Et. Wb.*[2].

panceps continue **pānŏ-căp-* avec *-ā-* long, cf. *pānus.*

ăcernus correspond à vha. *ahorn*, gr. ἄκαρνα «δάφνη»; rien n'oblige à poser **ăcĕr-īnos* (Brugmann, *Grundriss* II[2] 1, 281).

alumnus, columna, autumnus auraient perdu une brève, si on posait *-mnus* < **-mĕnŏs*, mais alors comment expliquer la conservation de la brève dans *sequĭmĭnō, sequĭmĭnī, amāmĭnī, fēmĭna, flēmĭna*, etc.? Au moins dans *sequĭmĭnō* et *sequĭmĭnī, amāmĭnī,* la loi des deux mores se trouve en

défaut: *sequĭmĭnī* à l'impératif est sans doute un infinitif correspondant à ἑπέμεναι et par suite assez isolé pour qu'aucune action analogique n'ait pu sauver l'ĭ. D'ailleurs rien ne nous force à voir dans *alumnus*[1], *columna*, *autumnus* des participes formés du suffixe **-mĕnŏs*: à côté d'*alumnus* existent *ălĭmōnium*, *ălĭmōnĭa*; il est donc naturel d'admettre **ălŏ-mn-ŏs* avec **-mn-* degré zéro du suff. **-mŏn-*, **-mĕn-*, cf. ποί-μν-η à côté de ποι-μήν, νώνυ-μν-ος. De même *columen* à côté de *columna* prouve que ce dernier nom peut s'analyser en *cŏlŭ-mn-a*. *Autumnus* est obscur.

Puerpera et *puertia* peuvent être dûs à l'influence du rythme: **pŭĕrĭpĕra pŭĕrĭtĭa* contiennent une suite de quatre brèves à tous les cas. De même *mĭsĕrĭtum* a été remplacé par *misertum*, parce que ce mot ne pouvait autrement entrer dans un vers dactylique. D'ailleurs cette suppression d'une brève ne faisait pas violence à la morphologie: le nominatif *puer* donnait l'impression d'un thème sans *ŏ*, et *misertum* à côté de *mĭsĕrĭtum* rappelait *altus alĭtus*, *fructus fruitus*, etc., et pouvait s'appuyer sur *miser*.

alter < **al-tĕrŏs*: **al-* comme dans *alius* < **al-yŏs*; rien ne force à poser **ălĭtĕrŏs* avec *ĭ* degré zéro du suffixe **-yŏ-* dans *alius*; l'osque *alttram* n'a pas trace d'*ĭ*, et primitivement le suffixe du superlatif est ajouté directement à la racine. Selon M. Brugmann, *I. F.* 27, 246—247, rien n'appuie **ălĭtĕrŏs*.

Surculus est-il un diminutif de *sūrus* (pour la quantité v. Walde, *Et. Wb.*)? On attendrait en ce cas **sūrŏcŏlŏs*, mais pour des raisons rythmiques la seconde des trois

---

[1] Cependant *Vertumnus* est sans doute formé du suffixe **-menos*, et il est naturel d'admettre la même formation pour *alumnus*. Mais dans ces mots ce suffixe pouvait avoir la forme **-mnŏ-*, qui est sûrement attestée en ancien iranien. «Plus je songe, m'écrit M. Meillet, à ces faits **-tero-* : **-tro-*, **-meno-* : *-mno-*, plus je suis tenté de supposer que, dès l'indo-européen, des raisons rythmiques ont dû en déterminer le choix: **bhĕrŏmĕnos* a dû être toujours choquant, tandis que **wertŏmĕnos* ne l'était pas, au moins devant consonne, et que **wertŏmĕnā* ne l'était jamais.»

brèves qui précèdent la syllabe finale a pu être supprimée. D'ailleurs cette étymologie est très hypothétique.

Balneum ne continue pas *bălĭneum* < βαλανεῖον: les formes grecque et latine sont empruntées à une langue inconnue, voir Meillet, *M. S. L.* XV 162. Les formes romanes remontent toutes à **baneum* (Meyer-Lübke, *Roman. etym. Wb.*). Cette diversité de formes est naturelle dans un mot d'emprunt. Il se peut que *balineum* soit emprunté du grec, et que *balneum* soit une contamination de **baneum* + *balineum*, ou plutôt que *balneum* ait été emprunté dans des conditions autres que *balineum*.

2. — Le type où la deuxième syllabe est longue de position ne fournit aucun exemple, sauf après *v*.

3. — Le type ⏑ ⏑ ⏓ est le seul qui donne à l'hypothèse une certaine vraisemblance:

Antae «antes d'un temple» continue-t-il **ănətai*? S'il est identique à skr. *ā́tā* «Umfassung, Rahmen einer Türe», il peut présenter pour **n̥̄* le même traitement que l'on observe pour *l̥̄* dans *palma* et pour *r̥̄* dans *Parca* < **pr̥̄-kā* (C. J.), cf. πέπρωται «il est décidé par le destin», et peut-être dans *pars*. Il y a deux manières de se représenter ce traitement. Selon M. Brugmann, *Kurze vergl. Gramm.* § 205, *r̥̄ l̥̄* peuvent avoir donné directement *ar al* en latin, ou bien, selon M. Meillet (communication par lettre), il faut poser *palma* < **palamā* < **pălәmā*, mais ici *ă* < **ә* peut avoir été spécialement bref en cette position, plus bref qu'un *ă* ordinaire, et être tombé avant l'action des lois de la syncope; les faits analogues à **pălәmā* > **pălămā* > *palma* devraient donc être mis hors de cause, comme ayant un *ă* de nature spéciale. C'est à peu près l'opinion qu'exprime M. Brugmann, *ibid.*, en considérant comme possible de poser **pl̥lә-mā* donnant *palma* par syncope de la brève. — Enfin quant à *antae*, il faut mentionner que M. Thurneysen dans le *Thesaurus linguae lat.* n'exclut pas un rapport avec la préposition *ante*.

Virtus étant dérivé de *vir*, on attendrait **vĭrŏtūt-*; mais ne peut-on supposer **vĭr-tūt-*? Il semble que le

nominatif de *vir* n'a jamais été **vĭrŏs* en latin, car les dissyllabes tels que *fŏrŭs*, *fĕrŭs*, *mĕrŭs* ne perdent jamais *-ŏs* au nominatif, v. Sommer, *Hdb.* p. 364. Il n'est donc pas invraisemblable d'admettre à côté de **wĭrŏ-* un thème **wĭr-* auquel se rattacherait *virtūs*; et cela suffit pour qu'on ne puisse de *virtūs* tirer argument en faveur de la thèse examinée. *Vir* : *virtūs* comme **juven* : *juventūs*. Peut-être *vir*, au lieu de **virŏs*, est-il dû à son synonyme *ner*, attesté en osque, et aux noms de parenté en *-r*: *pater*, *māter*, *frāter*, *soror*.

culmus à côté de κάλαμος, *indulgeo* à côté de ἐν-δελεχής semblent avoir perdu une brève. Mais cette chute de la brève est sans doute, comme dans *palma*, de l'époque préitalique. M. Meillet, *Dialectes i.-e.* p. 62 et suiv., a montré, après M. de Saussure, *Mélanges Nicole*, p. 511, n. 2, que le **ə* tombe en grec après le degré *ŏ* dans la première syllabe d'une racine dissyllabique: τόρ-μος mais τέρε-τρον, πόρνη mais ἐπέρασα. Relativement au latin, il n'est pas aussi affirmatif, mais la chute de **ə* dans *culmus* < **kŏlə-mŏs*, *indulgeo* < **ĕn-dŏləgheyō* est l'explication la plus simple: pour que **-gh-* dans **endoləgheyō* pût devenir *-g-*, il faillait que l'**-ə-* disparût de très bonne heure; autrement on aurait eu **endŏlăheō*, qui serait devenu par la suite **indoliheō*.

Une chute analogue de **-ə-* semble s'être produite dans *collis*, pour lequel lit. *kálnas*, gr. κολωνός attestent une racine dissyllabique.

Dans d'autres mots la difficulté résulte d'une obscurité morphologique: *mantāre*, d'où *ommentans*, chez Livius Andronicus, n'est sans doute pas le résultat de **mănĭtāre* fréquentatif de *mănēre*, mais dérive de **mantŏs* ancien part. pf. de *manēre*, v. Walde, *Et. Wb.*², et Stolz, *Hdb.*⁴ 138, qui rapproche *mertāre*, *pultāre*.

Rien dans le sens de *portāre* n'indique que ce verbe soit un fréquentatif d'un verbe causatif **pŏreyō* et qu'il faille poser **pŏrĭtāre*. Il est plus conforme au sens d'y voir un dérivé de **pŏr-tŏs* < **pr̥-tos*, adj. verbal de la ra-

cine _*pĕr-_ à laquelle on rattache aussi _porta_ et _portus_; cf. _gus-tāre_, _pō-tāre_, _gestāre_, dérivés de _gustus_, _pōtus_, _gestus_.

De même est-il nécessaire de voir dans _hortārī_ un fréquentatif de _horior_? Pas plus que dans les verbes précédents ni le sens ni la forme n'y invitent; _hortarī_ peut être dérivé de _*hortŏ́s_ < _*ghr̥-tŏs_, adjectif verbal formé de la racine de _hŏr-ior_. _Horĭtārī_ est le vrai fréquentatif de _hortārī_, mais n'a pas subi de syncope.

A cause de la formation j'ajoute ici _cunctārī_ qui est sans doute non un fréquentatif en _-ĭtāre_, mais un dérivé de _*conc-tos_, participe de _*conco_.

M. Niedermann, _Mélanges de Saussure_ p. 52 note 2, fait remarquer que _mintrīre_ «cri de la souris» ne peut continuer _mĭnŭtrīre_ (Vendryes _Int. init._ p. 206), car on ne voit pas ce que serait _-trīre_. Il propose _mĭnŭrīre_ > _*mĭnrīre_ > _*mindrīre_ > _*mintrīre_, mais voir p. 46.

Gĕnĭtus, _mŏnĭtus_ s'analysent en _gĕnĭ-tus_, _mŏnĭ-tus_; mais le vulgaire pouvait aussi analyser: _gĕn-ĭtus_, _mŏn-ĭtus_, d'où l'impression d'un suffixe _-ĭtus_. C'est ce suffixe qui a été transporté dans _induĭtus_ à côté d'_indūtus_, v. Sommer, _Hdb._ p. 648, et dans _alĭtus_ à côté d'_altus_, car la racine d'_ălō-_ est monosyllabique, cf. ἀλθαίνω, _almus_, φυτάλμιος.

M. Meillet, dans la thèse de M. Vendryes sur l'_Intensité initiale_ p. 157, explique _agnĭtus_ et _cognitus_ par _*gĕnə-tŏs_. Mais il est aussi vraisemblable d'admettre que la racine _*gnō-_ est au degré zéro au part. pf. passif comme dans _sătus, rătus, dătus, praestĭtus_. La forme _*gnə-_ serait comparable à _*dhnə-_ dans τέθναμεν, quelle que soit d'ailleurs l'origine de cette forme, v. Meillet, _Introduction_[3] p. 105. Et il n'est pas nécessaire que _agnĭtus_ remonte à i.-e. _*gnə-_, il peut avoir été formé en latin sur le modèle de _dō dătus, stō stătus_.

Dans quelques mots la difficulté s'explique par l'emprunt à une langue étrangère: _Pollux_ ne continue pas directement Πολυδεύκης, mais l'étrusque _Pultuke_, où _-lt-_ peut avoir la valeur de _-ld-_; selon une opinion vraisemblable de M. Wissowa _Religion der Römer_[2] p. 269—270, le culte des Dioscures est venu de Tusculum, autrefois

étrusque, à Rome; voir Kretschmer dans *Einleitung in die Altertumswissenschaft* I 180. C'est de même par l'intermédiaire de l'étrusque que le latin a emprunté *gruma* = γνώμονα, *sporta* = σπυρίδα, v. Walde, *Et. Wb.*². — *Persōna* semble emprunté aussi à l'étrusque; M. Friedländer, *Glotta* II 164, considère le grec πρόσωπον comme la source du mot étrusque.

A côté de *fĕnestra* on trouve *fe(n)stra* attesté chez *Paul. Fest.* 64 ThdP. Ce mot n'a pas d'étymologie connue. M. Walde, dans l'*Et. Wb.*², admet comme probable le rapprochement avec la racine **bhē-* «paraître, luire», qui a donné sans doute *fēriae* et *fānum* > **bhə-snŏm.* Mais on devrait en cette hypothèse avoir **fēnestra.* Comme ce mot est un terme technique, il est suspect d'être emprunté, et par suite rien ne prouve que *fenstra* continue *fenestra,* cf. *balneum* à côté de *bălĭneum.* Rien ne prouve même que *fenstra* ne soit pas primitif et que *fenestra* ne soit pas un cas d'anaptyxe. En effet dans les mots latins *-n-* n'était plus prononcée devant *-st-*. Un mot d'emprunt tel que *fenstra,* avec *-n-* prononcée, présentait donc un groupe insolite.

Dans les deux mots suivants nous admettons non l'absorption d'une brève, mais une métathèse: *pulmō* < **plŭmō* non **pĕlŭmō,* cf. πλεύμων, v. sl. *plušta,* lit. *plaũcziai,* v. pr. *plauti* «poumon»; aucune forme ne contient **pel-,* que supposerait l'étymon **pĕlŭmō.* — De même *dulcis* < **dlŭk-,* non **doluk-,* cf. γλυκύς.

Morbus n'a pas d'étymologie certaine.

Bien obscurs sont les mots suivants, qui par conséquent ne peuvent servir d'appui à une démonstration:

gingīva, v. Walde, *Et. Wb.*².

sordeo < **sŏrdō-,* cf. *svāsum* < **sward-tom*? v. Walde.

merda < **smĕrdā,* lit. *smirdĕti* «sentir mauvais», v. sl. *smradŭ*; ou < **smĕrŭdā*(?), got. *smarnōs* «excréments».

M. Warren, v. Walde, *Et. Wb.*², explique *saltem* par **s'ălĭtem* < **si ălĭtem* avec **ălĭtem* au lieu d'*aliter* d'après

item. Hypothèse pure, que les difficultés morphologiques et sémantiques ne recommandent guère.

Tout à fait obscur est *hallux*, qu'on a tenté d'expliquer par **hălŏ-doik-*.

Fulca, à côté de *fŭlĭca*, est peut-être une forme empruntée à un dialecte.

Pour appuyer l'hypothèse de M. Vendryes, restent les doublets *călĭdus* et *caldus*, *sŏlĭdus* et *soldus*, *vălĭdus* et *valdē.* Or ces doublets peuvent être des produits de l'analogie: *ārĭdus* devient phonétiquement *ārdus*, cf. *ardēre*; *ăvĭdus* devient **audus*, cf. *audēre*; *lārĭdum* devient *lardum.* Mais comme en de nombreux mots en *-ĭdus* cette finale n'est pas précédée soit d'une voyelle longue suivie de sonante, soit d'une voyelle brève suivie de *v*, la finale *-ĭdus* reste intacte dans la très grande majorité des cas: *pūtĭdus*, *fœtĭdus, morbĭdus, rancĭdus, algĭdus*, *săpĭdus*, *cŭpĭdus*, *tŭmĭdus, tĭmĭdus, stŏlĭdus, gĕlĭdus*, *fulgĭdus*, etc. La phonétique tendait à faire des adjectifs en *-ĭdus* deux catégories, celle où *-ĭdus* donne *-dus* par absorption de la brève dans les conditions indiquées, et celle où *-ĭdus* reste intact. Mais l'analogie a brouillé un peu cette distinction; à côté d'*ardus* on a rétabli *ārĭdus,* mais *ardēre* est resté, parce que le sens verbal le séparait des adjectifs en *-ĭdus*; de même *ăvĭdus* a été rétabli, mais *audēre,* avec un sens spécial, conserve la forme phonétique; *lārĭdum* après Plaute a été éliminé par *lardum,* parce que rien ne donnait occasion de restituer *lārĭdum*; *ūmĭdus* n'est pas devenu **ūndus* à cause de *ūmŏr*, mais on a *ūvĭdus* à côté de *ūdus.* Or, si l'analogie a exercé son action dans un sens, elle a pu agir aussi dans l'autre sens: sur le modèle de *pūteo pūtĭdus*, *fœtet fœtĭdus*, *algeo algĭdus*, *tŭmeo tŭmĭdus*, *tĭmeo tĭmĭdus*, *fulgeo fulgĭdus*, etc., on avait refait *aveo ăvĭdus*, *āreo ārĭdus*, *ūvēsco ūvĭdus.* De même sur le modèle d'*aveo *audus* (le gén. *audī* chez Plaute *Bacch.* 276, selon Skutsch, *Forschungen* I 44), *āreo ardus ardeo*, *ūvēsco ūdus*, on a formé *căleo caldus* (qui a pu entraîner son contraire *frīgeo frīgdus* à côté de *frīgĭdus*), *sŏleo soldus*, *văleo valdus.* Mais pourquoi

valdē au sens de «très», et jamais *vălĭdē*? La raison en est non la loi des deux mores, mais la sémantique: *valdē* et *vălĭdē* étaient d'abord employés dans le même sens voisin de *validus*, puis le sens spécial «très» s'est produit; or il ne pouvait guère s'attacher à *vălĭdē* qui rappelait trop vivement *vălĭdus*, il devait donc s'attacher à la forme *valdē*, qui peu à peu n'a plus eu d'autre sens. — *virdis virdiārium* à côté de *vĭreo vĭrĭdis vĭrĭdiārium* paraissent bien plus récents que les cas qui précèdent.

Les mots cités plus haut sont les seuls pour lesquels des doublets soient attestés: dans quelques autres mots on a supposé que *-ĭdus* était devenu *-dus*, sans que la forme *-ĭdus* soit attestée: on fait remonter *forda* «[vache] qui porte» à *fŏrĭda*; si cette hypothèse est fondée, on peut toujours admettre une action analogique, comme dans les cas précédents; mais cette étymologie n'est pas sûre; on peut aussi poser **bhŏr-dā*, soit que *bhŏr-* continue **bhŏrə-* avec chute de **ə* après le degré *ŏ* de la syllabe précédente, comme dans *indulgeo* et *culmus*; soit que **bhŏr-* fût en indo-européen une forme à syllabe unique, car la racine de *fero* a des formes à une et à deux syllabes (v. Walde, *Et. Wb.*[2] art. *fero*), et en latin le type monosyllabique est garanti par *fors* < **bhr̥-tis*, cf. skr. *bhr̥-tiḥ* «l'action de porter, l'entretien». Pour la même raison on trouve *ferculum* à côté de *fĕrĭcŭlŭm*, et il est arbitraire d'admettre que *ferculum* est la forme syncopée de *fĕrĭcŭlŭm*.

Tardus < **tărŭdos* parent de τέρυ · ἀσθενές, λεπτόν (Hésych.), skr. *taruṇaḥ* «jeune, tendre». Cette étymologie, étant incertaine, ne saurait faire difficulté; v. Walde, *Et. Wb.*[2].

Nous passons aux exemples où dans le type ⏑ ⏑ ⏓ la brève est précédée et suivie de sonante. Ici encore aucun exemple n'établit l'absorption de la brève dans les conditions de la loi des deux mores.

Il est clair que les formes telles que *dŏmŭī, gĕnŭī, mŏnŭī* n'ont pas perdu de voyelle: p. ex. **gĕnə-wai* donne **gĕnăvei* > **gĕnŏvei* > **gĕnŭvei* > *genŭī*.

Plus spécieux est le cas de *salvos* < *sălŭŏs* (chez Plaute et Térence); de même *solvō* < *sŏlŭō*, *volvō* < *vŏlŭō*, Plus tard nous montrerons que ce changement de *u* voyelle en *v* consonne après brève + *l* (ou *r*) est un fait rythmique indépendant de la quantité de la syllabe suivante. D'après la loi des deux mores *sălŭŏs sălŭă sălŭŏm sălŭăm* devraient rester. Or, comme le nominatif et l'accusatif sg. sont les cas les plus importants, les autres cas se règlent ordinairement sur eux. En cette hypothèse on ne verrait donc pas pourquoi l'on a cependant régulièrement *salvos salvom*, etc.

domnus est-il la forme syncopée de *dominus*? Comme ce mot était souvent employé comme une sorte de nom propre dans le langage familier, il est possible que l'usage spécial de ce mot ait donné lieu à des doublets: *domĭnus* et *domnus*.

nummus est probablement emprunté d'une source inconnue.

nŭmĕrŭs et *ŭmĕrŭs* doivent, selon M. Vendryes, leur -*ŭ*- aux cas où, dans la déclinaison préhistorique, -*ŏ*- se trouvait devant un groupe de consonnes; on aurait eu: **nŏmĕsos* **numsī*, etc.; mais pour la formule -*ŏm*- > -*ŭm*- il n'est pas nécessaire que -*ŏ*- soit suivi de plusieurs consonnes groupées, comme le montrent *sŭmus*, *humus*.

Sur *alnus* et *volnus* voir Walde, *Et. Wb.*[2].

Comme le suffixe du génitif singulier a toujours le degré faible, le génitif de *carō*, *carnis* ne vient pas de **cărĕnĕs*, mais de **căr-n-ĕs* avec le suffixe *-*ĕn*- au degré zéro, comme *fellis* < **fel-n-ĕs* génitif de *fel*. Voir Sommer, *Handb.* 394 et Brugmann, *Grundriss* II[2] 1, 302.

porrō est identique à son synonyme grec πόρρω; l'étymon **por-ĕrō*- est superflu et invraisemblable.

armentum, selon Skutsch, *Glotta* I 348, est syncopé d'**arā-mentum* devenu **ărămentum* par abrègement des groupes ïambiques; mais cette étymologie est très problématique, car la formule ⏑ – – > ⏑ ⏑ – au commencement

d'un polysyllabe n'a laissé de traces dans aucun autre mot. Voir Walde, *Et. Wb.*[2].

Conclusion.

La critique des faits ne laisse donc subsister aucun exemple sûr de l'absorption d'une voyelle brève après une syllabe brève + sonante. Bien plus, cette absorption en ce cas n'est pas conforme à la phonétique latine, si l'on en juge par les cas où, selon l'hypothèse, l'absorption devrait se produire et où cependant elle n'existe pas :

ănĭmăl vient d'**ănĭmālĭ* qui ne donne pas **anmăl*, quand même le sens le sépare assez d'*animus*; celui-ci d'ailleurs devrait aussi avoir des formes syncopées: **anmī*, **anmō*, etc.

călămĭtās ne peut évidemment être préservé de la syncope par *calamus* ou *culmus*, dont on le rapproche parfois, sans doute à tort; du moins il semble plus plausible de le rapprocher d'*incŏlŭmĭs.*

cănĭcae «sorte de trèfle», mot isolé.

cărĭnāre «se moquer»; il est vrai que la quantité de la syllabe initiale n'est pas sûre.

jănĭtrīces, mot isolé.

lĕmŭrēs, *lĕmŭrĭă*, mots isolés.

mănĭfestus, *mănŭbiae*, *mănŭbrium.*

pĕnĕtrāre, qui a un sens assez différent de celui de *pĕnĭtŭs.*

sălĕbrae. — *tĕnĕbrae.* — *vĕnĕrārī.* — *tŏlĕrāre.*

ălĭmōnium, *ălĭmōnia* sont restés; on pourrait objecter qu'ils ont été préservés de la syncope par *alumnus*; mais des formes syncopées auraient trouvé un appui dans *almus.*

Les formes telles que *sĕquĭmĭnī*, *sĕquĭmĭnō*, sont isolées dans la conjugaison latine. Elles auraient donc dû subir l'absorption *-mĭnī* > **-mnī*, *-mĭnō* > **-mnō.* On ne voit pas quelle influence aurait pu faire disparaître ces formes barbares. Dire que *-mĭnī* a été maintenu par l'influence des autres cas **-mĕnŏs* **-mĕnā*, etc., c'est supposer que l'adjectif

verbal *-*mĕnos* existait encore comme adjectif en latin à l'époque de l'absorption d'une brève; or on ne peut démontrer cette hypothèse, et elle paraît invraisemblable, si l'on considère l'âge relativement récent de l'absorption d'une brève. De plus cette supposition ne vaudrait pas pour l'impératif *sequĭmĭnī* qui continue vraisemblablement un infinitif **sĕquĕmĕnăi* = ἑπέμεναι.

Enfin il existe beaucoup de mots du type *ănĭmŭs ănĭmī*, où certains cas devraient présenter des formes syncopées, qui ne sont attestées nulle part. Sans doute les deux cas principaux, le nominatif et l'accusatif d'*ănĭmŭs* ne réaliseraient pas les conditions de la syncope selon la loi de M. Vendryes, et leur type aurait fini par prévaloir. Toutefois il devrait y avoir des traces indiscutables d'une certaine hésitation. Or nous avons vu que les prétendues traces d'hésitation devaient ou pouvaient s'interpréter autrement.

En somme dans la position donnée aucun fait n'établit l'absorption d'une brève latine, et un assez grand nombre de faits montrent que la brève, ainsi placée, résiste et persiste.

Chapitre IV.

Une brève est absorbée par une sonante longue ou précédée de voyelle longue.

L'examen des faits nous a conduit à cette conclusion: il n'y a pas un seul fait clair et indiscutable qui établisse:

1. la syncope d'une brève après une consonne non sonante;

2. l'absorption d'une brève après une consonne sonante (autre que *-v-*) précédée d'une voyelle brève.

Des faits assez nombreux et clairs établissent qu'en ces conditions la langue latine ne connaît ni la syncope ni l'absorption, même devant deux temps de brève.

Nous avons montré en quels cas la chute d'une brève n'a pas lieu. Reste à montrer en quelles conditions elle a lieu. Pour déterminer le sujet, disons qu'il s'agit de la chute d'une brève non en hiatus, mais placée devant consonne: _glōrĭārī_ conserve son _-ĭ-_, tandis que _*ārĭdērĕ_ devient _ardēre_. Et comme le cas où _-v-_ précède la brève présente un traitement spécial, nous en traiterons dans un autre chapitre.

La formule de l'absorption d'une brève ainsi définie peut s'énoncer ainsi:

Une brève est absorbée par une consonne sonante _(r, l, m, n)_ précédente, si cette consonne sonante est précédée immédiatement d'une voyelle longue: _mĕrŭlă_ reste, mais _*pūrŏlŏ-_ devient _*pūrlos_ > _pūllus_, _*stīrŏlă_ donne _*stīrla_ > _stīlla_; ou si la consonne sonante est longue: _surgere_ < _*sŭrrĕgere_.

Il y a ainsi deux conditions de la chute d'une brève: 1. la brève est précédée d'une consonne sonante (non d'occlusive ou de _-s-_); — 2. cette sonante est précédée d'une voyelle longue; si la sonante est longue, la voyelle peut être brève.

Quelles que soient la quantité et la qualité de la portion suivante du mot, la brève est absorbée lorsque ces deux conditions sont réalisées ensemble, partout où l'analogie ou une autre cause ne rétablit pas la forme primitive.

Les théories précédentes postulaient l'existence de nombreux doublets, inconnus de l'histoire; même la loi des deux mores était dans ce cas toutes les fois que l'on avait un mot du type ⏑ ⏑ ⏓ avec finale de quantité variable selon la déclinaison ou la conjugaison. Au contraire notre formule n'admet de doublets que dans les rares cas où l'analogie et la phonétique ont donné chacune une forme différente, mais la loi phonétique ne donne

jamais lieu, d'elle-même, à deux formes d'un même mot. Les difficultés qui venaient aux autres théories du chef de ces nombreux doublets postulés et non attestés, n'existent donc pas pour notre théorie.

Il est maintenant facile de définir la nouveauté de notre théorie; elle consiste à dire que les deux conditions mentionnées, réalisées ensemble et non l'une sans l'autre, et elles seules, produisent l'absorption. Les autres théories ou ne tenaient pas compte de toutes ces conditions, ou affirmaient que l'une de ces conditions suffit sans l'autre, ou ajoutaient à ces conditions d'autres causes imaginaires. De plus parmi les faits d'absorption, les plus importants sont les cas où la brève est précédée de *-v-*, or pour ce cas il y aura lieu de préciser d'une manière nouvelle la formule qui vient d'être présentée.

Il m'est d'ailleurs agréable de constater les points sur lesquels je me rencontre avec M. Vendryes. Ce linguiste a distingué l'absorption et la syncope. Cette distinction fondamentale me semble exacte, et cette partie de la thèse de M. Vendryes subsiste comme principe important de linguistique générale; seulement M. Vendryes admet l'existence de la syncope en latin, tandis que je la nie. De plus M. Vendryes admet l'absorption d'une brève par une consonne sonante précédée d'une voyelle brève, tandis que cette absorption ne me semble prouvée qu'au cas où la sonante (autre que *-v-*) est précédée d'une voyelle longue. M. Vendryes a clairement montré qu'en ce dernier cas l'absorption est de règle, mais il a en même temps admis que la brève est en ce cas absorbée seulement si la loi des deux mores trouve son application, tandis que l'absorption a lieu, quelle que soit la quantité des syllabes qui suivent. M. Vendryes a écrit, *Intens. init.* p. 253: «l'influence de la quantité de l'initiale est indéniable». Il s'agit de montrer qu'elle est décisive. Tandis que le type ⏑ ⏑ ⏔ ne présente pas l'absorption, le type — ⏑ ⏔ présente partout l'absorption, sauf exception analogique.

La distinction que M. Vendryes établit entre la syncope et l'absorption n'a pas encore réglé l'emploi de ces deux termes dans les ouvrages de linguistique. En général je me suis conformé à l'usage de M. Vendryes; mais parfois, là où le contexte était clair, il m'a semblé permis, comme à d'autres, d'employer le mot de syncope là où celui d'absorption eût été plus exact; dans ces cas le mot syncope reçoit une acception générale dont l'absorption est une espèce.

Nous allons maintenant passer à l'examen des faits pour vérifier la règle et expliquer les exceptions.

I. Les exceptions.

La critique de la théorie des deux mores a eu pour résultat d'éliminer les cas où la chute d'une brève était supposée à tort; maintenant il s'agit d'examiner et d'interpréter les mots où la brève aurait dû disparaître selon les règles énoncées dans le chapitre précédent, et où elle a été préservée par une influence analogique. Cette influence étant due à des causes diverses, nous classons ces exceptions d'après les causes qui les expliquent.

1. Dans les noms imparisyllabiques la brève se trouve tantôt en syllabe finale tantôt en syllabe pénultième. Comme la brève n'est pas absorbée en syllabe finale (v. 2e Partie, Sect. III), elle reste aussi dans les syllabes non finales des mêmes mots: *nōmĭnĭs* d'après *nōmĕn*; *commūnĭbus* d'après *commūnĭs commūnĕ commūnia*; *dolōrĭbus* d'après *dolōrēs dolōrŭm*, etc.; — d'après le nominatif *pūlĕx*, *sōrĕx*, *paelĕx*, *mūrĕx*, etc., on a: *pūlĭcĭs*, *sōrĭcĭs*, *paelĭcĭs*, *mūrĭcĭs*, *fāmĭcĭs*, *pūmĭcĭs*, *īlĭcĭs*, *rāmĭcĭs*, *cārĭcĭs*, *cīmĭcĭs*; dans ces mots l'influence du nominatif était fortifiée par celle de mots tels que *pantex*, *apex*, *silex*, *culex*, *lătex*, etc., où la brève ne doit tomber à aucun cas. En général, sauf dans *caro carnis* qui a été déjà expliqué, la voyelle de la dernière syllabe du nominatif se maintient aux autres cas.

2. Le sentiment de la composition a conservé la brève dans des cas tels que *sēmĭta*[1], *corrĭgia, īlĭco, venēnĭficus*, etc.

Dans certains cas cette influence a pu agir dans le même sens que celle du nominatif: *mīles* a entraîné *mīlĭtis,* où d'ailleurs on avait peut-être le sentiment de reconnaître un composé de *īre* comme dans *comes*, *ales*, *pedes.*

3. Le type ordinaire d'un suffixe a été rétabli dans quelques cas où l'absorption d'une brève lui aurait donné une forme exceptionelle: *ārĭdus*, *lūrĭdus, callĭdus*, *flōrĭdus*, etc., ont été refaits sur *āreo*, *lūror*, *calleo*, etc., d'après *cupĭdus*, *sapĭdus*, *lucĭdus*, *stupĭdus*, *flaccĭdus*, *acĭdus*, etc. Ce qui confirme cette explication, c'est que la brève a disparu là où cette influence des adjectifs en *-ĭdus* ne pouvait s'exercer directement: *ardēre, lārdum*; la forme *lārĭdum* semble après Plaute être sortie de l'usage, cf. *objūrĭgandum*, *Merc.* 118, devenu plus tard *objurgandum.*

4. Le type du mot radical a exigé le maintien de la brève: *ānŭlus* d'après *ānus*, *ārŭla* d'après *āra*, *annĭculus* d'après *annus*, *fēnĭculum* d'après *fēnum*, *vērĭtas* d'après *vērus, cārĭtas* d'après *cārus*, *amoenĭtas* d'après *amoenus, amārĭtūdō* d'après *amārus*, *bellĭcus* d'après *bellum, ūnĭcus* d'après *ūnus*; *ūncia* continue **ūnĭc-ia* parce que le sens spécial de ce dérivé le séparait assez d'*ūnus* et d'*ūnĭcus* pour donner prise à la loi d'absorption.

Dans ces mots et autres analogues le type ordinaire de la désinence a été rétabli d'après les mots qui ne pouvaient subir l'absorption: *rēgŭlŭs, vĕtŭlŭs*, *virgŭlă*, *vōcŭlă*, *vīcŭlus*, etc.; *bŏnĭtas*, *sanctĭtas*, etc.; *hostĭcus*, *urbĭcŭs*, *sontĭcus*, *rusticus*, etc.

Si *caelum* «ciel» résulte de **caerŭlum* (Thurneysen; v. Walde, *Et. Wb.*[2]), la voyelle brève a été absorbée, parce que cette forme avait pris un sens très spécial, tandis que *caerŭlus* restait sous l'influence du suff. *-ŭlŭs.* D'ailleurs, une fois *caelum* formé, on considérait sans

[1] *sēmĭta* s'analysait sans doute pour un Romain en *sēm-ĭta*, voir Varron, *L. lat.* V 35: semita ut semiiter dictum.

doute *caerulus* comme son dérivé. Mais cette étymologie ingénieuse manque d'évidence.

Les supins en *-ĭtum* et les participes en *-ĭtus* appartiennent régulièrement aux causatifs en **-eyō*: *monĕō monĭtum*; d'après ce type *appārĭtum appārĭtio* ont gardé *ĭ* à côté de *appāreo*; — et aux thèmes dissyllabiques: *gĕnĭtŭm, dŏmĭtŭm, vĕtĭtŭm, cŭbĭtŭm, crĕpĭtŭm*, etc.; d'après ce type *spīrĭtus* à côté de *spīrāre, anhēlĭtus anhēlāre.*

5. La brève paraît dans certains cas maintenue par une cause phonétique. Si l'on a voyelle longue + sonante + brève + sonante *m, n, r, l* + consonne, la brève est maintenue, parce qu'en latin *m, n, r, l* ne peuvent devenir voyelles: *sēmĕntĭs, lāmĕntum, sēmĕrmis, Māmĕrcus*, etc.

De même le groupe: longue + *m* + brève + *n* + *ă* ne change pas: *fēmĭna*; *flēmĭna* n'est peut-être pas latin, v. Walde, *Et. Wb.*[2]. *Fēmina* est un cas certain et évident où le maintien de la brève dans les conditions indiquées ne peut être l'effet de l'analogie. A la rigueur *nōmĭnāre, ignōmĭnia* s'expliquent par *nōmen*, *sēmĭnāre* par *sēmen*, *rūmĭnāre* par *rūmen*, *abōmĭnārī* par *ōmen*, etc.; *laudāmĭnī, monēmĭnī, audīmĭnī* peuvent être dûs à *sequĭmĭnī* et analogues. Cependant *fēmĭna* ne peut être dû à aucune action analogique; le maintien de la brève est probablement dû à ce que le latin tend à éviter le groupe *-mn-*; devant une voyelle brève *-mn-* devient *-mĭn-*, cf. *gumĭnăsium* < γυμνάσιον; il est donc naturel qu'ailleurs *-mĭn-* ne soit pas remplacé par *-mn-*. Sans doute on a *lamna, lammĭna* et *lāmĭna*. Mais la diversité des formes et le sens technique de ce mot semblent indiquer que ce mot n'est pas indigène. De plus rien ne prouve que *lāmna* ne soit pas la forme primitive.

Caerĭmōnia ne devient pas non plus **caermōnia* sans doute pour éviter que **caer-* forme une syllabe terminée par deux sonantes consonnes. — Si *fēmĭna* prouve que *-mĭna* reste après longue, l'argument tiré de *laudāmĭnī* contre M. Vendryes n'a qu'une valeur *ad hominem.*

II. Les faits d'absorption.

Une brève est absorbée par une sonante consonne précédente (*l*, *r*, *m*, *n*[1]), si celle-ci est elle-même précédée d'une voyelle longue. Type **pūrŏlŏ-* > *pūllus.*

Exemples. — Voici quelques exemples clairs:

sīncĭpŭt < **sēmĭ-căpŭt*; — *nūncŭpare* < **nōmĭ-căp-*; — *prandium* < **prām-ĕdiom.*

ūllus < **ŏinŏlŏ-*; — *vīllum* < **wīnŏlŏ-*; — *suīllus, suīnus*; — *catīllus*; — *pulvīllus*; — *corōlla* < **cŏrōnŏla*; — *persōlla, persōna*; — *pistrīlla, pistrīna*; — *ūncia* < **oinicia*; — *ūndecim* < **oinŏ-decim.*

pūllus < **pūrŏlŏ-*; — *Hercules* < **Hērăclēs*, Ἡρακλῆς; — *stīlla stīrĭa*; — *barca, bārĭs*; — *vernus, vēr.*

pelvis < **pēlŏwis*, skr. *pālăvī*; — *ulna* < **ōlĕna*, ὠλένη; — *solstĭtium* < **sōlĭ-stătiom.*

Vendo[2] < **wēnon-dō* n'est donc pas nécessairement un résultat de l'haplologie; il peut rentrer dans les lois de l'absorption. — *īlicet, vidēlicet, scīlicet* peuvent, comme le veut Skutsch, représenter *īrĕ (vidērĕ, scīrĕ)* + *licet.* — *oinvorsei (= ūnĭversī)* du sénatus-consulte *de Bacchan.* peut être phonétique.

On a le même résultat si la sonante est longue, quelle que soit la quantité de la voyelle précédente:

porgere < **por-rĕgĕrĕ*; — *surgere* < **sŭr-rĕgere,* cf. *sur-rēpo*; — *surpite* (Hor. *Sat.* 2, 3, 283) < *sur-rĭpĭtĕ,* cf. *sur-rĭpio* maintenu par *rapio* comme *surrĭgo* par *rego.*

Les superlatifs *pūrĭme* (Paul. Fest. 335 ThdP.) et *clārĭmum* (*C. G. L.* V 179) continuent sans doute non

---

[1] Comme *-j-* tombe de bonne heure entre voyelles, il est hors de cause. Les cas où *-v-* absorbe une brève suivante seront examinés plus loin.

[2] Il est également possible d'expliquer *vēndo* : *vēnum do* d'après *vēneo* < *vēnum eo.* Voir M. Niedermann, *Contrib. à la crit. et à l'explic. des gloses latines*, p. 23, n. 1. Mais rien ne s'oppose à l'explication de *vendo* par absorption, car l'absorption a lieu aussi bien en syllabe fermée qu'en syllabe ouverte: *sēsqui-* < **sēmĭsqui-*, *sēstertius* < **sēmis-tertius*, *nondinae* < **novĕm-dinae.*

*pūrŏ-sĭmŏs > _*pūrsĭmŏs_ et _*clārŏ-sĭmŏs_ > _*clārsĭmŏs_, mais plutôt _*pūrŏ-mŏs_, _*clārŏ-mŏs_, cf. _brūma_, _suprēmus_, etc.

Les exemples tels que _sĭnciput_, _nūncupāre_, _prandium_, _uncia_, _barca_, _ulna_, _ūsurpāre_ < _*usū-răp-_, _porgere_, _surgere_, _surpite_, etc., montrent que la consonne placée après la brève est indifférente, et que cette brève tombe aussi bien devant occlusive que devant consonne sonante.

Les exemples du type — ◡ ≚ tels que _vīllum_, _ūllus_, _corōlla_, _pūllus_, etc., n'ont aucun doublet à forme intacte, même aux cas où la loi des deux mores ne s'applique pas; ce qui prouve que la présence de deux mores suivantes n'est pas nécessaire à la chute de la brève. Je ne vois malheureusement pas de mot décisif contenant: longue + _m_, _n_, _r_, _l_ + brève + consonne + brève stable: — ◡ ◡. Un mot de ce type, et qui serait à l'abri de toute influence analogique, trancherait la question: _prī-mĭtus_ est sous l'influence de _prīmus_; _dēnĭquĕ_ est un composé et la dernière syllabe en est un enclitique.

Dans les mots suivants la brève reste, parce qu'elle est en hiatus: _jānŭă_, _dēnŭō_, _ērŭō_, _ēlŭō_, _ēlŭācrus_, etc.

Conclusion. — Dans la formule étudiée la brève latine a le moins de résistance, et les sonantes _r_, _l_, _m_, _n_, en vertu de leur position, en déterminent la disparition et sont les éléments dominants du groupe.

III. Chronologie relative de l'absorption.

La chute d'une brève après longue + sonante a eu lieu encore après le rhotacisme de _s_ intervocalique. C'est ce que prouvent:

ornus < _*ōsĭnŏs_, lit. _ū́sis_ «frêne», v. sl. _jasenĭ_; — _ar-dēre_ < _*āsĭdē-_, cf. _āridus_, _āreo_, et surtout skr. _āsaḥ_ «cendre, poussière», _ἄζω_ < _*ăs-dō_ «sécher brûler»; _assus_ vient, selon M. Thurneysen, _Thesaurus l. lat._, de _*ăsd-tos_ et se rattache à _ἄζω_; si l'on avait eu _*ās-sŏs_, on attendrait _*āssus_ < _*āsus_ comme _cāssus_ > _cāsus_.

Ces exemples paraissent sûrs; d'autres ne le sont pas: *urtīca* continuerait **ūsŏtīcā* d'après une étymologie reprise par M. Brugmann, *Grundriss* II 1^2 p. 496, mais qui ne s'impose pas, v. Walde, *Et. Wb.*^{2}; — *larva* continue-t-il **lās-sva* ou **lās-va*? Cette dernière forme n'est pas impossible (v. ci-dessus p. 71).

Cependant M. Vendryes, *Intens. initiale* p. 180, admet, après d'autres, que l'absorption d'une brève est antérieure au rhotacisme. Et il fonde cette opinion sur *sūmo* < **subs-ĕmo* et *pōno* < **pŏsĭnō*.

Nous avons montré, p. 32, que *sūmo* peut s'expliquer comme une formation analogique d'après *dēmo*, *cōmo*, *prōmo*. Même si l'on admettait, avec Solmsen, *Studien* p. 63, que le v. lat. *surēmit surempsit* continue **sus-ēmit* **sus-empsit*, avec **sus-* emprunté à **sus-mo* < **subs-mo*, on ne pourrait rien en déduire sur la chronologie de l'absorption et du rhotacisme. En effet, d'après mon hypothèse, *sūmo* peut continuer **subs-mo* primitif, sans remonter à **subs-ĕmō*; dès lors il n'est pas nécessaire d'attendre que **subsĕmō* soit devenu **subsmō* par syncope, puis **suzmo*; mais **suzmō* peut être né de **subsmō* avant la syncope.

D'ailleurs rien n'oblige à supposer que *surēmit* vienne de **sus-ēmit*; il est préférable de supposer qu'on a formé *surēmit* sur *dirēmit*. Cette dernière hypothèse, qui m'était venue spontanément à l'esprit, a déjà été présentée par M. Stolz dans la 2e édit. de la *Latein. Gramm.* de Stolz-Schmalz p. 293 note 2. Elle a été contestée par Solmsen, *Studien* p. 62—63 note 2: celui-ci ne trouve pas «das zur Aufstellung einer vollen Proportion erforderliche vierte Glied, denn Stolzens Annahme, es habe von allem Anfang an *sus* neben *subs* gestanden, entbehrt jedes Anhaltes». Il me semble cependant qu'on peut avec une certaine probabilité indiquer la marche de l'analogie: si l'on compare *dĭrimo* à *dīdūco dīvorto differo,* on a l'impression d'un verbe composé *di* + *rimo rempsī* ou *rēmī* contenant un verbe **rĭmo* **rempsī* ou **rēmī* de même sens que *-mo -mpsī* dans *sūmo sumpsī*. Il paraît donc possible que *-rempsī*

-rēmī aient remplacé *-mpsī* de *sumpsī*, d'où *su-rēmī*, *su-rempsī*.

Pōno est-il le résultat de la syncope de **pŏsĭnō* > **posnō*? Le sens de *sino* «laisser faire, permettre» est assez éloigné de celui de *pōnere* «placer». Cependant *positus*, participe de *pōnere*, contient *situs*; or *situs*, au moins au sens de «placé, situé», semble bien un participe formé de la racine de *sĭno*, cf. en skr. *áva-sitaḥ* «qui s'est établi, qui habite» (Walde, *Et. Wb.*[2] art. *sino*). Il est donc naturel de considérer *pōno* comme un composé de *sino*. Mais il serait prématuré d'en conclure que *pōno* continue directement **pŏsĭnō* > **posnō*. En effet *dēsĭno* montre le maintien de *-sĭ-*, et pourtant s'éloigne de *sino* par le sens autant que *pōno*. Les formes *posīvī posiī* correspondaient bien à *desīvī desiī* et à *sivī*, et par suite supposaient un présent **posinō*, cf. *dēsino* et *sino*. Mais, parce que la préposition **po* était sortie de l'usage, le participe *positus* donnait l'impression d'un thème **pŏs-*, d'où la tendance à changer *posīvī* en *posuī*; à son tour *posuī* a provoqué *postus* à côté de *positus* d'après le modèle de *aluī* : *altus* et *alĭtus*; enfin *posuī*, *positus* et *postus* semblant tous trois supposer un thème **pos-*, le présent **posinō* s'est trouvé isolé; il a été remplacé[1] par **pos-nō*, d'où *pōnō*. Le sens de *pōno* l'éloignait assez de *sino* pour permettre une altération indépendante. Comme *dēsino* contient la préposition très usuelle *dē*, on ne pouvait songer à un thème **dēs-*, et le présent *dēsino* n'était pas exposé à une altération analogue à celle de *pōno*. — L'hypothèse que je viens d'exposer montre que *pōno* ne prouve rien relativement à la chronologie de la syncope.

L'absorption d'une brève en latin est donc postérieure au rhotacisme ou plutôt cette loi exerçait encore son action après que *s* intervocalique était devenue *r*. Il est naturel que cette action ait duré assez longtemps. Rien n'empêche donc d'admettre qu'elle a commencé à pro-

---

[1] M. Meillet m'écrit: «Pourquoi ne pas admettre qu'on a évité **posinere* (⏑ ⏑ ⏑ + voyelle finale)?»

duire ses effets avant le rhotacisme. Les dialectes osques et ombriens connaissent non seulement l'absorption, mais encore la syncope, si l'on en juge par osque *minstreis* < **mĭnĭst-* «minōris»; *actud* «agĭto», ombr. *percam* «perticam». Des formes telles que ombr. *termnom-e* «in terminum», *nomner* «nominis» n'ont peut-être jamais eu **-mĕn-*, mais peuvent remonter au degré zéro de ce suffixe. Et comme il y a en osco-ombrien des formes non syncopées, le problème reste obscur pour ces dialectes. Cependant on peut affirmer que ces dialectes connaissaient la syncope au moins dans des cas tels que *actud*, et cela suffit pour prouver que la chute d'une brève n'obéit pas en latin aux mêmes lois que dans ces dialectes. En outre *ardēre* continue **āsĭdh-*, cf. le mot dialectal *arfet* «siccum est» (Walde, *Et. Wb.*[2]); donc **dh* était déjà devenu *d*, lorsque la brève a été absorbée; or **dh* > *d* est latin, non italique. De même **dh* était déjà devenu *d*, quand **gāwĭdheyō* est devenu *gaudeo*, car **-wdh-* > *-ub-*, comme **-rdh-* > *-rb-*.

Chapitre V.

Suppression d'une brève sous l'influence du rythme.

Lorsque le suffixe *-lŏ-* s'ajoute à un thème qui après la syllabe initiale présente deux brèves, celle de ces brèves qui devrait précéder le suffixe est supprimée. Au lieu de **vĭtŭlŭlŭs* on a *vitellus*, diminutif de *vĭtŭlŭs*, etc.

Nous distinguons d'après la quantité les différents cas où une brève est tombée devant le suffixe **-lo-*.

1. Type ⏑ ⏑ ⏑ + *lŏ-* < ⏑ – + *lŏ-*:

vĭtŭlus vĭtellus, *bŏtŭlŭs bŏtellus*, *lŏcŭlŭs lŏcellus*, *mătŭlă mătella*, *pŏpŭlŭs pŏpellus*, *tăbŭlă tăbella*, *cătŭlŭs cătellus*, *ŏcŭlus ocellus*; dans aucun de ces mots on n'a le suffixe *-lŏlŏ-*, pas même dans *locellus*, car celui-ci se rattache par

le sens non à *lŏcŭs* mais à *lŏcŭlŭs*. Le diminutif de *-ulus* est donc *-ellus*.

Dans d'autres exemples *-lŏ-* est précédé de *-rŏ-*: *sătŭr sătullus*, *mĭsĕr mĭsellus, tĕnĕr tĕnellus*, *ŏpĕră ŏpella, pŭĕră pŭella. Novellus* ne continue sans doute pas **nŏvŏ* + *lŏlŏs* qui donnerait **nŏvlŏlŏs* (> **nŏvillus*?); il n'est pas non plus un diminutif de **nŏvŏlŏs* qui n'existe pas; je pose *novellus* < **novĕr(ŏ)-lŏs* diminutif de **nŏvĕrŏs,* attesté par *nŏverca*, et qui a été supplanté par *novellus* à cause de la similitude de sens; en effet *novellus novella* signifie, comme νεαρός, «jeune, récent». Si l'on avait formé un diminutif de *nŏvus* par analogie, on aurait dit sans doute **novillus*, cf. *armus* : *armilla*, etc.

Dans une troisième série, *-lŏ-* est précédé de *-nŏ-*: *ăsĭnŭs ăsellus, pătĭnă pătella, gĕmĭnŭs gĕmellus.*

Păpilla < **păplŏ-lā* montre que *păpŭla* < **pap-lā.*

2. Type – ⏑ ⏑ + *lŏ* > – – + *lŏ*:

Quelques mots sont dérivés d'un primitif terminé déjà en *-lŏ-*: *angŭlŭs angellus*, *ānŭlŭs ānellus*, *būbŭlă būbella*, *buccŭlă buccella*, *fābŭla fābella.* Le diminutif d'*agnus* est **ag^w-nĕlŏs* > **ag^{w}illos* > *avillus*, (v. 2e Partie, Sect. II, 2), et **ag^{w}nŏlŏs* a formé un nouveau diminutif **ag^{w}nĕl(ŏ)-lŏs* > *agnellus.* De même *offa* donne *offula* dont le diminutif est *ŏfella.* — *Martŭlŭs martellus*; *porcŭlŭs* (cf. p. ex. vha. *far-heli*) *porcellus*; *vascŭlŭm vascellum*; *saccŭlŭs saccellus.* — *Cistella* est donc un diminutif de *cistŭlă*, non directement de *cista*; *cūpella* de *cūpŭlă*, *arcella* d'*arcŭlă*; *volsella* est une forme isolée obscure.

Dans une deuxième série *-lŏ-* est précédé de *-nŏ-* ou de *-rŏ-*:

fiscĭnă fiscella; *fēmĭnă fēmella*; *lāmĭnă lāmella*; *pāgĭna pāgella.*

tessĕră tessella; *dextĕră dextella*; *ampŏră ampulla.*

3. Type – ⏑ ⏑ ⏑ + *lŏ* > – ⏑ – + *lŏ*: *culcĭtŭla culcĭtella*; *montĭcŭlŭs montĭcellus*; *rustĭcŭlŭs rustĭcellus*; *collĭcŭlŭs collĭcellus.* — Donc le diminutif de *-cŭlŭs* est *-cellus*, non *-cillus*, comme celui d'*-ulus* est *-ellus.*

Mais _pēnĭcŭlŭs pēnĭcillus_, désignant un instrument, s'est réglé sur les noms d'instruments en _-clŏm_: _pēniculos_, prononcé _*pēnĭclŏs_, a donné _*pēnĭclŏlŏs_ > _pēnĭcillus_; cf. _pocillum, pistillum, baccillum._

4. Type – ⏑ + _lŏlŏ_ > – + _lŏlŏ_: _armus armilla_; _furca furcilla_; _tantus tantillus_; _quantus quantillus_; _punctum punctillum_; _scortum scortillum_; _pūpus pūpillus_; _frustum frustillātim_; _mamma mămilla_ < _*mamm-lŏlā._ Il est difficile de distinguer ici les formes anciennes et phonétiques des autres: le diminutif _mammŭlă_ existe bien, mais n'est guère employé; de même _punctulum_ n'est cité qu'à basse époque; _frustulum_ seulement chez Apulée _Mét._ 1, 19; _scortulum_ seulement dans des glossaires; _haedŭlus_ une fois chez Juvénal 11, 65 et dans les _not. Tir._ _Pūpillus_ est par le sens un diminutif de _pūpus_, et _pūpulus_ est rare. Quant à _tanillus_ et _quantillus_ rien ne force à croire qu'ils étaient pour un Latin des diminutifs de _tantŭlŭs quantŭlus_ plutôt que de _tantus quantus._ — _haedillus_ continue peut-être _*haedīnŏ-los_ plutôt que _*haedlŏlŏs_ ou bien il est formé de _haedus_ + _-illus_ emprunté aux cas analogues.

Les exemples précédents montrent que les dérivés en _-lŏ-_ obéissent à un principe rythmique: éviter une forme qui après l'initiale aurait deux syllabes brèves devant le suffixe _-lŏ-_; on n'a donc jamais eu _*vĭtĕlŏ-lŏs_, puis _vitellus_ par syncope, mais _*vĭtel-lŏs_, de même non _*angĕlŏ-los_ mais _*angel-lŏs._ — Les mots tels que _mamilla_ obéissent au même principe: si l'on avait _*mammŏ-lŏlā_, la dernière syllabe _-lā_ serait précédée d'une initiale + deux syllabes brèves; comme _-lŏlŏ-_ est ici un suffixe caractéristique, il reste intact et la voyelle thématique précédente est supprimée; on n'a jamais eu _*mammŏlŏlā_, mais _*mammlŏla._

M. Sommer, _Hdb._ p. 56—57, considère aussi comme improbable d'admettre _*porcĕlŏlos_ > _*porcellos_ par syncope de l'_ŏ_ pénultième. Il préfère une solution par l'analogie: sur le modèle de _*pōclŏm_ _*pōcl̥-lŏm_ on aurait créé _*porcĕlŏs_ _*porcel-los._ Mais _*pōcl̥-lŏm_ est une forme hypothétique dont on peut se passer, v. 2e Partie, Sect. II, 6. De plus

il faudrait admettre que les mots en *-ŭlŭs*, tels que *porcŭlŭs angŭlŭs fistŭlă,* n'avaient pas encore de diminutifs à l'époque où **pōclŏlom* serait devenu **pōcl̥lŏm*, ou bien que les anciens diminutifs auraient été évincés par les nouveaux. Enfin l'équation **pōclom* : **pocl̥-lom* = **porcĕlŏs* : **porcel-lŏs* n'est pas satisfaisante: comme *l* se vocalise dans **pocl̥lom* seulement, il y a une différence sensible.

Selon le même, *Hdb.* p. 57, le diminutif d'**ăsĕnŏs (asinus)* devrait être **asillŏs*, comme *tigillum* est celui de *tignum,* mais **asillŏs* serait devenu *asellus* sous l'influence d'**ăsĕnŏs.* On pourrait alors demander pourquoi *ăsĭnus* n'a pas ramené la forme soi-disant phonétique **asĭllus.*

En outre cette théorie de M. Sommer sur *porcellus* et *asellus* a le défaut de ne s'appliquer qu'à une partie des faits. Elle ne rend pas compte de faits tels que *opella*, *mamilla.* Et en général l'analogie ne fait pas disparaître d'un seul coup tout l'ensemble des formes phonétiques appartenant à une catégorie de faits; on s'attendrait donc à trouver un certain nombre de formes non altérées par l'analogie.

Une autre question se rapporte à la voyelle suffixale de *agnellus* comparé à *avillus*: *agnellus* ne peut guère être dérivé directement d'*agnus*, car on attendrait **agnillus* d'après *armus* : *armilla.* Il peut être dérivé d'**ag*^{w}*nĕlos* (d'où *avillus*) alors que celui-ci n'était pas encore devenu **ag*^{w}*nĭlŏs*; si **ag*^{w}*nĕlŏs* était déjà devenu **ag*^{w}*nĭlŏs*, on aurait sans doute comme diminutif **agnil-los.* Il semble donc qu'*agnellus* ait été formé lorsque l'on prononçait **ag*^{w}*nĕlŏs*, c.-à-d. à l'époque où une brève interne en syllabe libre était devenue *ĕ.* De même *angellus* suppose **angĕl-los* non **angŏl-lŏs*, *fistella* < **fistel-lā,* etc. Par suite *agnellus, angellus* etc. sont des formations latines, non italiques.

Section II.

Métathèse ou absorption?

Lorsqu'une brève est précédée d'une sonante consonne *(l, r, m, n, j, v)* précédée elle-même d'une consonne non sonante, y a-t-il métathèse ou absorption?

On est habitué à considérer les cas tels que *pugillus* < **pugnŏlŏs* comme des faits d'absorption, et l'on pose: **pugnŏlos* > **pugn̥los* > *pugillus*; on admet que la sonante a absorbé la brève suivante, puis a développé une brève par devant soi: *sacerdōs* < **sacr̥dōts, facultās* < **facl̥tā-s,* etc. Dans l'exposé des faits nous ferons abstraction de ces formes hypothétiques; puis nous essaierons d'interpréter les faits comme des cas de métathèse.

1. — Consonne + *l* + brève + consonne de syllabe intérieure.

Le groupe *-lŏlŏ-* devient *-illŏ-* après n'importe quelles consonnes (v. Sommer, *Hdb.* p. 56—57):

a) Après *cs*: *pālus* < **pagslŏs*, *paxillus*; *vēlum* < **wĕgh-slŏm, vēxillum*; — *āla* < **ăxla, axilla*; — *aula, auxilla*; — probablement *tālus*, *taxillus*.

Lorsque ces diminutifs ont été formés, le groupe *-xl-* était encore intact.

b) Après *ns*: *tōlēs*<**tonslēs, tonsillae*<**tonslŏlai*; si *māla* continue **mand-slā,* selon M. Thurneysen, *I.F.* XXI 177 et suiv., on attendrait comme diminutif **mansilla,* mais il se peut que cette dernière forme ait été remplacée par *maxilla* sur le modèle de *āla axilla.*

c) Après *s*: *pūsillus* < **pusslŏlŏs* : *pūsus.* — *quăsillus, quālum* < **quas-slom.*

d) Après occlusive: *specillum*, *speculum* < **spĕc-lŏm*; — *pōcillum, pōculum* < **pō-clŏm*; *bacillum*: *bac(u)lum.* Si *anculus* continue **amb-quŏlŏs*, *ancilla* ne peut en être le diminutif: **anquŏlŏ-lā* donnerait **anquĕlŏlā* > **ancella,* cf.

angulus : _angellus_, _vitulus_ : _vitellus_, etc. ; _ancilla_ < *_anc-lŏlā_, comme _anclāre_, _anclābris_, suppose un *_ancŏ-_, non *_ancŏlŏ-_.

Le groupe *_-tlŏlŏ-_ > _-tillo-_ se trouve dans _pistillum_ (p. 43); _punctillum_ [1], _tantillus_, _quantillus_, _frustillātim_, _scortillum_ (p. 334).

Le groupe *_-plŏlŏ-_ > _-pillŏ-_ dans _papilla_; à côté de _papula_, _papilla_ indique que _păpŭla_ continue sans doute *_pāpla_, cf. skr. _pipluḥ_ «signe corporel, eigentlich Blätter, Bläschen», dit l'_Et. Wb._ [2] de M. Walde. — _pūpilla_ < *_pūplŏlā_.

Quelques mots contiennent *_-glŏlŏ-_ > _-gillŏ-_: _rēgillus_ «mit senkrecht gezogenen Kettenfäden gewebt» (Walde, _Et. Wb._ [2]), repose sur *_rēglŏs_, cf. _rēgŭla_ < *_rēg-lā_. — _tēgillum_ «chapeau ou bonnet» < *_tēglŏlom_, Plaute _Rud._ 576.

cingillum, diminutif de _cingŭlum_ < *_cing-lom_, Pétrone 67, 4.

Singillātim repose sur *_sĕnglŏlŏ-_ diminutif de *_senglos_ > _singulus_, cf. got. _aina-kls_ «singulus» ; Lucrèce VI 1065 emploie encore la forme _singlārĭter_, et Plaute _singlī_.

e) Après une sonante:

mămilla < *_mamm-lŏlā_.

armilla < *_arm-lŏlā_; *_mammŏlŏlā_ et *_armŏlŏlā_ présenteraient après une syllabe initiale deux syllabes brèves.

Il n'est pas facile de trouver des mots où _-lŏ-_ soit suivi d'un autre suffixe que _-lŏ-_; dans _poplĭcus_ et autres mots en _-ĭcus_ le maintien de la syllabe _-lĭ-_ est phonétique; dans _amplĭtūdo_ il est dû à l'influence du primitif _amplus_.

Mais le traitement phonétique est donné par _facultās_ < *_fac-lĭ-tāt-_, _auscultāre_ < *_aus-klŭtāre_ (ou *_-klĭtāre_?), v. Walde, _Et. Wb._ [2].

2. — Consonne + _n_ + brève + consonne de syllabe intérieure.

---

[1] J'ai expliqué ci-dessus, p. 43, _transtillum_ par *_transtlŏlom_ dissimilé de *_transtrŏlom_. Mais _transtillum_ n'est pas attesté avant Vitruve. Rien ne garantit donc *_transtrŏlom_, qui serait une forme très ancienne. Il me parait préférable d'admettre qu'on a formé récemment à _transtrum_ un diminutif *_transtrillum_ d'après _armus armilla_, etc., et que *_transtrillum_ est devenu _transtillum_ par dissimilation.

a) Après _g_, _*-nŏlŏs_ devient _-illus_:

pugillus < _*pugnŏlos_, _pugnus_; — _tigillum_, _tīgnum_; — _sigillum_, _sīgnum_.

Selon M. Brugmann, _Grundriss_ II 1^2 p. 366, n. 2, _*-nŏlŏs_ donne _-illŭs_ seulement après _g_, et ce résultat est dû à la palatalisation de _n_ par _g_; par suite _*skab-nŏlom_ donne _scabellum_, et _scabillum_ est une forme analogique.

Mais comme _*-lŏlŏs_ donne _-illus_ après n'importe quelle consonne, il est naturel de supposer, sauf preuve du contraire, que _*-nŏlŏs_ donne aussi _-illus_, quelle que soit la consonne précédente. De plus _avillus_ «ovis recentis partus» continue _*ag^{w}nŏlŏs_ diminutif d'_agnus_; _*ovillus_, diminutif d'_ovis_, ne peut expliquer _avillus_, parce que _ŏv-_ ne devient pas _ăv-_ devant _i_ (v. Appendice); et le sens indique un diminutif d'_agnus_ et non d'_ovis_. Enfin _avillus_ < _*ag^{w}nŏlos_ suppose seulement que la perte de l'élément labial de _*g^{w}_ devant consonne est postérieure à la formule _-nŏlŏs_ < _-illŏs_. Mais rien ne s'oppose à cette hypothèse: _sigillum_ est le diminutif de _signum_ < _*sĕc-nom_ de _secare_ (Havet, _M. S. L._ VI 35) ou < _*seic-nom_ (cf. _seignom_ _CIL._ I^2 42), et non < _*seq^{w}-_, cf. _inseque_ «dis, raconte». Jusqu'à preuve du contraire, il est donc vraisemblable que _-nŏlos_ devient _-illus_ après n'importe quelle consonne.

Contre cette formule on pourrait faire valoir _colŭmella_ diminutif de _colŭmna_. Mais _*colŭmnŏla_ donne _*columĕnŏlā_ avec _-mĕn-_ < _-mn-_ devant une brève; puis _*cŏlŭmĕnŏlā_ donne _*columenlā_ par raison rythmique, d'où _columella_.

A côté de _scabellum_ on a _scabillum_ dim. de _*scabnom_ < _scamnum_, et comme on ne sait laquelle de ces deux formes est phonétique, on ne peut rien conclure de ce mot. _Scamellum_ et _scamillum_ sont des formes plus récentes, altérées de _scabellum_, _scabillum_ d'après _scamnum_.

3. — Consonne + _m_ + brève + consonne de syllabe intérieure.

Je n'ai trouvé aucun exemple qui prouve le changement de _m_ + brève en ces conditions; et M. Sommer fait la même constatation _Hdb._ p. 56.

On ne peut considérer comme un exemple valable *forceps* expliqué par **formŏ-căps* «qui saisit les objets chauds»: puisque *-rm-* n'y appartiennent pas à la même syllabe, on ne peut attendre **formceps*, qui, conformément à la théorie courante, donnerait **fŏrĭnceps*; si l'adjectif *formus* «chaud» était encore usité à l'époque des changements que nous étudions, **formŏcăps* aurait sans doute donné **formĭceps* comme *armĭger*; d'autre part on ne peut guère songer à une haplologie à distance, car la différence entre *m* et *p* est trop considérable. Par suite l'étymologie *forceps* < **formŏ-căps* me paraît suspecte; les formes divergentes de ce mot: *forpex*, *forfex,* font songer à un mot d'emprunt.

D'autre part aucun exemple ne prouve que *m* + brève reste sans changement dans la position étudiée: *armĭger* et les autres composés semblables sont soumis à l'influence de leurs éléments composants; *vermĭculus* et analogues à l'influence des mots dont ils dérivent.

On peut seulement dire a priori qu'après une consonne occlusive il y aurait sans doute changement, mais non après une sonante, car après sonante *-m-* est initiale de syllabe.

4. — Consonne + *r* + brève + consonne de syllabe intérieure.

Dans cette formule *r* + brève donne *ĕr*, quelle que soit la consonne précédente:

a) Après dentale: *culter cultellus*; — *auster austellus*; — *rŭtrum rŭtellum* «petite pelle»; — *scutra scutella*; — *rāster rāstellus*; — *rōstrum rōstellum*; — *clītellae*; ombrien k l e t r a m «feretrum, lecticam»; — *castrum castellum*; — *plōstrum plōstellum*; — *fĕnestra fĕnestella.*

Donc on ne peut expliquer *transtillum* par **transtrŏlom,* ni *pistillum* par **pins-trŏ-lom.*

b) Après labiale: *lăbrum lăbellum*; — *lābrum lābellum*; — *flābrum flābellum*; — *lībra lībella*; — *lĭber lĭbellus*; — *rŭber rŭbellus*; — *umbra umbella*; — *crībrum crībellum*; — *dŏlābra dŏlābella*; — *văfer văfellus*; — *căpra căpella.*

c) Après gutturale: *ăger ăgellus*; — *săcrum săcellum*; — *cancrī cancellī*; — *flăgrum flăgellum*; — *intĕger intĕgellus*; — *nĭger nĭgellus*; — *lŭcrum lŭcellum.*

Dans tous les mots précédents la brève est suivie de *l*; dans d'autres elle est suivie:

a) De *s*: *pulcerrimus* < **pulcrĭ-sĕmŏs* et tous les superlatifs en *-errimus.*

b) De *n*: *hībernus* < **heim-rĭ-nos* > **heibrĭnŏs*: la formule **rĭ* > *er* est évidemment postérieure à **mr* > *br,* car un **heimernos* eût donné **hīmernus*, cf. *sēmermis*; — *hesternus* < **ghestrĭ-nŏs*, anglosax. *geostra*, cf. *aeternus*, *sempiternus*; — *paternus* < **patrĭ-nŏs*, cf. *frāternus*, *māternus*; — *quaternī*; — *externus*, *internus*, *supernus*, *infernus.*

c) De *d*: *săcerdōs* < **sacrŏ-dōts.*

d) De *t*: *mātertĕra* < **mātrĭtĕrā*; — *auscultāre* < **ausclŭtāre* avec **clŭtāre* dérivé de *in-clutus cluo*, *clueo*, κλῦθι «écoute»; *inclŭtus* n'est pas devenu **incultus* à cause de *clŭo clŭeo.* — *facultās* < **faclĭtāts.*

Il y a beaucoup de mots où la brève reste, mais ils peuvent tous s'expliquer par l'analogie:

salubrĭtās, *ācrĭter*, *aegrĭtūdo*, *asprĭtūdo*, *ātrĭtās*, *crebrĭtās*, *crebrĭter*, *macrĭtās*, *mediocrĭtās*, *pigrĭtia*, *pulcrĭtūdō*, *alacrĭtās*, *celebrĭtās*, etc.

amplĭtūdō, *amplĭter*, etc.

5. — Cas où la brève reste sans changement.

Dans un grand nombre de mots le maintien de la voyelle brève s'explique:

a) Par l'influence du type de composition: *agrĭcola*, *caprĭpes*, *mātrĭcīda*, *Publĭcŏla*, *amplĭficāre*, *sacrĭficāre* malgré *sacerdōs.*

b) Par le type de dérivation: *putrĭdus.*

Mais dans d'autres mots le maintien de la brève paraît phonétique:

a) Devant *c*: *Satrĭcum*, *Ocriculum* (*ĭ* ou *ī?*); — *lūbrĭcus*, *ambrĭces*, *vitrĭcus*, *tetrĭcus*, *mustrĭcula*, isolés dans le vocabulaire latin, n'ont pu subir aucune action analogique. Surtout *vitrĭcus* est important: par le sens il est l'opposé

de *noverca* < **nŏvăr(ŏ)-ca* (cf. νεαρός), avec le suffixe *-ca* emprunté à *vitrĭcus* (C. J.), et non à un **mātrĭca* hypothétique tiré de *mātercula*; *vitrĭcus* et *noverca* faisaient groupe et pourtant *vitrĭcus* n'est pas devenu **vitercus*! — Dans tous les autres mots où *-rĭc-* est précédé d'une consonne, il reste; on pourrait être tenté d'expliquer la plupart de ceux qui suivent par l'analogie; mais il serait étonnant que l'analogie eût fait disparaître partout les formes phonétiques:

tenebrĭcus, tenebrĭcosus, Umbrĭcus, utrĭculus, utrĭcularius, ventrĭculus, Afrĭcus, castrĭcius, fabrĭca, Fabrĭcius, histrĭcus, imbrĭcus, lintrĭculus, nigrĭculus, nigrĭcāre, patrĭcē, patrĭcius.

Frāterculus, *mātercula*, *paterculus* d'après *frāter*, *māter*, *pater*. Dans *pater*, *māter*, *frāter*, le nominatif et le vocatif, ayant une importance spéciale, donnaient la préponderance aux formes en *-er-*. — *Uterque* se règle sur *uter* et n'est pas le résultat de **utrŏ-que*; *uterculus* à côté de *utrĭculus* est dû à *uter* «outre»; il est remarquable que, malgré des nominatifs tels que *venter imber*, etc., on ne trouve pas de formes telles que **venterculus* **imbercus*, etc.; de même *nigrĭculus* malgré *nigellus*.

Lorsque *-ĭc-* est précédé d'une autre sonante *m*, *n*, *l*, le résultat est le même: la brève est maintenue. Il n'y a pas d'exemple aussi décisif que pour *-rĭc-*, mais il n'y a pas non plus d'exemple en sens contraire; et il semble naturel d'admettre pour les autres groupes le même traitement que pour *-rĭc-*:

Sublĭca «pilotis», *sublĭces*, *pons sublĭcius*: sans doute Festus, p. 414 ThdP., explique ces mots comme des composés de *sub* et de *lĭquor*; mais cette étymologie peu satisfaisante correspondait-elle au sentiment du vulgaire? Cela me semble peu probable: elle manque trop d'évidence, et le sens l'appuie trop peu, car *sublĭca* désigne aussi tout pieu qu'on enfonce dans le sol, une palissade. — *pūblĭcus, pŏplĭcus*, non **populcus* malgré *populus*; — *duplĭcāre*. — On explique *-ĭ-* de *plĭco* < **plĕkō* par l'influence des composés *implĭco*, *explĭco*, *supplĭco*, *supplĭcium*, etc.; or dans aucun

de ces composés *-lĭc-* n'a été changé, pas même dans *supplĭcium* qui au sens de «supplice» s'éloigne si considérablement des autres mots en *plĭc-*.

Le groupe *-nĭc-* se trouve seulement après *-r-* et *-m-*: *fornĭcatus*, *amnĭculus*; ici *n* ne peut subir la métathèse, parce qu'elle commence la syllabe.

Par suite il est impossible de voir dans *altercārī* la continuation d'un **alternĭcārī* dérivé de **alternĭcus* dérivé lui-même d'*alternus* (v. Walde, *Et. Wb.*²). On ne peut l'expliquer non plus par **altrĭcos* < **altrŏ-cŏs*, mais par **altĕr[ŏ]-cŏs* (comme *alternus* < **altĕr[ŏ]-nŏs*? ou **altrŏnŏs*?) avec suppression de la voyelle thématique d'**altĕrŏ-* pour éviter d'avoir devant le suffixe **-kŏ-* une suite de deux syllabes brèves précédées d'une syllabe initiale, cf. *noverca* < **nŏvăr[ŏ]ca* et *tenellus* < *tĕnĕr[ŏ]lŏs*. *Altercārī* ne peut guère être un dérivé récent formé sur le nominatif *alter*; du moins je ne vois pas d'après quel type avec ce point de départ on serait arrivé à *altercārī*.

b) Devant *m*:

Dans aucun mot *-rĭm-* n'est devenu *-ĕrm-*; malheureusement les exemples de ce groupe sont peu nombreux et manquent d'évidence:

ăcrĭmōnia, *mātrĭmōnium*, *patrĭmōnium* pourraient avoir subi l'influence d'*ăcris*, *mātris*, *patris*; cependant cette influence n'a pas empêché d'avoir *māternus*, *paternus*; il reste donc vraisemblable que *mātrĭmōnium* et *patrĭmōnium* sont des formes phonétiques.

agrĭmōnia «aigremoine» doit être un emprunt ancien, puisque l'original grec a subi des modifications si considérables: ἀργεμώνη a subi une métathèse, l'addition d'un suffixe et le changement de *ĕ* intérieur en *ĭ*. Il semble donc un assez bon exemple du maintien de *rĭm*.

Patrimus (*-ĭ-* ou *-ī-*?) continuerait **patrī-mnŏs* selon Brugmann, *I. F.* 16, 504 et suiv.; mais la formule **-mnŏs* > *-mus* ne s'appuie sur aucun exemple décisif; et le thème **patrī-* est lui-même hypothétique, car *patrītus* est dû à *avītus* dont la formation n'est pas claire. Il semble

possible de poser **patrĭ-mŏs*, **matrĭ-mŏs* comme *patrĭ-mōn-ium, matrĭ-mōn-ium*, et **patrĭ-nos*, **matrĭ-nos* > *paternus, maternus*; mais cette hypothèse ne peut être contrôlée.

Sacrima «mustum quod Libero sacrificabant» ne peut guère remonter à **sacrī-ma*, car d'où viendrait le thème **sacrī-*? La quantité de l'*i* est inconnue.

Lacrĭma et *dacrŭma* n'ont pas donné **lacerma* ni **dacerma*. Et pourtant ces mots sont isolés et appartiennent au vocabulaire le plus ordinaire.

c) Devant *b, p*:

Les datifs tels que *ācrĭbus* n'ont jamais **ācerbus* malgré l'appui que pouvait fournir le nominatif *ācer*.

ātrĭplex non **āterplex*. — *ātrĭbux* «senex atris buccis». — Ces deux mots sont peu probants: le premier est emprunté, le second est un composé. — *dēcrĕpĭtus*, mot qui semble isolé, mais composé.

Si *ăcerbus* continuait **ăkrĭ-dhŏs*, il faudrait admettre que *rĭ* serait devenu *er* avant que *dh* intervocalique ne devînt *d*, et alors ce mot ne pouverait rien contre la règle proposée; d'ailleurs rien ne garantit cette étymologie; on peut poser *ăcerbus* < **ăcĕrŏ-bhwŏs* (C. J.) «de nature acide» avec **ăcĕrŏ-* dérivé d'*ăceo* «être acide», cf. *superbus* < **super-bhwŏs*. Pour le vocalisme radical le rapprochement avec *ăceo* convient mieux que le rapprochement avec *ācer*.

6. — Interprétation des faits précédents.

Dans la formule: consonne de syllabe intérieure + *r*, *l*, *m*, *n* + brève + consonne de syllabe intérieure, la brève est maintenue:

a) Après *m* et *n*, lorsque ces consonnes sont initiales de syllabe, comme dans *armĭger*, *cornĭpes*.

b) Après *r* et *l* certainement dans le cas où la brève est suivie de *c*: *vitrĭcus*, et très probablement quand elle est suivie d'une labiale *m (b, p?) lacrĭma (ācrĭbus? ātrĭplex?)*.

Dans les autres positions la sonante et la brève suivante subissent une altération dont le résultat est l'in-

version du groupe, soit une brève + sonante: *pugillus* < **pugnŏlos*, *pōcillum* < **pōclŏlom*, *rōstellum* < **rōstrŏlom*.

Peut-on expliquer ces faits par l'absorption en posant **pugnŏlos* > **pugn̥los* > *pugillus*, **pōclŏlom* > **pōcl̥lom* < *pōcillum*, **rōstrŏlom* > **rōstr̥lom* > *rōstellum*? Cette théorie, généralement enseignée, présente des inconvénients.

D'abord les formes **pōcl̥lom*, **rōstr̥lom* sont purement hypothétiques. Il n'y a pas un seul mot latin qui ne puisse s'expliquer sans cette hypothèse. Nous avons vu, p. 148, que des formes telles que *lămĕntum* s'expliquent sans qu'on pose **lămn̥tom*; on ne voit pas que des formes telles que génitif **mānăntĕs* soient devenues **mānn̥tĕs* > **manĕntis*; on peut naturellement soutenir que **mānănt-ĕs* est devenu trop tard **mānăntĕs* pour que *ă* soit absorbé, ou que *ă* est analogique, mais on ne peut le prouver.

Deuxième difficulté: la théorie de l'absorption ne saurait rendre compte de cas tels que *vitrĭcus* où il n'y a aucun changement. En effet ailleurs l'absorption a lieu devant *c* et devant une labiale: *barca, prīnceps, uncia, ūsurpāre*, etc. Et cependant une sonante tend plus facilement à absorber une brève après une consonne qu'après une voyelle; et d'ailleurs pourquoi la faculté absorbante d'une sonante dépendrait-elle de la consonne qui suit la brève? En d'autres termes, comment dans l'hypothèse de l'absorption expliquer *vitrĭcus*, *lacrĭma* à côté de *paternus, sacellum*?

Troisième difficulté: l'absorption étant considérée comme un fait résultant de la prononciation spéciale des syllabes non initiales, elle ne peut avoir lieu dans les syllabes initiales. Or celles-ci présentent les mêmes altérations du groupe sonante + brève que les syllabes intérieures, et les exceptions sont aussi les mêmes:

a) *-rĭ-*: ce groupe devient *-er-* devant *n*, *t*: *cerno* < **krĭnō*, cf. *paternus, tertius* < **trĭtios* comme *mātertera*, *ter* < **trĭs* comme *ācer* < **ākrĭs*.

Mais il reste devant *c*: *frĭcāre* comme *vitrĭcus*; devant une autre gutturale: *frĭgere, strĭga, strĭgilis, strĭx, trĭquetrus*;

— devant une labiale: *trĭbuo*, *trĭbus*, *trĭplus*, *trĭfārius*, *scrĭblīta*, *strĭbilīgo*, *trĭpudium*, *trĭpodum*, *trĭpodāre*. — *Frŭtillus* est d'origine inconnue; — sur *frĭtillum* v. Walde, *Et. Wb.*[2].

b) *-lĭ-*: aucun mot ne montre la métathèse de *-lĭ-* en syllabe initiale, mais aucun mot ne montre non plus le maintien de ce groupe, sauf dans les mêmes conditions qu'en syllabe intérieure: *plĭcāre*, *clingere* comme *sublĭca*; *clĭpeus* comme *ātrĭplex*.

c) *-nĭ-*, *-mĭ-*: aucun exemple.

d) Pour le cas où la brève est un *ŭ*, le changement en est probable en syllabe intérieure seulement pour *-lŭ-*: peut-être *ausculto* < **ausclŭtō*, *singultus* < **sm̥-glŭtŭs*, v. Walde, *Et. Wb.*[2].

Or même résultat en syllabe initiale:

pulmō < **plŭ-mō* (C. J.) qui diffère de πλεύ-μων seulement par le degré du vocalisme; l'initiale *plu-* **pleu-* est garantie par v. sl. *plušta* et *pljušta* neutre pluriel, lit. *plaũcziai*, etc., v. Walde, *Et. Wb.*[2]. On pose ordinairement *pulmō* < **pĕlŭ-mō*, mais la syncope de *ŭ* après voyelle brève est impossible.

dulcis < **dlŭk-wĭs* (C. J.), identique à γλυκύς < **dlŭk-ŭs*.

Le groupe *-lŭ-* reste en syllabe initiale dans *plŭteus* et *fluta* (la quantité de l'*-u-* de *fluta* est inconnue), qui sont deux mots obscurs probablement empruntés; — dans *fluvius* où les conditions sont spéciales et qui d'ailleurs a pu se régler sur *flŭo*; — dans *plŭmbum*, mot d'emprunt, où *ŭ* est maintenu par le groupe *mb* et peut continuer *ŏ* devant *mb*.

Lorsqu'en syllabe initiale la brève n'est ni *ŭ* ni *ĭ*, elle ne change pas. De même encore en syllabe intérieure, si une brève ne devient pas *ĭ (ŭ)*, elle ne subit pas de métathèse: *agrĕstis*, *dēcrĕpitus*, *reciprŏcus*.

Lorsqu'en syllabe intérieure une brève devient *ĭ* après *r*, *l*, précédés de consonne, cet *ĭ* est dans les mêmes conditions que dans une syllabe initiale: consonne + *r*, *l* + *ĭ* + consonne. Et le traitement est le même.

Si donc *cerno* et *pulmō* ne peuvent être des faits d'absorption, mais s'expliquent seulement par la métathèse, la même explication s'applique aux faits analogues des syllabes intérieures et finales: **pătrĭnŏs* > **pătĭrnŏs* > *pătĕrnŭs*; **pugnĭlŏs* > **pŭgĭnlŏs* > *pugillus*; **pōclĭlŏm* > *pōcillum*; **faclĭtāts* > **facĭltāts*, **facultās*, etc.

Cette explication suppose:

1. que la métathèse est postérieure au changement d'une brève intérieure en *ĭ*;

2. que *-ĭl-* devient *-ul-* devant consonne en syllabe intérieure.

Or rien ne s'oppose à ces deux suppositions. La première cadre fort bien avec ce fait que **-nŏlŏs* et **-lŏlŏs* donnent *-illus* après n'importe quelle consonne. La seconde est appuyée par des faits tels que *sĭmĭlĕ* > **sĭmĭl* > *sĭmŭl*, *făcĭlĕ* > **făcĭl* > *făcŭl*;

3. que *-ĭr-* donne *-ĕr-*, du moins dans les cas définis. Or *cernō* < **cĭrnō* < **crĭnō*, *tertius*[1] tendent à établir ce résultat devant dentale. Ailleurs *-ĭr-* ne change pas: *circus*, *hirpex, firmus*, *virga*, *virgo*, etc., c.-à-d. devant les consonnes qui empêchent la métathèse de *-rĭ-*.

Notre théorie de la métathèse latine reçoit un certain appui du fait que les exceptions à la métathèse se retrouvent, au moins en partie, dans d'autres langues: «La métathèse de *r* n'a pas lieu si elle devrait entraîner le contact de *r* avec *m*», ainsi s'exprime M. Maurice Grammont à la fin de son article sur *La Métathèse dans le parler de Bagnères-de-Luchon*, *M.S.L.* XIII p. 90 et suiv. M. Meillet, *M.S.L.* XV. 195 et suiv., fait remarquer qu'à Gortyne Ἀφορδίτα présente une métathèse qui n'a pas lieu dans δρομέων.

[1] M. Niedermann m'écrit qu'il a déjà depuis bien des années dans ses cours expliqué par la métathèse les cas du type *ter*, *tertius, cerno,* en syllabe initiale. «Ce qui prouve qu'effectivement il n'y a pas eu d'absorption, c'est que des faits analogues se rencontrent dans des dialectes grecs qui avaient un accent musical et où, par conséquent, il ne pouvait se produire d'absorption. C'est ainsi que la forme éolienne de τρίτος était τέρτος (v. Thumb, *Handb. der griech. Dial.* § 257 1).»

Dans mon patois de Pierrecourt (Haute-Saône, canton de Champlitte), j'ai observé la même répugnance pour le groupe *-rm-*: on dit *fœrtū* = *freteur* «peigneur de chanvre», mais *frœmẽ* «fourmi», *frõmåj* «fromage». Or en latin nous avons vu que la métathèse n'a pas lieu dans *-rĭm-*: *lacrĭma patrĭmōnium.*

La métathèse latine fait songer à d'autres faits analogues: en syllabe finale les groupes *-rĭs -rŏs* deviennent *-er* après consonne initiale de syllabe; de même *-lĭs* et *-lŭs* > *-ul.* Il semble que dans ces deux séries de faits se manifeste comme dans la métathèse une répugnance à prononcer après une consonne initiale de syllabe le groupe *r*, *l* + brève, et la tendance à intercaler entre les deux consonnes une voyelle intermédiaire.

7. — Consonne non initiale + **y* + brève + cons. de syllabe intérieure.

L'exemple décisif est: *ŏbĭcĭs* (gén. d'*obex*) < **ŏb-jăc-ĕs*; — *ămĭcīre* < **ăm-jăc-*, *amĭculum* est douteux, cf. Brugmann, *Wesen der lautl. Dissim.* p. 24 note.

Comment interpréter ce fait? Il n'est évidemment pas un cas de métathèse, car **objăcĕs* > **ŏbjĭcĕs* > **ŏbĭjcĕs* donnerait **ŏbīcĭs.* — Rien ne prouve que la sonante, devenant voyelle, ait absorbé la brève: tous les composés de *jăcĭō* ont pour participe parfait *-jĕctus*, continuation phonétique de *-jăctus*; seul *amĭcio* fait *amĭctus* qui peut être influencé par la forme du présent. Or si dans *ŏbĭcĭs* < **ŏbjăcĕs* la brève a été absorbée par la sonante, pourquoi la brève de *objĕctum conjĕctum,* etc., a-t-elle résisté à l'absorption, et pourquoi n'a-t-on jamais **obĭctus* ou **obĕctus,* **cŏnĭctus* ou **cŏnĕctus*? On ne peut objecter que *conjectus* reste, parce que *-jec-* est une syllabe fermée, car l'absorption a lieu aussi en ce cas: *sēsqui* < **sēmĭs-qui-*, *sēstertius* < **sēmĭs-tertius-*, *nundinum* < **nŏvĕmdin-*.

Ni métathèse ni absorption. Une forme telle que **ŏb-jăc-ĭs* donne d'abord *ŏbjĭcĭs*; or après consonne *-jĭ-* donne très probablement *-ĭ-* (comme *-ij-* donne *-ī-*), sans allongement parce que *-j-* précède *-i-*, cf. *eqvus* > *ecŭs*, non **ecūs.*

Le génitif *ŏbĭcis* et les autres cas de ce mot ont donc régulièrement *ŏbĭ-*, sauf le nominatif singulier où **ŏb-jăc-s* donne *ŏbjĕx*; mais d'après le modèle *vertĭcĭs vertex* on a fait sur *ŏbĭcĭs* un nominatif analogique *obex*.

Dans les verbes composés de *jăcio* la règle précédente est aussi observée: *ŏbĭcio* comme *ămĭcio*, etc. C'est pourquoi avant l'âge classique la première syllabe de *cŏnĭcio ŏbĭcio ăbĭcio* est régulièrement brève. Cependant chez les poètes classiques elle est régulièrement longue, mais celle d'*ămĭcīre* reste brève. L'explication de ce fait doit être demandée à l'analogie: d'après *conjēcī conjĕctum* et le verbe simple *jăcio* on a rétabli le *j*: *conĭcio* est donc devenu *conjĭcio*. Toutefois on a continué à écrire *conicio* le plus souvent, parce que dans l'écriture on évitait *ii* = *ji*, comme on évitait *vv* = *vu*, voir M. Niedermann, *Mél. de Saussure* p. 61 et suiv. La première syllabe était donc longue de position. A l'époque de Quintilien on écrivait comme on prononçait, voir *Inst.* I, 4, 11: atqui littera *i* sibi insidit, *coniicit* enim est ab illo *iacit*, et *u*, quomodo nunc scribitur *uulgus* et *seruus*.

Avant l'âge classique on trouve *conjeciant* CIL. I 198, 50 et quelques autres formes en *-jec-*. Plusieurs explications se présentent: M. Sommer, *Hdb.* p. 522 dit: «wahrscheinlich stammen solche Formen aus einer — vor der Akzentwirkung erfolgten — Wiedereinführung des Simplex ins Kompositum in der Gestalt *-jăcio*». Hypothèse peu probable: elle suppose que **objăcio* serait devenu *obĭcio* par absorption de la brève avant l'*Akzentwirkung*, et que **objăcio* aurait été rétabli avant cette loi, alors que l'absorption n'existait plus; cette chronologie est aventureuse; de plus on ne voit pas pourquoi, selon cette hypothèse, sous l'action de l'accent *conjĕciant* est resté, et n'a pas disparu devant *conjĭciant*, qui devrait être la continuation régulière de **con-jăciant*.

L'explication donnée par M. Niedermann, l. c., me paraît plus vraisemblable. Selon lui, *conjeciant* serait une graphie de *conjĭciant* choisie pour éviter *ii* = *ji* comme

on écrivait _servos_ pour _servus._ Cependant il reste une difficulté: _uo_ pour _vu_ est très ordinaire, tandis que _ie_ pour _ji_ est assez rare.

Il n'est peut-être pas impossible de voir en _conjeciant_ un cas analogue à ceux de _undĕcim sepĕlio,_ où _ĕ_ a été conservé devant _ĭ_ de syllabe suivante. M. Brugmann, _Wesen der lautl. Dissimil._ p. 24, note, explique aussi _conjeçiant_ par la dissimilation.

On a essayé d'expliquer _adjŭvo_ par _*ad-jŏvō_ à cause de fal. _jovent_ et de lat. _adjouta_ CIL. I 1290. Mais le parf. _jūvi_ ne peut continuer _*jŏvĭvăi,_ cf. _mōvi_ < _*mŏvĭvăi._ En tout cas _adjŭvo_ montre que la sonante _j_ n'a pas absorbé la brève suivante. D'après _ablŭō_ < _*ăb-lŏvō_ on attendrait _*ăd-jŏvō_ > _*adjŭo._

8. — Consonne non initiale + _*w_ + brève + cons. de syllabe intérieure.

On cite comme faits d'absorption:

ăpĕrio < _*ăp-wĕr-yō, ŏpĕrio_ < _*op-wĕr-yō._ Mais ici _w_ tombe comme placé après une labiale et devant le groupe _ĕr,_ cf. _ferus_ < _*fveros._

concŭtio < _*con-qvătio,_ cf. vha. _scutten_ «quatere», lit. _kutĕti_ «aufrütteln». Mais dans _con-qvatio_ le groupe _-vá-_ est placé après consonne initiale de syllabe et forme donc diphtongue. C'est pourquoi il n'est pas comparable à _-vă-_ de _*prai-vădēs_ > _praevĭdēs._ Puisque, même en syllabe initiale, _-vĕ-_ après consonne donne _-vŏ-_ > _-ŏ-_; _*svĕsōr_ > _*svŏsōr_ > _sŏror,_ il n'est pas vraisemblable qu'en syllabe intérieure _-vă-_ après consonne donne _-vĕ-_ (> _-vĭ-_?), d'où _-ŭ_ par aborption. Mais en cette position _-vă-_ est comparable à la diphtongue _-au-_ en syllabe intérieure; or _-ău-_ donne _-ŏu-_ > _-ŭv-_. Par suite il est vraisemblable de poser _-vă-_ > _-vŏ-_ > _-vŭ,_ d'où _-ŭ-_ sans allongement, parce que _-v-_ précède la voyelle. On a donc: _*con-qvătio_ > _*conqvŭtio_ > _concŭtio._

D'ailleurs si l'on admet l'absorption, il faut poser p. ex. _*ăpvĕrio_ > _*apŭrio_; or _ur_ > _ĕr_ est une formule que, semble-t-il, les faits n'autorisent pas bien clairement.

Section III.

La brève de la syllabe finale de mot.

Plusieurs cas sont à distinguer, selon que la brève est précédée 1. d'une occlusive ou de *s*; 2. d'une sonante + occlusive; 3. d'une voyelle brève + sonante simple *r*, *l*, *m*, *n*; 4. d'une voyelle longue + sonante *r*, *l*, *m*, *n* ou d'une voyelle brève + sonante géminée *r*, *l*, *m*, *n*; 5. d'une occlusive + sonante. — Le cas où la brève est précédée de *v* doit être étudié à part.

Dans chacune des positions indiquées il y aura lieu de distinguer si la brève termine le mot ou est suivie d'un élément consonantique.

1. Brève de syllabe finale après occlusive ou *s*.

Elle reste devant consonne: *căsŭs*, *vetŭs*, *capŭt*, *cibŭs*, etc.

De même généralement en fin de mot: *rētĕ*, *pecŭ*, *essĕ*, *agĕ*, *agitĕ*, *laudātĕ*, *antĕ*.

Il n'y a pas de syncope dans *mansuēs* à côté de *mansuētus*, *inquiēs inquiētus*, *damnās damnātus*, etc. Le suffixe **-t-* peut en effet alterner avec **-tŏ-*: ἀκμής, ἄκμητος; ἀδμής, ἄδμητος, etc.; cf. en latin *sacerdōs*, *locuplēs* avec le suffixe **-t-*.

Nous allons examiner les cas où la voyelle brève disparaît après occlusive ou *s*. Dans ces cas la disparition de la brève dépend de conditions syntactiques. Comme ces conditions varient, il faut s'attendre à un flottement entre des formes diverses. Nous rechercherons la raison qui a fait préférer telle ou telle forme. Mais nous n'avons pas d'illusion sur la valeur de nos résultats dans cette recherche. Comme les conditions synctactiques sont variées, et que les faits observables sont susceptibles de plusieurs interprétations, nous ne pourrons guère que montrer les difficultés des solutions proposées. Il y a sans doute des raisons qui ont fait préférer telle forme en un cas donné,

mais il se peut qu'ici nous n'ayons pas le moyen de discerner ces raisons déterminantes.

Les prépositions-adverbes telles que *ab, amb-*, *sub,* etc., ont sans doute perdu une brève finale; mais ce fait peut s'expliquer par l'élision devant voyelle: la forme qui était régulière devant voyelle (cf. ἀφίημι) a été généralisée devant consonne: *subdūcere* d'après *subīre, abdere* d'après *abīre, amputāre* d'après *ambīre,* etc. Dans les mots accentués la voyelle finale, quoique susceptible d'élision, ne disparaissait pas comme dans les mots dépourvus d'accent. Cette perte de la voyelle finale d'un mot atone n'est pas un fait de syncope, car on l'observe devant consonne dans certains dialectes grecs, p. ex. ὐπ < ὐπό, ἀπ < ἀπό, voir Thumb *Hdb. der griech. Dialekte* p. 231, 245.

De même *et*, *tot*, *quot* ont perdu un *-ĭ* final, cf. ἔτι, *totidem*; ces mots sont aussi dépourvus d'accent, et leur brève finale a disparu non sans doute par élision, mais plutôt par amuïssement progressif de l'*ĭ* final, selon l'opinion de M. Meillet (v. Vendryes, *Intens. init.* p. 82 et suiv.).

Tandis que *atque* et *neque* ont *-ĕ* final encore à l'époque classique, dès l'époque de Plaute *sīc*, *nunc*, *tunc* ont perdu définitivement *-ĕ*. De même *hic*, *haec*, *hoc* se terminaient autrefois par *-cĕ*, dont certaines inscriptions anciennes fournissent des exemples. Mais déjà Plaute emploie toujours au singulier *hic*, *haec*, *hoc*, etc., sans *-ĕ* même devant voyelle. Or si l'on admet que *atque* est conservé légitimement devant voyelle, mais devient **atqu'* > *ac* seulement devant consonne par syncope, il est logique d'attendre *hic* devant consonne seulement, et *hice* devant voyelle; on ne voit pas pourquoi la forme syncopée de *hic* aurait triomphé partout, tandis que celle de *atque* serait restée seulement devant consonne. Si l'on pose au contraire *hicĕ* > *hic* devant voyelle par élision, on s'explique qu'on ait généralisé *hic,* car *sub*, *ab*, etc., montrent que la forme élidée dans les mots atones est employée aussi devant consonne.

De plus *hoc,* venant de **hod-ce,* était d'abord prononcé *hocc.* En cas de syncope *hocc* serait assez surprenant,

car une consonne double se simplifie devant consonne. Au contraire si devant voyelle *hocce* donne *hocc* par élision, il est naturel que *hocc* se conserve longtemps en cette position. Dans l'hypothèse de la syncope il faudrait considérer *hocc* comme une contamination de *hoc* légitime devant consonne et de *hocce* légitime devant voyelle.

Quant au pluriel, *hī* et *hae* ne peuvent s'expliquer par la syncope, car *hīce haece* donneraient *hīc haec*; et pourtant *hī hae* sont les formes que Plaute emploie devant consonne; l'élision ne peut pas non plus expliquer ce fait. De même que Plaute emploie régulièrement *hī hae* devant consonne et *hisc haece* devant voyelle, il dit toujours *hōs hās* devant consonne et *hōsce hāsce* devant voyelle. Skutsch, *Forschungen* p. 54, suppose que *hōscĕ*, *hāscĕ* deviennent **hōsc *hāsc* par syncope devant consonne, d'où *hōs hās*. Dès lors que **hōsc *hāsc* seraient devenus *hōs hās* devant consonne, il serait naturel d'admettre que l'influence de ces formes aurait fait passer le nom. pl. *hīce haece* de *hīc haec* à *hī hae* devant consonne.

Cette hypothèse soulève quelques objections. D'abord **hōsc*, **hāsc, *hīsc* ne sont pas attestés, et pourtant l'on a *post* < **posti*, *ast* < **asti*, *honc* < *honce.* De plus on ne voit pas pourquoi *hōsce, hāsce, hīsce* gardent *-e* devant voyelle, tandis que *haece* devient toujours *haec* en cette position; de même *hic* < *hice,* etc. Comme au singulier on avait *hic, haec, honc, hanc* à côté de *illic, illaec, istic, istaec, illonc,* etc., il est naturel qu'on ait formé *hī, hae, hōs, hās, hīs* au pluriel sur le modèle de *illī, illae,* etc. A côté de ces formes nouvelles subsistaient *hīsce, hōsce, hāsce.* Mais dans ces dernières formes *-ĕ* appartient à un enclitique *-ce,* de même que *-ĕ* de *atquĕ, nequĕ,* ce qui peut justifier un traitement spécial.

Istĕ, istĭc ont plusieurs fois chez Plaute, toujours chez les autres poètes anciens, la valeur de trochées devant consonne; Skutsch croit cependant que *ist'*, *ist'c* sont attestés une ou deux fois chez Plaute, mais il avoue, *Forschungen* I p. 145, que la forme syncopée de *iste* est peu sûre: «Ich

verkenne nicht, daß bei *iste* jede Annahme einer ungewöhnlichen Messung gegenüber *ille* auf relativ schwachen Grundlagen ruht.»

Quant à *ipse*, le même auteur dit, p. 148: «doch kenne ich keinen Vers, der ein *ips(e)* anzunehmen nötigte».

Le traitement de *ipse* et de *iste* est donc peu favorable à l'hypothèse de la syncope. Il peut cependant être concilié avec cette hypothèse. A côté de *atque* > *ac*, *neque* > *nec*, *hĭcĕ* > *hĭc*, on a pu maintenir *istĕ* et *ipsĕ*, parce que *-ĕ* de *iste* et *ipse* avait une importance morphologique, qui manquait à *-ĕ* de *atque*, *neque*, *hĭce*.

Skutsch, *Forschungen* I p. 64 et suiv., a montré que chez Plaute et les autres auteurs dramatiques anciens *unde* et *inde* comptent toujours pour une longue devant voyelle, et que devant consonne ils ont tantôt la valeur d'un trochée, tantôt celle de deux temps, c.-à-d., selon Skutsch, d'une longue: **ind′*, **und′*. Il admet donc que devant consonne *inde*, *unde* deviennent **ind*, **und* par syncope. Mais comme ces deux formes ne paraissent jamais, il suppose que **ind*, **und* donnent **in*, **un*, et il croit retrouver au moins **in* dans *dein*, *proin*, *exin*, qu'il explique par *deinde*, *proinde*, *exinde*, placés devant consonne. Mais rien ne prouve que **ind*, **und* devraient être altérés, car on a bien: *laudant*, *sunt* avec *-nt*. Il semble donc que **ind*, **proind*, etc., devraient être maintenus; et la coexistence de **ind*, *inde* serait analogue à celle de *ac*, *atque*.

Pour établir l'hypothèse *deinde* > *dein*, *proinde* > *proin*, *exinde* > *exin*, Skutsch, *ibid.* p. 82 et suiv., fait valoir les faits suivants: chez Plaute et les autres dramaturges anciens *dein*, *proin*, *exin* sont employés seulement devant consonne. Au contraire chez Plaute *proinde* est suivi de voyelle 31 fois et de consonne dans un seul cas douteux; *deinde* et *exinde* sont souvent suivis de voyelle, rarement de consonne.

Je n'ose considérer ces faits comme décisifs. Tandis que Térence emploie presque toujours *atque* seulement devant

voyelle (203 fois, et seulement 7 fois devant consonne), il emploie indistinctement *deinde*, *proinde* devant consonne ou voyelle. Il ne semble donc pas que pour Térence les formes en *-de* ne soient phonétiques que devant voyelles. Puis le fait essentiel, l'emploi de *dein, exin*, *proin* seulement devant consonne, n'a peut-être pas le sens supposé. Skutsch admet qu'en cette position ces mots continuent *deinde*, *exinde*, *proinde*. Cependant à côté de *perinde* on n'a pas **perin*. De plus *exim* à côté de *exin* suggère l'hypothèse que *exin* peut être *exim* altéré sur le modèle de son composé *exinde*; de même *proin*, *dein* pourraient être altérés de **proim*, **deim* d'après *proinde*, *deinde*; *interim* n'aurait pas de doublet **interin*, parce qu'il n'y a pas de **interinde*. Or aussi longtemps qu'on a prononcé *exim*, **proim*, **deim*, on a dû éviter de placer ces formes devant voyelle, parce que surtout l'ancien latin évite la synalèphe d'une finale nasale, v. Maurenbrecher, *Forschungen zur lat. Sprachgesch. u. Metrik* I p. 67 et suiv., surtout lorsque cette finale eût été une diphtongue comme dans **proĭm*, **deĭm*. Il est donc possible que l'emploi de ces formes devant consonne seulement ait d'autres raisons que la syncope. D'ailleurs, si l'on admet la chute de la brève finale, on peut songer à un amuïssement aussi bien qu'à une syncope.

Mais si la syncope *deinde* > *dein* devant consonne manque de certitude, celle de *inde* > **ind* est encore plus problématique. La scansion de *inde* = deux temps devant une consonne est sans doute une difficulté, mais elle ne suffit pas même à prouver l'existence de **ind*, **und*; il n'est pas évident que ces formes non attestées soient l'unique explication possible de cette scansion.

Nempe et *quippe* offrent des difficultés analogues à celles de *inde*, *unde*. Selon l'exposé de Skutsch, *Forschungen* p. 32, devant consonne chez Plaute *nempe* vaut deux temps en 24 passages et jamais un trochée; mais au contraire *quippe* vaut un trochée en huit passages et deux temps seulement en quatre passages, v. *ibid*. p. 95.

Ces faits sont sinon contradictoires, du moins trop peu clairs pour établir l'existence de **nemp*, **quipp* par syncope devant consonne.

En général on ne voit pas pourquoi, si la langue latine avait connu **ind*, **und*, **nemp*, **quipp* comme *nec*, *ac*, *hic*, elle aurait conservé seulement une partie de ces formes et rejeté les autres. Il est donc vraisemblable que la difficulté métrique, que présentent *inde*, *unde*, *nempe*, *quippe* = deux temps devant consonne, doit recevoir une autre solution.

Dans tous les cas précédents il s'agit de mots dépourvus toujours ou souvent d'accent propre. Nous n'avons pu y reconnaître aucun cas sûr de syncope, et il nous a paru que cette hypothèse était incapable d'expliquer certaines difficultés. Lors même que l'on admettrait la syncope d'une brève dans ces cas, il ne serait pas nécessaire de rejeter notre théorie, car tous ces mots étant dépourvus d'accent sont dans des conditions spéciales; or quand nous avons affirmé qu'une brève n'est jamais syncopée en latin après une occlusive ou après *s*, nous avons eu en vue d'abord les mots pourvus d'un accent propre.

De plus il s'agit ici de voyelles finales de mot. Or le traitement de ces voyelles n'est pas nécessairement celui des voyelles intérieures (v. ci-dessus p. 103 et suiv.). Nous pouvons donc admettre, avec M. Meillet (v. Vendryes, *Intensité init.* p. 82 et suiv.), que *et*, *tot* ont perdu *-ĭ* final et peut-être d'autres mots leur *-ĕ*, parce que la voyelle finale de mot, au moins à une certaine époque, était particulièrement débile. Nous pouvons aussi admettre la possibilité d'une syncope là où cette explication a une grande vraisemblance, p. ex. dans *ac* < *atque*, *nec* < *neque*, et avec une probabilité moindre dans **hōsc* < *hōsce*, **ind* < *inde* et analogues.

Une autre catégorie de faits est caractérisée par l'abrègement que subit une syllabe finale longue sous l'influence d'un enclitique suivant: *sĭquidem*, *hŏcquidem* avec première syllabe brève malgré le groupe *-cqu-*, *quandŏquidem*, *quŏque*,

ecquis ecquid = ◡ ◡, *quăsi* < *quamsi.* M. Leo, *Plautin. Forschungen* p. 227—228, explique par ce «*Tonanschluss*» les scansions de Plaute: *id quod, quid quod, quidquid* = ◡ ◡. Skutsch, *Forschungen* I p. 9, note 2, attribue à la même cause les abrègements que présentent les vers suivants:

Éminór intérminórque *nĕquí* mi obstíterit óbviam. *Capt.* 791.

Sĭ quis me quáeret, índe vocátote . . . *Stich.* 67.

Sĭ quid est hómini míseriárum . . . . *Epid.* 526. Etc.

Il me semble plausible d'expliquer par le même principe les particularités que présentent les vers suivants de Plaute, où Skutsch, *Forschungen* I p. 150 et suiv., voit des «Beispiele für die Synkopierung enklitischer Anhängesilben»:

Séd amicá mea et túa dum cómit *dumque* se exórnat, nós voló. *Stich.* 696.

A ce vers Skutsch, p. 151, reproche une «unzulässige Teilung der Senkung»: *dumquĕ|se ĕxór-*; elle disparaît, si l'on scande *dumque* = ◡ ◡.

Perque consérvitiúm commúne quŏd hŏstica évenít manú. *Capt.* 246.

Perque méos amóres pérque Adélphasiúm meám. *Poen.* 419.

Quodque cóncubínam erílem insímulare aúsus es. *Mil.* 508.

Quomque me óratrícem hau sprévistí sistíque exórare éx te. *Mil.* 1072.

Quodque mé non mélius fácere pósse crédidí. *Afran.* 27.

Dans les vers précédents Skutsch propose de lire *dumc, perc, quodc,* etc.; toutefois une prononciation telle que *perc conservitium*, *quodc concubinam* avec une géminée précédée de consonne paraît peu latine. De plus si *quŏque* continue **quōque*, comme *quăsi* continue *quāsi*, il semble que l'enclitique *-que* peut aussi abréger la syllabe longue précédente dans les vers cités. L'enclitique *-nĕ* peut avoir

le même effet dans les vers suivants (cf. Skutsch, *Forsch.* I 153):

Quodne promísti? Qui promísi? Língua. Eádem núnc negó. *Curc.* 705.

Idne tú miráre sí patríssat fíliús. *Pseud.* 442.

Selon Skutsch, *ibid.*, *quodne*, *idne* «klang hier in der Aussprache *quon*, *in*»; surtout pour *idne* cela paraît bien surprenant, car il ne s'agit pas d'un groupe stable comme **atne* > *anne* > *an*; d'ailleurs une prononciation *idntu* serait impossible, du moins avec *n* consonne.

A l'époque classique les enclitiques n'ont plus cet effet d'abrègement, sauf dans les composés stables tels que *quŏque.* A l'époque de Plaute l'usage classique tendait déjà à s'établir, car *-quĕ*, *-nĕ* n'abrègent pas le plus souvent la longue précédente. Mais ceci ne prouve pas qu'ils ne pouvaient jamais abréger une longue chez Plaute.

La raison des abrègements cités réside dans l'accent d'enclise, comme le montre *sĭquis* à côté de *sī.* Cet effet peut sans doute s'expliquer comme il suit. Selon les grammairiens latins une longue latine pénultième devant brève reçoit toujours le circonflexe, non l'aigu, si elle est accentuée: *române*, non *románe.* Mais cette règle serait violée, si l'on accentuait *síquis*, et pourtant il faudrait accentuer ainsi d'après la règle suivante de l'enclise: on accentue le temps qui précède immédiatement l'enclitique: *Romăquĕ* non *Rómăquĕ.* Il y a donc conflit entre les deux règles. L'accent aigu, exigé par l'enclitique, abrège par suite la syllabe longue précédente: *sîquis* devient *sĭquis.* Il est vrai que cet abrègement devait être combattu par l'analogie des cas où le mot principal n'est pas suivi d'enclitique: *sĭquis* à côté de *sī* paraissait étrange. On a donc sans doute toujours eu la tendance à restituer la longue; cette tendance avait triomphé à l'âge classique, sauf dans quelques composés stables: *quŏque.* C'est de même que l'analogie a effacé les effets de l'abrègement des mots ou groupes ïambiques, sauf dans des mots tels que *bĕnĕ.*

Il reste à examiner quelques cas où l'on admet souvent la syncope d'une brève finale après occlusive dans des mots pourvus d'un accent propre.

Skutsch, *Forschungen* I p. 151, avoue que la flexion des noms ne fournit aucun exemple de syncope, mais il pense pouvoir considérer comme syncopées les formes *dīc*, *dūc*, *fac*, *fer* et quelques autres impératifs, bien qu'ailleurs la flexion du verbe montre partout le maintien d'une brève finale. Or, selon les propres constatations de Skutsch, *ibid.* p. 57, *dīc, dūc, fac, fer* sont employés aussi bien devant voyelle que devant consonne. De plus *fer* appartient à un verbe qui a certainement des formes athématiques. Les autres impératifs cités ont pu être dans des conditions spéciales, car ils sont très souvent employés: de même que παῦε est devenu παῦ, οἴομαι > οἶμαι, et en français *Monsieur* > *M'sieu*, *dīcĕ, dūcĕ, facĕ* ont pu subir un amuïssement spécial, surtout *dīcĕ* et *facĕ* dans des expressions telles que *fac venias*, où *fac* équivaut presque à une particule.

Cicéron, *Orator* 154 (voir Vollmer, *Glotta* I, 116), explique *capsis* par *capĕ si vis.* Mais Quintilien, I, 5, 66, rejette cette explication, et considère *capsis* comme la 2e pers. sg. de *capso.* Si *cape si vis* formait une expression toute faite très fréquente, on pourrait admettre un amuïssement exceptionnel, comme dans *dīc*, mais rien ne prouve qu'il en soit ainsi.

On cite encore *misc* = *miscē*, *C. I. L.* I^2 560 (Préneste); mais il s'agit d'une longue qui ne saurait être syncopée en latin.

Ainsi aucun fait ne prouve qu'en latin une brève finale de mot accentué soit régulièrement syncopée après une occlusive ou *s*. A cette conclusion paraissent s'opposer les désinences de 3e pers. sg. et pluriel: *-t* < **-tĭ, -nt* < **-ntĭ.* Mais l'osque et l'ombrien, dans ces désinences, n'ont plus trace de l'*ĭ* final; et en latin *-t* et *-nt* sont les seules formes attestées, aussi bien devant voyelle que devant consonne. Le cas de ces désinences n'est donc pas compa-

rable à celui d'*ac*, *atque*. Si ces désinences ont perdu -*ĭ* final, c'est sans doute à une époque prélatine, et, selon l'opinion de M. Meillet (v. Vendryes, *Intens. init.* p. 82 et suiv.) par suite de la débilité des voyelles finales de mot, du moins en certaines conditions.

En somme les faits qu'on vient d'étudier établissent seulement qu'en certaines conditions syntactiques non déterminables une brève finale s'amuïssait, du moins -*ĭ* et moins facilement -*ĕ*. M. Meillet m'écrit: «Peut-être que la chute d'-*ĭ* dans les verbes a été facilitée par deux circonstances: 1⁰ **legeti* fait trois brèves et ceci est fréquent, 2⁰ **-nti* > *-nt*: la chute de -*ĭ* après *-nt-* est sûrement plus facile qu'après consonne simple.»

2. Brève de syllabe finale après sonante + occlusive.

En syllabe intérieure une brève est maintenue après sonante + occlusive: *umbĭlīcus*, *lancĭnāre*, etc. En syllabe finale il semble au contraire qu'en ce cas la brève disparaisse souvent, du moins quand elle est suivie de *s*: *ars*, *pars*, *fors*, *sors*, *mors*, *urbs*; — *puls* gén. *pultis*, *uls* à côté de *ultĭs*; — *frons* «front» et «feuillage», *mens*, *gens*, etc.

Dans tous ces exemples la syllabe qui précède la voyelle disparue est longue, et ce point rappelle une des conditions essentielles de l'absorption en syllabe intérieure. Au contraire les parisyllabes formés de deux syllabes brèves ne subissent aucune perte de voyelle: *sĭtĭs*, *cŭtĭs*, *pŏtĭs*, etc.

Néanmoins je n'ose pas considérer *ars*, *mors*, etc., comme des altérations phonétiques. En effet l'altération n'a lieu qu'au nominatif sg.: *mors*, mais *mortĭs* au gén., *mortĕ* à l'ablatif. La voyelle disparue est toujours *ĭ*, jamais *ŏ* ni *ŭ* ni *ĕ*: *porcŭs*, *hortŭs*, *portŭs*, *quercŭs*; et l'on ne voit pas la raison phonétique de cette différence. La brève *ĭ* disparaît même après une occlusive non précédée de sonante, quand les conditions quantitatives sont les mêmes que dans *ars*: *dōs dōtis*; d'autre part *ĭ* persiste après les sonantes même précédées d'une longue: *crīnĭs*, *fīnĭs*, *ignĭs*, *cīvĭs*, *collĭs*, *follĭs*, etc. Or il serait étrange

d'attribuer à une occlusive une plus grande valeur d'absorption qu'à une sonante, lorsque les conditions rythmiques sont les mêmes.

La phonétique ne peut donc rendre compte de formes telles que *ars*, *mors*. La morphologie en suggère une explication assez simple: la plupart des mots imparisyllabiques qui ont phonétiquement une syllabe unique au nominatif sg. et deux syllabes au génitif présentent le type quantitatif — : — ⏑: *lūx lūcĭs*, *pāx pācĭs*, *rēx rēgĭs, vōx vōcĭs*, *lēx lēgĭs*, *cor cordĭs*, *nox noctĭs*, *dens dentĭs*, *fūr fūrĭs*, *sōl sōlĭs*, *vīs vīrēs, arx arcĭs*, *faex faecĭs, faux faucĭs*, *mōs mōrĭs*, *flōs flōrĭs*, *rōs rōrĭs*, *pūs pūrĭs*, *jūs jūrĭs, rūs rūrĭs, aes aerĭs*, *fēl fellĭs, mel mellĭs*, *glīs glīrĭs*, *os ossis*, *far farrĭs*, *as assĭs*, *lac lactĭs*, *vēr vēris*, *līs lītĭs*, *laus laudĭs, rēn rēnĭs*, *ōs ōrĭs*, *ēr ērĭs*, *mūs mūrĭs*, *vās vāsĭs*, *plūs plūrĭs.*

Il est donc naturel que les mots dont le génitif appartient au type — ⏑: *mortis*, *dōtis* se soient réglés sur *arx arcis*, *lēx lēgis,* etc. Et il y avait un avantage à suivre ce modèle: les nominatifs **gentis*, **mortis* avaient l'inconvénient d'être identiques aux gén. sg. des mêmes mots, tandis que ces deux cas différaient dans la très grande majorité des noms de la troisième déclinaison.

Les mots tels que *cīvis*, *fīnis* ont — ⏑ à ces deux cas et pourtant ils gardent *ĭ* au nominatif, sans doute parce qu'il y a très peu de noms masc. ou fém. de ce type terminés par sonante au nominatif, comme *fūr*; et même d'après *cīvis*, etc., on a remplacé **nāus* par *nāvis.*

Si la chute de *ĭ* au nominatif était phonétique, *cīvĭs*, *fīnĭs* et analogues devraient les premiers présenter cette particularité. A la 2ᵉ déclinaison il y a beaucoup de mots du type — ⏑ au nominatif; mais comme le nominatif est bien distinct du génitif et qu'aucun modèle n'y invite à une modification, aucun ne perd la brève devant *s*: *hortŭs, hortī.*

Dans les mots du type ⏑ ⏑: *cănĭs*, *cŭtĭs*, *pŏtis, ŏvĭs*, *ăvĭs*, on avait bien un intérêt à changer le nomin. pour le distinguer du génitif, et des mots tels que *nex nĕcis,*

bōs bŏvĭs, pēs pedis auraient fourni le modèle à suivre. Mais les mots qui ont la valeur ⏑ ⏑ au nominatif résistent mieux que les autres à l'altération, cf. *fĕrŭs, fŏrŭs* à côté de *pŭĕr* < **pŭĕrŏs*. Le modèle d'*ovis*, etc., a même donné lieu de créer *bovis* à côté de *bōs*, *suis* à côté de *sūs*.

Lorsque l'impulsion est donnée par un type important, et que le même intérêt de clarté fonctionnelle y incite, un changement analogue à celui de **mortĭs* : *mors* se produit, dès que des mots parisyllabiques tels que *cŭtĭs* sont précédés d'un élément; dans ce cas ils tendent à se régler sur les imparisyllabiques qui ont au génitif singulier trois syllabes avec pénultième brève. La catégorie très nombreuse des mots tels que *gĕnŭs genĕrĭs, cĭnĭs cĭnĕrĭs, sanguĭs sanguĭnĭs, virgo virgĭnĭs, princeps princĭpĭs, sacerdōs sacerdōtis,* etc., donne occasion à la transformation de **intercŭtĭs* en *intercus*[1], **impŏtis* en *impos*, **compŏtĭs* en *compos*, **hospŏtis* en *hospes*, qui établit une différence entre le nominatif et le génitif.

Lorsque ces transformations analogiques amèneraient une altération qui rendrait le radical méconnaissable, elles sont évitées: *postĭs, fustĭs, hostĭs* non **pos*, **fus*, **hos*; de même *torquĭs*, *unguĭs* ne donnent pas **torx*, **unx*.

Ainsi rien ne prouve que devant *s* du nominatif la brève placée dans les conditions indiquées subisse une syncope phonétique. Devant une autre consonne ou comme finale de mot, la brève se maintient également après sonante + occlusive: *montĕ, montĕm, partĕ, partĕm, parcĕ, parcĭt, antĕ, axĭs, axĕ, ipsĕ.*

Comme on l'a déjà fait remarquer, on peut rapprocher des faits latins: *dōs* mais *cŭtĭs*, la chute analogue d'une voyelle brève en syllabe finale devant *-s* en germanique occidental et en gotique. En effet ici, comme en latin, *-ĭs* devient *-s* dans les dissyllabes dont la pre-

---

[1] M. Niedermann m'écrit: «*intercus* est plutôt un cas d'«hypostase». On disait, à l'origine, *aquam inter cutem habere,* d'où par «hypostase» *morbus aquae intercutis*; enfin sur le génitif *intercutis* on a fabriqué un nominatif *intercus.*»

mière syllabe est longue et reste parfois dans les autres: got. *gast* mais *sutis* «tranquille», et en v. h. a. *gast* mais *wini* «ami». Or en germanique cette chute de la brève est considérée comme un fait de syncope. Toutefois les différences entre le germanique et le latin sont ici considérables: en germanique occidental dans un mot de trois syllabes la pénultième brève, précédée d'occlusive, tombe aussi après une syllabe initiale longue: v. h. a. *jungro* = got. *jūhiza* «plus jeune», tandis que la syncope n'a pas lieu en latin en ce cas. La chute de la brève a lieu en germanique non seulement devant *-s* comme en latin, mais encore en fin de mot: accus. sg. got. *gast*, dat. sg. ags. *fét* < **fōtĭ*, etc. La syllabe finale en germanique perd non seulement *-ĭ-* comme en latin, mais encore *ŏ*, *ă* et *ŭ*: got. *wait* = οἶδα, got. *dags* «le jour», v. h. a. *hard* = got. *hardu*. Les faits sont donc trop différents pour qu'on puisse appliquer aux deux langues une même solution.

3. Brève de syllabe finale précédée de voyelle longue + sonante ou de brève + sonante double *l*, *r*, *m*, *n*, *j*.

La brève ne tombe pas devant consonne:

mātūrŭs, *rārŭs*, *clārŭs*, *trĭbūnŭs*, *opportūnŭs*, *mărīnŭs*, *hūmānŭs*, *postrēmŭs*, *mīlitāris*, *mortālĭs*, *fidēlĭs*, *crūdēlĭs*, *edūlĭs*, *pedūlĭs*, *cŭbīlĕ*, *aprīlĭs*, *fīnis*, *crīnis*, *illījus*.

Elle a disparu dans les substantifs neutres en *-ăl* et *-ăr*: *anĭmal*, *vectīgal*, *calcar*, etc.; mais reste dans les adjectifs correspondants: *sōlārĭs*, *mīlitārĭs*, *tālĭs*, *quālĭs*, *aequālĭs*, *vēnālĭs*, *dōtālĭs*, *ālārĭs*, *lūnārĭs*, etc., qui tous gardent au neutre *-ĕ* final. Cette opposition entre les substantifs et les adjectifs s'explique peut-être comme il suit. Au moins en certaines conditions mal définies *-ĭ* s'est amuï: *tot* < **totĭ*, *laudant* < *-*antĭ*, etc., v. ci-dessus p. 179. Il est possible que cet amuïssement ait eu lieu dans tous les mots en *-lĭ* et *-rĭ*, mais que l'analogie ait restitué *-ĭ* < *-ĕ* dans les adjectifs, cf. *ācrĕ*, qui paraît aussi une restitution due à l'analogie. Cependant pourquoi *canīlĕ*, *sedīle*, etc., ont-ils conservé *-ĕ*? Peut-être parce que **canīl* eût donné

**canĭl*, et que *-l* n'avait pas après *-ĭ-* la même prononciation qu'après *-ī-*?

L'étymologie prouve que *quattuor* a perdu une brève finale. *campans*, Plaute *Trin.* 565, est un dialectisme voulu.

Mots contenant sonante double *l*, *r*, *m*, *n*, *j*: *pellĭs*, *bellŭs*, *callis*, *turrĭs*, *susurrus*, *pĕjjus*, *măjjus*, *annus*, etc.

Cependant *illĕ* montre un traitement différent. Comme Skutsch, *Forschungen* 1 p. 101 et suiv., l'a établi, toutes les formes de *illĕ* à voyelle brève après *ll*: *illĕ*, *illă*, *illŭd*, *illĭc*, comptent chez Plaute et les autres poètes anciens pour deux temps de brève, quand elles sont placées devant consonne, c.-à-d. que l'on prononçait: *ill*, *illd*, *illc*. Cette valeur serait conforme aux résultats que nous avons obtenus, si la brève était non finale mais intérieure. Or peut-on considérer la brève de *illĕ* comme appartenant à une syllabe intérieure? Lorsqu'il est dépourvu d'accent propre, *ille* forme avec le nom auquel il appartient un groupe phonétique. Si dans ce groupe *ille* est suivi de consonne, il est donc dans les conditions qui déterminent l'absorption d'une brève par la sonante double précédente.

Même explication pour *ceu*, *seu*, *neu* continuant **cevĕ*, *seive*, *nēve* devant consonne: ces mots n'ont pas d'accent propre. Même particularité dans *hŭjŭs*, *ĕjŭs*, *quŏjŭs*, où *-ŭs* est précédé de la sonante longue *j*: assez souvent les poètes anciens ne comptent *hujŭs*, *ejŭs*, *quojŭs* que pour deux temps de brève. Les lois ordinaires de l'absorption expliquent ce fait dans les cas où ces génitifs forment avec le mot suivant une seule unité phonétique: *hujŭs bŏnī*, qui vaut ordinairement – – ⏑ –, peut ainsi devenir ⏑⏑ ⏑ –.

Tout autre est le cas de *Cornelis* à côté de *Cornelius* et des formes analogues; ce sont des doublets indo-européens ou peut-être dialectaux, cf. osque *Dekis* = lat. *Decius*.

Alĭs et *alĭd* ne sont pas non plus des formes syncopées d'*alius*, *aliud*. Elles seraient des formes ana-

logiques créées sans doute d'après *quĭs, quĭd*, selon une explication due à Skutsch, *Glotta* II 154 et suiv. Moins vraisemblable est l'opinion de M. Ernout, qui, *Elém. dial. voc. lat.* p. 103, admet que *alis, alid* sont des dialectismes et qu'*alis* correspond exactement à l'ombrien *arsir*; mais une forme dialectale dans un adjectif pronominal paraît surprenante, et le sens d'*arsir* est incertain. Selon M. Vendryes, *alis* est un doublet de *alius*, et a un équivalent exact en brittonique: gall. *eil*.

Quant à *quīn* < *quī-nĕ*, *sīn* < *sī-nĕ*, *tūn* < *tū-nĕ*, *mēn* < *mē-nĕ, vidĕn* < *vidēs-nĕ* et analogues, ces mots sont des composés accentués, mais traités spécialement, parce que le second élément est un enclitique. Sans doute l'enclitique forme groupe phonétique avec le mot précédent, mais il n'est cependant pas équivalent à une fin normale de mot accentué ordinaire. En grec non plus la finale d'un enclitique n'équivaut pas à la finale d'un mot accentué: si la finale d'un enclitique est longue, elle ne compte cependant que pour un temps au point de vue de l'accentuation grecque, tandis que la finale d'un mot accentué[1] vaut deux temps, si elle est longue. Il n'y a donc rien d'étonnant si, dans *quī-nĕ conscendimus equos*? *-nĕ* est traité comme une brève intérieure et non comme une brève finale de mot accentué.

4. Brève de syllabe finale précédée de brève + sonante simple *r*, *l*, *m*, *n*.

Après *m* et *n* la brève est maintenue même dans les polysyllabes: *ĕmĭs*, *ĕmĕ*, *fămĭs*, *fămĕ*; *tămĕn*, *anĭmŭs*, *anĭmĕ*, *decĭmŭs*, *exanĭmĭs*; — *cănĭs*, *bŏnŭs*, *bŏnĕ*, *hŏmĭnĭs*, etc.

Si on explique la particule *ĕm* par *ĕmĕ*, ce qui est séduisant, elle fait exception: en devenant particule, *ĕmĕ* aurait pris une intonation spéciale, qui le rapprocherait des proclitiques (de même: *dīc*, *fac*?).

Après *r* et *l* la brève est toujours maintenue dans les dissyllabes: *mărĭs*, *mărĕ*, *fĕrŭs*, *mălŭs*, *mălĕ*, etc.

---

[1] Sauf dans quelques cas spéciaux (voir Vendryes, *Traité d'accent. grecque* §§ 81, Rem. et 86 Rem.).

Dans les polysyllabes la brève précédée de *r* ou *l*, a une histoire compliquée, qui exige quelques détails.

A. Les mots en *-rŏs*, qui ont plus de deux syllabes, ont perdu régulièrement *-ŏs* au nominatif singulier: *vespĕr*, *libĕr, furcifĕr*, *signifĕr, socĕr*, *genĕr*, *puĕr* (aussi employé comme vocatif), *satŭr*, etc. Cette perte n'a pas lieu α) après une voyelle longue: *sevērus*, *mātūrus,* comme *clārus*, *pūrus*, etc.; — β) après une sonante longue: *susurrus*; — γ) après *r* venue de *s*: *numĕrus, umĕrus*, et peut-être *utĕrus* dont l'étymologie est inconnue.

Cet exposé des faits, emprunté à M. Sommer, *Hdb.* p. 264—265, paraît exclure l'hypothèse d'une absorption: l'absorption se produit en syllabe intérieure après voyelle longue + sonante ou après sonante géminée, mais n'a pas lieu, si la sonante simple est précédée d'une voyelle brève; or en syllabe finale elle aurait lieu ou serait évitée exactement dans des conditions inverses. L'absorption en syllabe intérieure se produit encore après le rhotacisme: *ardēre* < **ārid-* < **āsĭd-*, mais n'aurait pas lieu en syllabe finale: *ŭmĕrŭs.*

De plus l'absorption a lieu surtout après la syllabe initiale. Or au contraire la brève de syllabe finale est toujours conservée dans les dissyllabes, où pourtant elle suit l'initiale: *fĕrŭs, fŏrŭs*, etc., ne deviennent jamais **fer*, **for*; *cārus*, etc., ne devient pas **cār* etc.

B. La brève finale tombe également au nominatif masc. des polysyllabes en *-rĭs*: *cĕlĕr, cĕlĕrĭs*, *cĕlĕrĕ*; le féminin a rétabli la forme primitive en *-is*, parce que la désinence en *-r* désigne surtout des masculins; de même *celerĕ* au neutre a rétabli, comme *ācrĕ*, *-ĕ* d'après *dulcĕ.*

Quelques infinitifs en *-rĕ* paraissent parfois sans *-ĕ*; le seul exemple ancien est *bibere* qui devient *biber*[1], quand

[1] Selon le *Thesaurus l. lat.*, Julius Romanus paraît avoir déjà connu *biber* comme substantif, dans certains auteurs plus récents *biber* est même décliné. Dans l'expression ancienne *biber dare, biber* pouvait être interprété aussi bien comme substantif que comme infinitif.

il est employé comme substantif. Lorsqu'il est infinitif, il conserve *-ĕ,* comme *laudāre*, *monēre*, *audīre*, etc. De même *sequĕrĕ,* impératif, ne devient pas **sequer.*

On admet parfois que *fer*, impératif de *fĕrō,* continue **fĕrĕ* par syncope. Mais les dissyllabes formés de deux brèves maintiennent toujours la brève finale; à en juger par *fĕrus*, un **fĕrĕ* serait donc resté. Comme *fero* a des formes radicales monosyllabiques à côté des formes dissyllabiques, rien ne force à poser **fĕrĕ*: *fers*, *fert*, *ferte*, *fertilis*, *fertor*; *fors* et *fortūna* < **bhr̥-*, cf. skr. *bhr̥-tiḥ*.

Sur le modèle de *fer*, on a créé *inger*, comme d'après *fers* on a dit *gers*, v. Walde, *Et. Wb.*[2].

C. Les mots polysyllabes en *-lŭs* présentent tous la brève finale: *famŭlŭs*, *ānŭlus*, *querŭlŭs,* etc. Cependant, à côté de *famŭlŭs*, *famŭl* est attesté.

D. Enfin les polysyllabes en *-lĭs* présentent aussi généralement la désinence intacte: *futĭlĭs, sūtĭlĭs*, *docĭlĭs*, *habĭlĭs*, *agĭlĭs*, *ūtĭlĭs, humĭlĭs*, *parĭlĭs, sterĭlĭs*, etc. Cependant *vigil* semble remonter à **vigĭlĭs*, malgré le gén. pl. *vigilum*; *pugil* à **pugilis*, malgré *pugilum*; *exsul* et *consul* remontent peut-être à des primitifs en *-ĭs*, ou sont des postverbaux tirés des verbes *exsulāre, consulere*; *dēbil*, nominatif masc. attribué à Ennius par Nonius 95,30 M.; *vectīgal*: *CIL.* I[2] 584: is ager vectigal nei siet. — Au neutre sing. la voyelle brève finale a disparu dans *simul* à côté de *simile.*

Ainsi nous trouvons partout des exemples de la chute de la brève dans des conditions où il ne peut y avoir absorption. La théorie de ces faits sera donnée en même temps que celle des mots tels que *ager* < **agrŏs.*

5. Brève de syllabe finale précédée d'occlusive + sonante.

Nous venons de voir qu'aucun fait ne démontre en syllabe finale l'absorption d'une brève après sonante précédée de syllabe longue: *mātūrus, susurrus.* Lorsque la brève est précédée de consonne occlusive + sonante, il y a plusieurs cas à distinguer:

a) la sonante est *n*.

En ce cas il n'y a aucun changement: *benignŭs, ignĭs.*

b) la sonante est *r* ou *l*, suivie de *ĭ*.

Il n'y a aucun changement dans les conditions où la métathèse n'a pas lieu: α) devant une nasale: *ācrem* à côté d'*ācer*. — β) devant voyelle longue ou diphtongue: *ācrī*, *ācrēs* non **ācerī*, **ācerēs*.

Le changement se produit dans les formes où la brève est suivie de *-s* ou termine le mot: *ācrĭs* > *ācer*, **faclĭ* > *facul*.

Le changement se produit-il après une spirante + *rĭ*? Les deux exemples *muliebrĭs*, *funebrĭs* conservent le groupe *-brĭs* venu de *-*sris*; cependant *celeber* peut avoir eu une spirante devant *-rĭs*.

Les formes *ācre*, *facilĕ* peuvent être analogiques, de même que certainement le féminin *ācris*. Probus, IV, 13 K, mentionne *ācer* = *ācre*, mais il n'y en pas d'autre exemple.

Quoiqu'il en soit de ces cas douteux, lorsqu'il a lieu, le changement *ācris* > *ācer*, **facli* > *facul* peut s'expliquer également bien par l'absorption: *ācris* > **ācr̥s* > **ācers* > **ācerr* > *ācer*, ou par la métathèse: *ācris* > **ācirs* > **ācers* > **ācerr* > *ācer*.

c) Restent les mots qui se terminent par consonne + *lŏs* ou *-rŏs*. Si on les considère à part, il semble possible d'expliquer par l'absorption les formes attestées à l'époque historique. On pose **agrŏs* > **agr̥s* > **agers* > *ager*, et de même **fig-lŏs* > **figl̥s* > **figuls* > **figul*; ce dernier résultat **figul* paraît conforme à la théorie. Il est vrai qu'aucune forme telle que **figul* ou **ampul* > **amplŏs* n'est attestée.

Cependant il n'est pas loisible de proposer pour ces mots en *-ros*, *-los*, une hypothèse qui ne cadre pas avec les cas analogues. Or rien ne peut expliquer pourquoi d'une part l'absorption ferait de **agros*, *ager*, et d'autre part laisserait intacts: *mātūrus*, *clārus*, *susurrus*, etc., où

les conditions sont si favorables à l'absorption, et où aucune analogie ne l'aurait empêchée.

Ce motif nous conduit à tenter une explication nouvelle.

Il n'est guère possible de considérer _*agrŏs_ > _ager_ et _*pulcrŏs_ > _pulcer_ comme des cas de métathèse. En effet _*pulcrŏs_ > _*pulcors_ est une formule qui ne peut s'appuyer sur aucun cas analogue en latin. De plus pourrait-on admettre _*-ŏrs_ > _*-ŏrr_ > _*-ĕrr_? Cette formule n'est confirmée ni infirmée directement par aucun fait. Sans doute _jecŭr_ continue _*jecŏr(t)_, mais _-ŏr_ n'est pas _-ŏrr_. D'autre part des faits tels que _vŏrtō_ > _vĕrtō_ montrent, il est vrai à une époque assez récente, qu'en latin _-r-_ (et à plus forte raison _-rr_) tendait à faire passer _-ŏ-_ à _-ĕ-_, lorsque d'autres circonstances favorisaient ce changement.

Les mots terminés en consonne + _l-_ acquièrent une voyelle de glissement entre cette consonne et _l_, lorsque _l_ est suivie de voyelle brève en syllabe brève: _*figlŏs_ > _figŭlŭs_, _*disciplŏs_ > _discipŭlŭs_, _poplŭs_ > _popŭlŭs_, de même que _*faclĭs_ > _facĭlĭs_. Devant la voyelle _ī_ cette voyelle de glissement manque: _figlīnus_, _disciplīna_, mais non devant toute voyelle longue: _Hercŭlēs_, _Aescŭlāpius_ < Αἰσκλᾱπιός. On a donc eu d'abord probablement des paradigmes tels que: _figŭlŭs_, _*figlī_, _figŭlō_ (ou _*figlō_?), _figŭlŭm_; puis la voyelle de glissement a été généralisée.

En osque cette voyelle de glissement se trouve aussi entre consonne + _r_: paterei «patri», pútereípíd «in utroque», pútúrúmpíd «utrorumque», σακορο «sacra» ou «sacrum», sakaraklúm «sacraculum, templum». En ombrien on cite une anaptyxe semblable: le suffixe _*-dhlĭ-_ devient _-fele_: façefele «facibilem».

Ces faits observés dans des dialectes italiques suggèrent l'hypothèse suivante: puisque le latin présente _*figlŏs_ > _figŭlŭs_, _*faclĭs_ > _facilis_, ne peut-on admettre que de même une voyelle de glissement s'est introduite en syllabe finale entre la consonne et _r_ dans les mots du type: _ācris_ > _ācer_, _*pulcrŏs_ > _pulcer_?

Si l'on pose, avec voyelle de glissement devant brève: _sacrŏs_ > _*sacĕrŏs, ācrĭs_ > _*ācĕrĭs_, on obtient des mots qui après la syllabe initiale présentent au moins deux syllabes brèves. C'est la même formule que dans _*lībĕrŏs_ > _lībĕr_, _*satŭrŏs_ > _satŭr_. Or dans ces derniers mots la dernière voyelle brève est supprimée, et de _*lībĕrŏs_ on forme ainsi directement _*lībers_, _lībe_r; de même _*sacĕrŏs_ > _sacĕr_, _*ācĕrĭs_ > _ācer_. Mais à l'accusatif singulier on a: _sacrum_, _ācrem_, en face de _figulum, facilem_; ce contraste semble condamner l'explication de _sacer, ācer_ par l'anaptyxe. Cependant cette difficulté n'est pas décisive: il se peut que l'anaptyxe dans _*agros_ ait lieu seulement devant voyelle brève, cf. le contraste entre _facĭlĭs_ et _figlīnus_; or une voyelle brève suivie de _-m_ finale de mot équivaut à une voyelle longue. On pourrait donc considérer _ager(os)_ et _agrum_, _ācer(is)_ et _ācrem_ comme réguliers.

Enfin pourquoi la dernière voyelle brève de _līber, satur_, _celer_, disparaît-elle? De cette disparition on peut rapprocher des faits semblables: _*tenĕrŏ-los_ > _*tenerlos_ < _tenellus, *angĕlŏ-los_ > _angellus, *asĕnŏ-los_ > _*asenlos_ > _asellus, *fēmĭnŏ-la_ > _fēmenla_ > _fēmella,_ etc., montrent que devant le suffixe _-lŏ-_ la dernière voyelle brève du thème est supprimée, lorsque la syllabe initiale est suivie d'au moins deux brèves (p. 153 et suiv.), exactement comme dans _*saturos_ > _satur_. Ce fait est sans doute la résultat d'une loi rythmique. Devant une voyelle des mots tels que _*angĕlŏlŏs_, _*sătŭrōs_ auraient présenté une suite de trois brèves. Les mots tels que _*lībĕrŏs_ > _lībe_r présentaient seulement deux syllabes brèves après la syllabe initiale. Il est difficile de distinguer si la chute de _-ŏs_ dans ce type est due au type de _satur_ ou si plutôt elle est phonétique.

Parmi les noms où _-los_ et _-lis_ sont précédés de voyelle brève, _famul_ (Ennius) est le seul exemple ancien où l'on observe la chute de _-ŏ-_ en syllabe finale. Il est possible qu'il soit une innovation analogique d'après son synonyme _puer_. Les noms en _-lis_ conservent aussi

-*ĭs*, sauf quelques formes isolées: *dēbil*, qui peut être dû au modèle de *celer*; *vigil* peut être tiré de *vigilāre*, car si **vigilis* était le mot primitif, on attendrait **vigiliāre*; de même *pugil* peut venir de *pugilātus*, qui repose sur un **pugilŏ-* disparu et remplacé par les doublets *pugil* et *pugilis*. Au neutre -*ĭ* semble amuï dans *sĕmŏl* < **sĕmĭlĭ*, comme peut-être dans *calcar*, *animal*, etc.

Les dialectes italiques présentent des faits analogues à *sacer*, *ăcer*; on trouve en effet ombrien *ager* < **agros*; pélignien *faber* comme en latin; ombrien *pacer* «propitius» < **pakris*, cf. nom. pl. *pakrer*; ukar, *ocar* «mons» < **okrĭs*, cf. *ocriper* «pro monte», etc. Mais la ressemblance est surtout extérieure. La chute de la voyelle brève finale n'est pas liée aux mêmes conditions qu'en latin; elle a lieu dans tous les thèmes en -*ŏ*- et en -*ĭ*-: osque húrʒ «hortus»; *ceus* «civis», aídil «aidilis»; ombrien pihaʒ «piatus», *fons* «favens» < **faunĭs*, etc.

Il s'agit donc ici de développements en partie parallèles en latin et dans les autres dialectes italiques. Et il n'y a pas de raison de considérer une forme telle que *ager* comme remontant à l'italique commun. D'ailleurs l'inscription du Forum porte encore *sakros*, et il est ainsi très probable qu'à cette époque *sacer* n'existait pas encore en latin.

Il y a aussi une certaine ressemblance entre **agrŏs* > lat. *ager* et le traitement germanique du type **agrŏs* > got. *akrs*. Mais en germanique *akrs* ne se distingue pas du traitement de *gasts* < **gastis*, tandis qu'en latin le traitement d'*ăger* est lié à d'autres conditions que celui de *mens*. La ressemblance est donc assez superficielle, et n'autorise aucune conclusion.

Section IV.

Voyelle + *w + brève + consonne.

Contraction ou absorption?

Solmsen a fait, dans ses *Studien*, une étude très détaillée et approfondie de la brève placée après *-v-*. Son travail a en particulier le grand mérite de rassembler et de critiquer les faits qui se rapportent à ce sujet. C'est un plaisir d'étudier des matériaux préparés avec l'exacte méthode qui caractérise ce maître regretté. C'est en même temps une gêne de reprendre une question traitée par lui, car il semble téméraire de vouloir résoudre une difficulté où l'on croit que son esprit pénétrant a échoué. Solmsen admet qu'en général la syncope d'une brève après *-v-* est, comme dans les autres cas, facultative, et qu'elle dépend de la rapidité du débit; que partout où elle a pu s'exercer, elle a dû produire des doublets.

Au contraire de Solmsen, je tâcherai de montrer que la syncope après *-v-* est non facultative, mais nécessaire, quand certaines conditions sont réalisées, et qu'elle ne se produit pas en-dehors de ces conditions. On admet généralement que la syncope a lieu ou peut avoir lieu, quelle que soit la consonne qui suit la brève. C'est la discussion de cette hypothèse qui fait en partie la nouveauté de notre étude. La consonne qui suit la brève n'est pas indifférente : elle est la condition dominante de la syncope ou absorption de la brève, car celle-ci se produit ou ne se produit pas selon la consonne qui suit. De même Solmsen, *Studien* p. 1 et suiv., a montré que c'est l'influence de la consonne suivante qui explique pourquoi l'on a d'une part i.-e. **wĕ-* > *vŏ-*, p. ex. *vŏco, vŏmo*, et d'autre part *vŏ-* > *vĕ-* : *vorto* > *verto*.

A côté de la syncope facultative, Solmsen fait une large part à la chute de *v* intervocalique et à la contraction qui en résulte. Selon lui *v* disparaît d'abord en

latin préhistorique à l'époque où l'accent frappe la syllabe initiale: 1. après voyelle devant *ŏ*: *nōlo* < *nĕvŏlo*; 2. dans *ŏvĕ, ŏvĭ, ăvĕ, ăvĭ* qui deviennent *oo*, *ao*, puis se contractent: **nŏvĕnos* > *nōnus*; 3. en syllabe interne dans *ŏv*, *ăv* qui donnent *ŭ*: **ablŏvo* > **ablŭvo* > *abluo*; 4. en syllabe quelconque dans *ŭv* > *ŭ*: *jŭĕnis*; 5. entre voyelles de même timbre: *dīvīnos* > *dīnus*. A l'époque du ton latin historique *v* a encore été éliminé: 6. dans *ŏv* prétonique: *clŏvāca* > *clŭāca*, *clŏāca*; 7. devant *ŭ*: *bŏvŭm* > *bŏŭm*.

Les quatre premiers points sont les plus importants et seront examinés les premiers. Toute la discussion porte sur les conditions de la résistance de *v* intervocalique.

Chapitre I.

Critique de la théorie de Solmsen.

---

1. *v* après voyelle tombe-t-il en latin préhistorique devant *ŏ*? voir *Studien* 53—82.

Les exemples que Solmsen donne en faveur de cette formule peuvent ou doivent recevoir une autre interprétation:

Dans *nōlo* < **nĕ-vŏlo* et les mots en *-orsum* tels que *dextrorsum* < *-ō* + *vŏrsum, vŏ* est placé devant *l*, *r*; or nous verrons plus loin que *v* tombe devant une brève quelconque suivie de *-r-*, *-l-*, et non seulement devant *ŏ*.

Deus continue **deiwŏs*; mais on ne peut, malgré les *Studien* 68, poser **deiwŏs* > **dĕjŏs* avec chute de **w* devant *ŏ*; car dans ce cas **Gnāiwŏs* devrait donner **Gnājŏs* > **Gnāos* > **Gnaus* ou **Naus*, et non *Gnaeus* ou *Naeus*, v. *Studien* 71. Solmsen a bien vu la difficulté. Mais son explication de *Gnaeus* au lieu de **Gnaus* est bien précaire: *Gnaeus*, *Gnaeum* auraient emprunté *-j-* aux cas où *-v-* n'était pas suivi de *-ŏ-*, p. ex. *Gnaivōd*. Or l'action des cas obliques sur les cas directs est contraire à la marche ordinaire de l'analogie, et, si l'on admet cette influence, on ne peut

dire pourquoi *Gnaivōd* aurait produit **Gnaeos* et non **Gnaevos* avec *v*.

Les mots du type *Gājŭs* < **Gāvjŏs* ne prouvent rien: **-wy-* devient *-jj-* devant une voyelle quelconque: *dīus* (= *dijjus*) < **diwyos*, fém. *dīa*, comme *Gaja*.

Quant aux noms en *-vŏs*, *-vŏm*, tous présentent le *v* devant *ŏ*. Solmsen, *ibid.* 74, croit qu'*ăvŏs*, *ăvŏm*, *clāvŏs*, *clāvŏm*, *făvŏs*, *făvŏm*, etc., ont repris le *v* d'après les cas qui n'avaient pas *ŏ*. Encore ici il faudrait donc admettre que l'analogie aurait procédé à rebours de l'ordinaire: le nominatif et l'accusatif étant plus souvent employés que les autres cas, ont généralement une influence plus efficace que ceux-ci, voir p. ex. Stolz, *Hdb.*^{4} p. 175. De plus il faudrait admettre que dès l'époque préhistorique dans tous les mots en *-vŏs*, *-vŏm* la forme analogique aurait supplanté définitivement la forme phonétique, car il n'y a pas d'exemple d'une forme telle que **ăŏs* (< *ăvŏs*).

Autre difficulté: *nĕ vŏlt* ne devient pas **nōlt*, parce que, selon les *Studien* p. 54, «*ŏ* in schwerer Silbe stand». C'est à la même position en syllabe fermée que Solmsen attribue le traitement **sē-vŏrsom* > *seorsum* avec chute de *v* devant *ŏ* mais sans contraction; d'après *seorsum* on attendrait *nĕvŏlt* > **nĕŏlt*; de même au lieu de *noltis* (Cécilius) on attendrait **nĕŏltis*; de même encore au lieu de *sultis* < **sĕj vŏltis* on attendrait **seŏltis*, et l'on est obligé d'expliquer par l'analogie *noltis*[1] et *sultis*. On pourrait aussi demander pourquoi **nĕ-vŏis* ne donne pas **nĕŏis*; mais Solmsen, *ibid.* p. 68, considère la chute de *v* devant *ŏi* comme problématique. Quant à *māvŏlt* et *Māvŏrs*, la théorie exigerait le maintien de **maolt* et **Maors*, dont il n'y a pas trace. Dans la *K. Z.* 38 p. 450 et suiv., Solmsen, corrigeant l'opinion émise dans les *Studien*, admet une syncope facultative pour expliquer *Mārs* à côté de *Māvors* et de même *mālo* à côté de *māvŏlo*: on aurait

---

[1] On pourrait cependant poser **nĕ-vŏltis* > **nŏvŏltis* > *noltis*, en admettant que *-v-* tombe entre voyelles semblables. Cette hypothèse sera discutée plus loin.

eu d'abord **Māurs*, **māulo*, d'où *Mārs* et *mālo* avec chute de *v* produite par l'action dissimilatrice de *m*- initiale et de *l* vélaire. Mais pourquoi cette dissimilation dans les formes syncopées seulement et non dans les formes intactes? On pourrait répondre que le *v* était maintenu dans celles-ci par l'étymologie. Cette réponse serait admissible pour *māvŏlo*, mais bien peu sûre pour *Māvors* dont l'étymologie est obscure. De plus la syncope facultative n'a pu produire **Māurs* < *Māvŏrs*, que si elle est antérieure[1] à la chute de *v* devant *ŏ*; lorsque plus tard cette chute a eu lieu selon l'hypothèse, *Māvors* subsistait donc à côté de *Mars*, et l'on ne voit pas pourquoi il n'est pas devenu **Māŏrs*. Dire que *Māvors* est resté par archaïsme religieux serait insuffisant, car cet archaïsme n'a pas empêché la forme *Mars* de naître et de remplacer l'autre.

C'est donc seulement en quelques cas que le *v* tombe dans la formule: voyelle + *v* + *ŏ*.

Quant à la position de -*vŏ*- après consonne, Solmsen, *Stud.* p. 78, pense que -*vŏ*- y est traité comme après voyelle, c.-à-d. disparaît, et il cite comme exemples *colus* = πόλος et *tergus* = τέρφος, *cottīdie*. Mais, outre que ces mots contiennent non consonne + *vŏ*, mais labiovélaire + *ŏ*, le traitement de -*vŏ*- après consonne intérieure ne peut rien prouver au regard de la formule que nous examinons: voyelle + *vŏ*-; car il n'y a jamais équivalence nécessaire entre le traitement d'une consonne après voyelle et celui de la même consonne après consonne intérieure ou initiale.

D'ailleurs le sort de la formule *vŏ* > *ŏ* après consonne est lié à celui des formules *ăvĕ*, *ăvĭ*, *ŏvĕ*, *ŏvĭ*, que nous allons examiner.

2. Les groupes *ŏvĕ*, *ŏvĭ*, *ăvĕ*, *ăvĭ*.

Selon Solmsen, *Studien* p. 82—109, la syncope facultative a d'abord formé des doublets (p. 84) résultant de

[1] C'est ce que Solmsen affirme aussi p. 84 à propos de *nounas*.

la chute de la brève dans une prononciation rapide _(Allegroform)_, tandis que cette brève persistait dans un débit plus lent. Puis dans cette dernière forme à brève intacte la syllabe _*vĕ_ et _vĭ_ est devenue _ŏ_, d'où des hiatus _ŏvĕ, ŏvĭ_ > _ŏŏ, ăvĕ, ăvĭ_ > _ăŏ_, qui par contraction donnent _ō_. Finalement résultent les doublets suivants: la forme syncopée _ŏu, ău_, et la forme contractée _ō_.

M. Stolz, _I. F._ 13 p. 111 et suiv., fait une légère retouche aux formules précédentes: _ŏvĕ, ŏvĭ_ auraient donné d'abord _*ŏvŏ_ > _ŏŏ_, puis _ō_, et cette formule serait un cas particulier de la chute de _v_ entre voyelles semblables. Cette formule de M. Stolz a reçu l'approbation de Skutsch dans le _Krit. Jahresber. über d. Fortschr. d. Roman. Phil._ VIII, I, 46; et M. Brugmann la considère comme vraisemblable (voir la _KVG._ p. 105).

La théorie de Solmsen est fondée sur les exemples suivants que nous allons critiquer.

Il faut d'abord mettre hors de cause les étymologies incertaines: _rōrāriī_ < _*rŏvēsāsioi_, _Fōnes_ < _*bhŏvĕn-_, _hornus_ < _*hŏ-vĕrnos_, _Rōma_ < _*srŏvĕma_, _ōlim_ < _*ŏvĕlim_, _ōpiter_ < _*ăvĭ-pater_, _pōmum_ < _*pŏvĕmom_, _ōmen_ < _*ŏvĭmen_, _tōtus_ < _*tŏvĭtos_, _tōmentum_ < _*tŏvĭmentom_, _ōmentum_ < _*ŏvĭmentom_, _prōnus_ < _*prŏvĕnos_, les adjectifs en _-ōsus_ < _*-ŏvĕnssōs_ p. ex. _vīnōsus_. Aucun de ces exemples n'a une évidence telle qu'on puisse s'en servir pour une démonstration; plusieurs même peuvent s'expliquer d'une autre manière plus vraisemblable.

Parmi les exemples qui restent, _Nōlā_ < _*nŏvĕlā_ et _ōpilio_ < _*ŏvĭ-pilio_ sont probablement des mots dialectaux, voir Ernout, _Elém. dial. voc. lat._ p. 46; — _ōtium_ < _*ŏvĕtiom_, _mōtus_, _fōtus, lōtus_ et autres participes ne présentent pas, sauf _lautus_ < _*loutos_, de doublets en _ou_; et leur forme contracte peut s'expliquer autrement (voir plus loin).

Les seuls exemples qui paraissent témoigner en faveur de la théorie sont: _nōndinum_ < _*novendinom_, _nōnus_ < _*nŏvĕnŏs_, à côté de _noun-_ forme syncopée, selon Solmsen, que l'on trouve dans _noundinum_ CIL. I 196, 23; _nounas_ CIL. X

2381 (environs de Naples); *Nounis* nom pélignien *Zvétaïeff* III 31; et encore *nōntiāre* < **nŏvĕnt-* à côté de *nountios* attesté comme ancien par Mar. Victorinus, GLK. VI 12, 18. Plus tard *nōndinum* et *nōntiāre* ont disparu au profit de *nuntiāre*, *nundinum* qui continuent *nountios* et *noundinum*. Les derniers exemples de *nontiāre* dans les inscriptions sont CIL. I 207 et 208, qui sont, selon Mommsen, à peu près de l'époque des Gracques. Telle est en résumé l'argumentation de Solmsen, *Studien* p. 82—86.

Elle ne semble pas décisive. A-t-on vraiment prononcé *noundinum* et *nòuntios*? Comme *nountios* n'est attesté que par Marius Victorinus, on ne peut guère discuter que les témoignages relatifs à *noundinum*. Or des inscriptions qui notent *ou* présentent *o* pour *nondinum* et *nontiare*: *tab. Bantina* CIL. I 197 *ioudicio*, *luuci*, *ioudicetur*, *ioudex*, *iouranto* (deux fois), *iouraverit*, *ioudicaverit*, *iourarint*, *iousise* à côté de *den*]*ontiari* et de *nondin*[*um*. Même opposition dans la *lex repet.* I 198 et l'*epist. ad Tib.* I^2 586. On rencontre, il est vrai, *noundinum* dans le sénatus-consulte *de Bacch.* cité plus haut; mais ce document contient non seulement *iousiset*, *coniourase*, *ioubeatis*, mais encore *plous* (3 fois); or *plous* s'explique plus naturellement par **plōis* (*ploirume* sur le tombeau de Lucius Scipion, v. Stolz, *Hdb.*[4] p. 232) que par **plē-jŏs* > **pleos* altéré en **pleus* d'après *minus*. Sans doute la même inscription porte *oinvorsei* et *comoinem*, où *oi* est étymologiquement exact. Mais comme à cette époque les anciennes diphtongues *oi* et *ou* étaient déjà généralement prononcées *ū*, les deux graphies *oi* et *ou* n'avaient plus qu'une valeur étymologique, et pouvaient être confondues, cf. *cŏuraverunt* CIL. 9, 3574, et *plouruma* I 1297. Il est même possible que *ou* ait été employé pour désigner non *ū* < *ou* ou < *oi*, mais un *ū* qui était en train de se former, lorsque *-ōndi-* tendait vers la prononciation *-ūndi-* de l'époque classique. L'interprétation de *noundinum*[1] n'est donc pas sûre. De plus il reste remar-

[1] Cette forme tend seulement à montrer que la première voyelle de ce mot se prononçait à peu près comme *ū*. Cependant

quable que *nôundinum* est isolé, que *nountios* ne paraît sur aucune inscription, tandis que *nontiare* et *nondinum* sont donnés par des inscriptions qui notent *ou.* — Sur une hypothèse *noundinum* < *noumd-* < **novemd-*, v. ci-dessous.

Nounas, cité plus haut, ne prouve rien pour Rome; il témoigne seulement pour un dialecte sud-italique. Aucun document romain ne donne **nounus* ou **nūnus*, et pourtant **nounus* s'écarterait moins de *nŏvem* que *nōnus.*

Rien donc n'établit que *-ŏvĕ-* et *-ŏvĭ-* aboutissent à des formes doubles *ō* et *ou.* Remarquons encore que *ŭvĕ* ne donne pas *ŭŏ*: *cruĕntus, juvĕnis*, comme *dīves, dīvĭtis.* Or après *u* on attendrait pour *vĕ, vŏ* le même traitement qu'après *o.* Il est vrai que la théorie de Solmsen fournirait une explication, car elle admet que *v* est réduit après *u*, ce qui pourrait, si ce fait était vrai, aider à comprendre la différence de traitement. Comme *ēvĕ* donne *ē* non *eo,* il faudrait aussi supposer que *ēvĕ* > *ē* serait antérieur à *ŏvĕ* > *ŏŏ.*

En examinant *nōlim* < **nĕ-vĕlim,* nous verrons que *ō* vient en ce cas de *ĕvĕ* > *ŏvĕ* et non de *ĕvĕ* > *ĕvŏ*, c.-à-d. que *ĕv* dans ce groupe devient *ŏv* avant la chute de *v.* On peut donc expliquer *nōnus* par **nĕvĕnos* > **nŏvĕnos* > **nŏĕnos*, sans passer par **nŏvĕnos* > **nŏŏnos*, c.-à-d. sans admettre que *vĕ* devienne immédiatement *ŏ.* Et *ăvĕ* > *ā* s'explique aussi bien par *ăĕ* que par *ăo.*

La formule de Solmsen n'étant pas établie, les exemples qui la contredisent gardent toute leur valeur: *nūper, prūdens, cūria, jūglans, nūdus* continuent *ŏvĕ, ŏvĭ*, et, comme le remarque M. Ernout, *Elém. dial. lat.* p. 51, il n'y a pas trace de doublets contractes: **nōper*, **prōdens,* **nōdus*, etc.

M. Ernout, *Elém. dial. lat.* p. 45—51, a donné une théorie différente pour les groupes *ŏvĕ, ŏvĭ*: dans les cas où ces groupes ont donné des doublets, le résultat *ū* serait la forme latine et *ō* la forme dialectale. Les preuves sont les

---

on peut se demander si *noun-* dans cette forme isolée ne serait pas *nōn-* altéré d'après *novem.*

formes où la diphtongue *ou* est devenue *ō* et qui paraissent empruntées à des dialectes du Latium ou de l'Ombrie: *ōpilio*, *pōmilio*, *rōbus*, etc.; le groupe *ŏvĕ* serait devenu *ou* dans ces dialectes, puis *ou* y serait devenu *ō* comme la diphtongue primitive.

On pourrait objecter que M. Ernout affirme et ne prouve pas l'équivalence de *ŏu* primitif et de *ŏu* < *ŏwĕ* dans les dialectes indiqués. Toutefois je ne vois pas qu'on puisse prouver l'inexactitude de cette hypothèse, qui en soi est très vraisemblable.

Une difficulté plus sérieuse est l'existence de *nōnus* et de *nontiāre*. M. Ernout ne peut évidemment considérer *nōnus* comme dialectal; il croit que *nōnus* a remplacé **nounus* par influence de *nŏvĕm*, mais **nounus* était plus près de *nŏvĕm* que *nōnus*; et si l'influence de *novem* a altéré la voyelle *ū* dans **nūnus*, pourquoi cette influence n'a-t-elle pu rétablir le *vĕ*? On est dans l'arbitraire. De même les formes épigraphiques *nontiare* seraient de pures graphies archaïsantes «dues à l'affectation archaïsante des textes officiels épigraphiques, dans lesquels un *u* est remplacé mécaniquement par *o*, quelle qu'en soit l'origine». Cette affirmation paraît un peu absolue; si la graphie *nontiare* était isolée, l'explication aurait quelque vraisemblance, mais *nontiare* est attesté trop souvent.

Quant à *mōtus*, *fōtus*, *vōtum*, selon M. Ernout *ibid.* p. 48, ils «doivent leur *ō* à l'influence de *mōvi*, *fōvī*, *vōvi*, et ont à leur tour influencé le vocalisme de *moveo*, *foveo*, *voveo*». Pure hypothèse: il n'y a pas trace de **mòutos* > **mūtus*, etc.

D'autre part *lōtus* serait une forme «vulgaire et dialectale» de *lautus* < **lăwĭtos*, de même que *lōtor*, *lōtio*, *lōtium*, *lōmentum*. Malgré l'incertitude de cette supposition[1], M. Ernout se contente de l'énoncer sans la fonder. A la page 194 il montre que *lautus* avait pris un sens si spécial que son «rapport avec *lavo* n'était plus senti», et

[1] On a bien *plōdō* et *plaudō*, *plōstrum* et *plaustrum*, etc., mais ces doublets ont le même sens.

que pour le sens *lōtus* est le vrai participe de *lavo.* On attendrait plutôt le contraire, si *lōtus* était un terme dialectal.

Enfin on ne peut pas séparer *ŏvĕ, ovĭ* de *ăvĕ, ăvĭ*: certains mots montrent que *ăvĕ, avĭ* donnent *ā*, de même que *ŏvĕ, ŏvĭ* donnent *ō.* Ces deux résultats étant parallèles et se produisant dans les mêmes conditions, une théorie qui, comme celle de M. Ernout, ne s'applique qu'à une partie des faits, est naturellement insuffisante.

3. *ăv*, *ŏv* > *ŭ* en syllabe non initiale, et chute de *v* après *ŭ*, sauf dans *-uvi-* + voyelle.

En syllabe interne *ŏv, ăv* devant voyelle deviennent *ŭ*: *lăvo, ablŭo, lăvācrum, ēlŭācrus, dŏmŭī* < **dŏmĕvai*, etc., voir *Studien* p. 127—141.

Devant *i* + voyelle, on a *ŭv*: *păvio, depŭvio, pelluvium, exuviae*, et les mots nombreux en *-uvius* (s'ils continuent *-ŏvius*): *Acuvius, Pacuvius, Salluvius, Lanuvium*, etc.

Ces points me paraissent établis par l'exposé de Solmsen; quelques-uns de ses exemples sont peut-être à récuser, mais les autres sont sûrs.

Les groupes *ăv* et *ŏv* sont devenus *ŭ* sans doute en passant par *ŏv* > *ŭv* > *ŭ*, ce qui fait déjà supposer que le groupe primitif *ŭv* a dû aboutir aussi à *ŭ* en syllabe intérieure dans les mêmes conditions.

Quant au groupe *ŭv*, en syllabe non initiale on écrit généralement *u* devant voyelle: *statŭa.* En syllabe initiale jusqu'à l'époque d'Auguste on écrit *u*: *juenis, iuo, ua, jui*, etc.; à partir d'Auguste ces graphies avec un seul *u* devant voyelle deviennent rares, et l'on écrit *uv* en syllabe initiale: *juvenis, juvo, uva, juvi*, etc., tandis qu'en syllabe non initiale on continue à écrire *u*, sauf très rarement *uv*: *statuo, posuit*, quelquefois *posuvit.* Devant *i* + voyelle, on écrivait avant Auguste un seul *u*: *fluius, Acuius*; après Auguste deux *u* en syllabe intérieure comme en syllabe initiale: *fluvius, Acuvius.*

Tels sont en résumé les faits que Solmsen a établis, v. *Studien*, p. 158—173.

Mais comment interpréter ces faits? Selon Solmsen, p. 163—164, *u* devant voyelle se prononçait toujours *uv*; si l'on écrivait *duo*, *cruor* on prononçait *dŭvo*, *crŭvor*, avec *uv*, comme dans les mots où *uv* était noté dans l'écriture; dans *uv* le *v* marquait seulement une sonante de liaison, non un *v* nettement articulé.

Ce *-v-* de liaison n'était pas noté à l'époque républicaine, à l'époque impériale on l'a noté seulement dans les mots qui autrement auraient facilement donné lieu à un épel incorrect: IV devant voyelle pouvait se lire *ju-* et *iv-*, V initial devant voyelle pouvait être voyelle ou consonne; c'est pour remédier à ces incertitudes qu'on a écrit en ce cas un V double: *juvenis*, *uva*. — A cette interprétation on pourrait objecter que SVA SVINVS étaient tout aussi peu clairs que VA: on aurait pu lire: *sva* et *sŭa* (cf. *svāvis*, *svēsco*), *svīnus* et *sŭīnus*; et pourtant on n'a pas pris l'habitude d'écrire: SVVA et SVVINVS. De plus VVA pouvait se lire *vua* et manquait donc de netteté.

Comme il y a des mots où l'étymologie montre que la syllabe initiale contenait d'abord *uv*, Solmsen est amené par sa théorie à prétendre que cet *uv* primitif est devenu *u* en syllabe initiale, et que le *v* y est devenu aussi peu net que la sonante de liaison *v* qui, selon notre auteur, était prononcée dans *duo* = *duvo*: *juvenis* aurait donc été prononcé *juenis* avec une légère sonante de liaison après *u*.

Passons à l'examen des faits sur lesquels Solmsen fonde la formule: en syllabe initiale *ŭv* > *ŭ*. Il donne comme preuves: *prŭīna*, *frŭor* et les parfaits dissyllabiques en *-ŭi*, et admet que dans ces mots *ŭ* vient de *ŭv*. L'abrègement de *ū* vient, selon lui, de ce que le *v* suivant était si faiblement articulé après *u*, qu'il n'a pas empêché l'action de la loi: *vocalis ante vocalem corripitur*. Autant vaut dire que *v* dans ce cas disparaissait, car il semble que la loi indiquée agit seulement en cas d'hiatus.

Pour apprécier la valeur de l'hypothèse énoncée, il faut d'abord mettre à part *pruīna* < **prŭswīna*, qui n'est pas une étymologie sûre dans tous les détails, v. p. 71.

Selon Solmsen, *frŭor* continue **frūgvor* > **frūvor.* Or, à cause de *frūges* et de vha. *brūhhan* «brauchen», on attendrait **frūgor* et non **frūgvor.* On admet que *frūgor* a été remplacé par **frūgvor* d'après le modèle de **fīgvō* > *fīvō.* Mais *fīvō* a été lui-même remplacé par *fīgo*, et ce fait montre que la tendance n'allait pas à multiplier les verbes en *-v-*; en outre ni le sens ni la forme de *fīgo, fīxī, fīxum* ne rapprochent ce verbe de *fruor*, *frūctus sum.* Une autre hypothèse consiste à faire appel à l'influence de *fluo*, *flūctus*, qu'on explique (v. Solmsen, *Studien* 128 et suiv.) par **flĕgvo* parent de φλέψ «veine», φλεβάζειν «déborder». Mais cette étymologie est peu vraisemblable: le latin a pu avoir deux formes apparentées: *flŭ-* et *flŭg-* cf. φλύω et φλύζω; de *flu-* viendrait *flŭo*; et *flŭg-* aurait donné *flūxī* et *flūctus* avec allongement régulier de *ŭ* devant *cs* et *ct* < *gs* et *gt*, et peut-être un présent **flŭgo* éliminé ensuite par *fluo.* De plus le sens ne rapproche pas *fruor* de *fluo.* Enfin **flĕgvo* donnerait **flŏvo* et non *flŭo*; il faudrait donc recourir à l'influence des composés **conflŏvo* > *confluo*, et admettre que l'*u* se serait propagé de là à *flŭo,* puis à *flūxī* et à *flūctus.*

De même qu'on a **flŭ-* et **flŭg-*, on a pu avoir en latin **frū-* et **frūg-*. Il est vrai que la forme **frū-* ne peut être établie: *frūniscor* ne s'explique sans doute pas par **frū-nĕ-g-scor*, car ce type d'infixe nasal paraît propre aux dialectes ariens, v. K. V. G. § 670; ni par **frūg-niscor*, car rien ne prouve que *-gn-* y deviendrait *-n-* après une voyelle longue: *īgnōsco*, *īgnārus.* Il n'est cependant pas nécessaire que *frūniscor* se rattache à un radical **frū-*, car on pourrait p. ex. le dériver de **frŭg-snis*, cf. *fīnis* < **fig-snis*, d'où *fīnīre.* En somme la forme *fruor* reste obscure: on pourrait songer[1] à l'influence de *fluo, flūctum* pour expliquer le passage de **frugor* à *fruor*, mais le sens ne favorise pas cette action analogique.

---

[1] Dans ses cours M. Niedermann ensigne «que *fruor* pour **frūgor* est analogique d'après *strŭō,* selon la formule proportionnelle *structus*: *fructus* = *strŭō*: x.»

Les verbes en *-ŭo* ont deux formes de parfait: *-ūī* et *-ŭī*. Solmsen suppose, p. 165, que *-ŭī* vient de *-ūvī* après la chute de *v* intervocalique précédé de *u*. Mais la forme *-ŭī* est attestée aussi anciennement que *-ūī*, et Solmsen lui-même admet que *fŭī* est plus ancien que *fūī* (*Studien* p. 168—170). D'ailleurs est-il bien sûr que ces parfaits contiennent tous le suffixe *-wăi*? Au moins ceux qui se terminent en *-ŭī* peuvent être des parfaits en *-ī*. Enfin sans doute la première syllabe de *jūvī* est parfois abrégée: *adjŭverit* Plaute Rud. 305, *jŭverint* Catulle 66, 18, Properce 2, 23, 22. Mais cet abrègement s'explique assez facilement par l'analogie et ne démontre donc pas la chute de *-v-*: comme on avait en même temps *fūvī* (écrit *fui*) et *fŭī*, *adnūī* et *adnŭī*, etc., il est naturel qu'on ait dit parfois *jŭvī* à côté de *jūvī*.

Aucun des faits allégués par Solmsen ne démontre donc que *v* soit tombé après *ŭ* en syllabe initiale. Par suite il n'y a pas de raison pour affirmer que dans *jŭvĕnis* *ŭv* ait été prononcé comme dans *duo* et *cruor*; il est plus naturel d'admettre que l'écriture classique correspondait à la prononciation réelle. Un témoignage décisif contre la thèse critiquée est fourni par *jūvī*, *ūva*, *ūvĭdus*, *ūvēscō*, qui ont conservé *ū*, parce qu'il était séparé par *v* de la voyelle suivante. Le maintien de *ū* dans *ūva* et *ūvĭdus* ne peut évidemment être dû à l'influence de *ūdus*, *ūlīgō*, malgré ce qu'en dit Solmsen p. 168.

Quant à *jŭvĕnis*, l'ital. *giovine* et le v. fr. *juefne* montrent que *v* était prononcé: ils supposent **jŏvĕne* qui s'explique par *jŭvĕnis* et non par *jŭĕnis*, cf. *tŭa* > v. fr. *toue* à côté de *nŏve* > *nuef*. De même c'est sans doute au *v* conservé qu'il faut attribuer l'*ĕ* de *juvĕnis* et de *juvĕncus* au lieu de **juvĭnis*, **juvĭncus*. En effet en syllabe initiale *vè-* devient *vŏ-* sauf en particulier devant *n*: *vŏco*, mais *vĕnus*; là où *-vĕn* est resté en syllabe intérieure, on attend donc le même phénomène: *juvĕnis* n'est pas devenu **jŭvĭnis* probablement à cause de *n* qui suit *-vĕ-*. Pour établir notre hypothèse relativement à *juvĕncus*, il faudrait d'autres

mots renfermant *vĕn* + gutturale; or je n'en vois pas; cependant il est remarquable que *vĕn-* reste devant *ĭ* + voyelle dans les composés: *obvĕnio, dēvĕnío*, etc.; *prōvincia* contient vraisemblablement *i* primitif. Le maintien de *ĕ* dans *juvĕnis* et *juvĕncus* s'explique peut-être de la manière suivante: *vĕ* tendait vers *vŏ*, et *ĕn* devant *i* ou gutturale tendait vers *ĭn*; dans le groupe *vĕn* + *i* ou gutturale les deux tendances se sont rencontrées et neutralisées. Cette hypothèse me paraît plus simple que les explications mentionnées dans l'*Etym. Wb.* de Walde. Selon M. Brugmann, *Archiv für lat. Lex. u. Gr.* XV 7, l'*ĕ* de *juvĕnis* serait dû à l'influence de *sĕnex*; mais dans un mot *ĕ* appartient à la syllabe initiale, dans l'autre à une syllabe intérieure; de plus le rapprochement *juv-ĕnis*: *s-ĕnis* n'est pas naturel. Pour rendre compte de *juvĕncus*, on a proposé d'admettre l'influence de *juvĕntus*; mais le sens des deux mots les rapproche trop peu pour qu'une altération analogique soit probable. Selon Horton-Smith, *Law of Thurneysen* 19 note 1, *juvencus* serait emprunté à un dialecte osco-ombrien; et M. Ernout, *El. dial. voc. lat.* p. 188, pense que cet emprunt est probable, en particulier parce que *juvencus* est un mot du vocabulaire rural. Mais *juvencus*, est un terme si ordinaire qu'il est peu naturel d'y voir un emprunt.

Dans *pluvia* le *v* était aussi prononcé, cf. ital. *pioggia*, et dans mon patois (Pierrecourt, Haute-Saône) *pyeuj*.

Notre conclusion est donc l'inverse de la formule de Solmsen: en syllabe initiale *ŭ* ne fait pas tomber, mais maintient *v* suivant.

Si donc à partir d'Auguste on écrit *juvenis*, *juventus*, *juvo*, *juvi, uva*, *uvidus* et les mots en *-uvius*: *fluvius*, *pluvia,* etc., c'est parce qu'on prononce *uv*. Avant Auguste on prononçait aussi *ŭv*[1], mais on écrivait *v*, sans doute pour éviter d'écrire de suite *vv* c.-à-d. deux fois le même signe avec une valeur différente. On ne peut douter que la pronon-

[1] C'est ce que prouve la graphie *flovius,* fréquente dans la *Sententia Minuciorum* (117 av. J. Chr.).

ciation *uv* ne soit figurée en vieux latin par *v*, quand on compare dans les inscriptions osques et ombriennes les diverses transcriptions du son *uv*: avec l'alphabet national on écrit régulièrement *uv*, mais régulièrement *u* dans les mêmes mots transcrits en alphabet latin: ombrien tuva, kastruvu, vatuva, etc., osque eitiuvam, etc.; mais *castruo*, *vatuo*, *eituam* en écriture latine. Les dialectes intermédiaires qui emploient l'alphabet latin observent le même usage: *eituam*, *suam*, marse *Pacuies*, etc. Ces faits empruntés à l'exposé de Solmsen, *Studien* p. 158, prouvent que la lettre *u* devant voyelle pouvait avoir en latin de la république la valeur de *uv* dans la prononciation: si *u* devant voyelle avait toujours été prononcé à cette époque comme *u* simple voyelle, il n'y aurait pas eu équivalence entre ce signe et le *vv* des écritures nationales osques et ombriennes.

A l'époque impériale on a continué à écrire *sua, fui, cruor*, etc., avec un seul *u*, parce qu'on prononçait réellement ainsi, cf. v. fr. *sòe*; italien, v. français, v. esp., port. *fui*.

Les faits précédents se rapportaient à *uv* en syllabe initiale. En syllabe intérieure on écrit aussi généralement *uv* devant *i* + voyelle; *exuviae*, *Pacuvius*, etc. Il est naturel d'admettre qu'ici encore l'orthographe classique correspond à la prononciation véritable. Sans doute on rencontre *-uius* à côté de *-uvius*; mais on ne peut rien en conclure contre la prononciation *uv*; en effet *-uius* était sans doute prononcé *-ŭjjŭs*, qui s'explique par *-uvius* prononcé *-uvjus*. Or ce résultat *-jj-* < *vj* est régulier après toute voyelle, en syllabe initiale ou non initiale: *Gājjŭs* < **Gāvjus*, *Luxojjum* < *Luxovjum*, voir p. 35 et suiv. Au contraire *-uvius* reste, s'il est prononcé *-uvĭŭs*.[1] — Ainsi la chute de *v* dans *-uvius* peut être attribuée à une autre cause que *u*

[1] La prononciation *fluvjus* au lieu de *flŭvĭŭs* est comparable à celle d'*abjetis* au lieu d'*ăbĭĕtis*. A l'origine elle était probablement régulière seulement dans les cas où il y avait lieu d'éviter une suite de trois brèves. Cette prononciation spéciale n'a donc rien à faire avec la théorie des «Allegroformen».

précédent. Par suite il n'y a pas de raison d'admettre que l'orthographe _-uvius_ ne corresponde pas à une prononciation réelle. Un indice favorable à cette prononciation résulte des formes : _Lanvĭŭm_ < _Lānŭvĭŭm, Sallvĭŭs_ < _Sallŭvĭus,_ qui paraissent des faits d'absorption; or une brève en hiatus n'est jamais absorbée. _Lanvĭŭm_ n'est pas devenu très usuel, parce que _nv_ devient _nŭ_ devant voyelle: _tĕnŭis._

Cependant lorsqu'en syllabe intérieure _uv_ est suivi de voyelle et non de _i_ + voyelle, il semble qu'il y ait lieu d'admettre _uv_ > _u_ et _ăv_ et _ŏv_ (> _uv_?) > _u_. Puis cet _u_ devient _v_ après _r_, _l_: _pelvis, arvum._ Selon la quantité de la voyelle qui précède ces groupes, il y a deux cas à distinguer:

a) _ăv_ et _ŏv_ après une longue. — Soit _pēlvis_ < _*pēlŏvis_: on peut se demander si _pēlvis_ est le produit de l'absorption de la brève, de sorte que _pēlŭis_ serait une diérèse, — ou si _pēlvis_ vient de _pēlŭis_ par consonnification de _u_, de sorte que _pēlŭis_ serait le résultat phonétique direct de _*pēlŏvĭs._ En d'autres termes l'absorption d'une brève est-elle antérieure ou postérieure à la formule _ŏv, ăv_ < _ŭ_? _Jānŭa_ < _*yānŏwā_, _ēlŭācrum_ < _*ēlŏvācrŏm_, _dēnŭō_ < _*dē-nŏvō_, semblent antérieurs à l'absorption qui aurait donné _*janva_, _*elvācrum_, _*denvō._ Cependant le groupe _nv_ devient _nŭ_ devant voyelle: _tĕnŭis_; _jānŭa_ et _dēnŭo_ ne sont donc pas des exemples décisifs, et _ēlŭācrum_ est un composé dont la date n'est pas facile à déterminer. Il est donc seulement probable que _*pēlŏwĭs_ donne d'abord _pēlŭis_ et non _pēlvis._ _Mīlŭŏs, mīlvos, lārŭa, lārva_ peuvent, comme _pēlvis_, être interprétés dans les deux sens. Mais les formes les plus anciennement attestées sont celles où _-u-_ est voyelle.

b) _ăv_, _ŏv_ après une brève. — Dans ce cas il ne peut y avoir absorption, mais _ŭv_ devient _u_, qui ensuite devient consonne: _arvum_ < _arŭŏm_ (compte toujours pour trois syllabes chez Plaute) < _*arŏvŏm, ervum_ < _*ĕrŭŏm_ < _*erŏvom,_ cf. ὄροβος, _salvŏs_ < _salŭŏs_ < _sălŏvŏs._ Dans d'autres mots _u_ devient également _v_ sans qu'il soit vraisemblable de le

faire remonter à *ŏv, ăv, ŭv*: *solvīs*, *sŏlŭīs* < **sĕ-lŭēs*, *volvīs*, *vŏlŭīs* < **wĕlŭēs*. Après *-n-* un *-ŭ-* reste: *genŭa*, rarement *genva*.

Rem. — Par suite il n'est pas probable qu'on puisse expliquer la désinence des adjectifs en *-ōsus* par **-ŏvensos* qui eût donné sans doute **-ŭēnsus*: **formŭēnsus* au lieu de *formōsus*, comme *dēnuō* < *dē-nŏvō*, *ēlŭācrum*, etc. Cf. Skutsch, *Glotta* II 139 et suiv.

4. Chute de *v* entre voyelles semblables? (v. *Studien* p. 109—126).

Sur ce point Solmsen paraît avoir obtenu l'assentiment général. Son opinion est acceptée par les manuels de Brugmann, Sommer et Stolz. Elle repose sur deux séries de preuves: a) des mots qui contiennent les groupes **wy*, **yw*, b) d'autres qui contiennent seulement *v*.

Les mots qui contiennent **yw* ne prouvent rien: *aetās* < **aivĭ-tāt-*, *Laelius* < **laivĭl-*, *Naeporī* < **gnaivĭp-*, *praecō* < **praivĭcō*, *praedis* < **praivĭd-*, *sīs* < **seivĕis*, et, à supposer qu'ils représentent une prononciation réelle: *cītatem* (Plaute, *Merc.* 846) et *cis* CIL. VII 972 < **ceivĭ-*. En effet **yw* devient *-j-* devant voyelle brève, quelles que soient les voyelles qui l'entourent: *Gnaeus* < **gnaivŏs*, *deus* < **dēos* < **dĕiŏs* < **deivŏs*; *sultis* < **sĕoltis*[1] < **sēoltis* < *sĕiŏltis* < **seivŏltis*, cf. *sōdēs* < *sei* + *audēs*.

Les mots qui contiennent **wy* ne sont pas plus probants: *dīus* < **divyŏs*, *sub dīo*, *subdiāle*; car **wy* devient *-jj-* même devant longue, quelles que soient les voyelles voisines: *Gajus* < **gāwyŏs*, *Gajō*, *Gaja*, *Gajae*.

Dans les exemples précédents **yw* est suivi d'un *ĭ* bref; dans le cas suivant on admet que le *v* est tombé devant *ī* long: on explique *dīnus* par *dīvīnus* < *deivīnus*. Or Skutsch, qui admet aussi la chute de *v* entre deux

---

[1] D'après *seorsum*, *deorsum* il semble que *-eo-* ne subit pas la contraction. Mais *se-* de **seoltis*, étant une conjonction, n'a peut-être pas la même valeur que *se-* de *seorsum*, cf. *noenum* < **ne oinom*. Toutefois il vaut sans doute mieux poser **seivŏltis* < **seivoltis* > **sejoltis* > **seultis* > *sultis*.

voyelles identiques, révoque en doute, au nom de ce principe même, l'étymologie *dīnus* < *deivīnus* (v. *Glotta* II p. 151 et suiv.): *dīnus* est attesté chez Plaute, *Epid.* 316 et probablement *Truc.* 307, aussi CIL. I^2 2, 366, p. 405, XI 4766 *res deina . . . rei dinai*; or à l'époque de Plaute *dīvīnus* était encore *deivīnus*, et, comme *ei* diffère de *ī* jusqu'au deuxième siècle avant J.-Ch., le *v* s'y trouvait entre deux sons non identiques. Rien n'autorise à croire que *dīnus* soit pour Plaute une forme nouvelle, et l'inscription citée ayant un caractère religieux tend plutôt à faire supposer que *dīnus* est un terme ancien. Il est donc invraisemblable de poser *dīnus* < *dīvīnus*, et *dīnus*[1] peut reposer sur **deivīnos,* car le suff. *-īnŏ-* a aussi un doublet *-ĭnŏ-*. Par suite l'étymologie *dīnus* < *dīvīnus*, manquant d'évidence, ne peut servir de soutien à une démonstration.

Les autres exemples sur lesquels s'appuie la théorie contiennent seulement *v* entre voyelles:

α) *dītior*, *dītissimus* < *dīvītior*, *dīvītissimus*; — *vīta* < **vīvīta*, grec βιοτή, v. sl. *životŭ* «vie», etc.; — *fībula* < **fīvīplā*; — les parf. en *-īstī* < *-īvīstī*, *-īstis* < *-īvīstis*, *-īssem* < *-īvīssem*; — *oblīscor* peut être refait sur *oblītus* < **oblīvītŏs*; je laisse de côté *vīpera* dont l'étymologie **vīvīpĕra* est bien incertaine, et j'ajoute *nītor* < **nīvītor* < **nīgvītor*, cf. *cōnīveo*, v. Walde, *Et. Wb.*^{2}. — Ces faits ne prouvent rien: *v* tombe dans la formule voy. + *v* + brève + *s*, *t*, même entre voyelles différentes (v. plus loin).

β) Les parfaits *-ērunt* < *-ēvĕront*, *-ēram*, *-ēro*, *amārunt* < *amāvĕrunt*. Même observation qu'en α.

γ) Selon les *Studien* p. 109 *lātrīna*, *lātrīnum*, *lābrum*, *lābellum* sont les formes contractes de *lăvātrīna*, *lăvātrīnum*, etc. Mais le sens s'oppose à cette identification. Il existe deux radicaux: **lŏw(ə)-* et **lŏwā-* > **lavā-*; le premier **lŏw(ə)-* signifie «rincer et laver quelque chose», le second **lăvā-*

[1] Le plus simple est peut-être de considérer *dīnus* comme dérivé de **deios* comme *dīvīnus* est dérivé de *dīvus,* soit: **dei-īnos* > **deīnus* > *dīnus*.

«se baigner». **lŏw(ə)-* a donné: *pollūbrum* «bassin pour laver qqch.», où *-lūbrum* < **lŏw-dhrŏm* est comparable à *lābrum* qui a le même sens et s'explique par **lăvĕbrŏm*; le sens de *lābrum* est confirmé par *lābellum* «petit bassin, cuvette»; *lăvō* < **lŏwō* «laver, rincer», *lōtus* < **lŏwĕ-tŏs* «lavé, propre», *illōtus*, *lōtio* «action de laver»; — *dēlūbrum* «sanctuaire où on peut laver ses souillures», non «bain», dérivé de *dēluere*; — *lūtor* «celui qui lave quelque chose», non «baigneur», dérivé de *luere*, forme de *lăvo* dans les composés; — *dīluvium*, *dīluere* «détremper». On doit donc expliquer *lātrīna* «lavoir et cabinet d'aisances» par **lăvĕ-trīna*. — Le sens de «baigner» se retrouve dans tous les mots qui commencent par *lăvā-*: *lăvācrum* «bain d'eau (non de vapeur)»; — *lăvātrīna* «salle de bains»; — *lăvābrum* Lucr. 6,799 «baignoire»; — *lavātio* «bain». — Il est donc impossible de considérer *lātrīna* comme la forme contracte de *lăvātrīna*, et *lābrum* comme celle de *lăvābrum*; ce sont des formations tirées de radicaux différents. Il peut se faire que parfois on ne les ait pas nettement distingués, mais cela ne prouve rien contre l'usage général. — Sur *lăvĕre* et *lăvāre* v. M. Havet, *Archiv f. lat. Lex. u. Gramm.* XV 353 et suiv.; Jacobsohn, *K. Z.* XL 113 et suiv., XLII 150 et suiv.

Pourquoi *nātinārī* serait-il **nāvātīnārī* dérivé de **nāvātio* dérivé lui-même de *navāre*? Cet entassement de suffixes rend l'étymologie suspecte. On peut aussi bien poser *nātīnārī* dérivé de **nātio*, dérivé de *-nārī* < **gnārī*, dont *nāvus* paraît dérivé.

δ) Les seules formes contractées en *ō* seraient *glōs* < **glŏwōs* et *plōrō* < **plŏvōrā-*. Mais *glōs* peut remonter à **glō(w)s*, et l'armén. *tal* «sœur du mari» appuie cette dernière étymologie, s'il remonte à **glō(w)m* (v. *Pedersen K. Z.* XXXIX). Le rapprochement de *plōro* «pleurer» avec *plŭor* «pluie», expliqué par **plŏwōs* (v. *Studien* p. 122), n'est pas recommandé par le sens; et l'étymologie *plŭor* < **plŏwōs* avec *-ŏw-* > *ŭ* en syllabe initiale est une hypothèse impossible à prouver, de sorte

que le primitif **plŏwōs* est invraisemblable. Un exemple plus certain serait *dextrorsum* < **dextrō-vŏrsum*; ce mot sera examiné plus loin, et nous verrons que le *-v-* s'y trouve dans des conditions où il tombe, quel que soit le timbre des voyelles voisines.

Nous aboutissons donc à ce résultat: il n'y a aucun mot qui prouve que la chute de *v* entre voyelles de même timbre, quelle que soit leur quantité, soit due à l'identité ou à la similitude du timbre. Ou bien les exemples doivent être récusés p. ex. *lābrum, lātrīna*; ou bien la chute du *v* est due à d'autres causes qu'à la similitude des voyelles, car elle se produit dans les mêmes circonstances en-dehors de cette similitude.

Les mots où le *v* reste entre voyelles semblables gardent donc toute leur signification:

α) Quantité et qualité identiques: *cēvēre*, *clāvātor*, *nāvālis*, *nāvāre*, *rīvīnus*; il est vrai qu'on pourrait objecter que presque tous ont pu subir une influence analogique, cf. *clāva*, *nāvis*, *nāvus*, *rīvus*. La quantité du dernier *i* d'*oblīvīscor* est attestée par *oblīvīscemur CIL.* VI 6250 avec *i* longa.

β) Le timbre est le même, la quantité est différente: *ăvārus, sĕvērus, gravăstellus*: les deux derniers, étant isolés, n'ont pu subir d'influence analogique; *ăvārus* appartient à la famille d'*ăvĭdus,* mais la signification en est assez spéciale pour qu'une action analogique soit improbable.

Chapitre II.

Le groupe voyelle + *w + brève + consonne de syllabe intérieure.

A. Formules générales.

Puisque la théorie, fort remarquable, de Solmsen ne résout pas le problème de la chute du *v,* puisque les tentatives de M. M. Stolz et Ernout sur des points spéciaux

sont insuffisantes, il faut reprendre le problème dans son ensemble pour tâcher de trouver une théorie qui embrasse tous les cas.

La critique précédente a montré:

a) que rien ne démontre la chute de _v_ entre voyelles de même timbre au cas où la seconde de ces voyelles est longue, et que des mots conservent ce _v_ en ce cas: _cēvēre_, _nāvālis_, _ăvārus_, _sĕvērus_, ce qui prouve le maintien de _v_ devant une longue.

b) que _v_ peut tomber devant une brève de timbre quelconque, et quels que soient le timbre et la quantité de la voyelle qui précède le _v_: _nōlo_ < _*nĕ-vĕlō_, _nōnus_ < _*nŏvĕnos_, _lōtus_ < _*lŏvĕtos_, _mālo_ < _māvŏlo_, _dītis_ < _dīvĭtis_.

Quant à la formule: _v_ entre voyelles brèves semblables, Solmsen n'en a pas donné d'exemple, et la supposition de M. Stolz _*lŏwĕtŏs_ > _*lŏvŏtŏs_ > _lōtus_ n'est appuyée d'aucune preuve ni pour ce mot ni pour les mots analogues. Comme nous verrons que, devant brève quelconque dans des cas déterminés, _v_ tombe même quand les deux brèves qui l'entourent sont différentes, la chute de _v_ entre voyelles brèves semblables rentre dans la formule générale: _v_ tombe devant brève en certains cas déterminés.

De plus il y a des cas déterminés aussi, où le _v_ ne tombe pas devant une brève, mais où la brève au contraire est absorbée par la syllabe précédente: _gaudeo_ < _*gāwĭd-_, _audeo_ < _*ăvĭd-_, cf. _ăvĭdus_.

Pas plus que la chute de _v_, la syncope ou absorption de la brève n'est facultative, mais l'un ou l'autre traitement a lieu selon les conditions qui sont réalisées. Toute exception à ces deux lois doit être expliquée par une action analogique ou autre.

Avant de passer à l'étude détaillée des faits, nous formulons les deux règles qui les concernent:

I. Règle de la chute de _v_:

Dans le groupe: voyelle + _v_ + brève + consonne de syllabe non finale, _v_ tombe et la brève est contractée

avec la voyelle précédente, si cette brève est placée devant *n, t, s* sourde, *r*, *l* vélaire ou palatale, et *y*.

Les consonnes devant lesquelles *v* tombe selon cette règle sont les mêmes devant lesquelles **wĕ-* initial ne devient pas *vŏ-*: *vĕnus, vĕtus, vĕlim, vĕsper, vĕrbum.* Il faut naturellement donner une place à part aux mots commençant par **wĕl-* > *vŏl-* avec *l* vélaire: *ĕ* y devient *ŏ* non par influence de *v*, mais par influence de *l* vélaire. — Devant les mêmes consonnes **wĕ* de syllabe initiale ne devient pas *vŏ* ou *ŏ* (mais *v* tombe et *ĕ* reste) dans le groupe: consonne initiale + *wĕ* + consonne: *sĕrmo* < **swĕr-*, *fĕrus* < **ghwĕros*, *bĕllum* < *dvĕllum*, *bĕne* < **dvĕnē*, *sĕx* < **swĕks*, etc. — En ce qui concerne l'influence d'*i*, il faut comparer les faits suivants: *ŏw* en syllabe initiale a un traitement spécial devant *ĭ* comme *vŏ-* devant *j*: *ŏvĭs* ne devient pas **ăvĭs*, malgré **lŏvō* > *lăvō*, de même que **wŏikŏs* ne devient pas **voicŏs* > **vūcŭs*, mais **veicŏs* > *vīcŭs*. De même aussi *brĕvĭs* et *lĕvĭs* conservent *ĕ* devant *-ĭ-*.

II. Règle de l'absorption de la brève:

Dans le même groupe: voyelle + *v* + brève + consonne de syllabe non finale, la brève est absorbée dans tous les cas où le *v* ne tombe pas. — Et cela, quelle que soit la quantité de la syllabe qui précède la brève: *gaudeo* < **gāwĭd-*, comme *auca* < **ăvĭca.* En ce point l'absorption d'une brève suivante par le *v* obéit à une loi spéciale, car l'absorption d'une brève par une autre sonante a pour condition la longueur de la sonante elle-même ou de la voyelle précédente. La plus grande force absorbante de *v* tient sans doute à ce que *v* était en latin plus vocalique que les autres sonantes *l*, *r*, *m*, *n*.

Ces dernières sonantes absorbent une brève, quelle que soit la consonne qui suit cette brève; au contraire *v* absorbe une brève seulement là où le *v* ne tombe pas. Il en faut conclure que l'absorption de la brève est plus récente que la chute de *v*; car si l'absorption était plus ancienne, elle se serait exercée devant n'importe quelle

consonne, et la loi de la chute de *v* intervocalique n'aurait plus eu de cas où s'exercer.

Il est facile de préciser la nouveauté de nos deux règles. La formule donnée plus haut concernant la chute de *v* fait abstraction de la qualité des voyelles environnantes et de l'accent; elle tient seulement compte α) de la quantité de la voyelle qui suit le *v*, et β) de la nature des consonnes suivantes. Elle donne donc comme condition dominante ce que les autres considéraient comme indifférent et déclare indifférent ce que les autres considéraient comme important. — La formule concernant l'absorption est nouvelle en ce que l'absorption y est considérée comme un complément de la première règle et comme s'exerçant seulement dans les cas ainsi déterminés, mais aussi comme agissant partout où ces conditions sont remplies et non facultativement.

B. Les parfaits en *-vī*.

On peut faire une vérification préliminaire des deux règles proposées en les confrontant avec les formes des parfaits en *-vī*. Pour cette comparaison les matériaux peuvent être tirés en particulier de Neue-Wagener, *Formenlehre der lat. Spr.* III[3] p. 430 et suiv. et de A. Brock, *Quaestionum grammaticarum capita duo* (Dorpat, 1897), dont le chapitre II traite de perfecti in *-vi* exeuntis formis apud Plautum ceterosque poetas iambicos, p. 75—170.

Une objection se présente d'abord: sans doute *audīstī flēram* à côté d'*audīvīstī flēvĕram* donnent l'impression de formes contractes; mais la chute supposée de *v* n'a peut-être pas eu lieu; il suffit de poser à côté du parfait en *-īvī* un parfait en *-ĭī* dont les formes apparaîtraient tantôt intactes tantôt contractées: c'est ainsi qu'on a de *īre*: *ĭīstī* et *īstī*, Plaute *Trin.* 939; *disperīstis*, *Mil.* 163, et l'on sait que *īre* fait le plus souvent *iī* chez Plaute et Térence et rarement *īvī* au parfait. M. Sommer, *Hdb.* p. 611, pense même que *fīnĭĕram* ne peut continuer phonétiquement *fīnīvĕram*, et que par conséquent cette forme, ainsi

que le parf. *iī* d'*īre,* établit l'existence d'un parfait en -*iī* à côté d'-*īvī*.

Les faits n'établissent pas cette hypothèse. Le parfait *iī* peut remonter à **ĕivĕi*, où le *v*, appartenant au groupe -*jv*- devant brève, tombe régulièrement même en syllabe finale, cf. *deus* < **dĕivŏs*. Solmsen, *Stud.* p. 179, pense aussi que -*ieram*, -*iero*, -*ierim* ne continuent pas -*īvĕram*, -*īvĕro*, -*īvĕrim* avec chute de *v*, mais sont créés d'après «die primären Verben mit stammschließendem *i*»: *scio*, *excio*, *sino*, etc., où *scieram*, *sciero*, *scierim* seraient une formation primitive sans *v*. Mais cette affirmation est dénuée de preuves; dans toutes ces formes le *v* se trouve devant brève + *r*, c.-à-d. dans un des cas que vise notre règle; or nous verrons plus tard que la chute du *v* est phonétique en ce cas.

On peut montrer que ce parfait en -*iī* n'a pas existé comme un type primitif indépendant d'-*īvī*. Si *sciī* était aussi ancien qu'*audīvī*, pourquoi l'analogie a-t-elle attendu si longtemps pour créer *audiī* d'après *sciī*? Plaute et Térence (sauf *siit Ad.* 104) emploient encore seulement -*īvī*, -*īvit*, et pourtant *audiī* conviendrait mieux qu'*audīvī* comme première pers. sg. d'*audīstī*, etc. *Audiī* et *audiit* sont devenus usuels seulement quand le parf. **eiei* d'*īre* est devenu *iī*, c.-à-d. après Plaute; et alors l'analogie semble avoir produit tout de suite *audiī*; si le type *sciī* a existé plus tôt, il est donc étonnant qu'il soit resté inefficace.

De plus si le parfait en -*iī* était autre chose qu'une altération phonétique ou analogique d'-*īvī*, le rapport des formes avec ou sans *v* devrait être à peu près le même pour toutes les personnes de tous les temps formés de ce thème, car on ne voit pas pourquoi on aurait, à telle personne ou à tel temps, préféré l'une ou l'autre forme. Or ce rapport est très différent, et il varie précisément selon les consonnes qui suivent la brève. Donc la raison de l'emploi ou de la chute du *v* est la consonne suivante et non l'existence d'un type spécial de parfait.

«Les parfaits en *-īvī*, dit la *Formenlehre* de Neue l. c., et les plqpf. et les futurs ant. qui en dérivent, perdent souvent le *v*, principalement devant *r*, *st*, *ss*.» Les formes *-īvī* et *-īvĭt* sont, comme nous venons de le dire, les seules qu'emploient Plaute et Térence: la raison en est qu'après voyelle *v* ne tombe pas en syllabe finale, v. plus loin, ch. III. Au contraire à la même époque *ĭī* d'*īre* et *ĭĭt* sont de règle: c'est que les prototypes de ces deux formes ou bien sont des parfaits en *-ei*, ou bien contiennent le groupe *-jv-* dont le *-v-* devant brève tombe même en syllabe finale, v. ci-dessous ch. III β. Plus tard sur le modèle du parf. d'*īre*, où le *-v-* est tombé phonétiquement, on a créé *-ĭī* et *-ĭĭt*: *audĭī*, *audĭĭt*; comme d'autre part sur le modèle d'*audīvī*, *audīvĭt* on a créé *īvī* et *īvĭt*. A la première personne pl. la forme *-īvĭmus* a toujours été la forme régulière: en effet nous verrons que le *v* ne tombe pas devant brève + *m*; et l'analogie rendait impossible une forme telle qu'**audīvmus* avec absorption de la brève par *v*. Si l'on évite *-īmus* (et de même *-āmus* < *-āvĭmus*, *-ēmus* < *-ēvĭmus*), ce n'est donc pas, comme pense Solmsen, *Studien* p. 179, parce que ces formes sont identiques à celles du présent, c'est parce qu'elles répugnent aux lois phonétiques.

Aux autres personnes et temps le rapport entre les formes avec *v* et les formes sans *v* est inverse. Rares sont les formes[1]: *-īvĭstī*, *-īvĭstĭs*, *-īvĕrō*, *-īvĕris*, *-īvĕrim*, *-īvĕris*, *-īvĕrit*, etc.; on dit régulièrement: *-ĭīstī*, *-ĭīstī* ou par con-

---

[1] M. Brock, op. cit., donne la statistique suivante, p. 153: *-īvisti(s)*: Plaute 17 (18), Térence 1, les autres poètes ïambiques o, les poètes dactyliques o, Cicéron 3, César 0; *-īsti(s)* Plaute 2, Térence 16, les poètes dactyliques 91, Cicéron environ 100, César 2. — p. 160: *-īverim*, *-īveram*, *-īvero*: Plaute 33, Térence 3, Phèdre et Sénèque 0, les dactyliques 21, Cicéron 10, César 0; *-ierim*, *-ieram*, *-iero*: Plaute 3, Térence 11, Phèdre et Sénèque toujours, les dactyliques 239, Cicéron 150, César toujours. M. Brock fait remarquer, p. 81, que les formes contenant *-ĕr-* (*-īvero*, etc.) ne sont presque jamais employées par les poètes ïambiques ailleurs qu'à la fin des vers.

traction *-īstī*, *-īstis*, et *-ĭēro*, etc., où la contraction est impossible. Dans toutes ces formes le *v* est tombé parce qu'il est placé devant brève + *s, t, r*, en syllabe interne; l'analogie a, d'après les formes phonétiques *-īvī*, *-īvīt*, rétabli *audīvīstī*, *audīvistis*, *audīvēro*, *audīvĕrim*, *audīvīssem*, etc.; mais non partout: il n'y a pas d'exemples d'*īvĕrimus*, *īvĕritis*, venant d'*īre*; au plqpf. les formes en *-īvĕram* (et de même *-āvĕram, -ēvĕram*) ne se présentent guère dans les drames anciens qu'à la fin des vers, place où l'on loge de préférence les formes archaïques et peu usuelles.

Après Plaute et Térence les formes analogiques *-īī*, *-īīt* sont assez souvent remplacées par *-ī*, *-īt*, qui semblent en être les formes contractées, p. ex. *posīt* et *posīvīt*. Mais Solmsen, *Studien* p. 180, fait remarquer que, selon Priscien (I 34, 24. 130, 1 H.), *audī* et *audīt* ont l'accent sur la finale. Ce qui semblerait indiquer qu'à l'époque, où **audīvĕi* et **audīvĕt* sont devenus *audīvī* et *audīvīt* c.-à-d. après Plaute et Térence, le *v* est tombé entre les voyelles semblables. Cette interprétation n'est pas nécessaire: la conjugaison contracte était: *audístī*, *audívimus*, *audístis*; on voit donc que le type d'accentuation pouvait tendre à faire accentuer *audí*, *audít*, d'autant plus qu'*audívī*, *audívīt*, identiques de sens, avaient nécessairement l'accent sur *-dī-*; or pour un Latin *audī*, *audīt* pouvaient passer pour les formes contractes de *audīvī*, *audīvit*; et il est possible que les formes *audiī*, *audiit*, prototypes d'*audī*, *audīt*, aient été accentuées *audíī*, *audíit*, d'après *audívī*, *audívit*.

Au parfait en *-iī* la contraction, toujours possible, ne se fait pas toujours, p. ex.: *audīstī* et *audiistī*, etc. *Audiistī* est sans doute le produit d'une analogie: Plaute et Térence prononçaient encore à peu près **iĕi, *iĕt* au parf. d'*īre* et la contraction y était impossible; de même on a toujours eu: *-iērunt* ou *-iĕrunt, -iĕram*, etc.; ces formes d'*īre* et des autres verbes en *-īre* ont donc pu donner lieu à un type: *audiī*, *audiistī*, etc., *audiissem* à côté d'*audīssem*. Telle est à

peu près l'explication donnée par les *Studien* p. 180—181, et je ne vois rien à objecter.

Le rapport que nous avons constaté entre les formes sans *v* et les formes avec *v* du parfait de la conjugaison en *-īre* se retrouve à peu près le même dans les autres conjugaisons. *Laudāvī*, *laudāvit* ne sont parfois remplacés par *laudai* et *laudait* qu'à l'époque du bas-latin; en latin archaïque il y a bien quelques très rares exemples tels que *inritāt* Lucr. I 70, *disturbāt* VI 587, mais ils s'expliquent très facilement par l'influence d'*audīt*. Il n'y a pas d'exemple de **fleī* au lieu de *flēvī* ni de **fleit* = *flēvĭt*; pas d'exemple de **noī*, **noit* au lieu de *nōvī*, *nōvĭt*. C'est que dans ces formes le *v* se trouvait en syllabe finale, et là il ne tombe pas, sauf après diphtongue en *-j-*.

De même il n'y a pas de **laudāmus* pour *laudāvĭmus*, et il n'y a que de très rares exemples d'*-ēmus* pour *-ēvĭmus*, d'*-ōmus* pour *-ōvĭmus* : *svēmus* Lucr. I 60, etc., *consvēmus* Prop. I 7, 5, et *flēmus* II 7, 2; *nōmus* = *nōvĭmus* chez Ennius *Fab.* 113 M. Selon le *Hdb.* de M. Sommer, on aurait évité **laudāmus* et analogues parce que ces formes se confondent avec la 1e pers. pl. du présent des mêmes verbes; cette raison paraît insuffisante: en bien des phrases le temps aurait été déterminé par d'autres moyens. La raison la plus décisive est que *v* se trouvait devant brève + *m*, position où il se maintient. On comprend d'ailleurs que des poètes se soient permis quelques formes analogiques; il est plutôt surprenant qu'il n'y en ait pas des exemples plus fréquents.

Dans les formes[1] où la brève est suivie de *r*, *st*, *ss*, la forme syncopée est extrêmement fréquente, plus fré-

[1] Selon Brock, op. c., on a, p. 116 et suiv.: Plaute *-āvisse(m)* 13 (18), *-āsse(m)* 18 (21), tous les autres poètes ïambiques toujours *-āss-*, les dactyliques 14 *-āviss-*, très souvent *-āss-*, Cicéron 5 fois plus souvent, César 3 fois plus souvent *-āss-* que *-aviss-*. — Page 134 Plaute: *-āvist-* 41 (44), *-āst-* 24 (26), Térence *-āvist-* 1, *-ast-* 27, les autres poètes ïambiques toujours *-āst-*, les poètes dactyliques toujours *-āst-*, Cicéron *-āvist-* seulement 42 fois. — Page 141: *-āveram*, *-āvero*, *-averim*: Plaute *-āver-* 70 (73) + 1 fois

quente que la forme avec *v*. Nous avons déjà mentionné que *-āvĕram*, *-ēvĕram* ne sont guère employés dans les drames anciens qu'à la fin des vers. Quintilien I 6, 21 considère comme pédantesque et suranné *conservāvisse*. A l'indicatif parf. *servāvī*, *servāvit* et *servāvimus* ont naturellement aidé à l'emploi des formes refaites *servāvistī*, *servāvistis*.

Parmi les parfaits en *-ōvī*, seul *nōvī* a régulièrement les formes contractes. Sauf de très rares exceptions, les autres verbes gardent toujours le *v*; la raison en est évidente: le présent de ces verbes *moveo*, *voveo*, *foveo*, etc., contient déjà le *v*; la chute de ce *v* mutilerait donc trop le radical. Ou mieux: **mŏvĭvĭstī* donne **movvĭstī* par absorption de la brève, et *vv* ne tombe jamais devant brève; *commōssem* est donc dû à l'analogie. Pour la même raison *lāvī* de *lăvo*, *cāvī* de *căveo*, *fāvī* de *făveo* n'ont pas de formes contractes, mais le *-v-* y représente sans doute *-vv-*. J'ai mentionné aussi que *jūvī* a régulièrement *ū* long, ce qui prouve qu'il était dans la prononciation séparé par *v* de la voyelle suivante; or *jūvī* est le parf. de *jŭvo* où le *v* appartient au radical. Ces exceptions n'infirment donc nullement la règle.

La conclusion est établie: devant *r*, *st*, *ss* le *v* tombe régulièrement; il reste en syllabe finale (sauf après *-j-*) et devant brève suivie de *m*. Ce contraste interdit définitivement d'expliquer les formes sans *v* par un type primitif de parfait en *-ī*. On pourrait dire: ce type est devenu usuel là seulement où ses formes ne se confondaient pas avec celles du présent. Mais *audiī*, *laudaī*, **fleī* sont clairs, et même *audīt*, *laudāt* sont suffisamment clairs puisqu'ils se distinguent, par l'accent et par la quantité, des présents *aúdĭt*,

à l'intérieur du vers, *-ār-* 10 (11), tous les autres poètes ïambiques *-āver-* seulement à la fin des vers et *-ār-* bien plus souvent qu'*-āver-*; les dactyliques *-āver-* 390, *-ār-* 387; Cicéron *-āver-* 165 environ, *-ār-* bien plus de mille fois; au contraire César 93 fois *-āver-*, et 11 fois *-ār-*, ce qui s'explique peut-être par les théories de César sur l'analogie.

laúdăt avec lesquels ils ne se confondent que dans l'écriture. Et pourtant ces formes sont ou inusitées ou rares.

Le contraste signalé ne s'explique pas non plus dans l'hypothèse selon laquelle *v* tombe seulement entre voyelles de timbre semblable: dans les parf. en *-āvī*, *-ōvī* les voyelles ne sont jamais semblables; au parfait de la conjugaison en *-ēre*, elles sont semblables seulement dans *flēvĕram*, *flēvĕro*, *flēvĕrim*, etc., et dans *flēvĕrunt*, non dans les formes les plus usuelles: *flēvī*, *flēvĭstī*, *flēvĭt*, *flēvĭmus*, *flēvĭstis*; dans la période archaïque on avait **flēvet* qui ne donne pas **flēt*. Les voyelles ne sont fréquemment semblabes que dans les parf. en *-īvī*; or justement ces parfaits sont peu nombreux relativement aux parf. en *-āvī* et *-ēvī*, et comme les premiers n'ont pas d'importance spéciale, on voit mal pourquoi ils n'auraient pas subi l'influence des autres et perdu leurs formes contractes, pourquoi au contraire les verbes les plus nombreux et les plus importants se seraient réglés exactement sur les autres. Quant aux parfaits en *-īvī*, bien des formes perdent régulièrement le *v* entre voyelles différentes: *audiero*, *audierim*, *audieram*, *audiēre*; dès que *audīvei* et *audīvĕt* eurent donné *audīvī*, *audīvĭt*, on aurait dû avoir *audí* et *audít*; si l'on admet que **deivīnos* a donné *dīnus* lorsqu'il fut devenu *dīvīnus*, on ne voit pas pourquoi *audí*, *audít* ne sont pas devenus usuels, car ils auraient eu l'avantage de correspondre aux autres formes contractes: *audístī*, *audístis*. Ainsi dans cette théorie rien n'expliquerait la distribution des deux types: *audīstī* devrait être proportionnellement plus fréquent qu'*audiero, audieram, audierim, flēro* proportionnellement plus fréquent que *flēstī* et surtout que *laudāro* et *laudāsti*, etc.; or il n'en est rien.

La théorie de Solmsen sur les groupes *ăvĕ*, *ăvĭ* > *āŏ* ne cadre pas davantage avec les faits. Si l'on admet avec lui que *āŏ* se contracte en *ō*, v. *Studien* p. 177, on attendrait *probāvĭstī* > **probōstī*, dont l'*ō* pourrait rester comme dans *probō* à côté de *probās*. Cependant il est plus exact de poser *āŏ* > *ā*, cf. *Mārs*, *quārtus*, *laudant*; donc **probāŏstī*

pouvait donner *probāstī.* Mais ce ne serait qu'un succès de hasard pour la théorie. On ne verrait toujours pas pourquoi *probāvĕi* et *probāvĕt* ne donnent pas *probaī* et *probāt,* qui devraient être aussi usuels que *probāstī* et *probāstis.* De plus pour expliquer *flēram* il faudrait faire appel à une autre loi, aussi peu démontrée, la loi de la chute de *v* entre voyelles semblables.

Au contraire la distribution des deux types, avec ou sans *v*, est exactement et dans tous les détails conforme à la règle que nous avons proposée pour la chute de *v* intervocalique. Je résume: on a comme formes régulières:

α) *iī, iĭt, iĭmus,* parce que ces formes continuent probablement **ĕjv-* devant brève, et que dans cette position *jv* devient toujours *j*, même en syllabe finale.

β) *audīvī, audīvĭt, audīvĭmus, probāvī, probāvĭt, probāvĭmus, flēvī, flēvĭt, flēvĭmus,* parce qu'après voyelle *v* ne tombe pas en syllabe finale ni devant brève + *m.*

γ) *audīstī, audīstis, audieram (-ero, -issem), probāstī, probāstis, probāram (-āro, -ārim, -āssem), flēstī, flēstis flēram* (*-ēro* etc.), parce que le *v* est placé devant brève + *s*, *r* en syllabe non finale.

Les autres formes sont moins usuelles et analogiques: *audīvistī* etc. d'après *audīvī* etc.

Il est remarquable que, malgré la force de l'analogie dans la conjugaison latine, le type phonétique apparaisse si nettement.

La vérification qui précède donne déjà une grande vraisemblance à la règle de la chute du *v.* Cependant on ne peut s'en tenir au témoignage des formes verbales, car on doit toujours craindre que l'analogie n'ait troublé l'action phonétique plus que nous ne l'avons admis. Dans les recherches suivantes, nous vérifierons la règle au moyen d'autres espèces de mots, où l'analogie a généralement moins libre jeu. Et nous les classerons selon la consonne qui suit la brève: il s'agit en effet de vérifier si la condition qui détermine la chute de *v* est la position de la brève devant les consonnes indiquées. Et nous

verrons que le _v_ tombe devant des consonnes pour lesquelles les parfaits n'offrent aucun exemple. Comme les syllabes finales de mot offrent un traitement spécial, elles seront étudiées à part après les autres syllabes.

C. Les autres catégories de mots.

1°. La voyelle brève est suivie de _n_.

Dans certains mots _n_ est suivie d'une autre consonne; nous examinons d'abord le cas le plus simple:

a) Voyelle brève + _n_ + voyelle.

Le groupe _ĕv_ devient _ŏv_ avant la chute du _v_: _Nōnus_ < _*nŏvĕnos_ < _*nĕvĕnos_, cf. _nŏvĕm_ < _*nĕwn̥_, ἐννέα, ἔνατος; de même _nōnāgintā_. L'inscription de _Duenos_ porte: _dze noine_ que certains interprètent: _die noine_ = _die noene_ «au neuvième jour», mais cette interprétation est trop incertaine pour qu'on en puisse rien conclure.

Nōlim et _nōllem_, que j'explique par _*nŏvĕlim, nŏvĕllem_ < _*nĕvĕlim_, _*nĕvellem_, v. ci-dessous, présentent de bons exemples de _ĕv_ > _ŏv_.

Nōnus et _nōnāgintā_, _nōlim_ et _nōllem_ paraissent clairs et sûrs. On pourrait objecter que _nōnus_ doit son _ō_ à _nŏvem_. Mais si _*nĕwĕnŏs_ avait donné d'abord _*nēnŏs_, cette dernière forme aurait été trop éloignée de _nŏvĕm_ pour qu'une action analogique fût vraisemblable; d'ailleurs _*nĕvem_ serait devenu _nŏvem_ après que _*nĕvĕnos_ aurait donné _*nēnos_, or il est sans exemple que l'analogie change le timbre d'une longue d'après celui d'une brève.

De même Solmsen, _Studien_ p. 10—11, a tenté d'expliquer _nōlim_ par _*nĕ-vŏljēm_ avec le vocalisme _o_ qu'il retrouve en anglo-saxon dans la 3e pers. pl. _nellađ_ < _*niwal-_ < i.-e. _*nĕ-wŏl-_, à côté de _willađ_ < _*wĕl-_. Mais ce rapprochement est trop problématique pour prouver quelque chose. _Vŏlo_ ayant _vĕlim_, il est très naturel que _nōlo_ ait _nĕ-vĕlim_. — M. Stolz, _Hdb._^{4} p. 260, explique _nōlim_ et _nōllem_ comme je viens de le faire, mais sans donner

d'autres exemples pour appuyer le changement de *ĕv* > *ŏv* avant la chute de *v*. D'ailleurs il complique cette explication en posant: *nĕvĕlim* > **nŏvŏlim* sans que rien garantisse l'*ŏ* de *-*vŏlim*.

En dehors de *nōnus, nōnāgintā*, je ne vois pas d'exemple sûr de la formule *-*ŏvĕn-* > -*ōn-* devant voyelle. *Prōnus* peut continuer **prōd-nos* (Havet) aussi bien que **prŏvĕnŏs* (Solmsen).

On pourrait aussi expliquer *Fōnes* «di silvestres» par **bhĕwə-nī-*, cf. ombrien *foner* «faventes» et *Faunus* (< **bhŏw-nŏs*?); — de même *fōnus* par **dhŏwĕn-* ou **dhĕwĕn-*. Mais ces étymologies sont trop incertaines.

Je ne connais aucun exemple de *ăw* + brève + *n* devant voyelle en syllabe intérieure, ni de *ĭw* dans la même position.

Le groupe *uw* + brève + *n* + voyelle se trouve dans *jŭvĕnĭs, jŭvĕnālis*, qui gardent le *v* comme *jūvĭstī, jūvĕro*, etc. Après syllabe initiale *v* a donc après *ŭ* plus de stabilité qu'après *ă* et *ŏ*.

La contraction ne réduit jamais *ŭĭ, ŭĕ* à *ū*, cf. *fuistī, fuistis, fuerunt, suĭs* < **su-ĕs* génitif de *sūs, pŭĕr, tuērī*; donc il ne faut pas songer à expliquer *jūnior* par **jŭvĕn-jōs* > **jŭĕniōs*; on ne peut non plus songer à une syncope **jŭvĕnjōs* > **juvnios*, car ni *jŭvĕnālis* ni *jŭventūs* ni *jūvĭstī, jūvĭstĭs* n'ont subi la syncope. *Jūnior* s'explique bien par **yūn-yōs* avec le radical **yūn-* qu'on a dans skr. *yūnáḥ* génitif de *yúvan-* «jeune», v. Brugmann, *Grundriss* II 1² 558 note 1; *juvĕnior* est refait sur *juvenis*, peut-être sous l'influence de *senior*, v. Brugmann, *Arch. f. lat. Lex.* 15,8. De **yūn-* est encore dérivé probablement: *jūnīx*.

b) Voyelle brève suivie de *n* et consonne.

α) **ŏw* et **ĕw*:

Les adjectifs en -*ōsus* ont été expliqués par Osthoff au moyen de *-*ŏ-wn̥t-tos* > *-*ŏvĕnssos*; M. Brugmann, *Grundriss* II 1² 464, estime cette hypothèse plus vraisemblable

que celle de M. Wackernagel au moyen de *-ŏ-ŏds-ŏ (*ŏds = odor)*, et les formes en *-ōnsus*: *formonsus*, favorisent la première explication. Mais il semble que **formŏ-vĕnssŏs* donnerait **formŭēnsus*, v. p. 207.

Il n'y a de même pas de conclusion définitive à tirer de *contiō* < *covĕntiō* attesté dans le *S.C. de Bacch.*; *contiō* montre sans doute que le *v* est tombé, mais peut devoir *o* de *con-* à l'influence des composés en *co-* et *con-*. Il ne prouve donc pas que, dans des cas plus anciens de contraction *-ŏvĕnti-*, donne *-ōnti-*, et non *-unti-*.

Il ne reste plus que *nundinum* et *nuntiāre*. Il est clair que *nundinum* continue **nŏvĕm-di-*; si dans la prononciation on a maintenu **nŏvĕmdi-* (cf. *exem-tum*), il a pu en résulter *noundinum*, car *v* ne tombe pas devant *m*, mais en ce cas la brève est absorbée, comme *brūma* < **brĕvĭma*. Cependant il est plus naturel d'admettre que la prononciation a été **nŏvĕndi-*, qui donne *nōndinum*, d'où *nūndinum*. Nous avons vu que la signification phonétique de *noundinum* (inscript.) n'est pas claire, v. p. 197.

Il ne semble pas possible de trouver pour *nuntium* un étymon plus plausible que **nŏvĕntiŏ-*, donné par Festus 164 ThdP. M. Hruschka (v. Walde, *Et. Wb.*[2]) a vu en *nuntium* un terme de la langue augurale s'opposant à *silentium*, et il le rattache à une racine **nŏw-*, sur laquelle repose skr. *navatē* «retentit, loue», lett. *nauju* «je crie»; *nuntiāre* signifierait ainsi «sonitum reddere» et *nuntius* serait tiré de *nuntiāre*. Cette étymologie a au moins deux inconvénients: elle ne rend pas immédiatement compte du sens, et elle postule en latin une racine qui n'y est pas attestée par ailleurs. Ces deux inconvénients disparaissent, si l'on considère **nŏwĕntiom* comme un dérivé en *-iom* du part. prés. **nŏvĕnt-* de *nŭĕre* (C. J.), cf. *silentium* dérivé de *silent-* part. de *silēre*; **nŏvĕnt-* continuerait **nĕwĕnt-* de **nĕwō*, cf. νεύω, *nūtus, nūmen* = νεῦμα; *nuntiāre*, *nuntiātiō* sont les termes techniques qui désignent l'acte par lequel les augures communiquent les signes de la volonté céleste, les *nūmĭnă*. Un *nuntium* est donc une manifestation (céleste),

d'où *nuntiāre* «rapporter les signes (célestes)», puis «rapporter des signes quelconques».

**nĕwĕntĭŏ-* donne d'abord **nŏvĕntĭŏ-*, puis *nōntius* et enfin *nuntius*. *Nontius* et *nondinun* contiennent tous les deux *ōn* (< *ŏvĕn*) devant dentale + *i*. Il est donc légitime d'admettre un traitement différent de celui de *montis*, *pontis*, etc.

On pourrait opposer *nōngentī* < **nĕwn̥* + *kn̥t-*, qui ne devient pas **nungentī*; mais il est possible que *-ōn-* ait un traitement spécial devant *g*: *longus*, *tongēre* (cf. *nuncupō* < **nōmĭcăp-*), ou que *nōngentī* se soit réglé sur *nōnāgintā* et *nōnus*.

D'après ce qui précéde il est clair que *crŭentus* ne peut continuer **krŏwĕntŏs* (Solmsen, *Studien* 146), mais contient *u* primitif, et est identique à lit. *krùvintas* «rendu sanglant».

La chute de *v* devant *n* gutturale est démontrée par *nōngentī*.

β) **ăw*:

Avunculus est un diminutif de **ăvō*, **ăvōnis* ou **avŏnĕs* > **avĭnis*, dérivé d'*avos*. Plus tard *-ōnc-* est devenu sans doute *-ŏnc-*, parce que la voyelle longue était placée devant sonante + consonne, cf. **in-clāvĭdō* > **inclāudo* > **inclăudo* > *inclūdo*. Lorsqu'on a prononcé *ăvŏnculus*, la loi de la chute de *v* devant brève + *n* + consonne était-elle encore en vigueur? En tout cas *avos* et **avō* pouvaient influencer *avunculus*; cependant *anculus*, qui pourrait continuer phonétiquement *ăvŏnculus* se rencontre dans quelques inscriptions: *CIL*. VI 19 004, IX 998 (ager Compsinus), VIII 3936/7 (Lambaesis). Solmsen suppose, *Studien* p. 51, que *anculus* < *avŏnculus* s'explique par la même tendance qui de *Augustus* a fait *Agustus*; rien ne s'oppose à cette explication car *avunculus* donne, après la chute de *-v-*, **aŭnculus*, d'où *aunculus*, qui est en effet comparable à *Augustus*.

M. Brugmann, *Grundriss* II 1² 464, explique *stellans* «étoilé» par **stellā-wĕnt-*. Je ne vois pas de raison phonétique qui s'oppose à cette opinion.

Quelques mots semblent s'opposer à la théorie de la chute de *v*: dans le *De Divin.*, II 84, de Cicéron, on voit

que dans la conversation *căvĕ ne ĕas* pouvait devenir *cauneas.* Mais dans cette expression le *v* devait être maintenu par l'analogie des autres locutions où il se trouvait soit devant une longue, soit devant une brève, suivie d'une consonne qui ne détermine pas la chute de *v*.

Faentiae, *CIL.* III 3582, est dialectal, comme l'indique déjà l'hiatus.

2°. La voyelle brève est suivie de *t*.

a) **ŏw* et **ĕw*:

Nous avons vu, p. 208—9, qu'il faut distinguer deux radicaux: **lŏw-* «rincer, laver», et **lŏwā-* «se baigner»; **lŏw-* présente deux formes: **lŏwĕ-*, forme du présent, dans *lōtus* < **lŏwĕ-tos, lōtiō* < **lŏwĕ-tiō, lōtor* qui tous expriment l'idée de «tremper, rincer, nettoyer»; — et la forme **lŏw-* (appartenant à l'aoriste?) dans *lautus* < **lŏw-tos*, cf. *dīlūtus, ēlūtus* «détrempé, lavé, nettoyé», et en grec λελουμένος, νεόλλουτος, νεόλουτος, ἄλουτος qui correspond exactement à *illūtus* «non mouillé» < **n̥-loutos*; il est vrai qu'*illūtus* est cité seulement tardivement (Arnobe 1, 46); les auteurs classiques disent *illōtus.*

mŏveo < **mĕw-ē-*, cf. ἀμεύσασθαι «se mouvoir, franchir»; *moveo* a au présent le suffixe **-eyo-* des verbes causatifs; mais le part. pf. passif n'a pas le sens causatif, donc *mōtus* < **mŏvĕtos* < **mĕwə-tos* avec le degré zéro de la seconde syllabe comme dans *domĭtus.* De même *doctus* à côté de *doceo*, *tostus torreo*, *sponsus spondeo*: le suff. *-tos* peut donc, même dans cette catégorie, s'ajouter directement à la racine. Si l'on posait **mŏv-ĭ-tos* avec le suffixe des verbes causatifs, on devrait avoir, ce semble: **mŏĭtos* > **mūtus*, car *ĭ* en syllabe interne ne paraît pas devenir *ĕ* devant *t*: *redĭtus, comĭtem.*

fŏveo donne également *fōtus* < **fŏvĕ-tos*; de même *vōtus* < **vŏvĕ-tos,* cf. ombr. vufetes «votis».

caveo et *faveo* contenaient aussi le groupe *ŏw*, cf. κοέω, got. *us-skaws* «circonspect», et *CIL.* 1² 573, p. 433 *fove L. Cor-*

neliai. Le suff. **-tos* s'y ajoute directement à la racine: **kŏu-tŏs*, **fŏu-tŏs* > *cautus*, *fautus*; il n'y a pas trace de **cōtus* ni de **fōtus.* — *Căvĭtum*, *CIL.* I 200, 6, est évidemment refait sur *cavēre* d'après le type *moneo*, *monĭtum*, de même *favĭtor* au lieu de *fautor*, car primitifs ils donneraient **cātum* et **fātor.*

J'ajoute ici *jūtus* que le *Hdb.* de Sommer, p. 639, explique par **jŏvătos*; mais **jŏvătos* donnerait **jōtus*, cf. *lōtus*. *Jūtus* continue donc **jŏutŏs*, cf. *adjouta CIL.* I, 1290, ou plutôt **jū-tos.*

On ne peut expliquer *ōtium* par **ăwĕtĭŏm* (Solmsen, *Studien* p. 95), qui donnerait **ātium*, et, rapprochant *ōtium* d'*avēre*, conviendrait peu au sens. Une étymologie très recommandée par le sens le rapproche de got. *auþeis* «öde»; mais, si l'on pose **ŏutĭŏm*, on attendrait **autĭŭm*; il faudrait donc considérer *ōtium* comme une forme vulgaire, et cette supposition serait très invraisemblable, puisque la forme soi-disant régulière **autium* ne paraît pas.

Sur **pōtus* «petit garçon» et *pōticio*, v. Ernout, *Elém. dial. voc. lat.* p. 49.

Prōvincia continue, selon Walde, *Et. Wb.*, **prōvīnc-*; la conservation de *v* devant longue est régulière. Lorsque *īnc* est devenu *ĭnc* par abrègement devant sonante + consonne, la loi de la chute de *v* pouvait avoir cessé d'agir. Cependant cette étymologie n'est pas évidente; on peut songer à une composition avec *prō*, quoique le second membre soit obscur. Le maintien de *v* serait en ce cas dû au sentiment de la composition.

b) **ăw*:

Des formes exceptionnelles telles que *inrītāt* < *inrītāvĭt* ne prouvent rien; leur rareté les rend suspectes d'être analogiques, et le *v* ne tombe pas en syllabe finale.

Nous avons déjà vu que *lātrīna* s'explique par **lăvĕtrīna*, v. p. 209, et se rattache à la racine *lŏw-*; *lātrīna* suppose un **lŏvĕtrŏ-* qu'on retrouve dans λοετρόν, λουτρόν «eau pour se laver ou se baigner». Cependant une difficulté subsiste: pourquoi *lātrīna*, comme *lābrum*, *lābel-*

lum, à côté de *lōtus*, *lōtor* etc.? La chute de *v* avait déjà lieu, lorsqu'on prononçait encore **lŏvĕ-*, puisqu'on a *lōtus*, etc.; **lŏvĕtrīna* eût donc donné alors **lōtrīna* qui sans doute serait resté comme *lōtus*. Peut-être *lātrīna* remonte-t-il seulement à l'époque où **lŏvĕre* était déjà devenu *lăvĕre*; de *lavere* on a dérivé **lăvĕ-trīna* et de même **lăvĕ-brŏm*.

c) *ĭw*: *oblītus* < **oblīvĭ-tŏs*. *dītior* < *dīvĭtior*.

3°. La brève est suivie de *r*.

a) **ŏw*, **ĕw*:

prōsa < **pro-vŏrsa*; — *prorsus* < *pro-vorsus* a gardé *-rs-* sous l'influence de *vorsus* maintenu lui-même par *verto*. — Les nombreux composés en *-ōrsum*: *quōrsum* < *quō-vŏrsum*, *retrōrsum* < *retrō-vŏrsum*, *dextrōrsum* < *dextrō-vorsum*, etc., présentent *-ō-* contracté d'*-oo-* < *-ōvŏ-*, tandis que *-eo-* < *-ēvŏ-* reste non contracté dans *seorsum*, *deorsum*.

Sursum continue évidemment **subs-vorsom*, composé ancien, car **subs* «en haut» a disparu de la langue; **subs-vŏrsom* donne **sūvŏrsom* comme *abs-vŏlo* donne *āvŏlo*; de **sūvorsom* on attendrait **suorsum*; mais il se peut que **subs-* soit devenu **sū-* assez tard dans ce mot pour que le *v*, au lieu de tomber, absorbe la brève suivante.

De même je pense avec Solmsen, *Studien* p. 60—61, que *rursum* suppose **re-vŏrsom* > **revrsom*. Mais je ne peux admettre avec lui que dans **revŏrsom* l'absorption dc la brève soit antérieure à l'époque où *-v-* intervocalique est tombé (sur ce point de chronologie, v. p. 212 et suiv.). Je suppose que **revŏrsum* est une formation récente, ou bien que le *-v-* y a été maintenu assez longtemps par le sentiment de la composition.

nōrunt < *nōvĕrunt*. Il est arbitraire de prétendre que ce traitement est dû au modèle de *flērunt* < *flēvĕrunt*.

Nous signalons encore quelques exemples moins sûrs:

lōra «piquette» < **lŏvĕrā*, v. Walde, *Et. Wb.*[2]. Mais ce mot peut être emprunté, car il appartient à la catégorie des mots qui désignent le vin et la vigne.

Corgo signifie *profecto*. On l'explique par **com-rĕgō* d'où **corrĕgō* > *corgō* avec syncope régulière de la brève après une sonante longue. De même *ergō* continue, dit-on, **ē* + *rĕgō*, où la syncope serait régulière aussi. Si au point de vue phonétique aucune objection ne se présente, ces deux étymologies ont de graves difficultés sémantiques: **com* + *rĕgō* signifie «avec la direction» et **ē* + *rĕgō* d'après la direction»; or *corgo* «en réalité», *ergō* «par suite» ou «à cause» ne contiennent pas l'idée de direction, et d'autre part ni *regere* ni aucun de ses dérivés ne contiennent l'idée de réalité ou d'efficience; si *ergō* et *corgō* contenaient la racine de *regere*, on attendrait un sens tel que «en droite ligne». — Il n'y a au contraire aucune difficulté sémantique à poser *corgō* < **cŏ-vĕrgō* «avec la réalité», cf. ἔργῳ «en réalité», et pour le sens *profectō* «en réalité»; — *ergō* < **ē-vèrgō* «d'après la réalité», ce qui le rend apte à exprimer une conclusion, à donner plus de force à une affirmation ou à un sentiment, et à recevoir un génitif comme détermination. Si **vergŏ-* n'est pas attesté autrement, il est du moins fort commun dans les autres langues indo-européennes occidentales. — Quant à *ergā*, le sens et l'emploi l'éloignent sensiblement de *ergō*.

Marcipor «esclave de Marcus» continue-t-il *-*pŏvĕr*? On peut appuyer cette hypothèse en citant *pover CIL.* III p. 962, n. 2; mais il faut remarquer que ce *pover* peut être une graphie pour *puver*, comme *conflovont* pour *confluvont*; de plus *nŏverca* ne donne pas **norca*, ce qui fait penser que **nŏvĕrŏs*, primitif de *noverca*, n'est pas devenu **nōr*, mais seulement **nŏvĕr*, comme **pŭĕrŏs* est devenu *pŭer*. Il se peut que *pover* soit une forme dialectale devenue *-por* dans les noms d'esclaves par une altération spéciale, comme dans certains mots familiers.

mōs < **mŏv-ŏs*, même racine que *movēre*? M. Schwyzer a proposé cet étymon, *Berlin. phil. Wochensch.* 1903, 439, et comparé τρόπος : τρέπω. Dans certaines locutions, p. ex. *vivere more suo* «vivre selon son impulsion personnelle», le sens étymologique paraît naturel. Cepen-

dant la coïncidence du sens n'est ni assez totale ni assez spéciale pour inspirer confiance. Au point de vue phonétique, le nominatif sg. **mŏvŏs* n'aurait pas dû perdre *v* qui s'y trouve en syllabe finale: cf. *ăvus, ōvŭm, ŏvĭs*, etc. Le nominatif *mōs* serait donc, en cette hypothèse, analogique, ce qui est peu vraisemblable.

Le groupe *-*ŏwī*- se trouve peut-être dans *cūria* < **coiria* < **cŏ-vĭriā*.

Contre la théorie de la chute de *v*, on peut faire valoir *iovesat* (inscription de *Dvenos*) que l'on considère comme l'ancêtre de *jūrat*, tandis que, selon notre théorie, *jovesat* devrait donner **jōrat*. Mais l'interprétation *jovesat* = *jūrat* me paraît invraisemblable, car elle ne donne pas un sens satisfaisant à l'inscription. Si l'on interprète: *jurat deos qui me mittit, ni in te comis virgo sit, ast* . . . . . *pacari vis, bonus me fecit*, etc., on se demande quel est l'objet du serment. Cet objet ne peut être la proposition: *bonus me fecit*, etc., car un tel serment n'aurait aucun rapport avec le contexte: *ni cōmis virgo sit*, etc.; de plus le subjonctif *mittat* resterait surprenant. Il n'est peut-être pas impossible d'entendre: *Joves ad deos quis*[1] *me mittat, ni* . . . c.-à-d. «qu'on m'envoie (comme offrande) aux divins *Joves* (c.-à-d. Jupiter et les divinités associées avec lui) dans le cas qu'une jeune fille ne soit pas . . . .». De la sorte la première phrase s'achèverait avec *vois*, et elle offrirait un sens facile qui cadrerait avec celui de la fin: «un brave homme m'a fait à bonne fin pour un brave homme, qu'aucun méchant ne me présente». *Joves* = **djŏvēs*: **dj*- était-il déjà devenu *j*-? Notre hypothèse du moins montre que *jovesat* = *jūrat* ne s'impose pas. — D'ailleurs *jūrāre* est dérivé de *jūs* < v. lat. *jous* < **yĕws*, cf. skr. *yoḥ* neutre «le salut», albanais *jē* «permission» < **yĕws* (selon G. Meyer, *Wb.* 162, *Alb. Stud.* III 40); un **yĕwŏs* eût

---

[1] Le texte porte, il est vrai, *qoi* et non *quis*, mais «*quis* und *quī* haben seit alter Zeit sowohl interrogative wie auch indefinite Bedeutung», dit M. Kroll, dans son article «*Der lateinische Relativsatz*», *Glotta* III. 4.

donné **jŏvŭs* qui serait resté parce que **w* serait en syllabe finale dans les deux cas les plus importants : nominatif et acc. sg. — *Jūstus* est **yĕws-tŏs*; Skutsch ayant expliqué *iovestod* (*CIL.* I^2 1, p. 367) par *jūstōd*, on admet que *jūstus* continue **jŏvĕstŏs*; mais **jŏvĕstŏs* donnerait **jōstus*, cf. *flēstī*, *amāstī*, *nōstī*, etc. Le sens de l'inscription est impossible à déterminer.

b) **ăw* :

laudārunt < *laudāvĕront*, *laudārim* < *laudāvĕrim*, etc.

quassum «quomodo» (*C. Gl. L.* IV, 558, 50) < **quāvŏrsum.* Solmsen, *Stud.* p. 66, suppose que *quassum* est non le résultat de la chute de *v* et de la contraction de *ao*, mais est calqué sur *quōrsum* < *quō-vorsum.* Toutefois le sens ne rapproche guère ces deux mots; et il n'y a aucune raison de nier la contraction de *ao* > *ā* en syllabe fermée.

Māvŏrs > *Mars.* — Quel que soit le sens de la première syllabe de ce mot, notre règle exige la chute de *v* en syllabe interne et sa conservation en syllabe finale. On a donc phonétiquement: *Māvōrs*, *Mārtis*, *Martī*, *Martem*; d'où les deux paradigmes : *Māvŏrs*, *Māvŏrtis*, etc., et *Mars*, *Martis*, etc. ; on a toujours *Marspiter*, *Maspiter*, *Marcus*, *Martius*, parce que le *v* n'y est jamais en syllabe finale. Solmsen avait dans les *Studien* nié la possibilité de voir dans *Martis* la continuation de *Māvortis*; mais dans *K. Z.*, 38 p. 450 et suiv., il admet cette étymologie, et pose *Māvors* > **Maurs* > *Mars* par syncope de la brève, puis chute de *u* dissimilé par *m.* Outre l'invraisemblance de cette dissimilation, il faut remarquer que **Maurs* n'est pas bien attesté. Une inscription de Frascati, *CIL.* 1^2, 49, p. 390 donne sans doute *Maurte.* Mais rien ne prouve que dans cette forme isolée la chute de *ĕ* ne soit pas purement graphique. La syncope ou absorption d'une brève devant une sonante + consonne est suspecte, car elle produirait une triphtongue dont il n'y a pas d'exemple en latin. — La forme contractée latine de *Mars* se retrouve dans ombrien Marte, Marties «Martii», osque

Markas «Marcus». Cependant Festus attribue à l'osque *Mamers* au sens de *Mars*, et l'on trouve en effet Mamerttiaís «Martiis». Observant que *Māvors* paraît seulement en latin, M. Walde, *Et. Wb.*[2], admet que *Māmers* est la forme la plus ancienne, qui aurait donné *Māvers* par dissimilation en latin. Si l'on admet que *Mamers* est le même mot que *Māvors,* il semble aussi légitime de poser l'hypothèse inverse: *Māvers* > *Mamers* par assimilation. Toutefois ces deux altérations paraissent étonnantes; il est plus plausible de considérer *Māmers* comme différent de *Māvors.*

c) **ĕw*:

flērunt < **flēvĕront.*

d) **ŭw*, **ĭw*:

Le **w* tombe, mais la brève ne se contracte pas avec *ŭ*, *ĭ*: *puer, ablŭĕrunt, audĭĕram.*

Si la contraction avait eu lieu, lorsqu'on prononçait encore **-īsam*, elle eût donné **audīram* non *audieram.* De même on a *audiĕro* non **audīro*, *audiĕrim* non **audīrim.* Ceci prouve que *v* n'est pas tombé devant *s* sonore; **audīvĭsam* est devenu d'abord *audīvĕram*, puis *audieram.* Ces formes établissent donc que, conformément à notre hypothèse, la chute de *v* dépend de la consonne qui suit, — et que le *v* est encore tombé après le rhotacisme: la chute de *v* devant *r* primitive a sans doute eu lieu tardivement, peut-être après le rhotacisme.

e) Exceptions. — *Avernus* et *averta* sont empruntés du grec. — *Caverna* et *noverca* supposent **căvĕrŏs* et **nŏvĕrŏs*; or dans les mots en *-rŏs* dont la syllabe initiale est suivie de deux brèves, la dernière brève tombe; il résulte donc **căvĕr*, **nŏver* (cf. *nover-ca*, *novellus* < **nover-los*), où le *v* ne peut tomber parce qu'il commence la syllabe finale.

Covella est trop obscur pour être discuté avec fruit.

4°. La voyelle brève est suivie de *s* sourde.

amāstī < *amāĭstī* < **amāvistī*; — *flēstī* < **flēistī* <

flēvĭstī. — *nōstī* < **nōĭstī* < *nōvĭstī*; — *fīnīstī* < *fīniistī* < *fīnīvistī.* — *fuistī* < *fŭvĭstī.*

commōssem < *commōvissem.*

Selon M. Pieri, *Riv. di filolog.* 33, 491—497 *amāvistī* est devenu *amāstī* parce qu'on a cédé à la tendance à uniformiser l'accentuation: on a accentué *amávistī, amávistis, amávērunt* d'après le modèle d'*amávī, amávit, amávimus.* Cette accentuation a déterminé la syncope, et la forme syncopée a été étendue au futur antérieur, au plqpf., etc. M. J. Pirson, *Vollmöllers Jahresber.* 9, I 57, fait remarquer en faveur de cette hypothèse que l'accent a exercé une action analogue dans la formation du parfait roman. Toutefois les effets de l'accent roman, intensif, ne sont pas comparables à ceux de l'accent historique latin qui est un ton mélodique: celui-ci n'a jamais produit les effets ordinaires de l'accent d'intensité: affaiblissement et chute des voyelles non accentuées. De plus l'uniformisation de l'accent ne paraît nulle part une tendance du verbe latin: *ámo, ámās, ámat, ámant* à côté d'*amámus, amátis*, etc. Cette uniformisation de l'accent n'expliquerait pas la chute du *v.* L'on ne voit pas pourquoi la chute de *v* dans *amāstī, amārunt* aurait une cause particulière, quoiqu'elle se produise dans les mêmes conditions que celles qui ont été examinées ci-dessus. Or une théorie qui s'applique seulement à quelques cas d'une catégorie générale est manifestement insuffisante.

5°. La voyelle brève est suivie de *s* sonore + consonne sonore.

Du fait qu'*audio* fait *audiĕrim, audiĕram* et non **audīrim, *audīram,* il suit, v. p. 231, que *v* ne tombe pas devant *s* sonore intervocalique. Il est naturel d'en conclure qu'il ne tombe pas non plus devant *s* sonore + consonne sonore: *audio* < **awĭsdh-yō.* Comme certaines étymologies semblent cependant établir le contraire, il faut en examiner la valeur.

Oboedio continue-t-il **ob-ăwĭsdh-* (Schulze, Solmsen)?

On admet que cet étymon devient d'abord **ob-ŭĭsdio* puis **obŭjsdio*, et que *-ŭj-*, étant inconnu en latin, a été remplacé par la diphtongue *oe*, qui lui ressemble le plus et est assez fréquente. Mais de quel droit admet-on que *-ŭĭ-* donne *-ŭj-*? *Fŭĭstī*, *minŭĭstī* et les formes analogues gardent *i* voyelle dans les mêmes conditions. L'étymon proposé peut cependant être gardé; *ēlŭō* de **ex* + *lăvō* (ou **lŏvō*) prouve sans doute qu'**ob-ăv-* devant *a*, *e*, *o*, donnerait **obŏv-* < **obŭ-*; mais il se peut que *-ăv-* ait devant *-is-* un autre traitement. *-is-* a pu déterminer *ăv* > *ŏv* > *ŏ*. En tout cas il est si naturel de considérer *oboedio* comme un composé d'*audio*, qu'il faudrait des raisons bien décisives pour faire accepter le contraire. Or *audio* s'explique sans difficulté par **ăwĭsdh-yō* d'où **ausdio* par syncope ou absorption devant *s* + *d*, cf. *gaudeo* < **gāwĭdēyō* avec absorption devant *d*. Si donc on pose **ob-ŏĭsdio*, il en résulte **obŏjsdĭō* d'où *oboedio*; ce serait le même traitement que pour *foedus* «laid», si on l'explique, avec M. Pedersen, *I. F.* V 41, par **bhŏjs-dŏs*, cf. lit. *baisùs* «affreux»; dans les deux cas *ŏj* est devenu non *ū* mais *oe* sans doute par influence de *s* qui en tombant a allongé la diphtongue précédente.

ōmen signifie «présage, bon ou mauvais». On a souvent proposé de l'expliquer par **ŏwĭs-men*, avec **ŏwĭs-* qu'on retrouve dans οἴομαι < *οϝισιομαι «croire». Mais on attendrait le sens «croyance, opinion» et non «présage» qui est l'objet ou la cause de la croyance. De même, si l'on rend compte d'*oscen* par **ŏwis-căn*[1], on ne peut dire pourquoi ce mot signifie «oiseau qui chante un présage ou dont le chant est un présage», et non «oiseau qui chante une opinion ou croyance». Toutes ces difficultés sont évitées, si l'on pose *ōmen* < **ŏk^{w}-smen*, *oscen* < **ŏk^{w}s-căn*: **ŏk^{w}-smĕn* est un dérivé de *ŏk^{w}-* attesté par ὄσσομαι «prévoir» < **ŏk^{w}yŏ-*, ὀσσεύομαι «prédire», ὀσσεία «divination d'après les bruits, les songes, etc.», et signifie donc

[1] «Que serait l'*s* d'**owis-* dans **ŏwis-can*?» Communication de M. Meillet.

étymologiquement «prévision». Quant à *ŏk^{w}s-căn, *ok^{w}s* < **ŏk^w-s-* est un dérivé abstrait de la même racine, et *oscen* signifie donc «qui chante une prévision ou présage». On sait que les oiseaux étaient l'un des moyens qu'on employait le plus pour connaître l'avenir, à tel point que ὄρνις en grec signifie parfois présage. D'où la plaisanterie d'Aristophane, *Oiseaux* 719—721:
ὄρνιν τε νομίζετε πάνθ᾽ ὅσαπερ περὶ μαντείας διακρίνει.
φήμη γ᾽ ὑμῖν ὄρνις ἐστὶ, πταρμὸν τ᾽ ὄρνιθα καλεῖτε, ξύμβολον ὄρνιν, φωνὴν ὄρνιν, θεράποντ᾽ ὄρνιν, ὄνον ὄρνιν.

6°. La brève est suivie de *l* vélaire.

a) **ŏw, *ĕw*:

nōlō < **nĕ-vĕlō* > **nŏvĕlō* (> *nŏvŏlō*?) > **noolō*; de même *nōlumus, nōlunt, nōlebam, nōluī, nōlam*; *nōltis* (Diomède I 386 K citant Cécilius) n'était donc pas un barbarisme, il a disparu de l'usage sans doute à cause de *ne vois, ne volt*, qui n'admettaient pas de contraction. — Solmsen, *Z. vergl. Spr.* 44 p. 207, conteste **nĕvolō* < **nŏvolō* parce que *nĕvis, nĕvolt* ne donnent pas **nŏvis, *nŏvolt*; il me semble clair que *nevis, nevolt* sont des recompositions admises pour éliminer **nŏvis, *nŏvolt* qui étaient trop étranges et isolés.

b) *ăw*:

mālō < *măvŏlō*; *mālumus* < *mă-vŏlumus, mālunt*; **māltis* n'est pas devenu usuel pour le même motif que *nōltis*; *māluī, mālēbam, mālam.* — Les formes non contractes sont refaites sur *volo* d'après *măvīs, măvŭlt* où le *v* ne peut tomber, parce qu'il est en syllabe finale. Solmsen, *Studien* p. 58, avait cru impossible de voir en *mālō* la continuation phonétique de *măvŏlō*; dans la *K. Z.* 38, p. 451, il a retiré cette opinion et expliqué *mālō* par *măvŏlō* syncopé en **măulō*, et *mālim* par *măvĕlim* syncopé en **măulim*, d'où *mālo* et *mālim* avec chute de *v* devant *l* par l'action dissimilatrice de *m.* Mais cette dissimilation est une pure hypothèse peu vraisemblable, cf. *paulum.* Dans les *Studien* p. 56, Solmsen prétend que *măvŏlō* ne peut être une forme

recomposée: «Waren _nĕvīs nōn vīs_, _nĕvŏlt nōn vŏlt_ usw. nicht imstande, ein _*nĕvŏlō nōn vŏlō_ wieder ins Leben zu rufen, wie sollten die etymologisch sehr viel weniger durchsichtigen _māvīs māvŏlt_ zu einer solchen Neuschöpfung die Kraft besessen haben?» Mais on peut répondre: c'est justement parce que dans _mālo_ le verbe _vŏlo_ est plus altéré que dans _nōlo_, qu'on a eu le besoin de refaire _māvŏlo_.

c) _*īw_:

Il y en a peut-être un exemple dans _fībula_ < _*fīvĭplā_, dérivé de la racine de _fīvo_, _fīgo_.

Prīvīgnus reste parce que le _v_ est placé devant _ī_, et ce mot montre encore que _v_ ne tombe pas entre voyelles semblables, quand la seconde est longue. Si l'on objecte que _-ī-_ n'est pas primitif, et qu'on a eu d'abord une brève, on peut répondre que _prīvīgnus_ est un composé, où le sentiment de la composition devait empêcher la chute de _v_.

7°. La voyelle brève est suivie de _l_ palatale.

mālim < _māvĕlim_; — _nōlim_ < _*nŏvĕlim_ < _*nĕvĕlim_; — _mālle_ < _māvĕlle_; — _nōlle_ < _*nŏvĕlle_ < _*nĕvĕlle_; — _māllem_ < _māvĕllem_; — _nōllem_ < _*nŏvellem_ < _*nĕ-vĕllem_; — _nōlī_.

La correspondance entre les formes contractes des deux verbes est complète. Seulement de _mālo_ les formes non contractes sont encore employées par Plaute à côté des autres. Cela ne prouve pas que la contraction de _mālo_, _mālim_, etc. soit postérieure à celle de _nōlo_, _nōlim_, etc., quand même une différence chronologique est possible. L'analogie a restitué _māvŏlō_, _māvĕlim_, etc., sans doute parce que _mālo_, _mālim_ s'écartaient de _volo, velim_ plus que _nōlo_, _nōlim_.

On signale en bas-latin des formes telles que _failla_ < _favilla_ comparable à _Faentia_, _paor_, etc., voir Sommer, _Hdb._ p. 176. Mais _failla_ ne prouve rien, puisqu'il n'appartient pas à l'époque étudiée, et que dans _favilla_ l'_i_ est sans doute long.

8°. La voyelle brève est précédée de *_yw_.

Le _v_ tombe régulièrement devant brève de syllabe non finale:

praedis < *_prai-vădĕs_ > *_praivĭdes_ > *_praidĕs_, gén. de _praes_.

aetās < _aivĭtāts_, cf. _aevom_; _aeternus_ < _aevĭternus_.

Naeporī < *_Naivĭporī_.

praecō < *_prai-vŏcō_, dont un office principal consiste à _vŏcare populum ad contionem, reos ad praetorem_, etc. Cette étymologie est recommandée par le vers suivant de Livius Andronicus, _Scenica_, 41: Quinquértiones praéco in medium vocat.

9°. _ŏv_ > _ŏ_, _ŭ_ en syllabe prétonique?

Solmsen, _Stud._ p. 141 et suiv., admet qu'à l'époque du ton historique latin _ŏv_ en syllabe prétonique devient _ŏ_, _ŭ_. Il ne distingue pas entre _ŏv_ primitif et _ŏv_ < _ĕv_; toutefois ses exemples montrent qu'il a aussi en vue _ŏv_ primitif. Selon la formule donnée dans les _Studien_ 150, _ŏv_ prétonique devient _ŏ_ : _pŏélla_ < *_pŏvélla_ < *_pŏverlā_; si plus tard un accident le rend tonique, il devient _ŭ_ : _púer_ < *_pŏĕr_, tiré de *_poéllus_ < *_pŏvĕrlŏs_.

On trouve pour les mêmes mots les quatre graphies _ov_, _u_, _(uv)_, _o_ : _clŏvāca CIL._ I 1178 (Arpinum) et X 5055 (Atina, p. Chr. n. 6 ?), _cloāca_ forme la plus fréquente dans les inscriptions et manuscrits, _cluāca_ relativement rare mais recommandé comme seul régulier par les orthoépistes.

Clovātius, _Cloātius_, _Cluātius_.

Coventia, _Cluentia_; _Cluventius_, _Cluentius_.

Clovius, _Cluvius_ (déjà _CIL._ I 1235 Nola, et 1236 et dans la _laudatio Curiae_ 8—2 a. Chr. n. _CIL._ VI 1527), _Cluius_, _Cluia_ VI 15864, etc. — _cluvior_ «nobilior» (Glosse).

Iovīnus, _Iuīnus_ IX 2246, _Iuvinius_, _Iuvinia_ II 495.

Ioventius XII 1625, _Ioventina_ III 5655, _Iuentius_, _Iuventius_.

Lovius, _Luvianus_ IX 4549.

povero III p. 962, n. 2, _puer_, _puella_, _poella_.

November, *Nuem(-bres)* I 884, *Noem(-bres)* I 831, etc.

Selon Solmsen, *ŏv* prétonique serait la forme la plus ancienne: il est évident que *november* est antérieur à *noember* et *nuember*, *Iovīnus* à *Iuīnus* et *Iuvīnus*; mais rien ne garantit l'antériorité de *clovaca*, *Clovatius*, *Coventia*; et il est au contraire évident que *Ioventius*, *Ioventina* sont postérieurs à *Iuventius* et *Iuentius*, cf. *juvenis*.

De plus *Clovatia* et *Coventia* sont probablement des formes osco-sabelliques; Solmsen le remarque *Stud.* p. 149. Il n'est donc pas prouvé qu'elles aient jamais existé en latin. Il se peut que *ov* soit la forme dialectale et *u* la forme latine.

D'ailleurs la règle: *ŏv-'* > *ŏ-'* ne cadre pas entièrement avec les faits: il est arbitraire de considérer *cluáca* comme inventé par les étymologistes; *u* devant le ton se trouve aussi dans *Cluátius*, *Cluéntius*, *Luviánus*.

Selon la théorie, sous le ton *ŏv* devrait rester; or on a: *Cluvius*, où les *Studien* prétendent, p. 144, que *uv* est dû à l'influence de *Cluventius* et de *Cluilius*; — *cluvior*, expliqué à son tour par *Cluvius* et *clueo*, hypothèse qui n'inspire aucune confiance à son auteur («ob ich wagen darf?»); — de _*pŏvĕrŏs_ on attend comme résultat _*pover_, non *puer*; mais _*povéllus_ a dû donner _*poellus_, cf. *poella*; dans la suite _*pŏvĕrŏs_, influencé par ce _*poellus_, donne _*póer_ qui sous l'accent devient *puer* et explique *puellus*. — Aucune de ces explications ne peut évidemment éliminer la difficulté.

La règle exigerait aussi la chute de *v* dans plusieurs mots où il persiste: je laisse de côté *november*, *novīcius*, *novālis*, *novellus*, *novēnī*, *ovīlis*, *ovīllus*, *ovīnus*, où la conservation du *v* peut être l'effet de l'analogie de *novem*, *novus*, *ovis*. Mais *noverca* et *novācula* avaient pris un sens assez spécial pour échapper à l'influence des autres mots; de plus *boum*, *boārius* auraient pu servir d'appuis à _*boīle_ < *bovíle*, _*boillus_ < *bovíllus*. Dans les verbes *ovāre, vovēre, fovēre, movēre*, *ŏv* est le plus souvent placé devant le ton et pourtant persiste.

Si les faits ne s'accordent guère avec la thèse examinée, certaines lois la rendent invraisemblable: nous avons vu que *v* ne tombe en aucun cas devant une voyelle longue, or il disparaîtrait en cette position dans *cloāca*, si on l'expliquait par *clŏvāca*, de même dans *Cloātius* < *Clovātius*, etc.

Une autre considération a priori vient confirmer la première: *lavāre* continue *lŏvāsĭ, de même *cavēre* < *cŏvēsi, etc. Donc *ŏv* primitif (non *ŏv* < *ĕv*) devient *ăv* devant le ton. Peut-on admettre que *ŏv* primitif devient aussi *ŏ* devant le ton? M. Sommer, *Hdb.* p. 123, propose de distinguer *ŏv* > *ăv*, quand *ŏv* est primitivement prétonique, — et *ŏv* > *ŏ*, *ŭ*, quand *ŏv* «sekundär vor den Hauptton zu stehen kam»; mais l'on a *bŏvīle*, *bŏvīnus*, *bŏvillus*, *ŏvīle*, *ŏvillus*, où *v* s'est dès l'origine trouvé devant le ton, comme dans *lavāre.* Les difficultés me paraissent inextricables.

La théorie précédente étant incapable d'expliquer les formes *ov*, *o*, *u*, *uv*, il faut chercher une autre explication.

Clovatius et *Cloventia* sont probablement empruntés à un dialecte osco-sabellique, v. *Studien* p. 149; *Clovius*, *Cluatius*, *Cloatius* sont des noms propres, et donc ne prouvent rien.

Iuinus, *Iuvinus*, *Iovinus*, et *Iuventius*, *Ioventius* peuvent être des variantes graphiques montrant l'équivalence de *v* = *vv* = *ov*; le fal. *jovent* = lat. *juvent* montre que certains dialectes favorisaient *ov* = *uv*. *Povero*, donné par une inscription, peut être une graphie pour *puvero*, comme *conflovont* pour *confluvont*, *flovium* pour *fluvium*, *plovebat* et *perplovere* pour *pluvebat* et *perpluvere* (v. Niedermann, *Mél. Saussure* 60); aucun mot latin de la famille de *puer* ne contient *pŏvĕ-, mais tous ont *pū-, *puv- : *pullus*, *pūsus*, *pūtus*; sur *pōtus* et *pōticio* v. Ernout, *Elém. dial. voc. lat.* 49. On n'a jamais *ŏv* pour *ū* ou *ūv*, parce que *ŏ* a une prononciation trop différente de *ū*.

Clŏvāca et *clŭāca* peuvent donc être de simples variantes graphiques. Les doublets *cluāca*, *cloāca*, ressemblent à *puella*, *poella*; *poella* est peut-être un provincialisme

et rappelle _noember_, _failla; cloaca_ est attesté à Rome, mais ce mot est technique et par suite suspect d'être emprunté; le rapprochement avec v. lat. _cluo_ «purgo» n'est pas absolument sûr.

10. La brève, placée devant _f_, _b_, _p_, _m_, _v_, _c_, _g_, _d_ est absorbée.

Ce traitement présente une certaine unité: _f_, _b_, _p_, _m_, _v_ sont des consonnes labiales; _c_, _g_ sont des gutturales; seul le traitement devant _d_ est inattendu, car _-v-_ tombe devant les autres dentales. Dans toutes ces positions la brève est tombée et le _v_ est resté. Ici l'absorption de la brève n'est pas liée à la même condition qu'après une autre sonante: après _l_, _r_, _m_, _n_ la brève est absorbée seulement si la voyelle de la syllabe précédente ou la sonante est longue; mais après _v_ la sonante est absorbée, quelle que soit la quantité de la voyelle précédente.

α) devant _d_ : _audēre_ < _*ăvĭdē-_, cf. _ăvēre, ăvĭdus_; _audēre_ signifie d'abord «bien vouloir, désirer», sens conservé dans l'expression _sōdēs_ «si tu veux bien». — _gaudēre_ < _*gāvĭd-_, cf. _gāvīsus_.

claudo < _*clāvĭdo_, cf. _clāvīs_, dorien κλᾱΐς, -ίδος.

prūdens < _prŏ-vĭdens_, où _ŏv_ n'a pu, à cause du sentiment de la composition, devenir _ăv_; d'ailleurs _prō-_ est aussi possible.

nūdus < _*nŏgvŏdŏs_ > _*nŏvĕdŏs_, cf. got. _naqaþs_ «nu»; le _gv_ est devenu _v_ trop tard pour que _ŏv_ donne _ăv_.

ūdus < _ūvĭdus_.

devant _sd_ : _audio_ < _*ăwĭsdhyō_, cf. αἰσθάνομαι.

β) devant _c_, _g_ : _auca_ < _*ăvĭca_; — _auceps_ < _*ăvĭ-căp-s_; — _aucellus_ < _*ăvĭcellus_; — _raucus_ < _răvĭcos_, avec _ă_ d'après Havet, _Arch. f. lat. Lex. Gramm._ IX 526; — _naucula_ < _nāvĭcula_; — _jūcundus_ peut continuer _*jŭvĭcundus_.

augur < _*ăvĭg-_.

γ) devant _b_, _p_ : _aububulcus_ < _*ŏvĭ-bub-_.

ōpilio et _ūpilio_ paraissent bien continuer _*ŏvĭ_ + _pilio_, quoique le second élément de ce composé ne soit pas

clair. Si **ŏvĭpilio* est devenu **ŏupilio* en même temps que **ŏvĭbubulcos* donnait **ŏububulcŏs*, **oupilio* a dû donner **aupilio* dont *ōpilio* peut être la prononciation vulgaire; *ūpilio* est probablement **ŏupilio* avec *ŏu* maintenu par *ŏvis*. M. Ernout, *Elém. dial. lat.* 209, considère de même *ōpilio* comme dialectal, et *ūpilio* comme romain; mais il ne dit pas pourquoi **ŏvĭpilio*, d'où **ŏupilio*, n'est pas devenu **aupilio* comme *aububulcus*. — *būbus* peut continuer **bŏu-bos* ou **bŏvĕ-bos*, l'*ŏ* étant maintenu par *bōs*, *bŏvis*, etc.

δ) devant *m* le traitement est moins bien attesté: *brūma* < **brĕvĭmā*.

On a sans doute *mōmentum*, *tōmentum*, *fōmentum*, qui semblent avoir contenu **-ŏvĭm-*, mais *tōmentum* peut venir de **tond-smentom* selon M. Havet, *MSL.* IV 228, et *mōmentum*, *fōmentum* ont peut-être été formés sur *mōtus*, *fōtus* *mōvī*, *fōvī*.

Pūmilus, *pūmilio* «nain» sont peut-être des emprunts, v. Ernout *MSL.* XIII 330, ou, selon Solmsen, *Stud.* 95 et suiv., contiennent la racine de *pūtus*, *pūbes* c.-à-d. **pū-*.

ε) devant *f* : *naufragus* < *nāvĭfragus*.

ζ) devant *v* : **mōvī* < **mŏvĭvai*; — *fōvī* < **fŏvĭvai*; — *vōvī* < **vovĭvai* < **vĕvĭvai*; — *lāvī* < **lăvĕvai* < **lŏvĕvăi*; — *cāvī* < **căvĭvai* < **kŏvĭvai*, — *fāvī* < **făvĭvai*; — *jūvī* < **juvĕvai*. — Mais comment expliquer la longue de ces parfaits : *mōvī*, etc.? Selon M. Sommer, *Hdb.* p. 608, «vermutlich wurde wirklich zunächst **mŏvvī*, **căvvī* gesprochen, wenigstens spricht das seltene Auftreten der kontrahierten Perfektformen bei diesen Verben dafür, daß ihr *v* dem der anderen *v*-Perfecta nicht gleich artikuliert wurde». Je ne vois rien qui s'oppose à cette interprétation. On ne peut guère supposer aussi que dans **mŏvĭvăi* la première brève soit allongée par compensation pour la perte de la brève suivante, car ailleurs cet allongement compensatoire ne paraît pas. Peut-on comparer *mōvī* = **movvī* à *pējor* = *pejjor*?

Les exceptions s'expliquent par l'analogie: *mŏvĭmentum* est évidemment refait sur *movēre*; *nŏvĕmber* sur *nŏvĕm*. Les

formes telles que *laudāvĭmus, delēvĭmus, audīvĭmus* ont été maintenues et non remplacées par **laudāvmus, dēlēvmus, audīvmus,* parce que ces dernières formes eussent été isolées dans le paradigme du parfait.

Chapitre III.
*w + brève en syllabe finale.

Ou bien la brève termine le mot, ou bien elle est suivie d'une ou deux consonnes; dans les deux cas elle reste intacte, de même que le *v*. La résistance de *v* et d'une brève en syllabe finale est donc plus grande qu'en syllabe intérieure.

a) La brève termine le mot.

Elle ne tombe pas, même après **yw* : *dīvĕ* < **dĕivĕ,* où l'on voit que *v* reste aussi devant brève. — *dīvă* < **deivă.* — *olīvă* < **ĕlaivă,* emprunt ancien comme le prouvent les changements phonétiques; *olea* peut être soit le grec ἐλαία soit une forme analogique due aux cas où *-jv-* > *-j-* devant brève.

Ce traitement est identique à celui qu'on observe dans les cas où la brève est suivie d'une voyelle: à côté de *Gnaeus* < **gnāivos*, on a: *Naevĭŭs* nom propre et adjectif, p. ex. *Naeviae CIL.* I[1] 820, X 1604 (Cumes).

Autres exemples: *neivĕ, seivĕ.* La brève tombe plus tard: *neivĕ, seivĕ* > *neu, seu.* Mais il s'agit d'une apocope dans des mots qui n'ont pas d'accent propre, cf. *nec* < *nequĕ*, mais *Tulliovĕ* comme *Tullioquĕ.*

b) La brève, placée en syllabe finale, est suivie de consonne (sauf *-vŏs, -vŏm, -vŏnt*).

Le *v* reste, ainsi que la brève, même si le *v* est précédé d'une voyelle longue:

cadāvĕr, _papāver_. — Ces mots que M. Stolz fait valoir, _K. Z._ 38, p. 426, pour contester la formule _ăvĕ-_ > _ā_ devant consonne, ne prouvent donc rien contre la formule restreinte aux syllabes intérieures. Aux cas obliques on attendrait sans doute _cadāvĕris_ > _*cadāris_, etc.; mais les deux cas principaux de _cadāver_ et _papāver_ (tous deux mots neutres) ont le _v_ en syllabe finale, et déterminent la forme des autres cas.

lăvĕr (neutre), nom de plante.

lèvĭr, qui d'ailleurs a pu subir l'influence de _vĭr_, et par suite n'est pas probant.

Māvŏrs, gén. _Māvŏrtis_ > _Martis_, d'où nom. _Mars_; l'acc. _Māvŏrtem_ donne aussi régulièrement _Martem_; or en général le nominatif n'impose sa forme que s'il est appuyé par l'accusatif; si celui-ci a une forme divergente, le nominatif tend à se rapprocher de la forme de l'accusatif, cf. _honor_ d'après _honōrem_, _hominēs_ au lieu d'_*hominĕs_, etc.

māvŏlt ne donne pas _*mālt_, malgré _mālo_ < _māvŏlo_; _nevŏlt_ ne donne pas _*nōlt_, malgré _nōlo_ < _*nŏvŏlō_ < _*nĕvĕlō_.

*amāvĕi donne _amāvī_ non _*amaī_, malgré _amāstī_ < _amāvīstī_. — _amāvĭt_ reste. — De même _flēvī_ non _*flei_, _flēvĭt_ non _*flēit_. — _Audĭī_ et _audĭĭt_ ne sont donc pas les résultats phonétiques d'_*audīvĕi_, _*audīvĭt_, mais résultent de l'influence d'_ĭī_, _ĭĭt_ parf. d'_ire_, v. 214. C'est pourquoi _audĭī_, _audĭĭt_ sont employés seulement depuis que _*ĕire_, étant devenu _īre_ (_ĕi_ > _ī_), a pu être considéré comme un verbe de la 4[e] conj. Plaute emploie toujours _audīvī_, _audīvĭt_.

ne-vĕis (= _non vīs_) ne donne pas _*nŏveis_ > _*nois_, malgré _sīs_ < _*seivĕis_, _dīs_ < _*dĕivĕis_. — De même _māvīs_ < _*māvĕis_, non _*māīs_ ou _*mās_.

nŏvĕm < _*nĕvĕm_ non _*nōm_, malgré _nōnus_ < _*nĕvĕnŏs_, _nōnāgintā_, _nōngentī_.

ŏvis, _ŏvĕm_ restent, mais _*ŏvĭbubulcos_ donne _aububulcus_, _*ŏvĭpilio_ > _ūpilio_, _ōpilio_. — _lēvis_, _brĕvis_, _lĕvis_.

dīvĕs reste sans changement; _dīvĭtis_, etc., donne _dītis_, etc.; d'où les doublets: _dīs_ et _dīves_, _dītis_ et _dīvitis_, etc.

La règle ainsi établie nous induit à rejeter certaines interprétations présentées pour les faits suivants:

sōl se dit en grec dorien ἀέλιος, got. *sauil*, et ces rapprochements suggèrent l'étymologie *sōl* < **sāwĕl*; mais, si ce mot était d'abord neutre, comme le dit M. Ehrlich, *Zur idg. Sprachgesch.* 71, note 1, la contraction n'était légitime qu'aux cas obliques; on attendrait donc: nom. acc. voc. **sāvel*, gén. **sāvĕlĕs* > **sālis*, dat. **sāvĕlei* > **sālī*, abl. **sāvĕlĕ* > **sāle*, d'où en uniformisant **sāvĕl*, **sāvĕlīs*, etc., et **sāl*, **sālis*, etc.; et il est probable que la forme des cas directs l'eût emporté sur celle des autres. On admet généralement que dans ce mot **sāvĕl* a donné **sāvŏl* > **sāŏl* et que *āo* a été contracté en *ō*; mais *mālo*, *Mars* montrent que *āŏ* donne *ā*, et il est légitime d'admettre que *āŏ* donne *ā* dans **coirāŏnt* > *cūrānt*. M. Meillet a proposé *sōl* < **swōl* avec chute prélatine de *v* (*Revue bourguignonne* 1890).

dius, *interdius*, *perdius* continuent, selon Solmsen, *Stud.* p. 191 et suiv., i.-e. **dĭvĕs*, génitif de **dyēus*, d'où *diēs*, mais on peut, avec M. Stolz, *I. F.* XVIII 450 et suiv., poser comme génitif i.-e. **diu-s* avec le degré zéro du suffixe casuel.

c) Les syllabes finales *-vŏs*, *-vŏm*.

α) après une voyelle.

Jusqu'aux derniers temps de la République, on écrivait *vŏ* dans ces deux syllabes finales. Mais déjà avant la mort de César on trouve des inscriptions où *vŏ* est remplacé par *vu*, *u*. Les exemples les plus anciens de *v* unique sont:

AEVM *CIL.* I[1] 1220 qui ne prouve rien pour notre cas, puisque *vo* s'y trouve après *j*.

VIVS I[1] 1223.

On cite encore un exemple bien plus ancien: *FLAVS* *CIL.* I[1] 277 (environ 180 av. J.-Ch. sur une monnaie); mais comme il est isolé à cette époque, nous le laissons

de côté, d'autant plus que son interprétation phonétique n'est pas évidente.

Après la mort de César, la graphie *v* (= *vŏ*) est assez souvent employée. Cependant elle est moins fréquente que *vv*. Et à côté de ces deux graphies, *vo* continue à être employé par archaïsme orthographique et pour éviter la suite de deux *v* ayant chacun une valeur différente.

C'est ainsi que les faits peuvent se résumer. Solmsen, *Stud.* 39—53, a donné de ces faits une interprétation très ingénieuse, qui a obtenu l'approbation de M. Brugmann v. *K.V.G.* § 158, 5, et de M. Sommer, *Hdb.* 174. Selon cette théorie *v* et *vv* ne sont pas de simples variantes graphiques, mais il y a eu vraiment deux prononciations contemporaines: *vīvŭs* et *vīŭs*, *vīvum* et *vīŭm*, *vīvunt* et *vīunt*. Solmsen fait d'ailleurs cette restriction, que les formes à *v* unique (*Stud.* p. 48) n'appartenaient sans doute pas à la langue littéraire.

En faveur de cette hypothèse des deux prononciations il présente trois preuves:

α) *boum* qui continue *bŏvŏm* devenu *bŏvŭm*; les grammairiens ne parlent pas de *bovum*, mais de *boum* dont ils s'efforcent d'expliquer la formation; *bŏvārius* qui par le sens est si proche de *bŏŭm* a été remplacé par *bŏārius*.

β) Les inscriptions donnent une ou deux fois *anculus* < *ăvŏnculus* *CIL.* IX 998, VIII 3936/7, VI 19004. Selon les *Studien*, p. 50—51, *avŏnculus* donne *ăvŭnculus* > *ăvnculus* qui, traité comme *Augustus* > *Agustus*, donne *anculus*.

γ) Les grammairiens condamnent les formes à *v* unique, ce qui suppose leur existence.

De ces trois preuves Solmsen infère que *-vŏs*, *-vŏm*, *-vŏnt* deviennent phonétiquement 1) *-vŭs*, *-vŭm*, *-vŭnt*, d'où 2) *-ŭs*, *-ŭm*, *-ŭnt* par chute de *v* devant *ŭ* en syllabe finale; puis 3) les autres formes des mêmes mots conservant le *v*, l'analogie l'a rétabli devant *ŭ*; ainsi on a prononcé *-vŭs*, *-vŭm*, *-vŭnt* en même temps que *-ŭs*, *-ŭm*, *-ŭnt*.

Cette théorie se heurte à plusieurs difficultés. D'abord,

comme Solmsen lui-même le remarque, la théorie indique qu'à un certain moment les formes *-ŭs*, *-ŭm*, *-ŭnt* ont été seules phonétiques; il est donc probable que l'analogie n'a pas produit tout de suite les formes *-vus*, etc. Or les inscriptions montrent que *vivus* continue à être employé, lorsqu'on écrit *vius*.

Si *vīvŭs* donne *vīŭs*, *flāvus flāŭs*, on attend *vīŭs* > **vĭŭs* et *flāŭs* > **flăŭs*, comme *Dīāna* > *Dĭāna*, **dẹos* > *dĕus*. Or il n'y a pas d'exemple de ces abrègements barbares.

Non seulement la langue littéraire ne paraît pas connaître des formes telles que *vīŭs*, *flāŭs*, mais les langues romanes, héritières du latin populaire, continuent régulièrement les formes en *-vŭs*, etc.: *vīvus*, non *vīus*: français *vif*, ital. *vivo*, etc. La théorie de Solmsen forcerait donc d'admettre que l'analogie aurait triomphé partout; et pourtant au moins dans les substantifs les formes à *v* unique auraient dû avoir l'avantage, puisqu'elles auraient été seules phonétiques aux cas directs du singulier: *avŭs* > *aus*, *avŭm* > *aum*. Dans un seul mot la formule postulée par la théorie de Solmsen paraît vérifiée dans les langues romanes: à *rīvus* correspondent ici des formes qui remontent à lat. vulg. *rīus*: it. esp. port. *rio*, roum. *rîŭ*, v. fr. *riu*.

Boum continue-t-il *bovum* < *bovom*? Plusieurs formes de ce mot pouvaient donner l'impression d'un radical **bō-* : *bōs*; acc. **bōm*, cf. ombrien *bum*, grec βῶν; dat. pl. *bōbus* que M. Ernout considère comme dialectal, v. *Elém. dial. lat.* p. 124; abl. sg. *boe*, cf. Priscien, *GLK.* IV 121, 37. Il n'est donc pas impossible de rattacher *boum* à ce radical et non à *bovom*. Le point de départ de ce thème **bō-* a été probablement l'acc. i.-e. **g^{w}ōm*, d'où **bōm*, et nom. *bos*; des deux cas directs on a tiré un type de radical pour les autres cas. La forme *boum* n'est donc pas une preuve décisive.

Par suite rien ne nous autorise à expliquer, avec M. Brugmann, *Grundriss* II 1^2 521, *pūs* par **pĕwŏs*, *jūs*

par _*yĕwŏs_, _rūs_ par _*rĕwŏs_. D'ailleurs _*pĕwĕs-ĕs_ donnerait _*pŏvĕsĕs_ > _*pōris_, _*yĕwĕs-es_ > _*jŏvĕsĕs_ > _*jōris_, etc.

β) _-vŏs_, _-vŏm_, après _*y_, et _*-yw-_ + brève quelconque + cons.

Gnaivōd, _CIL._ I 30, montre que le groupe _*-jv-_ se maintient devant une longue, de même qu'en syllabe intérieure dans _deivīnus_. Skutsch, _Glotta_ II p. 151 et suiv., a fait remarquer le contraste entre _dī_ nom. pl., _dīs_ dat. pl. de _deus_ et le fait qu'au génitif sg. _*deivī_ donne _dīvī_ (à côté de l'analogique _dĕī_) et non _*dīī_ ou _*dī_; la raison est qu'au gén. sg. _*-jv-_ se trouve devant une voyelle longue, tandis que _dī_ et _dīs_ continuent _*deivĕi_, _*deivĕis_, où _*-jv-_ est suivi de brève non finale.

Lorsque _*-jv-_ est suivi de brève non finale, le _*-v-_ disparaît:

sīs < _*sei-vĕis_ > _*sẹ̄ĕis_ > _*seis_. — _sīs_ est plus ancien que _-ĕis_ > _-īs_, car il est déjà ordinaire chez Plaute; donc on ne peut poser _sīs_ < _sī-vīs_.

praes < _*prai_ + _văs_; la forme étymologique existe encore dans _praevides_ _CIL._ I 200,46.

Pour _*-jvŏs_ _Gnaeus_ et _deus_ sont des exemples décisifs. Ils ont perdu le _v_ avant que le _vŏ_ ne devînt _vŭ_ en syllabe finale, et par conséquent la chute de _v_ ne peut être attribuée à l'influence d'un _ŭ_ suivant.

Gnaeus continue _*Gnaivŏs_; à l'époque classique le _v_ a disparu de tous les cas de ce nom; sa chute est régulière au nominatif et à l'accusatif, et les cas obliques ont, comme de règle, subi l'influence des autres.

Quant à _deus_, les formes phonétiques sont les suivantes, selon notre théorie:

Sg.	Vocatif	_*dĕywĕ_ > _*dĕivĕ_ > _dīvĕ_;
	Nom.	_*dĕywŏs_ > _*dĕjŏs_ > _*dẹ̄ŏs_ > _dĕŭs_ (ẹ̄ = _e_ fermé long);
	Acc.	_*dĕywŏm_ > _*dĕjŏm_ > _*dẹŏm_ > _dĕŭm_;
	Gén.	_*dĕywī_ > _dĕivī_ > _dīvī_;
	Dat. Abl.	_*dĕywō(d)_ > _dĕivō_ > _dīvō_.

Pl. Voc. Nom. _*dĕywŏy_ > _*dĕivĕi_ > _*dẹ̄ĕi_ > _dĭī_ > _dī_;
Dat. Abl. _*dĕywŏys_ > _*dĕivĕis_ > _*dẹ̄eis_ > _diīs_ > _dīs_;
Génitif _*dĕywōsŏm_ > _deivōrom_ > _dīvōrum._
Acc. _*dĕywŏns_ > _deivōs_ > _dīvŏs_; cf. _deivos_ dans l'inscription de _Duenos_ et _devas_ < _*deivās_ _CIL._ I 804.

Comme substantif, ce mot n'était pas influencé par le féminin, où le _v_ doit rester partout où la voyelle suivante est finale de mot, c.-à-d. au nom. voc. sg., ou est longue, ce qui est le cas au moins à l'abl. sg. _*deivād,_ et était peut-être encore le cas à l'acc. sg. à l'époque de la chute de _v_ dans _*yw._ Les cas principaux conservant le _v,_ les autres ont suivi; et le type _deiva_ a contribué à faire prédominer _deivŏs_ comme adjectif. Au contraire _deus_ est resté comme substantif, et sur ce modèle on a créé _dea._ Au vocatif _deus_ fait _dīve,_ conformément à la règle: _v_ ne tombe pas si la voyelle brève suivante est finale; par analogie on a employé aussi _deus_ comme vocatif ou parfois _dee_ mais tardivement. Enfin sur _dĕŭs_ on a formé nom. pl. _dĕī_, abl. dat. pl. _dĕīs_, acc. pl. _dĕōs_, gén. pl. _dĕōrum,_ puis au sg. _deī_ gén., et _dĕō_ datif.

Comme dans _deivos_, _deiva_, la conservation du _v_ s'explique dans _*preivŏs_, _*preivā_ > _prīvŏs_, _prīva_, — _laevŏs_, _laeva_, — _scaevŏs_, _scaeva_; — _saevŏs_, _saeva_, surtout par l'influence du féminin.

Le parfait d'_īre_ peut donc s'expliquer comme formé du suffixe _*-wăi_: _*ĕivĕi_ > _*ẹ̄ĕi_ > _*ẹ̄ī_ > _ĭī_; _*eivĭstī_ > _*eiistī_ > _iistī,_ etc.; comme _*deivei_ > _dĕī_, etc. Il peut aussi, il est vrai, être un parfait en _*-ai_ comme _vēnī._

Lēvĭr < _*daivēr_ doit sa désinence à _vir_; si l'on a d'abord prononcé _*laivĭr_, l'influence de _vir_ a pu maintenir le _v._

Rien ne prouve que _dīvēs_ remonte à _*dĕivĕt-._ Ce radical perdrait le _v_ à tous les cas, et rien n'aurait pu donner occasion de refaire les formes à _v._

Pourquoi _ceivĭs_ est-il continué par _cīvĭs,_ et non par _cīs,_ qu'on trouve seulement _CIL._ VII 972 _Titulliana Pus-_

sitta cis Raeta? Sans doute parce que ce mot était placé sous l'influence des paradigmes d'*ovis*, *avis*, etc.; cf. *nāvis* remplaçant **nāus*.

Lēvĭs continue-t-il **lĕivĭs*, cf. λεῖος, λῑτός? Il est étonnant que *-eiv-* devienne *-ēv-* après *l-* mais *īv* dans *cīvis*, cf. *lēvī* a côté de *lĭno*. Si l'on pose l'étymon **leĭvĭs*, la conservation de *v* au nom. et à l'acc. sg. rappelle celle de *v* dans *cīvĭs*, *cīvem*. Il est possible (communication de M. Niedermann) que *lēvis* soit dialectal.

De même que *dīvus* est resté à côté de *deus*, on a *naevus* à côté de *Gnaeus*. Ces deux derniers doublets avaient sans doute d'abord le même sens; puis la langue a donné à chacun d'eux un sens différent, ce qui a déterminé leur conservation. Il est naturel que l'on ait affecté au nom propre *Gnaeus* le type qui se réglait sur le nominatif, et au nom commun celui qui se rapprochait du type *avus*, *favus*.

aevŭm s'est toujours maintenu à côté d'*aeternus*. Sans doute on cite *aeum CIL.* I 1220; mais il est vraisemblable qu'ici *-um* est une graphie pour *-vum*, et donc ne prouve rien. Le maintien du *v* dans *aevŭm* suggère une hypothèse qui peut servir à expliquer le maintien de *v* dans *ceivĕm*. Il est vraisemblable qu'une voyelle finale latine s'est allongée, lorsqu'elle était placée devant *-m* amuïe: *-ŭm* > *-ū* nasalisé, *-ĕm* > *-ē* nasalisé. Si cet allongement avait déjà eu lieu à l'époque de la formule **-yw-* > *-y-* devant brève, le *v* d'*aevum* et de *ceivem* se trouvait devant une longue finale de mot, et par conséquent devait être maintenu. Ainsi l'on comprendrait facilement pourquoi *aeŭm* n'est pas attesté d'une manière sûre, pourquoi *cīs* < *ceivĭs* a été éliminé par le modèle fourni par tous les autres cas y compris l'accusatif singulier. Cette hypothèse ne changerait pas grand' chose à l'explication donnée ci-dessus pour *Gnaeus* et *deus*; seulement ces deux formes n'auraient eu pour points de départ que le nominatif singulier. On comprendrait aussi plus facilement le maintien de formes telles que *prīvus*, *laevus*, dont le *v*

aurait été phonétique non seulement au nom. fém., mais encore au nom. neutre. Mais il n'y a aucun mot qui permette de contrôler avec rigueur l'hypothèse présentée.

Dans la discussion qui précède, nous avons admis que *-ěiwŏs* donne *-ẹ̄os* avec *e* fermé. C'est l'opinion que proposait déjà M. Thurneysen, *K. Z.* 28, 155; Solmsen, *Stud.* p. 68, la combat et prétend que **dēos* donnerait **dīus*, parce que *ē* (< *ei*) devient *ī*. Mais si *ē* fermé (< *ei*) donne *ī* devant *i* ou consonne, il donne *ĕ* devant les autres voyelles: *platea* < πλατεῖα, *oleum* > ἔλαιον, *balinĕum* > βαλανεῖον, quelquefois *ē* reste: *Darēus*, *Argēus* (Horace), sous l'influence du grec.

Solmsen, *ibid.* 71, pose *dĕivŏs* > **dĕjŏs* > **dĕos* > *deus* avec chute de *j* intervocalique; ce qui le conduit à soutenir que la chute de *v* dans *deivos* et analogues est plus ancienne que celle de *j* intervocalique, du moins entre voyelles différentes. Il avait déjà soutenu cette même hypothèse à cause de *nōlo*: si *nōlo* vient de **nĕvŏlō* > **nĕŏlō*, la contraction de *ĕŏ* > *ō* prouve en effet la thèse, car *ĕŏ* > **ĕjŏ* n'est plus contracté, et **aurĕjŏs* > **aureos* ne donne pas **aurōs*. Mais l'argument tiré de *nōlo* tombe, si nous avons eu raison de poser *ĕv* > *ov* devant voyelle avant la chute de *v*. L'antiquité que Solmsen attribue à la chute de *v* intervocalique paraît bien invraisemblable, si l'on considère que la chute de *j* intervocalique est commune à tous les dialectes italiques, et que **audīvīsam* n'a pas donné **audīisam* > **audīsam* > **audīram*, ce qui serait naturel si le *v*[1] y était tombé à une époque si ancienne. Enfin Solmsen signale lui-même une difficulté capitale qui résulte de sa théorie et la ruine: dans les *Stud.* p. 69—70, il montre que dans *Gnaeus* la chute du *v* est antérieure à la formule *-vŭs* > *-ŭs*: le *v* y est tombé en effet à tous les cas; page 71, il se demande pourquoi **Gnaivŏs* n'a pas, conformément à sa théorie, donné **Gnajŏs*

---

[1] On ne voit pas pourquoi le *v* serait tombé entre voyelles semblables plus tard qu'entre voyelles différentes; le contraire paraîtrait naturel.

> **Gnaŏs*, et il ne trouve pas d'autre explication, sinon d'admettre que **Gnaos* est devenu *Gnaeŭs* d'après le génitif *Gnaivī*, le dat. *Gnaivō* et le voc. *Gnaivĕ*: d'une part ces dernières formes auraient donné leur *i* sans leur *v*; d'autre part **Gnaos* aurait déterminé dans *Gnaivī*, etc., la chute du *v* mais non celle de l'*i*. Il suffit d'énoncer cette hypothèse pour en faire voir l'invraisemblance.

La conservation de *i* dans *Gnaeus* montre que nous devons garder la formule de M. Thurneysen: **-ĕiwŏs* > *-ĕjŏs* > *-ẹ̄ŏs* > *-ĕŭs*. Par suite aucune raison ne subsiste qui force d'attribuer à la chute de *v* intervocalique la haute antiquité supposée par M. Solmsen. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'admettre que le *v* soit tombé à la même date, quelle que soit la consonne qui détermine sa chute.

En somme on voit que *-vŏs*, *-vŏm* ne sont pas traités après une diphtongue en *-i-* comme après une voyelle. Ce résultat n'a rien de surprenant. Il n'y a jamais équivalence nécessaire entre la position après voyelle et la position après diphtongue ni après consonne. Il paraît donc inutile de comparer aux faits exposés le traitement de *-vŏs*, *-vŏm* après *r*, *l*, *n* et autres consonnes, car ce traitement ne saurait rien prouver pour la position intervocalique, qui seule nous occupe.

γ) Reste à examiner pourquoi certains grammairiens approuvent ou condamnent les formes à *V* unique. Des inscriptions antérieures à la mort de César montrent que *-vŏs*, *-vŏm* étaient dès cette époque devenus *-vus* et *-vum*. La date de ce changement est controversée. M. Niedermann, v. *Mél. de Saussure* p. 59—78, pense que ce changement est aussi ancien que celui de *-ŏs*, *-ŏm* après une autre consonne que *v*. Quelle que soit la date de ce fait, pendant l'âge classique on trouve les deux graphies *-vos* et *-vus*, *-vom* et *-vum*. La raison de ces variantes graphiques nous est fournie par Quintilien, et il n'y a aucun motif de songer à une variété de prononciation. Quintilien, *Instit.* I, 4, 11, témoigne que de son temps on écrivait *servus* avec *VV*: «Quaeret hoc etiam, quomodo duabus

demum vocalibus in se ipsas coeundi natura sit, cum consonantium nulla nisi alteram frangat. Atqui littera I sibi insidit, *coniicit* enim est ab illo *jacit*, et *v*, quomodo nunc scribitur *uulgus* et *seruus.*» La première phrase citée n'est pas très claire; je pense que Quintilien veut dire: «l'élève demandera encore comment, si deux voyelles se rencontrent, la *synaloiphe* réunit naturellement les voyelles avec elles-mêmes. Par exemple *i* s'ajoute à soi-même: *coniicit*, et de même *u*, comme on écrit maintenant *uulgus* et *seruus.*» Le sens de *coire in se ipsas* n'est pas «se fondent l'une dans l'autre», mais est déterminé par le passage IX, 4, 36: Nam et coeuntes litterae, quae συναλοιφαὶ dicuntur, etiam leviorem faciunt orationem. Dans *coniicio i* est réuni avec *i* par *synalèphe* et est altéré (*frangitur*) dans sa nature, puisqu'il devient consonne.

Les maîtres de Quintilien, *Inst.* I, 7, 26, n'admettaient pas qu'une voyelle ajoutée à elle-même (*vv*) pût donner une unité phonétique c.-à-d. une syllabe, et écrivaient *servos*, *servom*, etc. Ce passage montre que la contradiction apparente entre les diverses graphies contemporaines est l'effet d'une théorie sur l'orthographe, et que la prononciation des finales en *-vus*, *-vum* était bien *vŭs* non *vŏs*, *vŭm* non *vŏm.* Pour éviter *vv* on écrivait p. ex. *aus* ou *avos*, de même qu'en syllabe initiale *plovere* pouvait remplacer *pluvere*, *flovius*, *fluvius*, *fluius*, etc. Dès lorsqu'on écrivit non plus *iuenis* mais *iuuenis*, non plus *ua* mais *uua*, on n'eut plus de raison d'éviter les graphies phonétiques: *auus*, etc., v. Niedermann, *Berliner phil. Woch.* 1911, 1039, et L. Havet, *Manuel de critique verbale*, no. 914.

Conclusion.

1. *v* intervocalique + brève.

En résumé l'étude du traitement d'une brève précédée de *v* nous conduit aux résultats suivants:

A l'époque historique *v* ne tombe ni devant *ŭ* suivant ni dans la formule *ŏv-′*: *avus*, *novácula*.

A l'époque préhistorique *v* ne tombe:

α) ni devant *ŏ* suivant: *avŏs.*

β) ni entre voyelles semblables: *ăvārus*, *sĕvērus*, *cĕvēre.*

γ) ni après *ŭ* en syllabe initiale: *jŭvenis*, *ūva*, *ūvĭdus.*

En syllabe non initiale *ăv-*, *ĕv-*, *ŏv-* + brève deviennent *ŭ* + brève: *ēlŭo, dēnŭō, arŭom*; devant *i* + voyelle le résultat est *uv*: *dēpuvio.*

Après voyelle longue de syllabe non initiale et de même après voyelle longue ou brève de syllabe initiale, un *v* suivi de brève + consonne tombe ou absorbe la brève suivante, selon la consonne qui suit cette brève; il tombe si cette consonne est *r*, *s*, *t*, *n*, *l*, *j*; il absorbe la brève suivante devant *c*, *g*, *p*, *b*, *m* (?), *d*: *nōlo*, *nōnus*, *lōtus*, etc., *laudāstī*, *laudāro*, etc.; mais *audeo*, *gaudeo*, *auceps*, etc.

En syllabe finale *v* et la brève suivante restent: *avŭs*, *laudāvĭt*, etc.; *v* disparaît en cette position seulement après une diphtongue en *-i-*: *deus*; et il reste même alors, si la brève termine le mot: *dīve*, *sīve*, ou si elle est suivie de voyelle: *Naevius* à côté de *Gnaeus.*

Lorsque par suite de la chute de *v* deux voyelles se trouvent en contact, elles se contractent selon les règles ordinaires, même lorsque la seconde voyelle est suivie de plusieurs consonnes: *mālo*, *nongentī*, *nuntiāre*, *Martis.* Il faut seulement observer qu'en syllabe initiale *ĕv* était devenu *ŏv* avant la chute de *v*: *nōnus*, *nōlo.*

La raison qui explique la différence des deux types représentés par *nōnus* < **nŏvĕnos* et *auceps* < **avĭcăps* est sans doute la suivante. Les consonnes *r*, *s*, *t*, *n*, *l*, *j* s'opposent à la prononciation labiale de la syllabe précédente: *vorto* > *verto*, *voto* > *veto*, *voster* > *vester*, *vĕnus* ne devient pas **vŏnus* (cf. *bŏnŭs* < **bĕnos*), etc.; de même **ghwĕros* donne *fĕrus* et non **fŏrus*, etc. La délabialisation de la syllabe précédente, si elle est complète, amène donc la chute de *v*. — Au contraire les autres consonnes sont plutôt favorables à la labialisation: *sŏcors* < *sĕ-cors*, *jŏcur*

< *jĕcur*, *occŭpo* < **ob-capō*, etc.; elles ne pouvaient donc s'opposer à la conservation de *v*.

Lorsqu'il est conservé, le *v* absorbe la brève suivante; cette absorption se distingue de celle qu'on observe après *r*, *l*, *m*, *n*, en ce qu'en syllabe initiale elle a lieu non seulement après une voyelle longue, mais aussi après une voyelle brève: *audeo*, cf. *ăvĭdus* comme *claudo*, cf. *clāvis*. Cette différence vient sans doute de ce que *v* latin est plus vocalique que les autres sonantes *r*, *l*, *m*, *n*.

2. Absorption et métathèse.

Pour mieux préciser le caractère des faits relatifs à l'absorption et à la métathèse en latin, il est utile de les comparer maintenant dans leur ensemble aux faits analogues que les dialectes germaniques présentent.

Les différences sont très considérables. La syncope ou chute d'une brève après une consonne non sonante n'existe pas en latin; en germanique elle est attestée en syllabe intérieure et en syllabe finale: got. *brūþfaþs* «fiancé» < **brūþifaþs*; vha. v. saxon *jungro* «plus jeune» = got. *jūhisa*; got. *wait* «weiß» = οἶδε, οἶδα; got. *hunds*; v. ha. *wolf*, *tac* = got. *wulfs*, *wulf*, *dags*, *dag*.

L'absorption ou chute de brève après consonne sonante a lieu dans les deux langues. Mais en latin elle n'a pas lieu en syllabe finale, tandis qu'en cette position surtout elle est régulière en germanique: got. *fadr* = πατρί, *stain* = v. norrois *staina* < **stainan* accus.; got. *gafaurs* «gesittet» < **gafauris*, anglos. *dóm* < **dhōmi* = vha. *tom*, etc. Selon M. Brugmann, *K.V.G.* § 350, l'absorption en syllabe finale est la plus ancienne, car il l'attribue en certains cas au germanique commun, tandis qu'il écrit «In Mittelsilben scheint im Urgerm. noch kein Vokalverlust stattgefunden zu haben».

En latin l'absorption n'a lieu qu'en syllabe intérieure. Or même en cette position il n'y a pas coïncidence entre les règles: pour que la brève soit absorbée, il faut en latin que la voyelle ou la sonante précédente soit longue

(sauf que la quantité de la voyelle est indifférente devant *v* + brève); or en germanique une brève tombe en certains cas même si elle est précédée immédiatement d'une voyelle brève + sonante brève: got. *mikildūþs* < **mikila-dūþs*; vha. *beran* = got. *baíran* < **beronon.*

Les ressemblances sont les suivantes:

Seules des voyelles non initiales peuvent disparaître. Mais ce fait constitue peut-être une ressemblance superficielle. En germanique il est un effet de l'accent d'intensité qui frappait la syllabe initiale; en latin il peut être dû en partie à la même cause, mais il s'explique aussi par la marche de l'absorption: en latin une sonante n'absorbe qu'une brève suivante, jamais une brève précédente. Or il est clair qu'en syllabe initiale les conditions de l'absorption d'une brève ne peuvent être remplies: jamais une brève de syllabe initiale ne peut être précédée de sonante longue ou de voyelle longue + sonante. En syllabe interne en latin et en germanique l'absorption a lieu après longue: *ardēre*, *ārĭdus*, v. ha. *hōrta* = got. *hausida.* Mais en latin il faut que cette longue (voyelle ou sonante) précède immédiatement; en germanique de l'ouest «kurze Vokale fielen aus hinter langer Stammsilbe und hinter Silben, die auf diese folgten», *K.V.G.* de Brugmann § 350, 2, b.

En syllabe interne *v* absorbe une brève suivante, même s'il est précédé d'une brève; got. *þiumagus* «domestique» < **þiwa-magus*, lat. *auceps* > **avĭ-caps*. Mais en latin la règle s'applique partout où le *v* intervocalique subsistait encore, en gotique on trouve des formes telles que *saiwala* «âme», où la brève n'est pas absorbée.

En syllabe intérieure on peut aussi comparer des faits tels que *ervum* < **erŭŏm* < **erŏvom* et v. h. a. *araweiz* > all. mod. *Erbse.*

En syllabe finale il n'y a aucune ressemblance entre les traitements du latin et du germanique.

En somme les ressemblances sont peu nombreuses et sur aucun point elles ne sont parfaites. A elles seules,

elles ne suffiraient pas sans doute à établir une parenté essentielle entre les faits latins et les faits germaniques, et à nous autoriser à poser une même cause pour expliquer ces deux ordres de faits, savoir l'accent d'intensité qui frappait la syllabe initiale de tout mot latin ou germanique. Comme cependant l'existence de cette cause est établie par ailleurs, il est légitime de lui attribuer en latin dans les faits examinés un rôle analogue à celui qu'elle joue certainement en germanique.

D'autre part les différences, très importantes, montrent qu'en latin l'absorption d'une brève dépend essentiellement du rythme quantitatif. Seules les syllabes longues, initiales ou internes, dominent assez pour absorber une brève suivante dans les conditions déterminées ci-dessus.

La dominance des syllabes longues terminées par une sonante n'a d'ailleurs aucun effet sur une brève de syllabe finale. Et ce point constitue un trait fort caractéristique du latin, et qui le distingue essentiellement du germanique. Il semble que la syllabe finale d'un mot latin ait eu une force spéciale de résistance à l'absorption, tandis que la syllabe finale d'un mot germanique était généralement plus débile que les autres.

Enfin entre ce que j'ai appelé métathèse en latin: *paternus* < **patrĭnos* et les faits germaniques de «*samprasāraṇa*» c.-à-d. p. ex. **ȥimbrĭta* < **ȥimbr̥ta* > *ȥimbarta* en vha., il y a de même une différence capitale: en latin la métathèse a lieu même en syllabe initiale dans les mêmes conditions qu'en syllabe intérieure: *cerno*, etc.; or en germanique elle n'a pas lieu en ce cas: got. *griþs* «pas», mhall. *grit,* v. norrois *grip* «griff», vha. *kriȥȥōn* < **kritjōn*, etc.

Il n'y a donc pas lieu d'admettre que la métathèse soit due en syllabe intérieure latine, comme en germanique, à la prononciation plus intense de la syllabe initiale.

Conclusion générale.

Les études précédentes nous amènent à distinguer dans les syllabes divers degrés de résistance des voyelles :

1. la syllabe à voyelle longue initiale, intérieure ou finale: la voyelle n'est ni éliminée ni changée de place.

2. la syllabe initiale à voyelle brève: la voyelle peut subir la métathèse: *cernō*, *pulmō*.

3. la syllabe finale à voyelle brève; elle ne subit pas la métathèse, mais peut être apocopée: *simul*.

4. la syllabe intérieure à voyelle brève et commençant pas une consonne non sonante: la voyelle peut subir la métathèse de *r*, *l*: *paternus*, mais non la syncope ou l'absorption: *umbĭlĭcus*.

5. la syllabe intérieure à voyelle brève et commençant par une sonante longue, ou (après une voyelle longue) par une sonante brève: la voyelle brève est absorbée: *ardēre, pergere*.

6. la syllabe intérieure à voyelle brève et commençant par *v* intervocalique: l'absorption a lieu, même quand *-v-* est précédé d'une voyelle brève: *audēre*; ou le *v* intervocalique en certaines positions disparaît lui-même: *nōnus*, et il en résulte une contraction. Parmi les sonantes le *v* est donc celle qui a le moins de résistance, et d'autre part là où il reste, c'est lui qui absorbe le plus facilement une brève suivante.

Tels sont les degrés de résistance des voyelles depuis la résistance la plus ferme jusqu'à la plus débile.

Les faits qui dominent et commandent ces degrés de stabilité sont l'accent d'intensité qui frappe la syllabe initiale d'un mot latin, le rythme quantitatif qui fonde la prédominance de la voyelle longue, puis la présence d'une sonante précédente intervocalique initiale de syllabe: cette sonante, grâce à sa parenté avec les voyelles, absorbe la voyelle brève suivante en position débile. Les consonnes non sonantes, étant très différentes des voyelles, ont le moins d'influence sur celles-ci.

En résumé, dans l'histoire des consonnes latines, les occlusives en position forte ont le plus de résistance et l'influence prédominante sur le développement des autres consonnes; ici les sonantes ne jouent presque aucun rôle: elles ont le moins de force, et, si elles peuvent être initiales de mot, elles ne peuvent être initiales de syllabe intérieure après une occlusive finale de syllabe.

Au contraire dans l'histoire des voyelles les occlusives ont un rôle peu important; mais les sonantes intervocaliques, initiales de syllabe, unissant leur influence à celle de l'accent d'intensité initiale et du rythme quantitatif, déterminent le traitement des voyelles brèves de syllabes intérieures. Seules les voyelles longues suivantes leur résistent.

Partout l'élément dominateur est le phonème qui, commençant la syllabe, est en position forte, c.-à-d. l'occlusive initiale de mot ou l'occlusive qui après consonne commence une syllabe intérieure, ou les sonantes *r*, *l*, *m*, *n*, lorsqu'après voyelle elles commencent une syllabe intérieure. La sonante qui est précédée d'une consonne initiale de syllabe, comme dans **patrĭnos* > *paternus*, est en position moins forte, puisqu'elle se déplace. Le **w* et le **y* sont en position forte à l'initiale de mot, et non à l'initiale de syllabe intérieure, puisqu'entre voyelles ces deux phonèmes sont sujets à disparaître. Au point de vue de la valeur de résistance, ils forment donc une classe à part des autres sonantes.

Par l'étude des éléments dominateurs du système phonétique latin, nous avons obtenu une vue plus claire de ce système lui-même. Nous avons établi les conditions qui favorisent à divers degrés la résistance d'un phonème et qui lui donnent une influence prépondérante sur les autres phonèmes. Les éléments du système phonétique latin ne sont pas tous également résistants: certains sont en position faible et exposés à toutes les influences voisines; d'autres ont, de par leur position, la plus grande force de résistance et dominent le développement des

phonèmes voisins: occlusives en position forte, sonantes initiales de syllabe et précédées d'une voyelle longue. La position des autres est d'une valeur intermédiaire; elle leur donne la force de se maintenir, mais non de dominer: voyelles longues suivies d'occlusive, syllabes finales, etc., consonne unique finale de syllabe.

La prédominance de certains éléments dans chaque syllabe, et le rapport de ces éléments aux autres donnent à la syllabe sa physionomie caractéristique et déterminent le sens du développement historique de son vocalisme et de son consonantisme.

Ainsi le système phonétique latin se révèle comme fortement lié dans toutes ses parties. Dans chaque syllabe le traitement est dominé par certains éléments; dans l'ensemble de la langue les mêmes éléments dominateurs produisent des effets semblables. Et c'est ce qui constitue, au milieu du trouble apparent naturel dans l'évolution d'un langage vivant, un ordre clair et simple, résultat des tendances générales qui président à cette évolution.

Appendice.

ĕv, vĕ, ŏv en syllabe initiale.

Au commencement de ses *Studien,* Solmsen a démontré que *vĕ-* reste devant *n, r, t, s, h*: *vĕnus, vĕrbum, vĕtus, vesper, vestis, veho*; et devant *g* palatal: *vĕgēre.* — Page 17, *ibid.*, il attribue dans *vĕctis, vĕctīgal, vĕxo, vĕxillum* au groupe *c* + consonne, et dans *vĕpres* à *p* le maintien de *vĕ-*. Il me semble plus probable de l'attribuer pour *vectis* et *vexo* à *t* et *s* qui dans ces mots commencent la syllabe suivante comme dans *vetus*: je ne vois pas comment *c* suivi de consonne aurait une influence qu'il n'a pas autrement; mais il est naturel que *t* et *s* exercent leur influence, puisqu'ils sont en position forte, tandis que le *c* précédent est réduit. Quant à *vĕpres,* le maintien de *ĕ* peut-il être attribué à *r*? *p* est une labiale, et ne peut donc guère empêcher la labialisation de la brève précédente; d'ailleurs ce mot est obscur; sur la quantité de *e* voir, Walde *Et. Wb.*[2].

Page 18, à propos de *vŏmō* < *vĕmō, *vŏcō* < *vĕcō, Solmsen refuse d'admettre la formule *vĕ- > *vŏ-* devant *c* et *m*; il attribue le résultat à la prononciation particulière de *c* et de *m* devant *o*, et il pense «daß bei dem wandel von *vĕ-* zu *vŏ-* das *v* nicht der treibende faktor, sondern höchstens als accessorisches moment wirkte». Cependant, s'il en est ainsi, pourquoi *ĕmō* et *ĕquos* ne deviennent-ils pas *ŏmō, *ŏquos?

La formule *vĕ-* > *vŏ-*, sauf devant les consonnes citées plus haut, me semble donc vraisemblable. Elle est appuyée

par la formule *vĕ* > *ŏ* en syllabe initiale après consonne: *sŏcer* < **swĕkros*, sauf justement devant les mêmes consonnes qui empêchent *vĕ* > *vŏ*: *fĕrus* < **ghwĕrŏs*, etc.

A cette formule correspond *ĕv-* > *ŏv-*: *fŏveo, mŏveo, vŏveo, nŏvem, nŏvus*; — sauf devant *i*: *brĕvis, lĕvis*; il est vrai qu'ici le *v* vient de **-gʷh-*. — Quant à *sĕvērus*, il était sans doute considéré comme contenant la particule *sĕ-, sē-*, cf. Walde, *Et. Wb.*[2].

De même en syllabe initiale *ŏv-* ne change pas devant *i*: *ŏvis, ŏvillus, bŏvillus* ne deviennent pas **avis*, etc., de même que **voicos* ne donne pas **vaecus* mais *vīcus*.

On pourrait objecter que *făvilla, avillus, favissae, fāvī, cāvī, lāvī* montrent l'insuffisance de cette formule. Mais *fāvī, cāvī, lāvī* continuent sans doute **fŏv-vei, *cŏv-vei, *lŏv-vei*, et il est vraisemblable que ces formes sont devenues d'abord **favvei, *cavvei, *lavvei*, écrits avec un seul *v*, comme *mōvī* est probablement une graphie pour **movvī*, cf. *pejor* pour **pejjor*.

avillus «agnus recentis partus» est, de par le sens, plutôt un diminutif d'*agnus* que d'*ovis*.

Favilla peut avoir un *ă* prélatin < **dhᵒgʷh-*, cf. irl. *daig* «feu».

Favissae n'a pas d'étymologie claire; la quantité de *a* est-elle sûre?

Sauf devant *i, ŏv* devient *av*: *aububulcus*, si ce mot doit s'expliquer par **ŏvbubulcus* < **ŏvĭ* + *bub-*, v. Walde, *Et. Wb.*[2]; — *lăvāre, căvēre, căvāre, căverna*, et peut-être *făvēre, făvōnius*.

Comme dans tous ces mots la voyelle modifiée précède le ton, on a supposé que cette modification était due à la position antétonique. Mais *căvus* et *lăvĕrĕ* sont incompatibles avec cette hypothèse: les formes les plus usitées de *lavere*: *lávo, lávis, lávit*, etc., ont justement l'accent sur la voyelle modifiée; de même aussi *lávo, lávas, lávat, lávant*; *cáveo, cáves, cávet, cávent*, etc.

Ce qui empêchait d'admettre que *ŏv-* devient partout *av-*, c'est l'existence de *ŏvis* et de *bŏvis*. Nous avons

montré qu'*ovis* réalise des conditions spéciales. Dans *bŏvĭs*, *bŏvī* les désinences *-ĕs*, *-ĕi* tendaient vers *i*, lorsque *ŏv-* est devenu *ăv-* sauf devant *i*; de plus l'*o* était maintenu par *bōs*, *boum*, *bōbus*.

Le port. *cova*, esp. *cueva* «caverne» remonte à **cŏva*, mais cette forme n'est pas nécessairement romaine.

Il reste donc très vraisemblable que *ŏv-* devient *ăv-*, quelle que soit la place du *ton*.

Table

des mots qui ont été l'objet de remarques étymologiques, phonétiques ou morphologiques spéciales.

Vu le 6 juin 1912
Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

A. Croiset.

Vu
et permis d'imprimer
Le vice-recteur
de l'Académie de Paris

L. Liard.

